P. DELPIERRE P. FURCY



LIRE ET PARLER

CM²

FERNAND NATHAN

P. DELPIERRE
Inspecteur D.E.N.

P. FURCY
Directeur d'École d'Application

avec la collaboration de

X. FREGOSI
Directeur de C.E.G.

LIRE ET PARLER

CM2

ILLUSTRATIONS DE JEAN RESCHOFSKY

FERNAND NATHAN
18 rue Monsieur le Prince - Paris 6e

120 314

LIBRAIRIE FERNAND NATHAN

P. DELPIERRE — P. FURCY

« LIRE ET PARLER »

Collection complète de livres de lecture

Cours élémentaire 1re année
Cours élémentaire 2e année
Cours moyen 1re année
Cours moyen 2e année

P. VERRET — P. FURCY

« ÉCRIRE ET PARLER »

Le vocabulaire et l'expression écrite

Cours élémentaire 1re année
Cours élémentaire 2e année
Cours moyen 1re année
Cours moyen 2e année

P. DELPIERRE — P. FURCY

« GRAMMAIRE POUR ÉCRIRE ET PARLER »

Cours élémentaire 1re année
Cours élémentaire 2e année
Cours moyen 1re année
Cours moyen 2e année

PRÉFACE

Ce quatrième et dernier ouvrage de la collection Lire et Parler, destiné aux classes de 7ᵉ ou cours moyen 2ᵉ année, présente d'abord les caractéristiques des précédents.

Il propose aux garçons et aux filles des séries de textes attrayants qui continuent à renouveler le répertoire habituel et à stimuler le goût de la lecture personnelle. On nous permettra d'en souligner rapidement la variété, les résonances bénéfiques, l'adaptation progressive. Les textes choisis procèdent de larges thèmes, permettent d'affiner une lecture réellement expressive, preuve essentielle de compréhension pénétrante et condition du travail d'élargissement.

Maîtres et élèves, familiarisés avec une méthode sans rigueur, retrouveront dans la « page hebdomadaire » les 4 séances qui coordonnent les moyens d'exploitations des thèmes proposés.

Nous accordons plus que jamais une grande importance à « l'élocution » qui introduit un thème, avive le plaisir de lire, motive l'effort personnel. De même les acquisitions, les exercices de vocabulaire, indispensables, se gardent d'intentions trop didactiques, de tout aspect fastidieux et même d'un cloisonnement abusif.

Les exercices d'expression dirigée, ici encore, dépassent l'intérêt limité des constructions de phrases pour s'orienter vers la reconstitution de texte, le résumé de lecture où s'exercent les facultés logiques et les possibilités d'élaboration raisonnée.

Les travaux d'expression plus libre permettent un certain choix, tendent à provoquer les réactions personnelles qui trouvent ensuite beaucoup plus aisément les moyens d'expression appropriés. Tel questionnaire, tel début d'enquête, prendra, au gré des circonstances, la forme orale ou écrite. Notre dessein constant reste la mise en œuvre et l'enrichissement des ressources de l'enfant.

Plus encore que les précédents, notre ouvrage s'inspire des recherches les plus actuelles de psycho-pédagogie, à propos de l'enseignement du français, au niveau du cycle élémentaire comme à celui du travail ultérieur qu'il conditionne. A cet égard, nous avons jugé opportun de préparer discrètement la transition : les tout derniers textes sont abordés selon les techniques de la lecture dirigée ou de l'explication de texte.

En cela, nous ne manifestons aucune espèce d'ambition mais le désir — qui a présidé à la mise au point de toute la collection Lire et Parler — d'être utiles à nos élèves et à nos collègues, en renouvelant des formes trop traditionnelles de travail, pour leur donner un contenu et une présentation plus agréables à tous.

Les Auteurs.



Le mystère du ballon jaune

1. Un surprenant message

Dominique, une fillette de Plessis-aux-bois, se lève de mauvaise humeur.

1 De mauvaise humeur, aujourd'hui premier juillet, premier jour des vacances? Alors que le beau temps invite aux promenades, et fait rêver de départ?

Le regard morne [1] de Dominique s'arrêta sur l'immeuble d'en face; cinq appartements clos sur huit! Les stores baissés donnaient à la façade un aspect inquiétant, presque hostile.

Et c'était la même chose dans tout le quartier, dans toute la ville!

« Il ne restera plus que nous, bientôt, pensa la petite fille. Nous sommes sans doute les seuls à ne pas aller en vacances!

Trois étages plus bas, toute une famille s'affairait autour d'une auto; le père, penché, examinait les pneus; la mère entassait dans le coffre valises et sacs; les enfants, joyeux, claquaient les portières et appuyaient sur le klaxon.

L'aînée, les bras chargés de filets à crevettes et de bouées multicolores, leva la tête vers Dominique et cria :

— Au revoir, amuse-toi bien!

Rouge de dépit, l'interpellée fit semblant de ne pas entendre. Cette sotte de Martine! Quel manque de tact [2], d'afficher ainsi son bonheur, comme si chacun pouvait passer deux mois au bord de la mer!

L'auto démarra; sur le toit, les valises oscillaient et, par les portières, on distinguait des visages réjouis.

1. **Regard morne :** sans éclat, triste.
2. **Quel manque de tact :** manquer de tact, c'est ne pas se conduire comme il convient, au risque de peiner ou de froisser les gens.

La colère de Dominique se changea en détresse : c'était trop triste, vraiment, de ne pas partir. Bien sûr, maman l'avait longuement expliqué, papa ne pouvait quitter l'usine cet été; elle avait ajouté que les enfants ne devaient pas se plaindre, que la ville était agréable, avec ses parcs et sa piscine, et que, peut-être, en septembre, on pourrait s'échapper quelques jours.

Septembre...

Des larmes montèrent aux yeux de la fillette; elle s'allongea sur le balcon et serra très fort les paupières pour les retenir.

— Si seulement j'avais une amie pour ces deux mois! Danielle va chez sa grand-mère; Annick en colonie de vacances, Marie-Claude en Italie avec ses parents. Je suis seule. Personne n'est plus à plaindre que moi!

Elle pleura bruyamment cinq minutes. Mais pourquoi s'abandonner au désespoir quand le soleil vous baigne de chaleur et qu'un tilleul, caché dans quelque jardin, parfume l'air que vous respirez?

Elle ouvrit les yeux, les referma, les rouvrit et les écarquilla tant qu'elle put.



3 Quelques mètres au-dessus d'elle, un ballon se balançait lentement : jaune, énorme, il semblait gonflé comme un fruit mûr, éblouissant comme le soleil.

Une brise légère le faisait se pencher à droite, à gauche, descendre, remonter, sans pourtant s'éloigner de Dominique.

— Je n'en ai jamais vu de si gros, songeait-elle.

Elle se leva avec précaution, comme pour ne pas l'effaroucher; debout, sur la pointe des pieds, elle allait le capturer, quand un coup de vent l'écarta du balcon; il traînait une longue ficelle terminée par un petit paquet.

— Je le veux, s'entêtait Dominique à demi passée par-dessus la balustrade. Viens, viens donc!

Un nouveau caprice du vent le rapprocha; il frôla les doigts de l'enfant, fit un écart, revint.

Triomphante, Dominique avait saisi la ficelle.

Elle commença à détacher le paquet. Elle devinait ce qu'il contenait : une carte postale qu'elle renverrait à l'adresse indiquée.

Elle avait participé elle-même, étant petite, à bien des lâchers de ballons; mais elle jouait toujours de malchance; le sien éclatait au départ, ou se perchait dans le premier arbre venu, ou disparaissait sans retour; elle qui rêvait de le voir survoler toute la France, les mers, les déserts.

— Celui-ci doit avoir fait un long voyage, pensait Dominique en dénouant le ruban qui ligotait le paquet. Peut-être est-il italien? anglais? chinois?

4 Enfin, les nœuds de la ficelle cédèrent et la fillette déplia hâtivement le papier. Pas de carte postale, mais sur une feuille de cahier, quelques lignes en grosses lettres tremblotantes :

J'habite Plessis-aux-bois...

— Notre ville! Moi qui pensais que ce ballon venait du bout du monde!

J'habite Plessis-aux-bois. J'ai presque onze ans et je m'ennuie beaucoup, beaucoup. Voulez-vous être mon amie?

Hélène.

— Hélène! Quel joli nom.

Dominique relit dix fois, vingt fois le mystérieux message. N'est-ce pas un miracle que ce matin même où elle se sent si seule, une autre petite fille, tout près, lui fasse signe de cette manière inattendue?

— Dès cet après-midi, j'irai à la recherche d'Hélène, décide-t-elle. Voyons, où habite-t-elle exactement?

Elle a beau retourner le papier, elle ne découvre aucune adresse. L'inconnue a oublié de l'indiquer.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Au début de vacances qui s'annonçaient tristes, Dominique est intriguée par un message inattendu.

- **Quels passages faut-il lire sur un ton d'agacement? de tristesse?**
- **Quels sentiments Dominique éprouve-t-elle à partir du moment où elle voit le ballon jusqu'à celui où elle lit le message?**
- **Pourquoi Dominique relit-elle dix fois, vingt fois le message?**

2. Grand-père Pinceau

Dominique et son frère Michel — grand admirateur du détective de roman Samuel Belloreille — commencent l'enquête. Ils aboutissent à la certitude que le ballon a été vendu à Plessis-aux-bois. Ils visitent tous les parcs et jardins publics pour obtenir d'autres renseignements. Dominique s'arrête pour admirer un vieux monsieur qui peint.

1 En se penchant pour choisir un nouveau pinceau, le peintre aperçut son admiratrice. Il lui sourit et elle lui sourit en retour; il semblait si aimable, avec ses joues roses et ses cheveux blancs. Loin de l'enlaidir, des dizaines de fines rides donnaient à son visage une perpétuelle expression de gaieté.

Enhardie, elle s'approcha encore. Pendant quelques minutes, comme deux enfants timides, le vieillard et la fillette n'échangèrent que des sourires; enfin, Dominique osa dire :

— C'est beau.

Et le peintre, comme s'il n'avait jamais entendu plus bel éloge, répondit gravement :

— Merci.

La glace était rompue. La petite fille s'assit dans l'herbe au pied du chevalet.

— Comment t'appelles-tu?

— Dominique.

— C'est étrange que je ne t'aie jamais vue. Je viens tous les jours dans ce jardin.

— Moi, c'est presque la première fois; j'habite de l'autre côté de la ville.

— Ah! tout s'explique; je me disais aussi : je connais toutes les habituées de ce jardin.

— Elles viennent vous regarder travailler?

— Parfois; elles se lassent vite; elles trouvent que je peins toujours la même chose; elles n'ont pas tort, d'ailleurs; je ne peins que les arbres et les fleurs.

— Rien n'est plus joli, assura Dominique; et puis, un arbre, ça change, c'est vivant. Ce gros marronnier doit être superbe au printemps; et les tilleuls! en automne, leurs feuilles ressemblent à des pièces d'or.

— C'est ce que j'expliquais hier à Jocelyne; oui, une de mes jeunes amies; elle doit jouer quelque part par là; tiens, la vois-tu, à côté des acacias? Elle a fait la moue comme si je radotais [1].

La fillette regarda avec colère cette Jocelyne qui peinait son nouvel ami.

— Il y a aussi Denise; elle voudrait que je peigne le château, et elle me conseille d'utiliser une règle et un double décimètre.

— Qu'elle achète donc un plan, dit Dominique indignée. Toutes les petites filles de ce jardin sont des sottes!

2 — Mais non, mais non. J'en connais une qui me comprend très bien. Je la préfère à toutes les autres; malheureusement, je ne l'ai pas vue depuis au moins dix jours.

— Elle est sans doute en vacances.

— Je ne le pense pas. La pauvre enfant!

Le vieux monsieur hochait la tête avec tristesse.

— Pourquoi me dites-vous cela? demanda-t-elle doucement.

1. **Comme si je radotais :** radoter c'est tenir des propos qui n'ont pas de sens ou répéter des propos sans intérêt.

— Pour elle, il n'est pas question de jeux, de sports; même ici, elle ne peut ni courir sur la pelouse, ni jouer à cache-cache derrière les arbres; elle est infirme.

— Infirme!

— Oui, on la promène couchée sur une voiture. Je pense qu'un plâtre emprisonne son corps, car elle ne remue que la tête et les mains.

— Qu'elle doit être triste!

— Je ne sais pas : elle a un si beau sourire! Elle regarde les arbres d'un air émerveillé; elle ne peut pas bouger, mais ses yeux débordent de vie.

Silencieuse, Dominique réfléchit; elle qui se jugeait malheureuse de ne pas partir en vacances, alors qu'elle peut marcher, courir, sauter, aller où bon lui semble! Comme la petite infirme l'envierait!

— J'aimerais la connaître, dit-elle; pourquoi ne vient-elle plus?

— Je me pose là question. Il est vrai que la dernière fois, elle ne m'a pas paru bien gaie. Elle ne m'a souri qu'à une ou deux reprises. Elle regardait à peine le tableau que je peignais. Ce qui l'intéressait, c'était le ballon attaché à la poignée de sa voiture.

3 — Un ballon?

— Oui, en baudruche; le premier jouet que je lui voyais; elle le regardait, le regardait! On aurait dit qu'elle le prenait pour un être vivant; je l'épiais en faisant semblant de travailler. Son regard avait quelque chose d'implorant qui me faisait mal.

Dominique sent sa gorge se serrer; pour cacher son émotion, elle baisse les yeux et feint d'arracher des brins d'herbe.

— Vous souvenez-vous de la couleur du ballon? demande-t-elle.

— Comment l'aurais-je oubliée! Il brillait comme un soleil : il était d'un jaune éclatant.

Les doigts de Dominique deviennent de plus en plus tremblants. Elle s'éclaircit la voix d'un ton indifférent, remarque :

— Vous en parlez si bien que j'ai l'impression de connaître votre petite amie. Pourtant, vous ne m'avez pas dit son nom.

— C'est juste! Quel vieil étourdi je fais! Elle porte un si joli prénom!

Avec un sourire attendri, il conclut :

— Elle s'appelle Hélène.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Grâce au tendre Grand-père Pinceau, Dominique fait un peu connaissance avec Hélène.

- Citez les passages soulignant que Dominique sympathise vite avec le vieux monsieur qui peint.
- A quels moments Dominique se montre-t-elle admirative? indignée? mécontente d'elle-même? émue?
- Comment trouvez-vous Grand-père Pinceau? Justifiez votre opinion par quelques extraits du texte.



3. La dernière villa

Grand-père Pinceau possède peu de renseignements sur Hélène. Il se rappelle seulement qu'un jour elle lui a offert une rose de la variété « Rose gloire de Dijon ». Les trois amis, sous divers prétextes, ont visité, en vain, les maisons dont les jardins s'ornent de roses. Ils arrivent devant la dernière villa. Pour justifier leur visite, ici comme ailleurs, ils proposent de jolis oiseaux mécaniques.

Michel appuya sur la sonnette avec une sorte de rage.

La porte s'ouvrit immédiatement, et une jeune personne au visage soupçonneux examina sans mot dire les trois compagnons.

Elle reprit le balai qu'elle avait posé contre le mur et tout en nettoyant le couloir comme si sa vie en dépendait, déclara :

— « Pas besoin d'aiguilles.

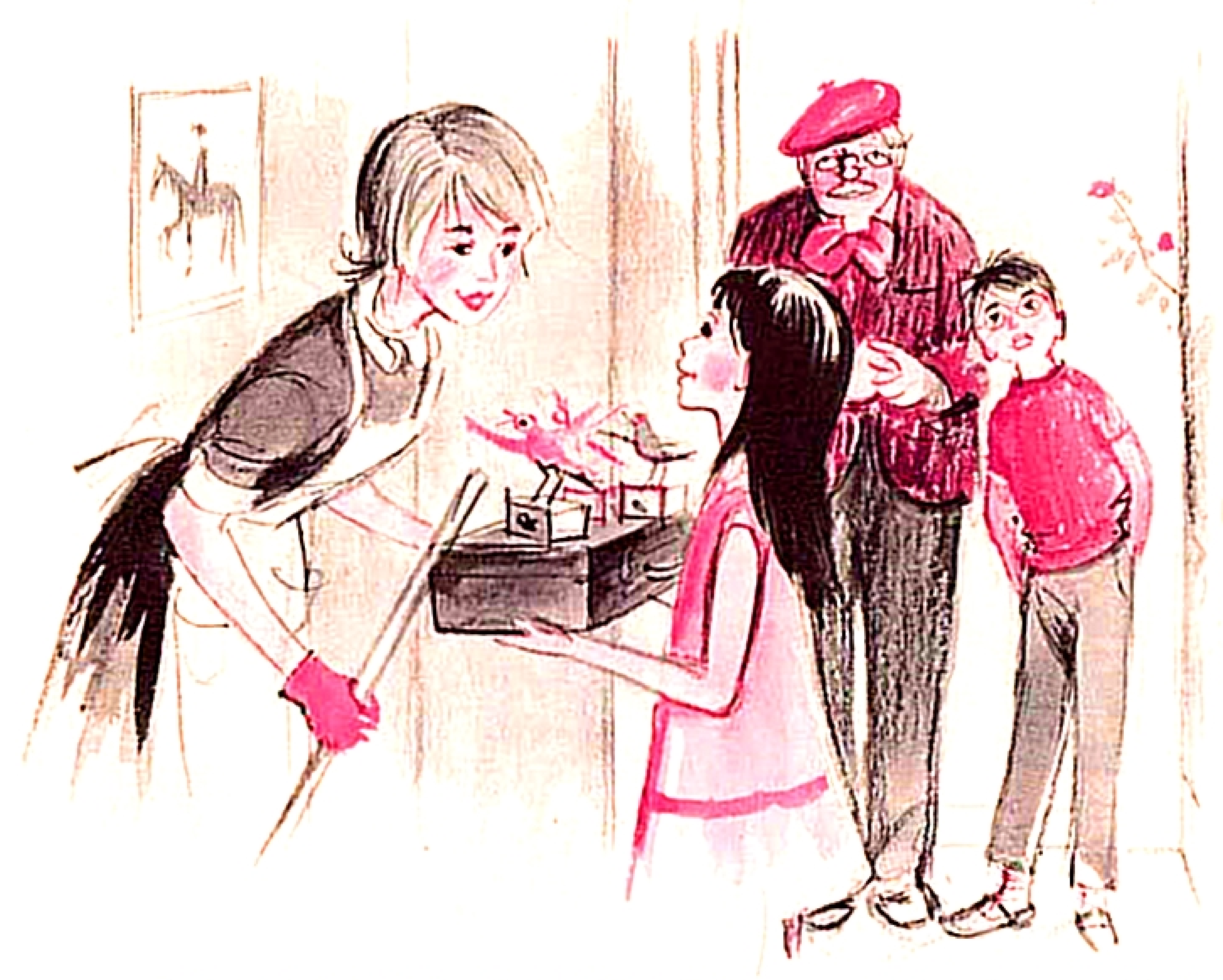
— Je ne vends pas d'aiguilles, Mademoiselle, dit aimablement le peintre.

Du doigt, il désigna sa mallette et commença d'un ton allègre :

— Regardez mes oiseaux des îles! Perruches, serins...

— Je n'aime pas être dérangée quand je travaille, remarqua-t-elle.

Il n'y avait plus qu'à battre en retraite. Le peintre et Michel faisaient déjà un nouveau pas en arrière lorsque Dominique eut une véritable inspiration.



2 Elle saisit la mallette, et en quelques secondes remonta tous les automates [1].

Avec un ensemble parfait, les oiseaux soulevèrent leurs ailes, et de leurs gosiers minuscules sortit un chœur de voix flûtées.

La ménagère posa son balai; bouche bée, elle s'approcha de Dominique.

— C'est... c'est féerique, balbutia-t-elle.

Elle prit un des oiseaux pour l'examiner de plus près, puis le reposa avec brusquerie :

— Me voilà à perdre mon temps, et ma patronne qui est au lit!

— Votre patronne?

— Oui, madame Delaut.

— Cette dame est souffrante? demanda poliment Grand-père Pinceau.

— Hélas! Il faut dire qu'elle n'est plus jeune! Je ne sais plus où donner de la tête. Je ne peux pas quitter ma malade, et voilà bien trois jours que la petite n'a pas eu de visite!

Grand-père Pinceau avoua qu'il ne comprenait plus; les deux enfants semblaient tout aussi éberlués.

— Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, reprit la jeune fille. Mais il faut dire que c'est trop triste! Pensez comme la pauvre mignonne doit s'ennuyer à l'hôpital!

1. **Automate :** machine qui imite les mouvements d'un corps animé : ici, les oiseaux mécaniques.

3 — La fille de votre patronne?

— Non, sa petite-fille. Elle a la charge de cette enfant dont les parents vivent en Afrique. Oui, le fils de Madame Delaut a une situation je ne sais où, au Sénégal, au Cameroun... à moins que ce ne soit au Niger.

— La fillette demeure donc chez sa grand-mère?

— Oui, comment pourrait-elle vivre en Afrique? Elle est si fragile!

— Malade?

— Infirme.

Le mot résonna lugubrement[2] dans le couloir.

— Paralysée, continua la jeune fille. Mais on espère qu'elle marchera. On vient même de tenter une opération. Et alors que la petite se trouve à l'hôpital, voilà la grand-mère qui tombe malade à son tour!

Grand-père Pinceau avait un visage très grave. Comme l'employée recommençait à se lamenter, il l'interrompit doucement :

— Votre patronne ne menait-elle pas l'enfant au parc?

— Oui, tous les jours. La petite se faisait une telle joie de cette promenade!

— Ne lui avait-elle pas acheté, il y a trois ou quatre semaines, un ballon jaune?

— Bien sûr. Comment le savez-vous?

— La fillette s'appelle Hélène, n'est-ce pas?

La jeune fille ouvrit des yeux stupéfaits; tout à l'heure, elle croyait avoir affaire à un bohémien; maintenant, elle pensait voir un sorcier dans sa maison.

— Hélène, oui, c'est bien son nom, murmura-t-elle.

4 Dominique poussa un cri de joie. Grand-père Pinceau saisit la main de la jeune fille et la secoua vigoureusement.

— A mon tour de demander des explications, dit-elle.

Le peintre se mit à raconter leur histoire. Fous d'excitation, les deux enfants se mêlaient au récit pour donner des détails qu'ils croyaient indispensables et qui brouillaient davantage encore les idées de la pauvre fille.

— Hélène avait fondé de grands espoirs sur son message, expliqua-t-elle. Elle en avait le projet depuis longtemps, mais elle a attendu la veille de son départ à l'hôpital pour l'écrire et l'envoyer. Elle voulait absolument un ballon jaune; elle disait que c'est une couleur qui fait chaud au cœur, comme l'amitié. Elle a rédigé sa lettre seule et personne n'a pu voir qu'elle avait oublié l'adresse. Quand elle a lâché le ballon, sa grand-mère et moi étions dans le jardin, près d'elle. Elle faisait cela avec une si grande confiance que nous en avions les larmes aux yeux. »

(à suivre)

2. **Résonna lugubrement** : le mot « infirme » frappe les visiteurs de telle façon qu'il donne une impression de grande tristesse.

LECTURE EXPRESSIVE

Les patientes recherches aboutissent enfin au succès.

- Pourquoi, en lisant ce texte, sommes-nous tour à tour amusés, intrigués, attristés?
- Quels sont, dans cette scène, les principaux interlocuteurs? La « ménagère » change assez souvent de ton. A quels moments? Pourquoi?
- Quels nouveaux détails apprenons-nous sur Hélène?



4. Hélène

La rencontre tant attendue a lieu, le lendemain, à l'hôpital.

1 L'infirmière redressa les oreillers, puis se pencha sur la malade :

« Ne te tourmente pas, mon petit. On a téléphoné chez toi, ta grand-mère se porte beaucoup mieux.

— Viendra-t-elle bientôt me voir?

— Ce ne serait pas prudent. Elle doit garder le lit, se reposer.

L'enfant tourna la tête vers le mur et ferma les yeux.

— Allons, un peu de patience, conseilla l'infirmière.

Elle comprenait pourtant la tristesse de sa jeune malade : depuis plusieurs semaines, celle-ci ne connaissait que les murs blancs de sa chambre et des visages étrangers; depuis son opération, aucune visite pour la distraire!

— Essaie de lire, proposa-t-elle. Si j'ai le temps, je viendrai bavarder avec toi avant le dîner.

Elle caressa le front de la fillette, puis sortit.

Une minute plus tard, elle passait dans l'entrebâillement de la porte un visage stupéfait :

— Hélène! Une visite pour toi!

2 La porte s'ouvrit entièrement et laissa pénétrer un étrange cortège.

De son lit, la malade s'était dressée et écarquillait des yeux incrédules.

En tête, marchait une fillette brune; à son poignet était attachée la ficelle d'un énorme ballon jaune.

Derrière, venait un jeune garçon à lunettes, les cheveux en bataille, portant avec embarras un paquet noué d'un ruban bleu.

Coiffé d'un béret de velours rouge, un vieillard fermait la marche; sur sa main étendue, il présentait un oiseau de plastique aux reflets chatoyants.

Les trois arrivants s'arrêtèrent. Grand-père Pinceau rompit le silence :

— Nous t'apportons des cadeaux, Hélène.

— C'est moi qui ai reçu ton message, ajouta Dominique.

Il était inutile d'en dire plus. Le pâle visage de la malade s'éclaira brusquement. D'une voix étranglée, elle demanda :

— Et tu acceptes... tu acceptes de devenir mon amie?

En guise de réponse, Dominique se pencha vers Hélène et l'embrassa. Les larmes montèrent aux yeux des deux fillettes, mais ces pleurs de bonheur leur semblaient très doux.

Pour dissiper l'émotion, Grand-père Pinceau tourna la clef de l'automate. Hélène s'émerveilla de voir l'oiseau battre des ailes, et déclara qu'on ne pouvait s'ennuyer avec un si gai petit compagnon.

Michel tendit alors son paquet; celui-ci contenait un de ses romans favoris. Il s'en séparait avec peine, mais jugeait indispensable qu'Hélène fasse connaissance de Samuel Belloreille [1]. Il trouvait la petite infirme plus jolie encore que sur son portrait. Comme elle avait de longues nattes, il oublia aussitôt son peu de goût pour cette coiffure.

— Dominique, demanda-t-il, ne pourrais-tu te coiffer ainsi?

Ce fut un bel éclat de rire, car les cheveux de la fillette étaient presque aussi courts que ceux d'un garçon.

— Pas plus que toi! riposta-t-elle.

On rit à nouveau. Les murs blancs n'avaient jamais vu si joyeuse assemblée. On attacha le ballon jaune à la tête du lit, et il parut illuminer toute la pièce.

Hélène ne pouvait croire qu'on l'avait recherchée avec tant d'obstination. Elle ne se pardonnait pas d'avoir oublié d'indiquer son adresse sur le message.

— Que de soucis je vous ai donnés! soupira-t-elle.

Peu à peu, Michel et Grand-père Pinceau ne se mêlèrent plus à la conversation. Tous deux se sentaient très satisfaits en regardant les fillettes qui bavardaient déjà comme des amies de toujours. Le jeune garçon se réjouissait du succès de l'enquête et rêvait à de nouvelles aventures. Le peintre contemplait avec tendresse les têtes rapprochées des petites filles, et se disait que ce grand bonheur était un peu son œuvre.

L'infirmière vint prévenir que la fin de la visite approchait.

— Déjà! s'écrièrent les quatre occupants de la chambre.

— Jamais le temps n'a passé si vite! ajouta Hélène.

Elle serra la main de Dominique et supplia :

— Tu reviendras? Jure que tu reviendras!

— Tous les jours, promit la petite. Je ne te laisserai plus jamais seule.

Rassurée, la malade les regarda partir : pour la première fois depuis un mois, elle recommençait à sourire.

Nicole LESUEUR, « Le Mystère du ballon jaune ». *Éd. Bourrelier.*

1. **Samuel Belloreille** : le détective, principal personnage des romans policiers préférés de Michel.

LECTURE EXPRESSIVE

La scène, qui pourrait être triste, nous attendrit et nous amuse.

- Au début du récit nous plaignons Hélène. Pourquoi cette compassion?
- Quels détails, révélateurs de joie ou d'amusement, éclairent cette scène au chevet d'une jeune malade?
- Pourquoi chacun des personnages (Michel, Grand-père Pinceau, Dominique, Hélène) est-il heureux à la fin du récit?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

Vacances

1. Où avez-vous passé les dernières vacances? Quels ont été vos amusements préférés, vos meilleures distractions?

2. Pourquoi des communes, des associations de plus en plus nombreuses organisent-elles des colonies de vacances? Racontez ou imaginez la journée d'un garçon ou d'une fille de votre âge en colonie de vacances.

3. Si vos parents vous laissaient décider pour toute la famille, préféreriez-vous revenir toujours au même endroit ou changer tous les ans ? Pourquoi ? Où iriez-vous ? Pourquoi ?

4. Il n'existe pas qu'une seule façon de se loger pendant les vacances et de passer quelques semaines agréables. Parlez-nous de plusieurs d'entre elles.

5. Comment peut-on se distraire et s'amuser pendant les vacances, même si l'on ne quitte pas son village et son quartier?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. Dans le paragraphe 1 du texte « Un surprenant message », *cherchez, puis copiez, la phrase qui présente une famille s'affairant autour d'une auto. Sur ce modèle, composez des phrases présentant des groupes* (jeunes enfants jouant sur un tas de sable - une famille travaillant aux champs - équipe d'ouvriers réparant la route).

2. Vous avez lu le message reçu par Dominique. Vous vous proposez de lâcher un ballon emportant un message. *Qu'écrivez-vous sur la carte postale ?*

3. Lisez attentivement, dans la lecture « Un surprenant message », le passage du paragraphe 3 qui relate la capture du ballon, depuis « Quelques mètres au-dessus d'elle... » jusqu'à « ... avait saisi la ficelle ».

Étudiez les idées principales :
— présentation du ballon *(quelles comparaisons le caractérisent ?) ;*
— l'action de la brise *(quels verbes expriment le mouvement?);*
— les efforts de Dominique contrariés par le vent *(quelles expressions caractérisent ces efforts?);*
— l'entêtement de Dominique *(comment se manifeste-t-il?);*
— le résultat *(quel sentiment Dominique éprouve-t-elle?).*

Relisez le texte, fermez le livre, puis *reproduisez le passage de mémoire.*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. « Ça y est ! enfin, nous voilà partis ! ». Dans l'automobile, Monsieur et Madame Manin, leur grande fille Martine et leur jeune garçon Jean-Luc évoquent une fois de plus tout le plaisir qu'ils espèrent de leurs vacances. *Faites-les parler* (la scène peut être jouée par plusieurs élèves).

2. Dans la rue ou sur le marché, un camelot présente et vend de petits personnages animés. *Décrivez les petits personnages, rapportez le discours du camelot, les commentaires des badauds.*

3. Grand-père Pinceau, Michel et Dominique discutent en sortant de l'hôpital. *Que disent-ils?*

4. Le soir même de la première visite de ses nouveaux amis, Hélène écrit à sa grand-mère. *Reproduisez sa lettre.*

Le jardin dans l'île

1. Le portique

1 Bientôt après, c'étaient les grandes vacances, leurs semaines des sept jeudis. Presque chaque jour, l'après-midi, les compagnons se retrouvaient dans l'île. Elle n'était plus tout à fait la même, embellie à présent d'un grand portique, peint en vert, d'où pendaient une balançoire, un trapèze et des anneaux. Comme les enfants avaient « bien travaillé », père était allé voir plusieurs artisans du bourg, le charron, le cordier, le menuisier, le taillandier [1]; et sur ses indications, ses « directives », comme il disait, tous ces bons ouvriers avaient équarri des arbres, tordu le chanvre, poncé le frêne, forgé et martelé le fer.

La haute poutre du portique s'enfonçait d'un côté à même le mur de la remise, passait d'une seule volée par-dessus les aveliniers [2], la rivière et la grande allée pour venir s'appuyer sur une autre poutre verticale, un pilier à triple pied qui s'enracinait puissamment à la rive de la pelouse. Le charron avait dit que ça pourrait durer cent ans : cela faisait beaucoup de grandes vacances.

2 L'île retentissait au loin des éclats d'une gaieté folle. Les garçons pirouettaient au trapèze, faisaient le bras de fer ou la grenouille aux anneaux, se balançaient à deux, debout genoux contre genoux, jusqu'au moment où les cordes de la balançoire mollissaient, presque horizontales.

« C'est à nous! » réclamaient les filles.

Elles s'asseyaient, bouclaient la courroie. Et les garçons leur donnaient l'élan, doucement d'abord; soudain ils prenaient leur course et suivaient la nacelle dans son vol, filaient dessous les bras levés en criant : « Tiens bien tes jambes droites! » C'étaient alors des cris effarouchés, suraigus, qui passaient par-dessus les clôtures et traversaient les autres jardins.

3 Et les jeux alternaient avec les exercices aux agrès. Les poursuites galopaient à travers les allées dans un envol de petites jupes, de mollets nus, toujours parmi ces cris de joie, vifs, sans trêve rejaillissant, comme ceux d'une couvée d'hirondelles sorties depuis peu de leur nid et virevoltant en plein ciel bleu.

Fan n'était pas le moins ardent. Il était fier du grand portique. Une sensation de force généreusement bienveillante s'enflait en lui lorsqu'il le contemplait, quand les poutres craquaient un peu au balancement fou des agrès. Debout avec un camarade sur le plateau de la balançoire, les mains touchant étroitement les mains, il se grisait au vent de la vitesse... *(à suivre)*

1. **Taillandier** : artisan qui façonne les outils ou des objets en métal.
2. **Aveliniers** : noisetiers.

LECTURE EXPRESSIVE

Nous sentons combien « les semaines des sept jeudis » doivent être joyeuses pour ces garçons et ces filles.

- Que décrit le premier paragraphe? Que racontent les deux suivants? Lisez d'abord sur le ton d'une description assez technique, puis faites voir que vous partagez l'allégresse des enfants, la griserie de Fan.
- Pourquoi les filles réclament-elles? Que crient les garçons?
- Quel est le principal « personnage » du récit? Qui en est fier? Devinez-vous pourquoi?



2. A cache-cache

1 La balançoire était délaissée. Berthe ne sautait plus à la corde, Franquin proposait tout à coup une partie de cache-cache.

— Qui est-ce qui « s'y colle » le premier ?

— On va tirer [1].

— Qui est-ce qui tire ?

— Moi, disait Buteau.

Les enfants se rangeaient en rond, et Buteau commençait, touchant chaque poitrine de la main :

Un, deux, trois,
Du bois,
Quat', cinq, six,
Du buis...

1. On va tirer : tirer au sort, pour savoir quel joueur devra trouver l'endroit où les autres se cachent.

— C'est toi, Fan, annonçait-il.

Fan s'appuyait contre le mur, le bras sur le crépi rugueux et la tête enfouie dans son bras. Il attendait sans essayer une fois de couler un regard déloyal, mais le cœur gros d'une rancune jalouse, impatient des secondes trop lentes, bientôt furieux de ne pas entendre un signal qui tardait à venir.

— Coucou!

2 Le cri devait partir de la remise, peut-être du grenier obscur. Comment les trouver dans ce noir, à travers ces empilements de vieilles malles, de caisses branlantes et poussiéreuses? Il s'y aventurait pourtant, tâtonnait devant lui au hasard, se cognait contre une poutre basse, s'arrêtait tout à coup, une bouffée de chaleur aux joues.

— Vous êtes là! Je vous ai entendus.

Mais il épiait en vain le chuchotement qu'il avait cru surprendre. Sa voix sombrait dans un silence fantastique. Et soudain, de l'autre côté des tuiles, il entendait un ronflement vif et léger : ce devait être quelque moineau qui s'ébrouait sur la pente du toit, au plein soleil.

— Langue au chat!

3 Il renonçait brusquement, écœuré, redescendait au soleil du jardin. Tiens! le moineau était encore là-bas, les plumes gonflées et le bec entrouvert. Fan sautait sur l'escarpolette, se balançait nonchalamment. Il entrouvrait aussi la bouche, comme le moineau juché sur les tuiles, pour sentir l'air et le soleil le pénétrer par tout le corps. Les branches des sapins avaient encore poussé depuis un mois : un peu plus haut, il les touchait du pied; plus haut encore, elles lui caressaient les mollets d'un frôlement frais et délicieux.

— Ah! Monsieur s'est encore en allé?

— Monsieur ne nous a pas trouvés : alors il boude.

— On ne peut plus jouer avec toi.

Il ne répondait pas. Il eût voulu ne plus les voir, criaillant au pied du portique. Il continuait à se balancer, les yeux sur les branches des sapins.

— Descends, Fan, murmurait Boudard. Si tu veux, je vais m'y coller.

Sa colère revenait peu à peu. Même Boudard l'excédait avec son dévouement stupide — et les autres l'encourageaient, naturellement, parce qu'il faisait leur jeu. Eh bien!, c'était fini, fini : désormais, Fan ne jouerait plus.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Au milieu d'enfants animés et joyeux, un garçon, mauvais joueur, se met à bouder, à jouer seul, à se fâcher.

- Quel personnage tient le premier rôle dans cette scène?
- Pourquoi Fan a-t-il le cœur gros? Pourquoi devient-il impatient, puis rageur?
- Quels détails dénoncent particulièrement le mauvais caractère de Fan?



3. La route des toits

1 — « Donne ta main. Tu n'as pas peur?

Bien sûr que si, Boudard a peur. Les ardoises sont glissantes, terriblement chaudes au soleil. Boudard sue à grosses gouttes, presque à plat-ventre sur la pente du toit. Il n'ose plus avancer, ni redescendre (comment fera-t-il tout à l'heure?). Pour rien au monde, il ne regarderait en bas.

— Ta main, voyons! Je suis solide.

Fan se cramponne d'un bras à la cheminée de la cuisine, de son bras libre hisse son camarade.

— Maintenant, chuchote Fan, c'est des tuiles : tu verras, le pied tient mieux.

C'est vrai, les tuiles grenues [1] adhèrent mieux aux semelles; aux mains aussi, car Boudard marche à quatre pattes. Ils suivent ainsi le long préau, atteignent le mur de la remise. Par moment une tuile se brise, dans un craquement qui donne la chair de poule. Mais Boudard progresse en crabe, arrive au mur sur les talons de Fan.

— Attention, à présent. Fais comme moi.

1. **Tuiles grenues :** couvertes de saillies, de petites bosses, dues à l'argile grossière employée dans la fabrication de ces tuiles.

Ah! cela, non : c'est impossible. Le malheureux en a fermé les yeux : Fan a empoigné la treille du pignon [2], s'est hissé d'un seul coup de reins sur la saillie d'un tenon de pierre [3], et de là, plus leste qu'un chat, sur le toit même de la remise. Debout là-haut, la moitié du corps dans le vide, il regarde Boudard et le somme de le rejoindre.

— Dépêche-toi!

— Je... e ne peux pas, gémit Boudard.

— Vas-tu te dépêcher!

2 Et c'est fait, miraculeusement : Boudard s'est cramponné à la treille, a pris appui d'un pied sur le tenon et, raidissant les bras, secouant la croupe à grandes saccades, s'est trouvé juché sur le toit.

— A la bonne heure! Tu vois bien que c'était facile!

Fan explique, tandis qu'ils cheminent sur les tuiles, que c'était encore plus facile pour Boudard, parce qu'il a les bras et les jambes beaucoup plus longs. Il se peut; mais Boudard n'en est pas moins fier.

Tout à coup, un abîme verdoyant se déploie, des arbres presque à l'infini, des enclaves [4] cultivées, des routes bordées d'arbres encore, des poteaux d'une voie ferrée.

— Approche, dit Fan. Maintenant, ne parlons pas trop fort.

Vers un angle du toit des chevrons se sont affaissés, le vallonnant d'un creux en pente douce où l'on peut s'asseoir sans danger.

3 Boudard sourit jusqu'aux oreilles. Sa hardiesse ne connaît plus de bornes : il ose se pencher en avant, plonger des yeux dans le jardin par-dessus les aveliniers.

— Tu les vois? chuchote son compagnon.

Ils passent en bas dans les allées, tout petits, presque ridicules. On se sent là-haut très puissant, on domine. Est-il possible que l'on ait été tout à l'heure l'une de ces petites ombres qui trottinent au ras du sol? Les voix aussi sont faibles et lointaines, elles montent comme du fond d'un puits. Le sentiment de force qu'il éprouve en ce moment n'abandonnera plus Boudard. Dorénavant, si Franquin ou Jean Sautiquet s'avisent de le bousculer, de l'envoyer acheter chez l'épicière de la ficelle à virer le vent, il les reverra tout en bas, dérisoirement rapetissés, et il osera se rebiffer.

— Eh bien! dit Fan, qu'est-ce que tu en penses?

Boudard étend les bras, gonfle les joues, et reste coi. Son enthousiasme le suffoque. Fan sourit.

(à suivre)

2. **Pignon :** partie supérieure du mur de façade, de forme triangulaire, dont le sommet soutient la grosse charpente.
3. **Tenon :** pièce qui, dans un assemblage, pénètre dans la partie entaillée, appelée mortaise.
4. **Enclaves :** parties de terrain contenues, encloses, parmi d'autres.

LECTURE EXPRESSIVE

L'intrépide Fan fait goûter au peureux Boudard un plaisir inédit.

- Quels propos nous révèlent un Fan encourageant? autoritaire? désireux de voir son plaisir partagé?
- Quels détails soulignent la peur de Boudard? sa fierté? son enthousiasme?
- Quels plaisirs procure aux deux compagnons « la route des toits? »



4. A l'aventure

1 — Veux-tu venir jeudi avec moi? dit Fan. Ce sera un jour magnifique, et tu ne l'oublieras jamais. Veux-tu?

— Je veux bien, Fan, dit Boudard. Je viendrai à une heure.

Le jeudi fut très beau, très chaud : un jour resplendissant où les roses s'ouvraient toutes ensemble; où les hirondelles, folles de joie, pirouettaient des toits à l'azur...

Ils allaient d'un bon pas sur la route, Fan le premier, Boudard s'essouflant à le suivre...

2 Ils arrivèrent à la saulaie et aussitôt grimpèrent sur les vieux arbres creux. Des myriades de petites bêtes rouges et noires trottaient en procession sur leur écorce.

Ils couraient d'un saule à un autre. La même griserie, maintenant, les emportait. Boudard acceptait d'avance toutes les folies, tous les dangers, pour l'ivresse de l'aventure.

Ils s'enfoncèrent dans la saulaie, suivirent une longue levée qui les écarta du fleuve.

— Maintenant, dit fièrement Boudard, on est encore plus loin que le jour de la saint Dominique.

— Et ça n'est pas fini! dit Fan.

— Ça n'est pas fini! dit Boudard.

Dans une mare, des grenouilles coassaient en chœur. Ils coupèrent des tiges de coudrier [1], mirent bout à bout leurs lacets de souliers, un morceau de ficelle retrouvé au fond d'une poche, et tâchèrent d'attraper une grenouille. Deux ou trois sautèrent devant eux, leur échappèrent d'un plongeon dans la mare. En guise d'appât, ils cueillirent des fleurs roses de lychnis, mais les grenouilles les dédaignaient. Leur petite bedaine blanche étalée sur les nénuphars, elles coassaient de plus en plus belle; et elles semblaient, la mine béate, les narguer de leurs yeux cerclés d'or.

1. **Coudrier :** noisetier.

3 La journée s'avançait, glissait doucement vers son déclin. Ils ne s'en apercevaient pas, continuaient d'aller devant eux, à l'aventure, suivant un vol d'étourneaux, de mésanges, courant vers une grande lueur lisse qui miroitait dans un creux de la plaine.

— Dis, Fan, est-ce l'étang de Chanteloup?

C'était un bel étang, entouré de frémissants bouleaux. Des roseaux géants bruissaient sur ses rives, où voltigeaient des effarvates [2], où grésillaient des libellules bleues.

— Fan! Ho, Fan!

Boudard avait sauté dans un bateau qu'il venait de découvrir presque enfoui dans les grands roseaux.

— Bravo, Boudard! On va le détacher. Il y a une perche dedans? Parbleu!...

Ils sautèrent dans le bateau, gagnèrent le large en quelques coups de perche. Des poules d'eau nageaient entre les joncs, s'éloignaient devant eux sans hâte avec des saccades du col, un perpétuel déclic — en avant, en arrière — qui provoquait encore des fous rires.

4 Le bateau faisait eau de partout. Les herbes sèches, collées au fond commençaient à se détacher, à flotter comme une taie [3] sur des flaques de plus en plus larges.

— Ne te fais pas de bile, dit Fan. Nous aurons le temps de revenir.

Il retira vivement son sarreau, le bourra en tampon entre le fond et la joue du bateau, à une place où l'eau surgeonnait [4] comme une source.

— Donne le tien, allez, dépêche-toi!

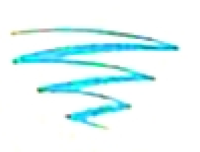
Il était temps. A la seconde même où ils atteignaient les roseaux, l'arrière s'enfonça tout entier. Ils sautèrent dans le marécage, sentirent la vase céder sous leurs talons et plongèrent jusqu'à la ceinture.

— Accroche-toi aux tiges de roseaux. Hale dessus, hardi, ça vient!

Enfin ils purent reprendre pied, gluants de fange, mouchetés jusqu'aux yeux d'éclaboussures noirâtres. Fan rayonnait...

Lorsqu'ils retrouvèrent la route, le crépuscule assombrissait la plaine.

Maurice GENEVOIX, « Le jardin dans l'île ». *Éd. Flammarion.*



2. **Effarvates :** nom vulgaire de diverses fauvettes.
3. **Comme une taie :** les herbes forment des taches flottantes comme les enveloppes d'oreillers dans le bassin du lavoir.
4. **L'eau surgeonnait :** des filets d'eau jaillissaient à travers le fond de la barque.

LECTURE EXPRESSIVE

Fan et Boudard goûtent, tout au long d'un après-midi, l'ivresse d'une aventure parfois périlleuse.

- Fan reste entreprenant et autoritaire. Quels propos, quelles phrases nous le confirment?
- Boudard agit de façon plus détendue et même plus hardie que sur le toit. Quels détails nous l'apprennent?
- Pourquoi presque tout le dernier paragraphe doit-il être lu sur un ton bien différent des autres?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

JEUX DE PLEIN AIR

1. En plein air, on peut jouer à cache-cache, à chat perché, au gendarme et au voleur... à quoi encore? Quels jeux préfèrent les garçons? Et les filles? Revivez un de vos jeux favoris et dites-nous en quoi il consiste.

2. Certains garçons, certaines filles sont toujours demandés pour participer à des jeux. Pourquoi?

3. Répondez aux questions suivantes, en donnant bien les raisons de votre réponse :

- Vaut-il mieux, pour jouer, rester entre garçons (ou entre filles?)
- Acceptez-vous volontiers des camarades de jeux nettement plus jeunes? nettement plus âgés?
- Souhaitez-vous qu'une ou plusieurs grandes personnes se mêlent à vos jeux?

4. Comment des enfants des villes peuvent-ils, le jeudi ou pendant les vacances, connaître les joies du plein air?

5. Les jeux de plein air ne doivent pas devenir une gêne pour d'autres personnes, ni présenter un danger quelconque. Citez des exemples d'enfants qui ont manqué à ce principe.

6. De nombreux jeux comportent une « règle ». Donnez d'abord quelques exemples. Maintenant, essayez de préciser ce qu'est une règle de jeu. Pourquoi faut-il la respecter?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. Plusieurs ouvriers ont travaillé au portique : « **Tous ces ouvriers avaient équarri des arbres, tordu le chanvre, poncé le frêne, forgé et martelé le fer** ». *Soulignez les verbes qui expriment le travail de chacun.* Remarquez que l'auxiliaire « avoir » n'est pas répété. *Évoquez, dans des phrases semblables, la participation de diverses personnes à une œuvre collective :* construction d'une maison, fabrication et vente d'un livre, vie d'un paquebot...

2. Lisez le paragraphe 2 de la lecture « A cache-cache ». *Comptez les phrases.* Remarquez l'interrogation ; *pose-t-on réellement une question?* La recherche de Fan paraît-elle facile ? Combien de verbes expriment cette recherche? A qui Fan parle-t-il? Quels mots caractérisent le bruit qui rompt le silence? Que décide Fan? *Relisez, fermez le livre, puis reproduisez le paragraphe.*

3. A la fin du paragraphe 1 de la lecture « La route des toits », Fan dit à Boudard : « **Vas-tu te dépêcher !** ». *Continuez le récit en imaginant une suite différente de celle du texte :*
Boudard perd pied... ou bien : la treille cède...

4. *Résumez la lecture* « A cache-cache » (deux ou trois phrases pour chaque paragraphe).

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Un après-midi, en plein air, avec des camarades sympathiques, vous vous êtes beaucoup amusé. *Racontez.*

2. « **Je ne veux plus jouer avec vous...** » s'écrie Marcel. Parce que... *(faites-le parler).*
— Voyons, tu n'es pas gentil, lui explique Jean. *(Reprenez les explications). Que se passe-t-il ensuite?*

3. « **A quoi pouvons-nous jouer?** » se demandent garçons et filles.
— Au cirque ! propose quelqu'un (ou aux explorateurs, ou aux naufragés, ou... etc.). *Quel est le jeu retenu? Que font garçons et filles ?*

4. « **Quelle imprudence ! Ces enfants ne se rendaient pas compte !** »
Racontez un jeu insouciant et dangereux. Comment s'est terminée l'histoire ?



Au clair de la lune

1. Le gendarme et la fée

1 La fée Udine sortit du fond du fleuve où elle était en pénitence depuis neuf cents ans.

— Le beau clair de lune, dit-elle, et qu'il fait bon respirer; j'en étais vraiment privée. Ce n'est pas pour dire, mais je crois que je me suis baignée pour tout le reste de ma vie. Ah! on ne me reprendra plus à faire des ronds dans l'eau.

Cependant, elle secouait ses longs cheveux d'or, comme elles ont toutes, et tapotait sa robe de mousseline qui lui avait déjà fait bien de l'usage. Ses vêtements avaient gardé un peu d'humidité qui tomba en pluie comme une rosée de lune. Penchée sur le fleuve qui mirait son visage, elle dit avec un plaisir évident :

— Je ne voudrais pas me flatter d'une illusion, mais il me semble bien n'avoir pas changé depuis les premiers Capétiens.

De fait, on lui eût donné dix-huit ans aussi bien pour la taille que pour le visage. Dans sa ceinture dorée, elle prit sa baguette, qui était l'instrument de sa puissance, décrivit trois cercles dans l'air et n'eut qu'à appeler :

— Bridin, Bridon, Bridène!

Aussitôt, trois gros lapins blancs sortirent de terre, attelés à un chariot tout de jade et de cristal. Il n'y avait que les roues qui fussent en or massif. Udine s'installa sur le siège et, dans cet équipage, partit à fond de train sur la route nationale. La nuit était printanière, la fée se grisait de vitesse et de grand air.

— Ce qu'il y a de commode, quand on est resté neuf cents ans dans la rivière, c'est qu'on n'a presque pas de visite à faire en sortant. A part les collègues, on ne connaît plus grand monde.

2 Ainsi songeait Udine, lorsque Bridène, attelé en flèche devant les autres lapins, se cabra soudain et se mit à couiner d'inquiétude. La fée, voyant un gendarme à cheval qui barrait la route, lui demanda le passage avec une grâce qui eût touché un employé des postes.

— N'avez pas de lanterne, dit le gendarme, je vous dresse procès-verbal. On ne voyage pas la nuit sans lanterne.

— Une lanterne, monsieur le gendarme, mais pour quoi faire? Une lanterne quand la lune éclate au firmament étoilé comme la rose livide dans un parterre de jasmins?

— Il n'y a pas de jasmin qui tienne. Je ne connais que le règlement. Donnez-moi vos nom et qualité. Je vous requiers [1].

— Mais, monsieur, je ne vois pas en quoi mon nom peut vous être utile. Il est oublié depuis bien longtemps, hélas!

— Je vous réitère [2] d'obtempérer [3]. Comment vous appelez-vous? Donnez-moi votre nom d'abord, le prénom doit venir ensuite.

— Je m'appelle Udine, monsieur le gendarme, mais je vous assure qu'il n'est pas nécessaire...

— Profession?

— Fée.

— Je vous demande votre profession. Vous ne comprenez pas? Qu'est-ce que vous faites dans la vie? Vous avez une occupation?

— Monsieur, je vous le dis. Je suis fée. A la vérité, je suis restée un certain temps sans exercer, mais vous voyez, j'ai encore ma baguette et j'ose dire ici que je n'ai rien perdu de mon ancien pouvoir.

3 Udine jouait avec sa baguette et cela irritait le gendarme qui grommela, de mauvaise humeur :

— Ce n'est pourtant guère le moment de badiner... Vous devriez savoir que tout un chacun se doit au respect de l'autorité. D'abord, qu'est-ce que c'est que ce nom d'Udine? Vous vous appelez Udine quoi?

— Udine tout court, je n'ai pas de prénom. Pour nous autres fées, qui sommes sans famille, le prénom n'a pas d'utilité.

— Il faut avoir un prénom, dit le gendarme, c'est obligatoire et prévu par la loi.

Cependant, il considérait la délinquante [4] dans son singulier équipage et sentait redoubler sa méfiance.

— Mon Dieu, Bridène, disait la fée, n'agitez pas votre queue ainsi, vous soulevez toute la poussière de la route; et vous, Bridon, cessez un peu vos cabrioles, les guides n'y résisteront pas... Vous voyez, monsieur, comme mes trois lapins sont impatients. Tenez, voilà Bridon qui s'en mêle, regardez-le qui secoue son collier.

— Hum... tout ça ne me parait pas clair et pas conforme. Vous avez des papiers?

(à suivre)

1. **Je vous requiers :** je vous ordonne d'obéir à la loi.
2. **Je vous réitère :** je vous demande à nouveau.
3. **D'obtempérer :** d'obéir à la loi.
4. **Délinquante :** qui a commis un délit, quelque chose que la loi interdit.

LECTURE EXPRESSIVE

Udine, la fée aux cheveux d'or, a dormi neuf cents ans... et n'a pas appris les nouveaux règlements.

- La jolie fée reste de bonne humeur et même un peu moqueuse.
- A quoi pense le gendarme? Sur quel ton parle-t-il?
- Quels détails vous amusent particulièrement?



2. La bonne fée

Udine comprit qu'elle n'en sortirait pas à moins d'un maléfice [1], mais comme elle était bonne fée, elle répugnait à métamorphoser [2] le malheureux gendarme en bélier mérinos ou en moulin à café. Elle avait coutume de dire qu'il y a déjà bien assez de vieilles fées carabosses pour tourmenter le pauvre monde. Soudainement inspirée, Udine poussa ses lapins sous le nez du gendarme et murmura en confidence :

— Monsieur le gendarme, je vois bien que votre curiosité ne me fera grâce de rien. Et ma foi, autant vaut le dire tout de suite : je suis la femme du préfet. Je crois d'ailleurs vous avoir déjà vu à la préfecture. Il paraît que vous êtes bien noté...

Le gendarme en vacilla sur sa bête et porta la main à son képi. La surprise l'écrasait.

— N'est-ce pas, balbutia-t-il, je ne pouvais pas, nommément, savoir à qui j'avais affaire... bien sûr que le règlement n'est pas forcément le règlement. C'est égal, si vous aviez eu une lanterne, je me serais peut-être douté de quelque chose...

Il détourna sa monture jusque dans le fossé, et Udine lui jeta dans le galop de ses lapins :

— Gendarme, je vous promets que vous aurez de mes nouvelles bientôt, de bonnes nouvelles.

Car, dans sa mansuétude [3], elle songeait à lui pour les galons de brigadier.

1. **Maléfice** : sortilège, moyens dont disposent les enchanteurs et les fées pour nuire aux personnes ou aux animaux.
2. **Métamorphoser** : transformer par un moyen magique.
3. **Mansuétude** : douceur d'âme, bonté.

2 Tandis que le chariot roulait à travers la campagne, la fée réfléchissait qu'elle venait de perdre un temps précieux avec le gendarme, sans compter les neuf cents ans passés au fond de la rivière. Elle avait hâte de faire une bonne action, par naturelle gentillesse de cœur, et pour soutenir l'éclat d'une réputation déjà ancienne, mais qui avait souffert d'une absence aussi longue. Car il ne manque pas de mauvaises fées pour dauber[4] sur une compagne malheureuse.

Pour l'ordinaire, Udine protégeait la veuve et l'orphelin, acquittait les contributions des familles nombreuses, aidait les princes malheureux à reconquérir leurs couronnes et assistait au baptême de leurs filles; mais sa grande affaire était l'amour. Udine était à l'aise de rapprocher les amoureux persécutés, favoriser des entrevues difficiles, doter les belles filles pauvres, confondre les rivales disgracieuses et les prétendants obèses... Au sortir de sa rivière, Udine voyait sa tâche compliquée par le fait qu'elle n'avait point de filleules à combler, à doter, ou à marier dans leur seizième année, comme c'est l'usage.

— Cela ne viendra pas si tôt, songeait-elle. Il faut bien le temps de prendre ses renseignements si l'on veut tomber sur des familles convenables. Mais je pourrais trouver autre chose à faire en attendant. Ah! si je rencontrais des amoureux bien désespérés et qui eussent la mort dans l'âme, cela ferait bien mon affaire.

3 Les fées n'ont qu'à dire et tout leur vient à point. Comme elle hésitait à un carrefour, Udine descendit de chariot et mit ses lapins à brouter dans un carré de choux. Au bord de la route, elle aperçut alors un très beau jeune homme brun, assis sur le marchepied de sa conduite intérieure et qui sanglotait dans un mouchoir à carreaux. Udine, qui avait vu plus d'une auto au fond de la rivière, ne s'étonna pas de celle-ci et s'enquit d'abord des raisons qui abimaient un si beau jeune homme dans un profond désespoir. L'automobiliste leva la tête, et comme Udine portait les cheveux longs, il vit bien qu'il avait affaire à une fée, mais n'en laissa rien paraître d'abord.

— Ah! madame, dit-il, je suis le plus malheureux des garçons. Je m'appelle Jacot, et j'aime une jeune fille délicieuse; elle sait jouer du triangle, elle a son baccalauréat et ses indéfrisables durent toute une année. Elle s'appelle Valentine, oui, madame, Valentine. Il n'y a qu'un moment, elle m'appelait son chéri, et tout à l'heure nous avons eu une querelle. Valentine me soutenait que piano s'écrit avec un *x*, et moi je savais bien que piano s'écrit avec un *t*. C'est une enfant très sensible, vous savez, une sensitive; elle m'a jeté une carafe à la tête, nous nous sommes insultés et je suis parti sur des paroles irréparables. Je ne m'en consolerai jamais!

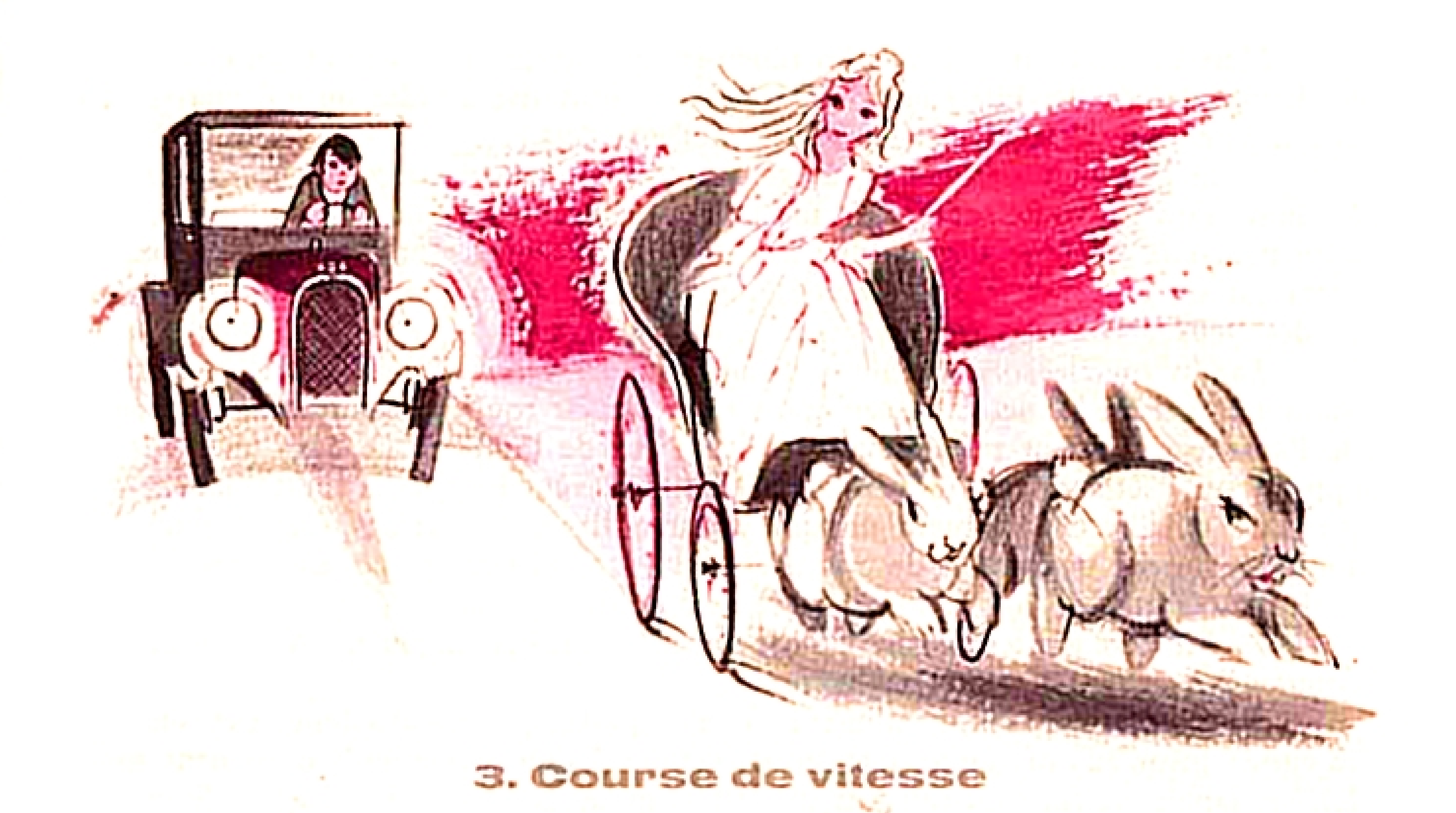
(à suivre)

4. **Dauber** : railler, se moquer.

LECTURE EXPRESSIVE

La gentille fée récompensera peut-être le gendarme, mais nous pouvons être certains qu'elle s'intéressera d'abord à un amoureux désespéré.

- Sur quel ton la fée Udine parle-t-elle au gendarme? Pourquoi celui-ci est-il ému? Comment se traduit son émotion?
- Pourquoi pouvons-nous dire que la jolie fée Udine est secourable?
- Que pensez-vous de cet amoureux désespéré?



3. Course de vitesse

1 — Avez-vous un grand amour pour Valentine ? Je veux dire un amour honnête, le seul auquel je puisse m'intéresser.

— Ah ! madame ! Je ne vivais que pour l'épouser. Nous nous connaissions depuis plus de deux mois déjà.

— Et pensez-vous que votre projet se heurte à de graves difficultés ? à des obstacles vraiment insurmontables ?

— Autant dire que le mariage est devenu impossible.

— Eh bien ! vous pouvez vous flatter d'avoir de la chance !

— Comment donc ? Voulez-vous dire que je peux espérer obtenir un jour la main de Valentine ? Ah ! madame !

— Mais oui, mais oui, je vais arranger votre affaire, n'en ayez plus d'inquiétude. C'est maintenant une chose faite.

— Vous lui direz, madame, que piano s'écrit avec un *t*, et non pas avec un *x* comme elle a sottement prétendu...

— Ma foi non, car je ne sais pas du tout comment on l'écrit. Mais dites-moi où demeure votre fiancée.

— C'est à main gauche, la troisième maison avant d'entrer dans la ville. Il n'y a pas plus de trente-cinq kilomètres. Bien entendu, je vous emmène dans la C 6[1]. C'est vraiment une bonne machine, vous me direz des nouvelles de la suspension.

— Je vous remercie, Jacot, mais j'ai de quoi rouler... Bridin, Bridon, Bridène ! c'est assez brouté aujourd'hui.

2 Jacot ne dissimula pas sa surprise de voir un chariot attelé de trois lapins blancs, puis il dit en hochant la tête :

— La carrosserie est originale, mais c'est un peu petit comme cabriolet, vous direz ce que vous voudrez. Ma voiture...

1. **C 6** : un ancien type de voiture Citroën.

Mais Udine avait déjà pris les rênes en main et galopait à tombeau ouvert sur le chemin de la ville. Elle était tout heureuse et tout aise à l'idée du joli mariage où elle allait engager deux jeunes gens qui s'aimaient déjà.

— Si j'en juge par le découragement où j'ai surpris ce malheureux garçon, la chose n'ira pas toute seule, et il me faudra intervenir de toute ma puissance. Il y aura peut-être quelque sorcier allié à la famille... Allons, tant mieux. Au reste, ce Jacot est un charmant jeune homme; un visage gracieux, des manières avenantes, et des yeux... Ah! des yeux si noirs...

Tandis qu'elle songeait à lui, Jacot, dans sa conduite intérieure, se félicitait qu'une bonne fée lui accordât son appui. Après avoir roulé cinq minutes, il s'étonna de l'avance qu'avaient prise les lapins et en eut de l'impatience dans les pieds. Il appuya sur l'accélérateur, mais il n'y avait rien devant lui que la route blanche qui menait à la ville. Le compteur marqua soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix. Enfin, le chariot de jade et de cristal étincela dans la lumière de ses phares; alors, il lui sembla que les trois lapins forçaient encore leur allure.

— Me faire gratter par des lapins! murmura Jacot, non, jamais! Avec un moteur comme j'en ai un, ce serait malheureux.

Dans un élan qui faillit culbuter le fragile équipage, il réussit à doubler et conserva sa vitesse jusqu'aux premières maisons de la ville. Udine arriva un bon moment après lui, ses lapins étaient tout fumants de l'effort qu'ils avaient fourni. La fée elle-même paraissait étourdie par la course, et ses cheveux en étaient encore ébouriffés.

3 — Vous voyez, dit Jacot, j'aurais pu vous rendre au moins cinq kilomètres. Et encore, je n'ai pas donné tout ce que je pouvais. Vous comprenez, avec un pont arrière comme le mien, je ne crains rien.

D'un air pincé, la fée regardait la C6 rangée sur le bord du chemin et dissimulait à grand-peine son dépit.

— Je ne sais pas, dit-elle, ce que mes lapins peuvent avoir aujourd'hui. Je me demande si Bridin ne se serait pas saoulé de trèfle vert... Je ne l'avais encore jamais vu aussi lourdaud.

— Bien sûr, accorda Jacot, les lapins c'est comme les moteurs. Il n'y a rien de plus capricieux.

Udine était si impatiente d'une bonne action, Jacot avait de si beaux yeux noirs, qu'elle voulut bien oublier l'incident.

— Est-ce là, dit-elle, la demeure de votre chère Valentine? Cette jolie maison blanche enfouie dans les pommiers en fleurs?

— Oui, madame, et voilà les fenêtres de sa chambre, qui donnent sur le jardin. Ah! pourquoi faut-il que piano s'écrive avec un *t*, et que j'aie la passion de la vérité?

Le pauvre garçon se reprit à sangloter; la bonne fée en avait le cœur tout déchiré, et les yeux humides.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Même le jeune homme le plus moderne a besoin d'une fée.

- **Que pensez-vous de « l'obstacle insurmontable »?**
- **Pourquoi Jacot prend-il un ton d'abord grognon, puis satisfait? Pourquoi Udine prend-elle un air pincé?**
- **Jacot déclare avoir « la passion de la vérité ». Le croyez-vous?**



4. " Je veux vous tirer d'embarras... "

1 — Ainsi Jacot, c'est dans ces jardins tout parfumés de blanche aubépine et de tendre pêcher que vous veniez tous les soirs chanter la romance éternelle sous les fenêtres de Valentine?

— Oh! non, madame; d'abord, il y a des pièges dans le jardin; c'est écrit sur le mur. Et puis, je crois que Valentine n'aimerait pas beaucoup, elle dit que je chante faux et il est bien vrai que je ne m'accorde jamais avec le son du triangle. Quand je veux voir Valentine, je vais simplement tirer la sonnette. C'est plus commode.

— C'est très ennuyeux, dit la fée en fronçant les sourcils. En somme, si j'ai bien compris, la famille ne s'oppose pas à votre mariage, puisque vous êtes reçu dans la maison comme un fiancé. Il n'y a père ou frère qui fasse seulement des vœux pour votre mort, personne qui se mette en travers de vos projets, qui cherche à vous perdre dans l'estime de Valentine.

— Non, vraiment, et c'est bien heureux. Si j'avais encore des ennuis de ce côté-là, il y aurait de quoi abandonner la partie.

— Quoi! pas même un prétendant bossu qui ait sur vous l'avantage de la fortune? Ah! ça, mon garçon, ah! ça. Comment voulez-vous que je puisse manifester ma puissance, si je n'ai pas d'ennemi à combattre? Quelles raisons aurais-je d'enchanter une demeure où mon protégé est bien accueilli? Moi, vous comprenez, quand je me mêle de favoriser les amoureux, c'est envers et contre tout ; et il n'y a point de fée qui voudrait seulement bouger le petit doigt pour une affaire d'aussi peu d'importance que la vôtre. Quel ragoût peut-on trouver à faire un mariage dans ces conditions? Mon bon ami, j'en suis bien fâchée, mais je ne puis décidément rien pour vous.

2 L'amoureux eut un désespoir si violent que la fée se laissa encore attendrir. Ce n'est pourtant guère l'habitude des fées de revenir sur une décision où leur dignité professionnelle est intéressée. Elles ont en toutes choses des principes coriaces, et il n'est prière ou menace qui les puisse entamer. Quant à Udine, il faut bien croire que ses principes s'étaient un peu amollis au fond du fleuve où elle était demeurée neuf cents ans prisonnière. Sans doute aussi avait-elle une grande envie d'être agréable au beau jeune homme brun. Elle prit la main de Jacot et lui dit avec sa belle voix des jours de baptême princier :

— Vraiment, Jacot, je ne pourrais pas supporter de vous savoir malheureux. Après tout, tant pis, je veux vous tirer d'embarras. Mais comment pourrai-je vous être utile? Faudra-t-il que je fasse passer Valentine par les sept épreuves de l'eau, du feu, de la captivité, de la calvitie, de la laideur, de la pauvreté et de la folie? Le cycle me paraît bien considérable pour des fins aussi modestes.

— Oh! madame, proposa l'amoureux, je crois que si vous pouviez la convaincre que piano s'écrit avec un *t*, les choses ne traîneraient plus guère à s'arranger. Mais le diable, c'est qu'elle est têtue, vous savez. Elle n'entendra rien.

— Cela est assez simple, dit la fée, il me suffira de conférer [1] à Valentine le don de l'orthographe, car c'est justement un privilège [2] qui appartient aux fées de pouvoir accorder à autrui ce qu'elles ne possèdent pas elles-mêmes. Voilà qui est décidé.

Jacot joignit les mains avec une fervente gratitude.

— Jacot, il ne sera pas mauvais non plus que je vous confère le même don. Mais n'oubliez jamais d'en faire un bon usage. C'est à cette condition.

3 Très émue, elle effleura de sa baguette le visage du jeune homme; mais son trouble était si profond qu'elle se trompa de formule. Tout d'un coup, il poussa à Jacot des oreilles de veau et une corne sur le menton.

— Oh! je vous demande pardon, dit la fée, je me suis trompée. Mais n'ayez pas d'inquiétude, c'est l'affaire d'un moment.

En effet, elle n'eut qu'à réciter la mauvaise formule à l'envers et tout rentra dans l'ordre aussitôt. Alors, elle récita l'autre formule, la bonne, la seule vraie et la seule efficace pour les insuffisances d'orthographe. D'abord, Jacot en resta comme étourdi puis il s'écria, en proie à une très violente émotion :

— Miracle! Je sens l'orthographe s'insinuer dans mon être comme une infusion enivrante!

Cependant, Valentine, ayant entendu la voix de son fiancé, était sortie de la maison et, les yeux pleins de défi, s'avançait vers lui.

— Valentine! s'écria Jacot. Piano s'écrit...

— Pas vrai! coupa Valentine. Piano s'écrit...

Mais déjà la bonne fée l'avait touchée de sa baguette. Les deux fiancés tombèrent dans les bras l'un de l'autre en soupirant : P-i-a-n-o!

La fée Udine traversa la route et appela à voix basse : « Bridin, Bridon, Bridène! » Avant de monter dans son équipage, elle prêta l'oreille un instant au tendre murmure des fiancés qui épelaient des mots difficiles comme ornithorynque [3] et microcéphale [4]. Et l'amour est une chose si douce et si troublante, quand on sait bien l'orthographe, que Valentine et Jacot n'entendirent même pas les trois lapins blancs emporter Udine vers d'autres aventures.

Marcel AYMÉ, « Enjambées » (Bibliothèque blanche). *Éd. Gallimard.*

1. **Conférer** : donner, accorder.
2. **Privilège** : un avantage, un don naturel.
3. **Ornithorynque** : animal d'Australie, mammifère dont le museau allongé et corné ressemble à un bec de canard.
4. **Microcéphale** : personne dont la tête est restée petite par suite d'un mauvais développement.

LECTURE EXPRESSIVE

La fée n'avait pas à surmonter un obstacle vraiment digne de son talent, mais elle assure le bonheur d'amoureux quelque peu amusants.

- A quel moment Udine révèle-t-elle un excès d'imagination?
- Quels passages dépeignent un Jacot sans fantaisie, bien terre-à-terre?
- La dispute allait reprendre. Mais les amoureux tombent dans les bras l'un de l'autre. Et que disent-ils? Pour quoi se passionnent-ils ensuite?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

CONTES ET FANTAISIES

1. Aimez-vous les contes où interviennent des personnages fabuleux, fées ou magiciens? Pourquoi?
2. Racontez le Petit Poucet, ou Cendrillon, ou Blanche-Neige et les Sept Nains, ou tout autre conte.
3. Faites le portrait du personnage principal du conte que vous avez choisi. (Bien entendu, vous pouvez le dessiner).
4. Rappelez, à partir de divers contes, les prodigieux pouvoirs de la baguette magique.
5. Si vous rencontriez une fée bienveillante, que lui demanderiez-vous?
6. Et maintenant, parlons d'autres histoires merveilleuses dans lesquelles il n'est pas question de fées, de magiciens, d'ogres ou de lutins. (Par exemple : Tarzan, Mickey, Astérix, etc.). Quel est votre héros préféré? Rappelez un de ses « exploits ».

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Est-ce là, dit-elle, la demeure de votre chère Valentine? Cette jolie maison blanche enfouie dans les pommiers en fleurs? »**
La fée présente ainsi, de manière vivante et agréable, la maison de Valentine. *A votre tour, présentez de cette façon : un lieu, un objet, un personnage.*
2. **« Udine était si impatiente d'une bonne action, Jacot avait de si beaux yeux noirs, qu'elle voulut bien oublier l'incident. »**
Des trois propositions qui composent cette phrase, la dernière apparait comme une conséquence des deux autres, ce que souligne l'expression : **si..., si..., que...** *Utilisez cette construction pour compléter les phrases suivantes :* « Les arbres étaient si..., la route si..., que Louise... » — « La voiture était..., le brouillard..., que l'automobiliste... » — « ... si..., ... si..., que Pierrot se réveilla en sursaut ».
3. Dans le passage : « **Tandis qu'elle songeait à lui... encore ébouriffés** », du paragraphe 2 (3ᵉ texte), l'auteur raconte comment Jacot parvient à dépasser la voiture de la fée. *Reproduisez ce passage* en vous rappelant que :
- D'abord Jacot ne voit rien sur la route ; *que fait-il?*
- Il voit enfin un chariot ; *que dit-il?*
- Jacot arrive à doubler le chariot ; *comment?*
- Udine arrive enfin ; *dans quel état?*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Bridène, le premier lapin de l'attelage, énervé et fâché, interpelle à son tour le gendarme qui ne se prive pas de répondre. *Reproduisez la conversation* (la scène peut être jouée à deux et même trois personnages, avec la fée).
2. Le gendarme, venu en service d'ordre à la Préfecture, voit M. le Préfet et son épouse. *(Décrivez rapidement la scène).* Alors, il s'adresse à un autre gendarme et lui dit... *(Faites-le parler).*
3. **« Nous faire battre par une boîte à quatre roues, ce n'est pas possible, dit Udine aux trois lapins. Nous allons prendre notre revanche... »**
Une nouvelle course a lieu. *Racontez-la.*
4. Une nouvelle bonne action.
La fée Udine poursuit sa route. *(Comment?)* Elle a encore de petits ennuis. *(Lesquels?)* Elle rencontre un « cas » intéressant. *(De qui s'agit-il?)* Elle intervient. *(De quelle façon?)*
Sur ce thème, un excellent travail est possible, par équipes...

Clara et les méchants

1. Rien que des murs

Clara, fille unique de gens très riches, est élevée surtout par une gouvernante anglaise qui lui impose de vivre à peu près seule, à l'écart d'autres enfants, dans la crainte de toute contagion et de tout danger.

1 Ici, aux « Asphodèles », dans la maison comme dans le parc, on est à l'abri, à l'abri de tout, du monde et de la vie, derrière ce mur qui vous écrase peut-être mais qui vous protège.

Ah! pourtant, où sont les dangers? Où est-elle, cette typhoïde? Où sont-ils, ces méchants? Où est-il, ce monde défendu qui recèle tant de trésors inconnus et, avant toute chose, celui que Clara ignore encore mais pressent : la liberté? Ce monde où il y a des chevaux de bois qui tournent sur une rengaine si douce, furtivement entendue, cette rengaine que moud un petit garçon bruni, hâlé comme un sicilien, dont on voit la peau dorée à travers les trous de l'étoffe. Ce monde qui est derrière le mur, ce mur auquel, à cheval sur Fantasio, on se heurte, à tous les coins de cette propriété, comme un bourdon sous un verre renversé!

Voici maman, elle est pressée comme à l'habitude :

« Nurse [1], Clara a-t-elle été sage?

— Oui, Madame.

Un doigt qui relève le menton de Clara :

— Oui. Elle a bonne mine. Tout va bien?

— Tout : MM. Mesnilbois, Bagincourt, Bandescal, M. Degrandpardon, moi-même, sans compter John, et tous les autres, nous nous occupons d'elle.

— L'anglais?

— Elle fait des progrès.

— Le solfège?...

2 — Maman, dit Clara, je voudrais danser.

— Danser? Mais tu danseras ma chérie, je te ferai donner des leçons une année avant tes dix-huit ans, afin que tu puisses aller dans le monde...

— Ce n'est pas cela, maman : je voudrais danser comme une danseuse.

— Comment, comme une danseuse?

— Sur les pointes.

— En levant la jambe! fait nurse horrifiée. Mais où a-t-elle pris ces idées-là? Elle n'a jamais vu de danseuse!

— Il y a en une dans un de vos livres, nurse.

— Vous vous êtes permis de regarder mon livre? Un livre pour les grandes personnes!

— Alors, maman, est-ce que je pourrais?...

1. **Nurse** : mot anglais désignant une bonne d'enfants.

On sent que maman hésite : quelques leçons de plus, on n'est pas à cela près. Mais nurse tranche :

— Pas de danse. Cela est pour les dévergondées. Les petites filles anglaises...

— Nurse, croyez-vous vraiment? demande maman.

— Suis-je ou non chargée de l'éducation de cette enfant?

Cela veut dire, en langage clair : si l'on intervient dans celle-ci, je préfère me retirer, retourner en Angleterre.

— Bien sûr, nurse, et vous ferez comme vous l'entendrez. Chérie, je te promets que, le moment venu... »

Clara baisse la tête. Danser, pourtant, cela doit être merveilleux. Elle en éprouve une furieuse envie quand nurse met un disque — choisi, oh! combien choisi — sur le pick-up perfectionné « haute fidélité » que son papa a rapporté à Clara d'Amérique, à son dernier voyage...

3 Maman dit :

« Bonnes nouvelles de papa. Il va être de retour bientôt.

— Chic, fait Clara en claquant des doigts.

— Clara, gronde nurse Esther, horrifiée, quelles sont ces manières?

Mais maman continue :

— Il fait le tour par l'Australie. De là, il s'envolera pour le Japon, puis il arrivera juste pour que nous partions avec lui à Deauville. La maison de Deauville s'avance... ce sera très beau.

— Est-ce qu'il y aura un mur? demande Clara.

Quelle question! Bien sûr qu'il y aura un mur. Nurse et maman, presque ensemble, disent :

— A-t-on jamais vu une propriété magnifique sans mur?

— Et nous aurons notre plage privée. Papa a obtenu une autorisation spéciale. Il y aura des murs de chaque côté, dans le sable, de hauts murs, jusqu'à la mer. Ainsi nous serons chez nous, absolument chez nous, personne ne pourra passer sur notre plage, personne ne pourra venir nous déranger.

— On n'ira même plus à la grande plage? demande Clara.

— A quoi bon, dit maman, ce sera inutile. »

Même plus la grande plage, malgré les interdictions de nurse, les : « Revenez Clara, une petite fille comme vous ne fréquente que des enfants sélectionnés [2]. Allons, vite, vous pourriez attraper quelque chose! »

Plus de Sabine. Même plus de plage commune à Deauville. Plus rien que des murs, toujours des murs, et si hauts! Clara désespère.

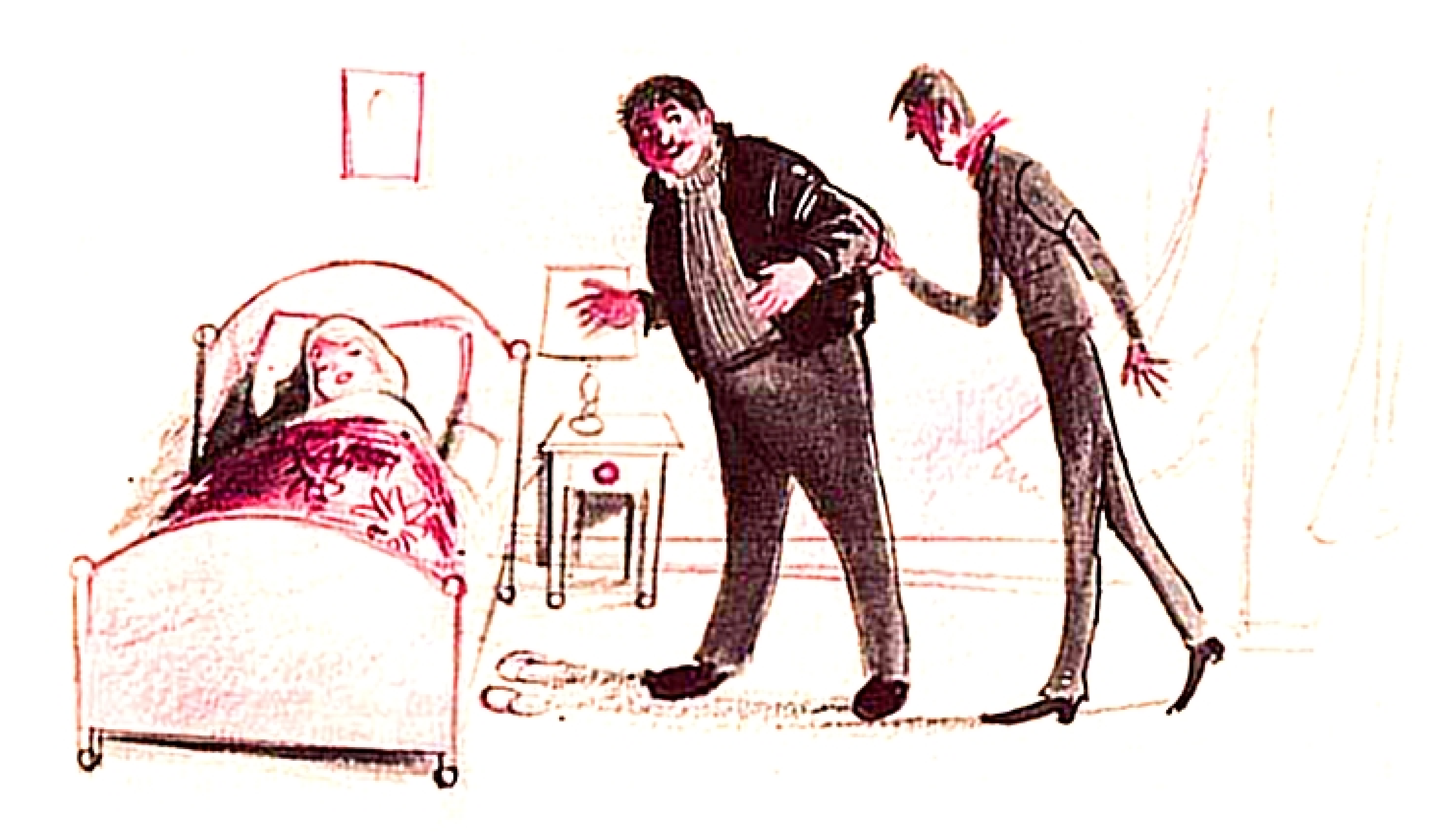
(à suivre)

2. **Enfants sélectionnés :** choisis.

LECTURE EXPRESSIVE

Pauvre Clara, pauvre prisonnière de la fortune de ses parents et d'une nurse tyrannique!

- Que voulait Clara? Elle change de ton à plusieurs reprises; quand? pourquoi?
- Pourquoi pouvons-nous dire que la nurse est tyrannique et entêtée?
- La maman essaie d'être agréable à Clara. Comment? Y parvient-elle?



2. L'enlèvement

Clara, endormie, rêve à une image de son livre d'histoire, celle de Charlemagne.

1 Des voix chuchotent autour du lit. Une ombre se penche sur Clara :

— Charlemagne! dit-elle.

C'est lui. C'est bien lui. Un colosse. Avec une moustache énorme mais il n'a pas de barbe (elle ne doit pas encore avoir poussé, il n'est pas encore assez vieux)... Et voilà, dans la pénombre, un petit bonhomme tout rond et tout gros, Sancho...

— Eh! appelle Charlemagne avec une drôle de grosse voix, amène-toi La Commande...

La Commande! Voilà que Charlemagne a appelé celui-ci « La Commande! » Et comme cela lui va bien : c'est un grand, maigre, maigre, maigre, aux joues creuses, au teint blême, dont on semble voir les os sous la peau et qui ne parle que pour ordonner...

— Entortille-la dans la couverture, intime Charlemagne.

C'est gentil, cela. Ce Charlemagne est plein d'attentions. Elle lui passe les bras autour du cou.

— C'est ça, fait-il. Et tiens bien.

— Et toi, là-bas, La Parole, où est-ce que tu en es? demande encore Charlemagne.

Une voix vient de chez nurse :

— Je... je... j'ai fait... comme... comme tu m'as dit...

— L'Anglaise?

— Je... je... je l'ai neutralisée [1]... neu... neutralisée...

1. **Neutralisée** : rendue neutre, incapable d'intervenir.

2 Charlemagne entortille Clara dans la couverture. Puis il lui met la main sur la bouche. Clara n'aime pas cela : cette main est grosse, elle l'étouffe. A travers les doigts épais elle tente de dire :

— Mais voyons, vous m'étouffez!

— Et si tu cries? demande Charlemagne en enlevant sa main.

— Pourquoi est-ce que je crierais?

— Tu ne crieras pas?

— Mais non. Je n'ai pas peur.

La Commande rit, d'un rire de gorge, creux, profond. La voix de celui qui parle avec difficulté et qui pousse mal ses mots hors de sa bouche vient de chez nurse :

— Elle ne bronche plus.

— Tu ne l'as pas tuée?

— Bâillonnée seulement.

Il rit, et quand il rit on dirait encore qu'il bredouille.

3 Le colosse a pris Clara contre lui et il ne remet pas sa main devant la bouche de la petite fille. Elle demande :

— Vous m'emmenez? Où ça?

— Tu le verras, dit Charlemagne. Et tais-toi.

— Oh! dit Clara, je peux parler, si nurse est suffisamment entortillée et qu'elle ait un mouchoir sur la bouche, personne ne viendra : maman est à une soirée, papa est en Amérique... quant aux domestiques, ils couchent dans les communs [2]... Ah! il y a Moloch!...

— Qui est-ce? demande Charlemagne.

— Le chien.

— Il est lâché?

— Toute la nuit. Mais s'il vient je lui parlerai. Quand il entend ma voix, il n'aboie jamais : c'est un ami. On s'en va? demande-t-elle.

Charlemagne la regarde, éberlué :

— Ben, toi... fait-il.

— Par où êtes-vous venus? questionne Clara.

— Le mur, fait la voix de basse de La Commande.

— Oui... le mur! soupire Sancho.

— Vous l'avez passé?

— On... on... on... on... avait... des... des cordes, dit celui qui bute sur les mots.

Ils font quelques pas vers la fenêtre qui, Clara s'en aperçoit maintenant, est grande ouverte. Ce n'a pas dû être difficile de passer sa main du dehors et de pousser l'espagnolette.

— Tout de même, dit le squelette, c'est pas raisonnable de laisser la gosse sans rien sur la bouche...

— Rabats-lui la couverture sur la tête, dit Sancho.

— Non... non... je ne verrais plus rien, proteste Clara.

— C'est justement! dit le squelette.

— Et s'il faut que je parle au chien?...

Ils sont sur la terrasse. Sancho et celui que l'on appelle La Parole regardent autour d'eux. La Commande dit :

— Je ne pensais pas que ce serait si facile.

2. **Les Communs** : Dans une propriété, bâtiments où logent des domestiques.

Mais la voix de La Parole s'élève, aiguë, heurtée.

— Le... le... le ca... le cabot... voilà le chien...

C'est lui, crocs dehors, redoutable.

4 — Laissez-moi faire, dit Clara. Et elle appelle : Moloch... viens ici mon petit Moloch...

Il s'approche, féroce, soupçonneux. Elle se penche, des bras de Charlemagne qui tremble, vers le chien, le caresse :

— Viens-là, Moloch... mon petit Moloch... Et ne dis rien... ne mords pas surtout... Ce sont des amis... celui-ci c'est... c'est Charlemagne...

— Quoi ? demande le colosse.

— Et les autres ce sont : Sancho...

Sancho questionne : il n'y a pas de danger avec ce chien ?

— Aucun, dit Clara, dès l'instant que je suis là. Ah ! vous... le grand maigre...

— Oui, moi ?

— Ne vous montrez pas trop : il aime les os.

Moloch les suit, les escorte, inquiet, à quelques pas. Il y a dans cette marche de ces quatre hommes suivis du chien quelque chose de féerique, d'irréel, qui rejoint le rêve de Clara. Pourtant elle sait bien qu'elle ne rêve pas, mais aucune peur ne la tient, au contraire un grand amusement, une grande excitation se sont emparés d'elle : enfin, il se passe quelque chose... quelque chose de nouveau ! Et puis, on ne lui a pas fait mal. On l'emporte seulement et elle sait que ce va être par-dessus le mur, en dehors du parc, dans ce monde où elle n'a jamais été toute seule. Même si ce n'est que pour un jour, ce sera toujours cela.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Clara prend cet enlèvement pour une délivrance. Ne se fait-elle pas quelque illusion?

- Qui, en réalité, dirige cet enlèvement, parle sur un ton calme et montre un véritable esprit de décision?
- Un enlèvement est souvent effrayant. Et celui-ci? Pourquoi?
- Pourquoi un souffle d'impatience et d'espérance anime-t-il les dernières phrases?



3. Le pari

Clara est prisonnière des « méchants » qui demandent une rançon à son père. On ne lui fait pas de mal et Charlemagne se montre gentil. Clara peut enfin s'amuser à sa façon, dans une sorte de ferme au milieu des bois.

— Toi, Charlemagne, tu vas venir avec moi, on va jouer ensemble.

— Moi?

— Oui : toi. Allons, viens : tu en connais bien des jeux... et des vrais?...

— Bien sûr que j'en connais, fait-il. Tiens, veux-tu... veux-tu, — il avise dans un coin une cognée qui est restée là d'autrefois, — veux-tu que je « te tombe » un arbre?

— Un arbre?

— Oui, fait-il. Je prends la cognée. On choisit un arbre : un gros. Et on parie, toi et moi. Je te dis que je l'abats en cinquante coups...

— C'est beaucoup.

— Mettons quarante.

— Ça va : quarante.

— Mettons quarante. Je porte quarante coups à l'arbre, pas un de plus : si je le tombe avant quarante j'ai gagné... sinon c'est toi... tu saisis?

Elle bat des mains :

— Allons-y! Viens! Viens vite!...

Elle ouvre la porte. Dehors, c'est la clairière, vaste, pleine d'odeurs.

Clara avise un arbre près de ce qui est une sorte de route, sans doute le chemin par lequel ils sont arrivés cette nuit.

— Celui-là, dit-elle.

— Tu choisis le plus gros! fait Charlemagne.

— Tu peux le faire ou pas?

Il vérifie si la cognée est bien emmanchée, si le fil [1] est bon. Il crache dans ses mains :

— Quarante coups : je ne m'en dédis pas.

1. Le fil : le tranchant du fer.



2 — Tu n'as pas dit ce qu'on pariait?

— Ce que tu voudras. C'est toi qui choisiras.

— Vrai?

— Croix de bois, croix de fer, si je mens je vais en enfer.

Il crache par terre :

— C'est le serment, dit-il.

Elle fait comme lui. Ils se regardent. Et ils rient :

— J'y vais, dit-il.

Il prend son élan, la cognée tournoie, s'abat enfin contre le tronc qui vibre et qu'elle entame!

— Un! compte Charlemagne dans son ahan.

Il la relève une fois, deux, trois : il frappe... il frappe... il arrive à dix. Clara inspecte l'entaille :

— Si tu crois que tu vas y arriver! dit-elle.

Charlemagne doit douter de lui-même car le tronc est gros. Il redouble de violence, de fureur :

— Tiens!... Et tiens!... Et tiens, encore!...

Les éclats sautent, l'entaille se fait :

— Plus que vingt-sept coups, compte Clara.

— Je le ferai... je le ferai... répète à chaque coup Charlemagne qui serre les dents, qui ahane et qui souffle.

La sueur lui coule sur le front, sur les mains. A chaque coup, maintenant, l'arbre est saisi comme d'un grand tremblement, il frissonne tout entier.

— Vingt-neuf... trente... compte Clara... Puis, un peu après : trente et un... trente-deux...

Charlemagne s'arrête, contemple sa besogne, il hoche la tête :
— Je ne le ferai pas, constate-t-il... non, je ne le ferai pas...
— Tu vois, dit-elle, tu te crois fort... et puis tu as perdu.
— Non, fit-il, je n'ai point perdu encore.
Il reprend sa cognée... il frappe de nouveau. Mais il l'abaisse après trois nouveaux coups :
— Tu as raison, je suis perdant d'au moins vingt coups... j'abandonne...

3 — C'est dit? questionne Clara.
— Faut bien! soupire Charlemagne.
— Alors tu fais ce que je veux?
— Puisque je te l'ai promis.
— C'est bon, dit Clara : mets-toi à quatre pattes... Et je vais monter sur ton dos...
— A quatre pattes!... sur mon dos...
— Tu vas être mon cheval... comme dans les manèges... Tu as une corde?
— J'ai une ficelle dans ma poche.
— Donne-la.
— Pourquoi?
— Tu vas voir.
Il la sort de sa poche qu'il retourne et d'où tombent des miettes de tabac, du papier à rouler les cigarettes, un bout de crayon machuré, un morceau de papier déchiré, des clous, de ces choses comme en ont les garçons dans leurs poches. Clara prend la ficelle, en défait les nœuds. Puis elle ordonne :
— Allez!... Vas-y!... A quatre pattes!

4 Charlemagne obéit. Elle tente de se hisser sur son dos, mais comme il est énorme, elle a du mal à y parvenir. Alors il se baisse autant qu'il peut pour qu'elle y arrive. Quand elle est enfin sur lui, en cavalière, elle lui passe la ficelle dans la bouche :
— Qu'est-ce que tu me fais? questionne-t-il en secouant la tête.
— C'est la bride, explique-t-elle. Comment est-ce que je te dirigerais sans cela?
La ficelle a mauvais goût, mais quoi! il a perdu.
— Hue! ordonne Clara.
Charlemagne avance à quatre pattes. Ses genoux raclent le sol. Il sue :
— Plus vite!... Au trot!...
Il trotte.
— Au galop!
Il essaye de galoper et il la sent qui saute sur son dos, il l'entend qui rit aux éclats...

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Clara maitrise la brute au cœur tendre.
- Comment Charlemagne se montre-t-il bon joueur?
- Quand entendons-nous une petite Clara enthousiaste? malicieuse? autoritaire?
- Quels passages du texte nous amusent le plus?

4. Le cadeau de Sylvestre

Un garçon, Sylvestre, fils de Charlemagne, arrive à la ferme, devient l'ami de Clara, la délivre pendant la nuit et la conduit au manège où il travaille.

1 Maintenant on descend doucement, non vers la ville mais vers cet espace encore préservé qui la précède. On longe un bassin, une pièce d'eau. Dans la journée, des enfants doivent venir jouer là et y faire manœuvrer de petits bateaux. A cette heure, tout est désert et le parc interdit. Ils sont donc tout seuls, Clara et Sylvestre, tout seuls dans ce parc immense et c'est un peu comme s'il n'appartenait, tout au moins pour le moment, qu'à eux seuls.

Ils quittent la grande allée centrale. Ils prennent un sentier qui serpente — Sylvestre les connaît tous — et pénètrent plus profondément dans le noir des arbres. A un moment, le petit pied de Clara bute contre une racine, mais Sylvestre est là pour la soutenir et, tant qu'il sera auprès d'elle, elle sait qu'elle ne tombera pas. Maintenant on descend « presque à pic » pense Clara qui s'accroche à Sylvestre, à un Sylvestre au bras solide, sûr de lui, protecteur comme un homme. On se laisse glisser vers une sorte de clairière, qui n'est pas fermée par des arbres, mais par une haute grille, derrière laquelle est la vie, une place, des feux mouvants : ceux d'autos qui passent, vite, si vite qu'elles semblent disparues aussitôt qu'apparues. Dix pas encore et Clara comprend.

Elle comprend car là, dans un retrait, visible pourtant de cette route d'où elle l'apercevait lorsqu'elle passait muette, à côté de maman dans la Cadillac, se dresse une masse plus sombre, plus trapue, qui n'a pas sa forme ordinaire du jour mais qu'elle reconnaîtrait entre mille : le manège!

C'est le manège...

2 Sylvestre fait signe à Clara d'attendre là. Il fait le tour et disparaît un instant. Elle attend, tremblante d'impatience. Et voici que, soudain, les toiles tombent, l'une après l'autre. C'est comme un miracle, ou bien comme lorsque interviennent les forces inconnues, dans une féerie, et les chevaux apparaissent, caparaçonnés de rouge, de vert foncé, de bleu, de pourpre et d'or. Tous, à leur encolure, ils portent, peints en belles lettres, leurs noms : Bucéphale, Pégase, et des noms de cracks [1] plus récents, que Clara ne connaît pas mais qui sonnent à ses oreilles comme claironnés par des trompettes (c'est Sylvestre, réapparu, qui les lit) : Sicambre, Pharis, Caracalla... Il les lui présente, comme un bonimenteur, plutôt comme son grand écuyer. Il l'invite à choisir l'un d'eux, à monter sur son dos et, lorsqu'elle a choisi Pégase, bien sûr, qui est le plus beau, le plus fier, qui lève le mieux — et pour toujours — ses pattes de devant, cabré, magnifique, il lui tend ses deux mains réunies pour qu'elle y pose son pied. Quand elle y a pris appui, il l'enlève et la met en selle, fixe les étriers, lui passe les rênes de passementerie dorée qui pendaient sur le cou du coursier, les assure dans cette petite main qui tremble à la pensée, à la joie de les tenir enfin.

3 Clara est immobile, sur le cheval immobile. Elle attend. Sylvestre retourne vers une grande boîte oblongue [2] qui tient le centre du manège. Un cadenas la ferme, mais qui ne lui résiste pas. Il le tord, l'ouvre dans sa main qui l'a manié cent fois

1. **Cracks** : champions, parmi les chevaux.
2. **Oblongue** : plus longue que large.

(c'est la vieille propriétaire du vieux manège qui a la clef, chez elle, dans son logement du sixième, sur le Champ de Mars). Il en sort la manivelle, l'enclenche mais, au moment où il va commencer à la tourner, il la lâche, revient vers Clara :

— Clara, dit-il, tu vas tourner sur le manège... tourner... tourner aussi longtemps que tu voudras. Mais je ne puis risquer de donner la musique : le gardien du parc est là-bas, dans sa maison, à l'entrée du parc, il ne faut pas que lui, ni personne, nous entende.

— Mais alors, fait-elle, un peu déçue... sans musique!

— Non, dit-il encore, de sa voix plus douce qu'à l'ordinaire : je chanterai pour toi.

Il revient vers la manivelle. Il commence à tourner.

4 Lentement, les chevaux commencent à avancer, en rond, suivant la route qui leur est à jamais tracée, un tout petit rond, un tout petit cercle toujours recommencé, mais si vaste, si dépourvu de limites quand il est à la mesure de ce que l'on a voulu, de ce que l'on a rêvé! Oui, lentement, les chevaux s'ébranlent, Pégase en tête et, derrière lui, montés par des gens qu'on ne voit pas mais qui sont des rois, des princes et des princesses aux longues robes qui traînent, tous les autres qui forment la suite de Clara : Bucéphale, Sicambre, Pharis! Cela, d'abord, se fait dans le silence. Mais quand Clara, hautaine, passe devant son grand écuyer qui la regarde comme en extase, elle entend la voix de celui-ci, sa musique, qui la touche, qui la suit, qu'elle perd à peine pendant une partie du tour pour la retrouver lorsqu'elle se rapproche de lui. Sylvestre, en effet, improvise, chante :

Clara est mon amie...
Tourne la manivelle...
Clara est mon amie...
Tourne ma ritournelle...
Ah! Clara est jolie.
Clara est même belle.
Clara est mon amie.
Je lui serai fidèle...

(Clara reviendra chez ses parents. Sylvestre vivra auprès d'elle.)

Paul VIALAR, « Clara et les méchants ». *Éd. Flammarion.*

LECTURE EXPRESSIVE

La petite fille riche et malheureuse va connaître une heure de vrai bonheur.

- Retrouvez dans le premier texte, « Rien que des murs », un passage qui se rapportait au manège et à Sylvestre.
- Pourquoi Clara est-elle heureuse?
- Citez les passages du texte qui soulignent la gentillesse de Sylvestre.
- Pourquoi trouvons-nous cette scène touchante et gracieuse?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

DES PLAISIRS ET DES JOIES POUR TOUS

1. Vous êtes particulièrement attaché à un jouet. Comment est-il? Pourquoi vous plaît-il?

2. C'est la fête... Sur la place sont installées diverses attractions. Décrivez-les. Laquelle vous attire le plus?

3. Avec leurs parents, Jean et Solange, coquettement vêtus, sont venus en visite chez des amis qui ont aménagé, pour leurs enfants, un petit terrain de jeux. Sont-ils à l'aise pour jouer? Que font-ils?

4. A travers la grille... Dans la belle propriété de ses parents, Claude a sorti tous ses jouets perfectionnés (lesquels?). Mais on lui défend d'aller jouer avec des camarades ou de les recevoir chez lui (comment s'amuse-t-il?). De l'autre côté de la grille, Sébastien et ses camarades s'amusent à leur façon (décrivez leurs jeux). A travers la grille, Claude et Sébastien engagent la conversation. Que se disent-ils?

5. Préféreriez-vous être élevé seul dans une riche maison et instruit par plusieurs professeurs ou venir à l'école comme la plupart des enfants? Pourquoi ?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. Charlemagne met sa main sur la bouche de Clara ; Pourquoi?
« **Clara n'aime pas cela : cette main est grosse, elle l'étouffe.** »
Dans cette phrase, l'auteur exprime le déplaisir de Clara et le justifie après les deux points. *Composez d'autres phrases sur ce modèle* pour exprimer : le plaisir du pêcheur qui a pris un beau poisson — l'espoir de Jacques qui a envie d'une bicyclette — le souci de Jacqueline qui ne sait pas résoudre un problème.

2. En parlant du chien (texte 2, paragraphe 4) l'auteur dit : « **Il s'approche, féroce, soupçonneux.** » Quels adjectifs caractérisent ce chien? Quelle est leur place dans la phrase? *Mettez en valeur, de cette façon, les adjectifs,* dans des phrases qui présenteront : un chat, un éléphant, une girafe...

3. *Répondez aux questions suivantes* à propos du texte « Le pari » :
Comment s'explique le titre? Quel autre titre proposeriez-vous? Quels personnages jouent cette scène?
Relisez, fermez le livre, puis résumez le texte en quelques phrases.

4. Qu'arrive-t-il à Clara dans le deuxième texte? Imaginez que Clara n'accepte pas d'apaiser le chien... *Racontez ce qui pourrait se passer.*

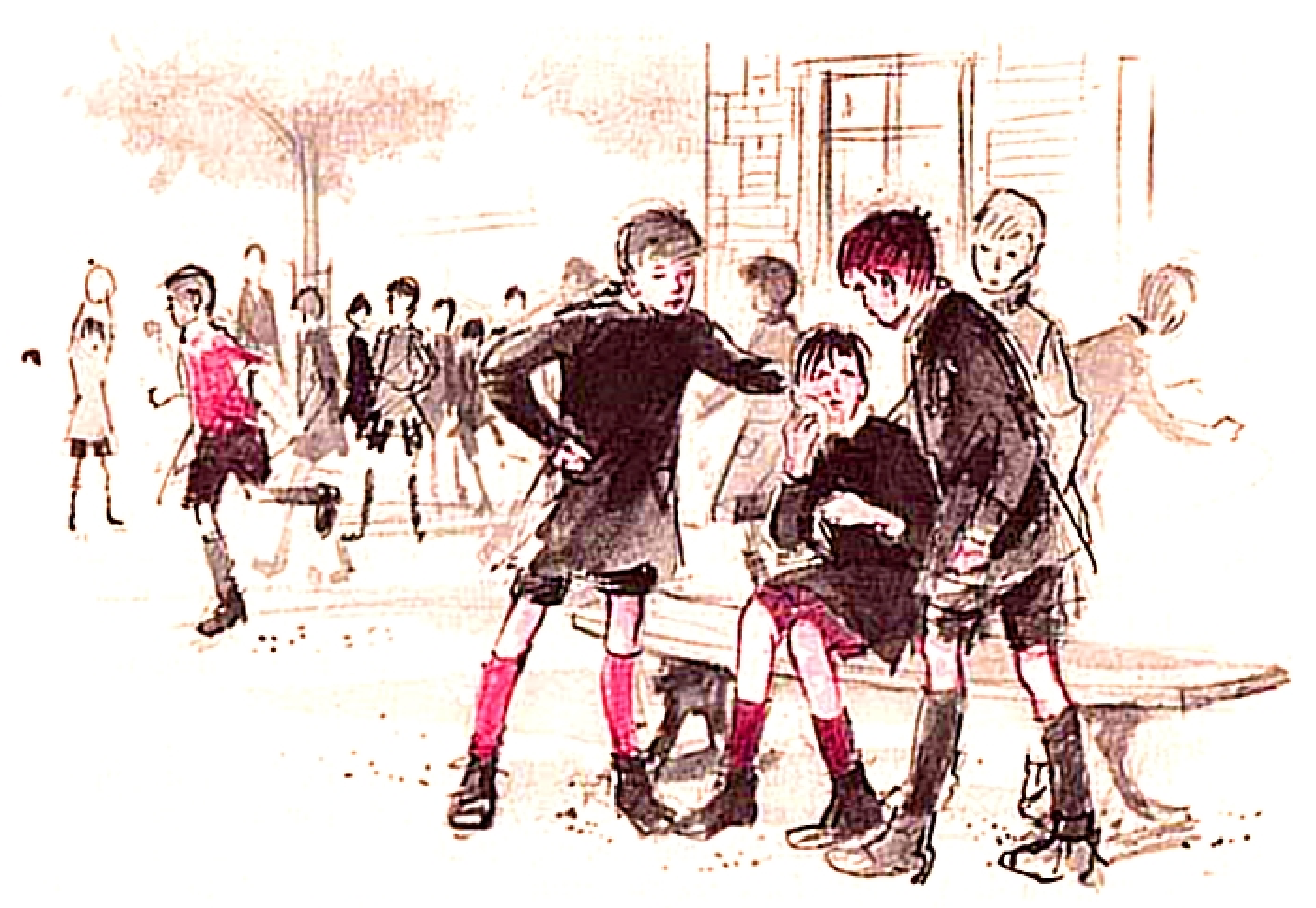
EXPRESSION PERSONNELLE

1. Hélène, la gentille marraine de Clara, lui téléphone.
Rapportez la conversation.

2. Les « méchants » et Clara sont arrivés dans une ferme isolée. Clara peut écrire quelques lignes à ses parents. *Reproduisez sa lettre.*

3. « C'est moi qui vais préparer le repas de ce soir », dit Clara à Charlemagne.
— Mais tu ne sais pas !
— Tu me montreras... »
Continuez le dialogue et racontez la scène.

4. Le papa et la maman de Clara ont tellement peur de la perdre qu'ils lui disent tous deux : « Maintenant, ta vie sera organisée comme tu le voudras... »
Que répond Clara ?



L'honneur des boursiers

1. L'affront

Dans un lycée de Marseille, en classe de 6e, dès le début de l'année le jeune Marcel est devenu l'ami d'Oliva. Tous deux ont trouvé de bons camarades, mais aussi quelques garçons insupportables, comme Pégomas.

1 Un après-midi, à la récréation de quatre heures, nous trouvâmes Oliva assis, solitaire sur le banc du préau, ce qui était dans ses habitudes; mais je remarquai que son nez était enflé, et qu'il paraissait accablé.

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda Lagneau.

— C'est Pégomas, dit-il; et il montra son nez difforme et violacé.

Ce Pégomas était un externe, grand, gros, gras, et d'une insolence extrême : il rudoyait volontiers les faibles, et se glorifiait en public de la richesse de sa famille.

Je demandai :

— Qu'est-ce que tu lui avais fait?

— Rien... Il est jaloux de moi, parce qu'il est toujours dernier. Alors il m'a dit : « C'est pour te faire la charité qu'on te donne des bonnes notes. Les demi-pensionnaires, c'est tous des pedzouilles [1], et les boursiers, c'est des miteux [2]. » Moi je lui ai dit : « Et toi, tu es un gros plein de soupe. » Et tout d'un coup, il m'a donné un coup de poing dans la figure.

1. **Pedzouilles** : paysans (terme qui contient un sens méprisant).
2. **Miteux** : gens misérables, de piètre apparence.

2 Je ne savais pas ce que c'était qu'un pedzouille, mais il s'agissait évidemment d'une insulte. En tout cas, je devins rouge de colère parce que ce gros richard avait dit que nous étions des miteux. Le récit de cette infamie fit très vite le tour de la cour, et le nez d'Oliva fut le point de mire d'un cercle de spectateurs indignés, qui se concertaient déjà en vue d'une vengeance exemplaire. Mais comme ils parlaient de se mettre à quatre ou cinq pour corriger l'insulteur, je déclarai que ce ne serait pas honnête, et je dis froidement :

— Un seul suffira.

— Tu as raison! s'écria Berlaudier, qui était friand de bagarres. Je vais m'occuper de lui demain matin!

— Non, dis-je. Tu n'es pas boursier. Il faut que ce soit un boursier!

— Alors, qui? demanda Lagneau,

Je regardai la compagnie, je fronçai le sourcil, et je répondis : « Moi. »

Il y eut un moment de silence, puis des sourires, qui me prouvèrent que ma réputation n'était pas à la hauteur de cette héroïque décision. Berlaudier déclara :

— En admettant que tu persistes, il va te faire le même nez que celui d'Oliva.

Je le regardai dans les yeux, et je répliquai :

— Nous verrons ça demain matin, à la récréation de dix heures, dans la cour de l'externat.

3 Les deux heures d'étude furent glorieuses. La nouvelle circulait d'un pupitre à l'autre; chacun me regardait tour à tour et, par des gestes ou des jeux de physionomie, exprimait son approbation, son admiration, son inquiétude, ou son incrédulité.

L'attention de M. Payre fut assez vite attirée par cette atmosphère insolite [3]; et comme Nelps, pessimiste, me faisait des signes de dénégation, il l'accusa de « faire le guignol depuis cinq minutes », et le menaça d'un zéro de conduite, qui eût été le premier de sa vie scolaire. Puis, il demanda à Vigilanti s'il souffrait d'un torticolis qui le forçât à se retourner vers moi. Les pantomimes cessèrent, mais on fit passer discrètement des billets à mon adresse, signés de loin par un clin d'œil : « Si tu frappes le premier, il aura peur » (Schmidt) — « A coups de talon sur les orteils » (Rémusat) — « Ne mange pas trop ce soir » (Nelps) — « Fais-y des chatouilles, il les craint » (Oliva) — « Si tu hésites, j'irai à ta place » (Berlaudier) — « Une pincée de poivre dans l'œil, et un point c'est tout » (Cabanel, dit « La Truffe »).

Je répondais par des hochements de tête en manière de remerciement, et des sourires qui prouvaient mon assurance : et parce que j'étais le centre d'intérêt de l'étude, je me sentais de plus en plus fort, j'étais ivre de confiance et de vanité.

(à suivre)

3. **Insolite** : inhabituelle.

LECTURE EXPRESSIVE

Le pauvre Oliva a été brutalisé par l'odieux Pégomas. Pourtant, c'est Marcel qui devient la « vedette » de cette scène.

- Oliva ne « pleurniche » pas. Il expose simplement les faits. Nous le plaignons. Pourquoi?
- Comment nous apparaît Pégomas?
- Quels détails confirment que Marcel éprouve une indignation réelle, mais qu'il se grise peu à peu de confiance et de vanité?
- Variez le ton pour lire les billets adressés à Marcel.



2. Veillée d'armes

Le soir, dans son lit, Marcel pense au combat et la peur le saisit. Il voudrait éviter l'épreuve.

1 La lâcheté est toujours ingénieuse, et j'eus tôt fait de composer un scénario [1].

Ma mère s'était montrée inquiète de ma santé. Je n'avais qu'à me plaindre d'un début d'angine, et elle me garderait à la maison deux ou trois jours, pendant lesquels, sous prétexte d'une difficulté à avaler, je ne mangerais presque rien. Cette comédie me mènerait jusqu'au vendredi matin. Alors, je rentrerais au lycée, le teint blafard et la joue creuse, et à cause de mes douleurs dans les genoux, je boiterais.

Beaucoup m'accueilleraient avec un sourire désagréable, ou des « hum » désobligeants. Je ferais semblant de ne pas les voir, et je dirais à Lagneau, comme en confidence :

— Le docteur ne voulait pas que je sorte, mais je suis venu pour régler cette affaire avec Pégomas.

Alors, Lagneau, Berlaudier, Oliva, Vigilanti lèveraient les bras au ciel, et crieraient :

— Tu es fou! — Tu ne vas pas te battre dans l'état où tu es! C'est incroyable, un courage pareil!

J'insisterais — et à la récréation de dix heures, je partirais — toujours boitant — à la recherche de Pégomas : mes amis me poursuivraient, et me retiendraient à bras le corps, tandis que je me débattrais furieusement en poussant des cris de rage — et finalement ce serait Berlaudier qui irait corriger Pégomas.

2 Ce plan me parut admirable et je riais en silence de la ruse que je trouvais diabolique... Rassuré et satisfait, j'allais m'endormir, lorsque j'entendis la voix de mon père : il suivait le couloir pour aller se coucher, et il chantait à mi-voix :

La victoire en chantant
Nous ouvre la barrière...

1. **Scénario** : canevas d'une pièce, suite de scènes préparées pour un film.

Alors, je sentis brûler mes joues, et je cachai ma tête sous mes draps.

Un coup de pied sur le tibia, deux coups de poing dans la figure, est-ce que cela valait la peine de jouer une ignoble comédie qui ne tromperait peut-être personne et, en tout cas, qui ne me tromperait pas moi-même? Qu'aurait dit mon père, qu'aurait dit mon frère Paul, s'ils avaient connu ma lâcheté? Puisque je l'avais promis, j'irais provoquer Pégomas...

Calme, et les yeux grands ouverts dans la nuit, je fis l'examen de mes chances...

Au lycée, la peur des retenues m'avait écarté des bagarres, mais au cours des jeux assez violents, comme l'Attaque de la diligence ou Roland à Roncevaux, j'avais fait preuve d'une assez grande habileté dans l'art difficile du croche-pied; dans les combats de boxe simulés, ma rapidité avait souvent surpris l'adversaire ; un jour même, j'avais, sans le vouloir, poché l'œil de Rémusat, qui m'avait dit ensuite cette parole mémorable : « Je sais bien que tu ne l'as pas fait exprès : tu ne te rends pas compte de ta force! »

Précieuse déclaration dont le souvenir me réconforta merveilleusement. D'autre part, je pensai qu'en jouant avec Lagneau ou Nelps, j'avais souvent réussi à mettre en pratique les torsions de bras, chères à Nick Carter [2], ou les manchettes de bas en haut, qui avaient fait la gloire de Nat Pinkerton [3]. De plus, j'avais constaté depuis peu qu'à force de regarder mes biceps, ils avaient fini par prendre forme, et qu'ils étaient durs comme du bois...

Toutes ces raisons me rendirent pleine confiance, et je résolus de m'endormir immédiatement afin d'être « fin prêt » pour la bataille.

3 Ma nuit fut cependant très agitée car, jusqu'au matin, je combattis l'affreux Pégomas.

Il était vraiment très fort, mais j'étais beaucoup plus rapide que lui... Je lui pochai d'abord les deux yeux, par des directs d'une élégance qui souleva les applaudissements. Puis, je visai son nez, qui était mou comme un oreiller, et qui devint instantanément énorme.

Il tremblait de haine et de peur, mais au lieu de prendre la fuite, il me lançait de terribles coups de pied, que j'esquivais habilement par des sauts de grenouille d'une aisance surnaturelle... Lorsque je me réveillai, je tenais à deux mains son poignet gauche, car je venais de détacher son bras de son épaule par une torsion à la Nick Carter, et j'allais l'assommer avec cette arme, tandis que Lagneau essayait de me retenir, et me disait : « Ça va, ça va, ça suffit comme ça! »

(à suivre)

2 et 3. Nick Carter et Nat Pinkerton : aventuriers ou policiers, héros des journaux illustrés familiers à Marcel.

LECTURE EXPRESSIVE

Marcel n'est certainement pas un lâche mais il est, en cette circonstance, desservi par son imagination.

- L'ingénieuse mais lâche comédie de Marcel pourrait-elle réussir? Pourquoi?
- Pourquoi Marcel a-t-il honte de sa dérobade?
- Que pensez-vous des raisons de confiance que se donne Marcel ou que lui donne son cauchemar?



3. Une colère de chat

1 A travers les ruées de la sortie, j'avançai d'un pas décidé vers la porte de la sixième B. Lagneau marchait à ma droite, Berlaudier à ma gauche, et nous étions suivis par une dizaine de demi-pensionnaires : Oliva, dont le nez était devenu bleu, courut à notre rencontre; Nelps l'accompagnait.

— N'y va pas! me dit Oliva. J'ai eu tort de te parler de ça : n'y va pas!

Je l'écartai noblement de mon chemin, et je découvris Pégomas : adossé à un pilier de la galerie, il enfonçait un croissant entre ses grosses joues. Il avait une tête de plus que moi, mais il n'était pas aussi grand que dans mes craintes, et comme un petit pli de graisse épaississait ses genoux, je me plus à croire qu'il était vraiment plein de soupe.

Dans un silence attentif, j'allai me planter devant lui et je dis :

— C'est toi, Pégomas?

En mâchant voluptueusement son croissant, il répondit avec une grande simplicité :

— Oui, rien que pour t'embêter.

— Il paraît que tu as dit que les demi-pensionnaires sont des pedzouilles et que les boursiers sont des miteux. Est-ce que tu as le courage de le répéter?

J'avais compté sur ce préambule[1], prononcé sur un ton agressif, pour intimider l'adversaire, et j'espérais vaguement qu'il allait faire de plates excuses. Mais il me regarda avec une surprise chargée de mépris, et proclama, en détachant ses mots :

— Les demi-pensionnaires sont des pedzouilles, et les boursiers sont des miteux. La preuve c'est que le gouvernement vous fait manger ici parce que, chez vous, il n'y a rien à se mettre sous la dent.

Et il enfonça dans sa gueule la seconde moitié du croissant.

2 Une rumeur indignée courut dans la foule, et je fus soudain enflammé par une pétillante colère, une colère de chat. Je m'élançai vers lui d'un seul bond, et avec la base de ma paume ouverte, je le frappai de bas en haut, sous les narines, de toutes mes forces que la rage décuplait. C'était le coup de Nat Pinkerton, qui « désoriente l'adversaire ». Le mien eut un double succès, car non seulement je lui retroussai le nez vers le plafond de la galerie, mais encore ma paume, au passage enfonça le demi-croissant.

Je reçus au même instant un coup assez violent sur mon œil gauche, puis j'entendis le bruit affreux d'un gargouillement. Je fis un pas en arrière, je m'élançai de nouveau, et je le frappai deux fois au creux de l'estomac. Tout en vomissant les débris du croissant, il se plia en deux et me tourna le dos, en me présentant un vaste derrière; j'y appuyai mon talon, et d'une violente poussée, je le projetai dans la cour où il s'étala à plat ventre, tandis que les spectateurs applaudissaient à grands cris.

Je l'avais suivi, et parlant à son râble[2] horizontal je criais :

— Relève-toi, grand lâche. Relève-toi, parce que ce n'est pas fini! Ça ne fait que commencer!

Il se tourna sur le côté, et lança de vaines ruades, tandis que Vigilanti me conseillait :

— Saute-lui dessus!

J'allais certainement le piétiner, lorsqu'Oliva et Nelps me prirent chacun par un bras, et j'entendis la voix de Lagneau qui disait les paroles de mon rêve :

— Ça va, ça va, ça suffit comme ça!

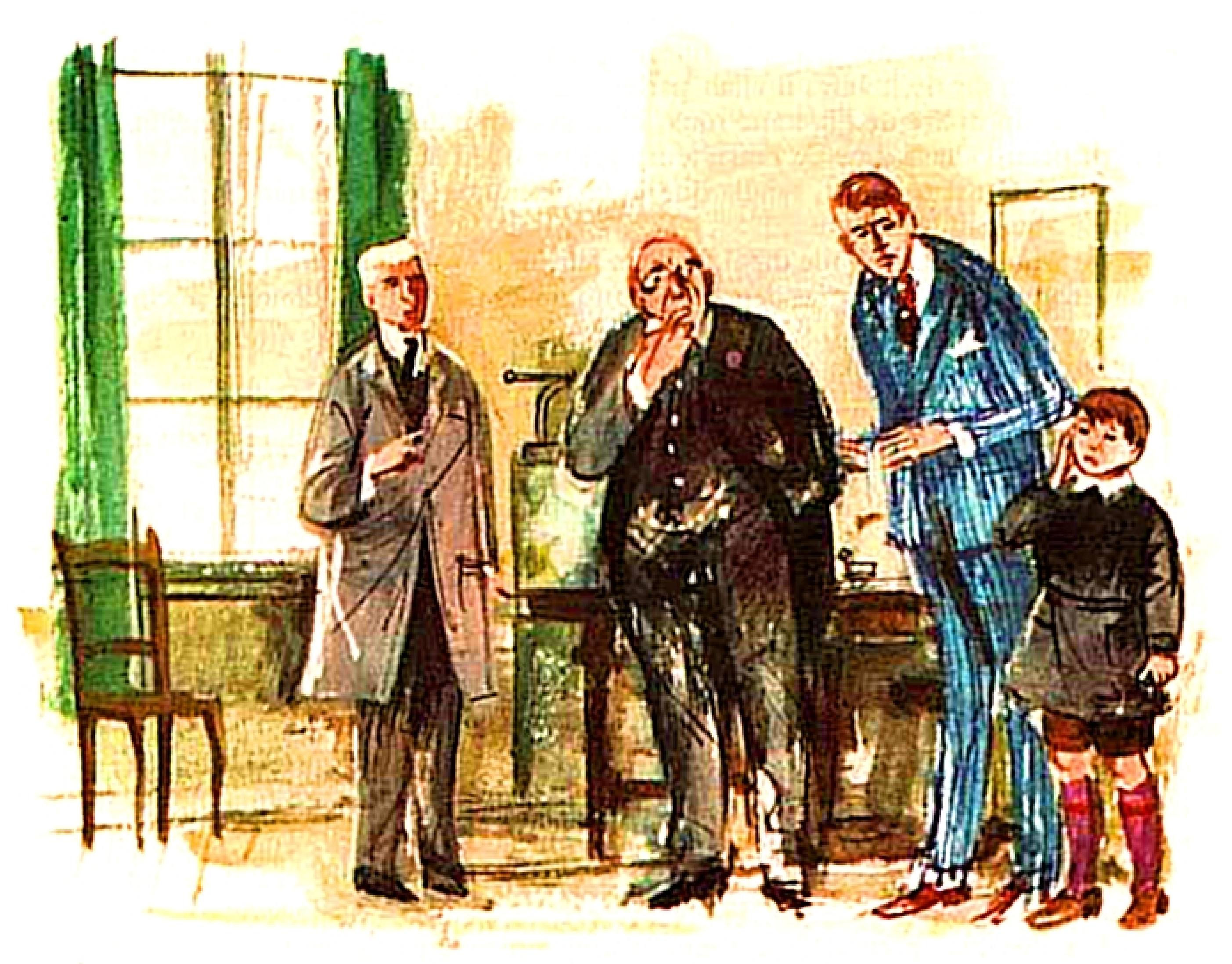
(à suivre)

1. **Préambule** : paroles ou actions du début d'une scène et qui précèdent la partie la plus importante.
2. **Râble** : se dit de certains animaux quadrupèdes et désigne la partie de leur corps qui s'étend du bas des épaules à leurs membres postérieurs. Ici, le mot, désigne des reins forts et solides.

LECTURE EXPRESSIVE

Marcel, porté par la confiance de ses camarades, animé soudain d'une fureur vengeresse, corrige comme il convient l'odieux Pégomas.

- Quels détails prouvent que Marcel n'est pas aussi déterminé qu'il le paraît?
- Citez les passages qui peignent un Pégomas odieux et ridicule.
- Quels camarades de Marcel interviennent au cours du récit? A quels moments? Dans quelles intentions?



4. Après la bataille

Marcel est convoqué chez M. le Censeur[1]*. Il voit d'abord dans le bureau un surveillant, M. Berniolle, surnommé Poil d'Azur, qui a assisté au combat, et Pégomas, au visage meurtri.*

A côté de Pégomas, il y avait un homme très grand, richement vêtu d'un complet bleu marine, et qui tenait à la main un chapeau de feutre gris... Le petit doigt de cette main était orné d'une bague d'or très épaisse, qui avait dû coûter une fortune. En levant les yeux, je vis qu'il était roux... Je m'aperçus que Poil d'Azur parlait. Sur le ton d'une parfaite indifférence, et comme quelqu'un qui récite une leçon, il murmurait :

— A ce moment-là, j'ai entendu l'élève Pégomas qui disait avec force : « Les demi-pensionnaires, c'est des pedzouilles; et les boursiers, c'est des miteux : la preuve, c'est qu'on les fait manger au lycée parce que, chez eux, ils n'ont rien à se mettre sous la dent. Et alors...

— Permettez! dit l'homme à la bague. Excusez-moi de vous interrompre.

Il se tourna vers son fils, et demanda :

— Reconnais-tu que tu as prononcé ces paroles?

Pégomas, l'œil mauvais, articula péniblement à travers sa bouche en viande :

— Je l'ai dit parce que c'est la vérité!

1. **Censeur :** fonctionnaire de direction qui, dans un lycée, s'occupe spécialement des emplois du temps, des études des élèves.

2 Il y eut un court silence, pendant lequel l'homme roux, à ma grande surprise, tira sa bague de son doigt, tandis que M. le Censeur, fronçant le sourcil, regardait Pégomas d'un air de blâme; il allait parler, mais il n'en eut pas le temps.

La main droite de l'homme roux, d'un geste rapide comme un éclair, fit éclater un petit pétard sur la joue de l'insulteur, qui tressaillit et vacilla.

M. le Censeur sourit, tandis que le justicier, tout en remettant la bague à son doigt, se tournait vers moi.

— Mon jeune ami, me dit-il, je vous félicite d'avoir corrigé cet imbécile comme il convenait de le faire, et j'espère que monsieur le Censeur ne donnera aucune suite à ce regrettable incident.

Puis, il prit son fils par l'épaule, et le poussa vers moi.

— Présente tes excuses à ce garçon, dit-il.

Pégomas me regardait, hagard. A l'injonction paternelle il répondit :

— Je ne sais pas quoi dire.

— Répète : « Je regrette d'avoir prononcé ces paroles odieuses, et je te prie de les oublier. »

Il hésita, regarda de tous côtés, puis il ferma les yeux, et répéta la phrase en cherchant ses mots.

— Bien, dit M. Pégomas. Et maintenant, monsieur le Censeur, je m'excuse moi-même de vous avoir fait perdre un temps précieux : cette aventure, que mon fils m'avait racontée à sa façon, méritait d'être éclaircie.

3 M. le Censeur le raccompagna jusqu'à la porte, en prononçant des paroles de politesse. Mais lorsqu'il l'ouvrit, Lagneau, courbé en deux, tomba, l'oreille en avant, sur la poitrine de M. Pégomas, comme s'il voulait l'ausculter... Son malade surpris le repoussa assez vivement, ce qui permit à Lagneau de prendre la fuite avant d'être reconnu.

Les Pégomas partis, M. le Censeur vint à moi, me souleva le menton du bout de l'index, examina mon œil, et dit : « Ce ne sera rien »...

4 A partir de ce jour, chaque fois que le Pégomas me voyait arriver dans la cour, il me lançait un regard torve [2], et s'éloignait en rasant les murs, ou glissait, par une fuite semi-circulaire, derrière un pilier de la galerie, et ma réputation en était rafraîchie [3].

J'en jouissais paisiblement, mais sans chercher d'autres bagarres : je pensais à la seconde moitié du croissant. Je savais bien que cette corne de pâtisserie, si imprudemment enfournée avant la bataille, avait été l'arme principale de ma victoire. C'est pourquoi je ne montrais ma force que par l'autorité de mon regard, la calme violence de mes paroles, et les fuites répétées de Pégomas.

Marcel PAGNOL, « Le Temps des Secrets ». *Éd. Pastorelly.*

2. **Regard torve :** regard de travers et menaçant.
3. **Rafraîchie :** ravivée, renouvelée.

LECTURE EXPRESSIVE

Marcel pouvait être inquiété, puni. Mais le triomphe de la justice est d'autant plus heureux que le « vengeur des boursiers » ne surestime pas ses mérites.

- Le surveillant a-t-il raison de parler « sur le ton d'une parfaite indifférence »? Pourquoi? Le croyez-vous indifférent?
- Comment M. Pégomas manifeste-t-il son sang-froid, son sens de la justice, sa courtoisie?
- Marcel reste modeste vis-à-vis de lui-même. Mais, vis-à-vis des autres?
- Quels passages vous amusent particulièrement dans ce texte?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

CAMARADES D'ÉCOLE

1. Combien d'heures par jour passez-vous avec vos camarades de classe? Quels sont ceux (ou celles) que vous connaissez depuis le plus longtemps? En fait, depuis combien d'années les connaissez-vous?

2. Etes-vous pour ou contre les classes mixtes, qui réunissent à la fois des garçons et des filles? Donnez les raisons de votre réponse.

3. Quand vous avez à voter (ou si vous aviez à voter) pour décerner le prix de bonne camaraderie, avant de penser à qui que ce soit, quelles qualités exigez-vous du « bon camarade »?

4. Donnez quelques exemples précis de bonne camaraderie.

5. « Danielle travaille moins bien en classe que Nicole. Pourtant elle a plus de mérite », disent leurs camarades.
A votre avis, pourquoi Danielle a-t-elle plus de mérite?

6. « A mes yeux, vous êtes tous égaux », dit un jour le maître à ses élèves. André n'a pas bien compris. Philippe lui explique ce que le maître a voulu dire. Faites-les parler.

EXPRESSION DIRIGÉE

1. L'auteur présente ainsi Pégomas : « **Ce Pégomas était un externe, grand, gros, gras et d'une insolence extrême : il rudoyait volontiers les faibles et se glorifiait en public de la richesse de sa famille.** »
Quelle impression avons-nous de ce garçon d'après ces termes qui caractérisent d'abord son apparence, puis son comportement? En vous inspirant de cette forme de construction, *présentez à votre tour :* un (ou une) camarade aimable, serviable — un athlète — un héros (ou une héroïne) de roman ou de cinéma.

2. A la fin du premier paragraphe du texte « L'affront », Oliva raconte sa dispute avec Pégomas : « **Alors il m'a dit... un coup de poing dans la figure.** »
Écrivez ce passage au style indirect, en employant la conjonction « que » :
« **Alors il m'a dit que...** » *Quelle version vous semble la plus vivante ?*

3. Marcel imagine (« Veillée d'armes », paragraphe 1) comment il pourrait esquiver la bataille : il dirait à sa mère qu'il a une angine. *En vous aidant du texte faites parler la mère et l'enfant.*

4. *Répondez oralement aux questions suivantes, puis reproduisez le paragraphe 2* du texte « Une colère de chat » : Qui est-ce qui commence le combat? Dans quel état se trouve-t-il? Quel coup donne-t-il le premier? Quel en est l'effet? Comment Pégomas réagit-il? De quelle manière Marcel réplique-t-il? Pourquoi le combat se termine-t-il rapidement?

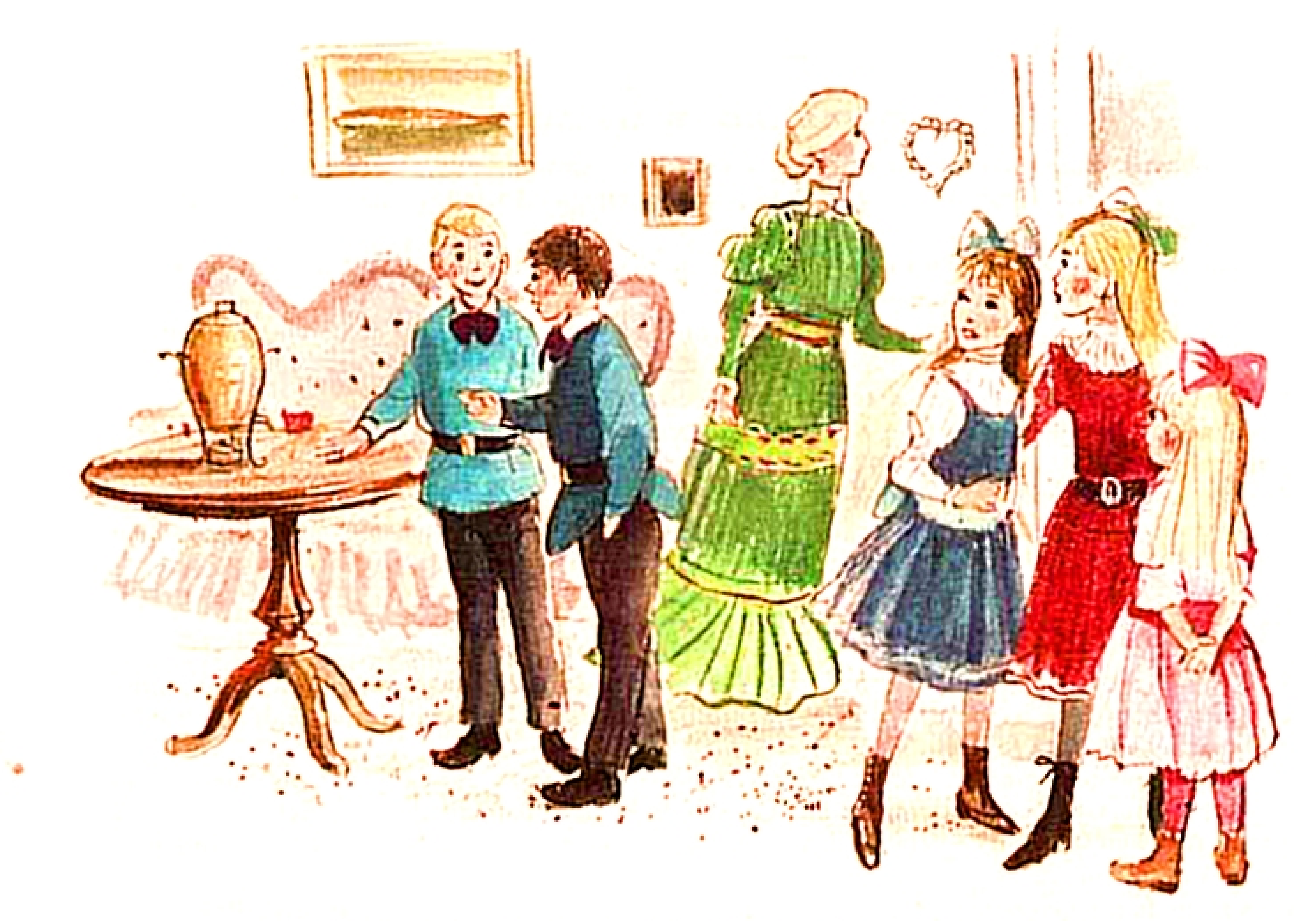
EXPRESSION PERSONNELLE

1. En sortant de l'étude, M. Payre dit à l'un de ses collègues, M. Donnat : « Je ne sais pas ce qui se passe mais les garçons étaient bien agités ». Et il raconte ce qu'il a vu, entendu, ce qu'il a dit et fait lui-même. *Racontez à sa place.*

2. « Maintenant, je me souviens, se dit Laurence, le soir, dans son lit. Pendant que nous rangions nos affaires, j'ai vu la voisine d'Irma lui prendre son stylo-bille à trois couleurs. Personne ne s'en est aperçu... Qu'est-ce que je peux faire? Je peux... » *Parlez à la place de Laurence.*

3. Une dispute éclate dans la cour. Mais tout finit bien. *Racontez l'histoire.*

4. « Monsieur le Directeur (ou Madame la Directrice) te demande... » Vous ignorez pourquoi. Vous imaginez ceci ou cela... L'inquiétude vous gagne... Vous entrez dans le bureau : en réalité, il s'agissait...
Racontez ce petit incident.



Montigomo-Griffe-de-Vautour

1. Volodia et son ami

1 « Volodia est là! entend-on crier dans la cour.

— Mon petit Volodia est là! hurle tant qu'elle peut la vieille bonne Nathalie, accourant à la salle à manger. Volodia est arrivé, Volodia, Volodia, Volodia!... »

Toute la famille des Korolew, qui attend son Volodia depuis des heures, se précipite aux fenêtres. Devant la maison, un lourd traîneau est arrêté; des trois chevaux s'élève un épais brouillard de vapeur. Le traîneau est vide, car Volodia est déjà dans l'antichambre où, de ses doigts gourds et rouges, il s'efforce de dénouer son cache-nez. Son paletot d'uniforme, sa casquette, ses chaussures et ses cheveux sur les tempes sont saupoudrés de givre, et toute sa personne dégage une si appétissante odeur d'hiver qu'on aurait envie aussi de geler et de dire : *brrr, brrr*.

La mère et la tante se précipitent au cou de Volodia et l'embrassent, la vieille Nathalie se jette à genoux devant lui et se met en devoir de lui tirer ses bottes de feutre. Les petites sœurs poussent des cris; les portes grincent, claquent. Le père de Volodia, en bras de chemise, une paire de ciseaux à la main, accourt à son tour et s'écrie :

« Nous t'attendons depuis hier! Es-tu bien arrivé sans encombre? Mais voyons, laissez-moi aussi l'embrasser, je suis son père, tout de même!

— Ouah, ouah! » aboie de sa voix de basse le gros Milord, qui frappe le sol et les murs de sa lourde queue.

2 Pendant quelques minutes c'est un concert de cris, d'exclamations, de souhaits de bienvenue. Quand cette première explosion de joie est un peu calmée, les Korolew remarquent qu'il y a dans l'antichambre, en plus de Volodia, un petit bonhomme emmitouflé de châles, de plaids [1], de cache-nez, le tout couvert de givre.

« Volodia, qui est-ce? demande à voix basse la maman de Volodia.

— Ah! s'écrie Volodia, c'est... J'ai l'honneur de vous présenter mon camarade Tchetchin, élève de seconde; je l'ai emmené pour passer les vacances chez nous.

— Très heureux, très heureux! s'exclame gaiement le père, soyez le bienvenu! Nathalie, aide donc Monsieur à se débarrasser de son paletot! »

3 Quelques minutes plus tard, Volodia et son ami, quelque peu étourdis par cette bruyante réception, encore roses de froid, sont assis à table et prennent le thé. Le soleil d'hiver se reflète dans le samovar [2]. Il fait bon.

« Nous voilà déjà à la veille de Noël! dit le père en roulant une cigarette de tabac blond. Il me semble que c'était hier que ta mère pleurait en t'accompagnant au collège, et te voilà déjà de retour! Comme le temps court vite! Tu n'auras pas le temps de dire ouf! que déjà tu seras au seuil de la vieillesse! Mais servez-vous donc, Monsieur Tchetchin, chez nous on ne fait pas de cérémonies! »

4 Les trois petites sœurs de Volodia : Katia, Sonia et Macha (la plus vieille a onze ans) ne quittent pas des yeux le nouveau venu. Tchetchin est du même âge que Volodia et il est aussi grand que lui, mais il n'est pas si blanc et rose que le grand frère. Il est très brun et son teint est brouillé de taches de rousseur. Il a les cheveux raides, les yeux en fente, des lèvres épaisses. Bref, il est assez laid. Heureusement que sa veste d'uniforme à boutons blancs l'embellit un peu. Il est taciturne, ne sourit jamais.

Les fillettes pensent qu'il doit être très intelligent et très savant. Il paraît tellement plongé dans de profondes pensées que, si on l'interroge, il sursaute et demande qu'on répète la question. Les petites sœurs trouvent que Volodia, qui est toujours si gai et si bavard, se montre silencieux, soucieux; il n'a pas l'air content d'être à la maison. Il n'a adressé qu'une seule fois la parole à ses sœurs, et encore était-ce une si étrange phrase! Montrant le samovar du doigt, il a dit : « En Californie [3], ce n'est pas du thé, mais du gin [4] que l'on boit! »

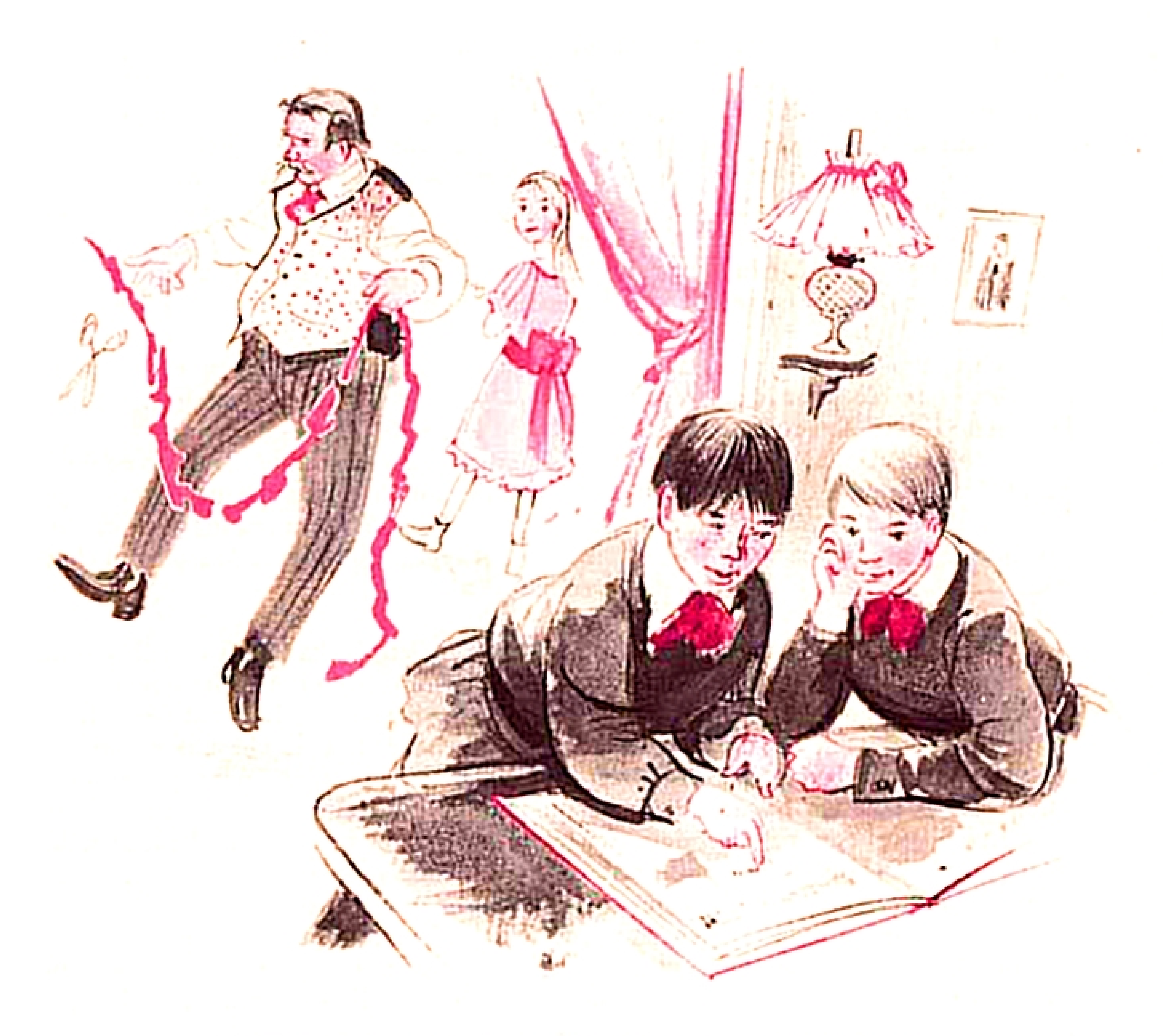
(à suivre)

1. **Plaids** : couvertures de voyage.
2. **Samovar** : sorte de bouilloire russe, généralement en cuivre, parfois en argent.
3. **Californie** : l'un des États-Unis d'Amérique, sur la côte du Pacifique.
4. **Gin** : eau-de-vie de grain.

LECTURE EXPRESSIVE

Dans la famille Korolew, si heureuse du retour de Volodia, il semble que le collégien Tchetchin ne soit pas à l'unisson de cette tendresse et de cet empressement.

- Quels détails expriment, de façon gentiment colorée, « l'explosion de joie »?
- Quels propos du père marquent son amour pour son fils? son amabilité pour le jeune visiteur?
- Les jeunes sœurs ne quittent pas Tchetchin des yeux : que voient-elles? que pensent-elles?
- Pourquoi sommes-nous intrigués par Tchetchin et même par Volodia?



2. Les secrets des deux garçons

1 Après le thé, tout le monde va dans la chambre des enfants. Le père et les fillettes reprennent le travail interrompu par l'arrivée des collégiens et confectionnent des guirlandes en papier de couleur. C'est un travail si amusant! Le père est plein d'enthousiasme, mais parfois il se fâche après les ciseaux qui ne coupent pas assez bien et les lance par terre. De temps à autre, la maman entre dans la chambre des enfants et, d'un air affairé et fâché, demande qui a osé toucher ses ciseaux.

« C'est sûrement toi, cela ne peut être que toi! dit-elle à son mari.

— Ciel! s'écrie le père. On ne veut même pas me donner des ciseaux! »

Autrefois, Volodia prenait toujours part à ces préparatifs de Noël, ou bien il allait voir travailler le cocher et le berger, qui faisaient une grande montagne de neige dans la cour.

Mais, maintenant, il ne jette pas un seul regard sur le si joli papier de couleur et il ne sort pas de la maison. Il s'installe dans un coin sombre avec Monsieur Tchetchin, et tous deux se mettent à parler à voix basse. Ils déploient une grande carte de géographie et échangent d'étranges propos dont on entend des bribes.

2 « Nous irons d'abord à Perm, dit tout bas l'ami de Volodia. Ensuite à Tomsk [1]. De là nous sommes tout près du Kamtchatka [2]. Des Samoyèdes [3] nous prêteront un canot pour traverser le détroit de Behring [4], et nous sommes en Amérique. S'il fait froid, nous tuerons des bêtes à fourrure.

— Et la Californie? demande Volodia.

— La Californie est plus bas. Le tout est d'arriver en Amérique, après ce n'est plus qu'un jeu d'enfant. En route nous nous nourrirons du fruit de notre chasse ou de nos brigandages. »

Tchetchin n'adresse pas la parole aux trois petites filles et les regarde d'un air soupçonneux. Cependant, le soir, il se trouve un moment seul avec les trois petites filles; le silence devient très gênant; alors il tousse d'un air sévère plusieurs fois, regarde fixement Katia et dit :

« Avez-vous lu les livres de Fenimore Cooper [5]?

— Non, et vous, savez-vous patiner? »

3 Tchetchin ne répond pas, mais il souffle plusieurs fois comme s'il avait très chaud, lève les yeux sur Katia et énonce :

« Quand un troupeau de bisons traverse les pampas, la terre tremble, et les mustangs [6] effrayés s'enfuient en hennissant. »

Le petit garçon sourit tristement et ajoute :

« Et les Indiens attaquaient les voyageurs. Mais ce qui est le plus ennuyeux, ce sont les mosquites et les termites.

— Qu'est-ce que c'est?

— Ce sont des fourmis qui ont des ailes. Leurs piqûres font très mal. Et moi, vous savez qui je suis?

— Eh bien, vous êtes Monsieur Tchetchin!

— Non, je suis Montigomo-Griffe-de-Vautour, le chef invincible! »

Ces paroles incompréhensibles, les secrets qu'il disait à Volodia, et surtout le fait que leur frère ne jouait pas avec elles paraissaient fort suspects.

Les deux aînées décidèrent de surveiller étroitement les garçons.

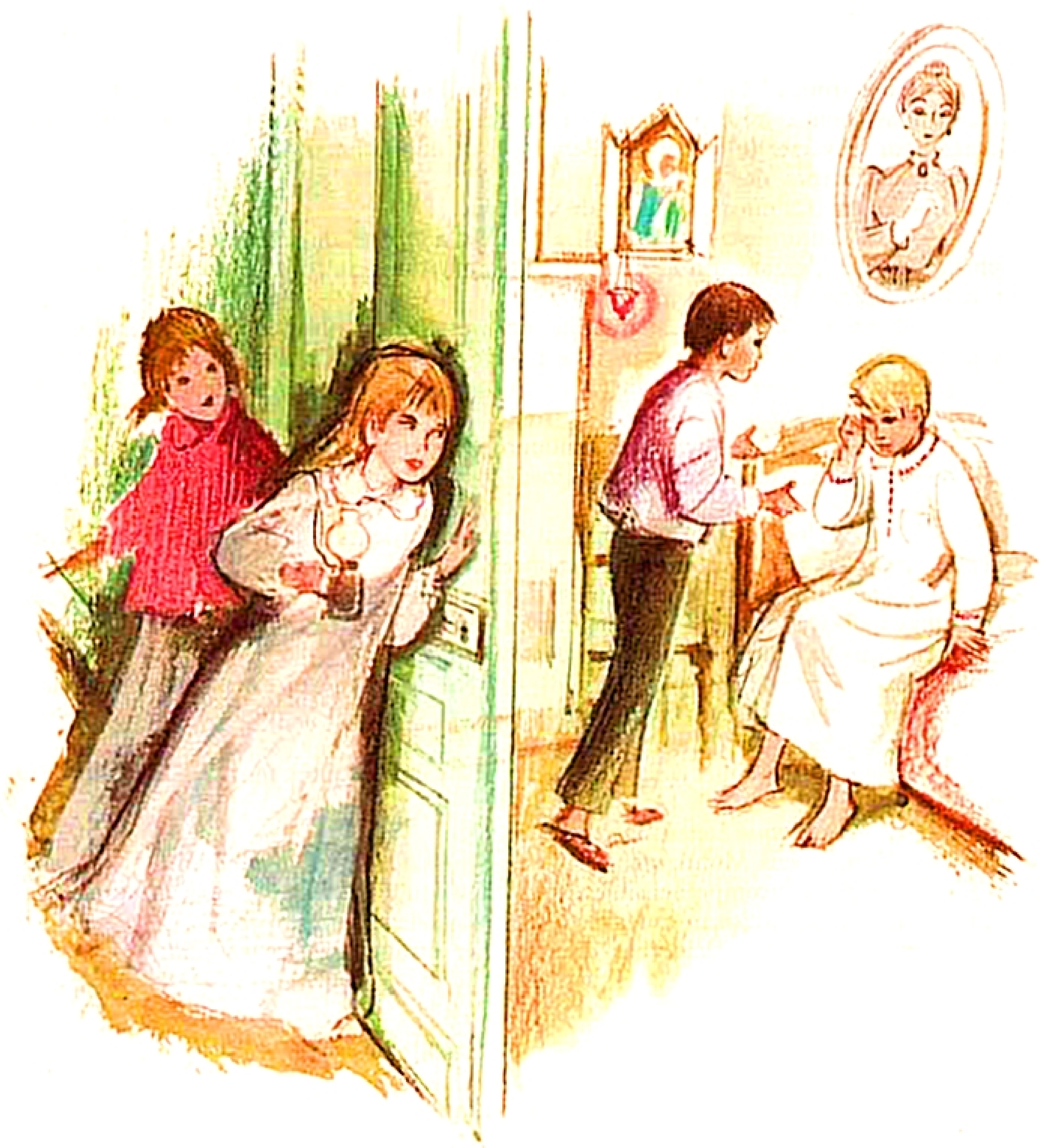
(à suivre)

1. **Tomsk** : ville de Russie, en Sibérie occidentale.
2. **Kamtchatka** : péninsule montagneuse et volcanique de Sibérie.
3. **Samoyèdes** : habitants des steppes bordant l'Océan Glacial.
4. **Détroit de Behring** : partie nord du Pacifique, entre l'Asie et l'Amérique.
5. **Fenimore Cooper** : romancier américain (1789-1851) auteur de romans d'aventures mettant en scène des Indiens et des trappeurs.
6. **Mustangs** : chevaux sauvages.

LECTURE EXPRESSIVE

Décidément, ce Tchetchin est bien étrange et il paraît influencer beaucoup trop Volodia.

- La mère et le père de Volodia se disputent-ils sérieusement?
- Qu'y a-t-il d'étrange dans l'attitude et les propos des garçons? Lequel des deux s'affirme comme le mieux informé, le plus décidé?
- Tchetchin n'a rien de joyeux ni même d'aimable. Prenez son ton un peu hautain.
- Pourquoi, à votre avis, les deux aînées décident-elles « de surveiller les deux garçons »?



3. J'ai tant de chagrin pour maman !

Le soir, tandis qu'on les croyait couchées dans leur chambre, elles allèrent écouter, à travers la porte, ce que disaient les deux amis. O Ciel! Qu'est-ce qu'elles apprirent? Les deux garçons se préparaient à fuir en Amérique pour aller chercher de l'or. Ils avaient déjà tout préparé pour leur voyage : un pistolet, deux couteaux, des biscottes, une loupe pour allumer le feu, une boussole et quatre roubles [1]. Elles surent aussi qu'ils auraient plusieurs milliers de kilomètres à faire à pied, à se battre en route avec des tigres, des sauvages, qu'ensuite ils trouveraient de l'or, de l'ivoire. Et puis ils boiraient du gin et épouseraient de belles jeunes filles et exploiteraient des plantations. Dans leur enthousiasme, les deux garçons s'interrompaient tout le temps

1. **Rouble** : monnaie russe.

l'un l'autre, parlaient à la fois et s'appelaient : *Montigomo-Griffe-de-Vautour* et *le Frère-au-Visage-pâle.*

« Surtout ne dis rien à maman! dit Katia à Sonia. Volodia nous apportera des dents d'éléphant. Si tu le dis à maman, elle ne voudra pas le laisser partir! »

2 La veille de Noël, Tchetchin regardait tout le temps la carte de l'Asie, notait des tas de choses dans un calepin.

Volodia était sombre, silencieux. En passant devant les images saintes de la chambre des enfants, il s'arrêta, fit le signe de croix et murmura :

« Mon Dieu, pardonne-moi, aie pitié de ma pauvre maman! »

Le soir on le vit pleurer dans un coin et, avant d'aller se coucher, il embrassa très longuement son père, sa mère et ses sœurs. Katia et Sonia comprenaient pourquoi, mais les autres n'y comprenaient rien, naturellement.

3 De très bonne heure, le matin de Noël, Katia et Sonia se levèrent sans bruit et allèrent de nouveau écouter derrière la porte des garçons.

« Alors, tu ne viens pas! disait Tchetchin d'une voix fâchée. Dis franchement : tu viens ou tu ne viens pas? »

Volodia pleurait doucement et répondit à travers ses larmes :

« Comment puis-je partir? J'ai tant de chagrin pour maman!

— Mon Frère-au-Visage-pâle, je t'en prie, viens avec moi! C'est toi qui as voulu partir, c'est toi qui m'as décidé à entreprendre ce voyage, et maintenant tu as peur!

— Mais non, je n'ai pas peur, mais j'ai tant de peine quand je pense au chagrin de maman!

— Enfin viens-tu ou ne viens-tu pas?

— J'irai, je t'assure, j'irai, mais un peu plus tard, j'ai envie de passer encore quelques jours à la maison!

— Dans ce cas, adieu, j'irai seul! décida Tchetchin. Je n'ai pas besoin de toi! Et ça parlait de chasser le tigre, de combattre les sauvages! s'écria Montigomo-Griffe-de-Vautour, méprisant. Mais alors, rends-moi mon pistolet! »

Volodia pleurait de plus en plus fort. Les fillettes, de l'autre côté de la porte, ne purent s'empêcher de pleurer aussi.

Il y eut un moment de long silence, et puis Tchetchin demanda encore une fois :

« Alors, tu ne viens pas?

— Si... je... pa... aa... ars, avec... toi!

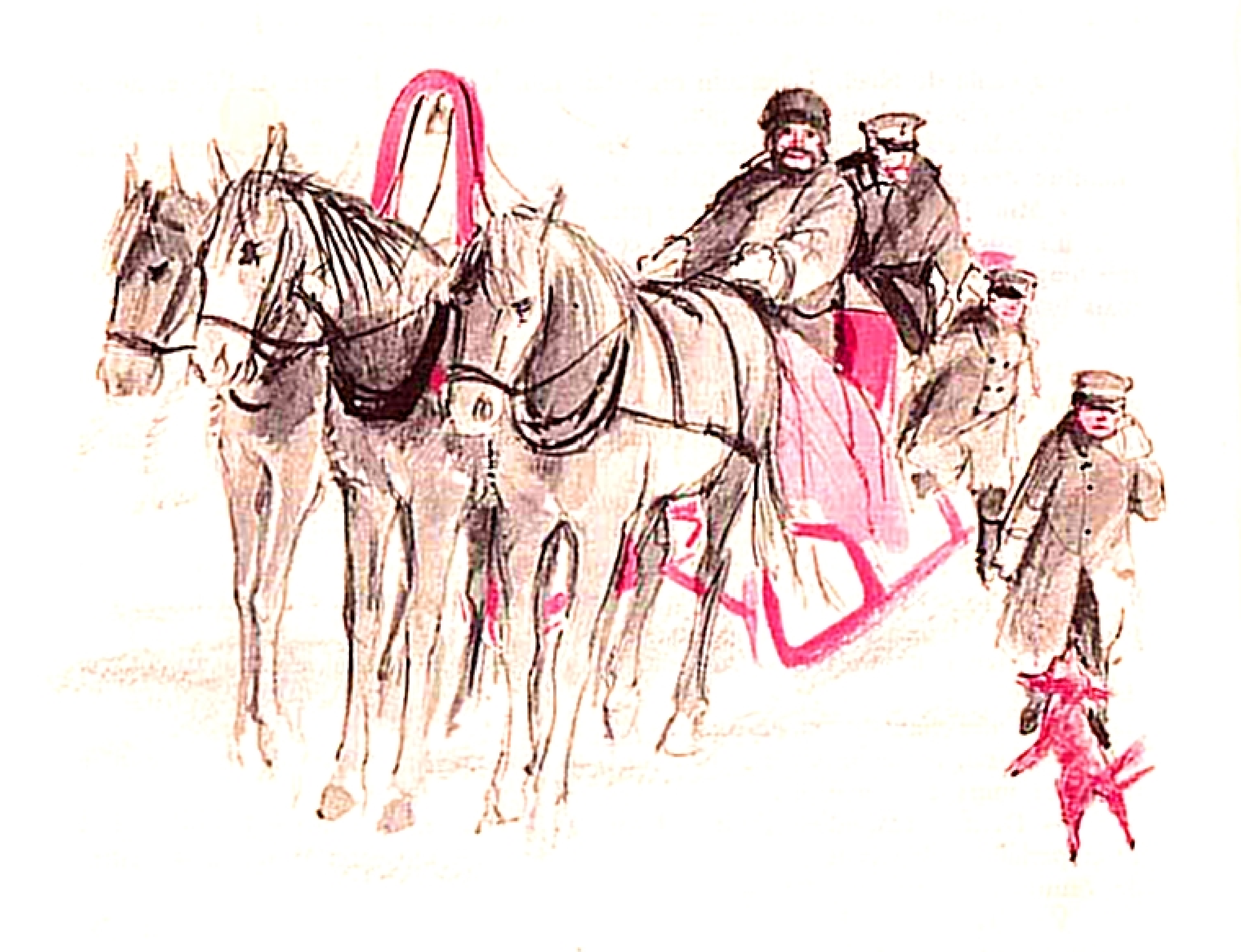
— Alors habille-toi vite! »

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Avec Katia et Sonia, nous découvrons le secret des deux garçons.

- **Comment de vrais aventuriers jugeraient-ils les préparatifs, les projets des deux garçons? Pourquoi?**
- **Que pensez-vous de l'attitude de Katia et Sonia?**
- **Au cours de la discussion, prenez le ton fâché de Tchetchin, le ton plaintif de Volodia.**



4. Une courte escapade

1 Pour encourager le pauvre Volodia, son camarade se mit à parler de l'Amérique en imitant les tigres, le bateau, les sauvages, et il lui promit toutes les peaux de bêtes qu'il tuerait.

Ce garçon si laid, aux cheveux raides, au teint brouillé de taches de rousseur, parut remarquable aux fillettes qui écoutaient ses flots d'éloquence. Il hurlait si bien comme un tigre qu'elles décidèrent qu'il était un héros.

Les deux petites filles rentrèrent dans leur chambre. Personne n'avait remarqué leur absence. Katia, les yeux pleins de larmes, disait à l'oreille de Sonia :

« J'ai tellement peur! »

Jusqu'à une heure, au moment de se mettre à table, tout se passa comme tous les jours; mais quand on commençait à déjeuner, on s'aperçut que les deux petits garçons n'étaient pas là.

On les envoya chercher à l'écurie, à la ferme, chez l'intendant [1], mais ils n'étaient nulle part. Alors, on envoya des domestiques les chercher dans la campagne, mais on ne les trouva pas davantage et, quand on se mit à table pour prendre le thé, les garçons n'étaient pas là. On les chercha toute la nuit avec des lanternes, dans les champs et au bord de la rivière. La maman pleurait, toute la maison était sens dessus-dessous.

2 Le lendemain, de bonne heure, on fit venir un agent de police qui, sur la table de la salle à manger, se mit à écrire beaucoup de choses dans un carnet. La maman pleurait toujours.

Et voilà que, soudain, devant la maison, on vit s'arrêter un lourd traîneau. Des trois chevaux s'élevait un épais brouillard de vapeur.

« Voilà Volodia! cria-t-on de la cour.

— Volodia est arrivé! hurla la vieille Nathalie en accourant à la salle à manger. »

Et Milord fit plusieurs fois : « Ouah! ouah! »

Les enfants avaient été arrêtés à la ville voisine, où ils étaient entrés dans plusieurs boutiques pour acheter de la poudre.

A peine entré dans l'antichambre, Volodia se jeta en pleurant au cou de sa mère.

Les fillettes étaient toutes tremblantes à l'idée de ce qui allait se passer.

Cependant le père avait emmené les deux fugitifs dans son cabinet, où il leur fit un long discours :

« Est-ce qu'on peut faire des choses pareilles! Si le directeur du collège apprend votre fugue, vous serez renvoyés! N'avez-vous pas honte, Monsieur Tchetchin? Comme c'est mal de votre part de donner de si mauvais conseils à votre camarade! J'espère que vous serez puni en conséquence! Et où avez-vous passé la nuit?

— A la gare! » répondit-il avec fierté.

3 Volodia fut aussitôt mis au lit, et sa maman lui fit des compresses d'eau vinaigrée qu'elle lui appliquait sur le front.

On envoya un télégramme, et le lendemain on vit arriver une dame qui était la maman de Tchetchin. Elle repartit aussitôt, emmenant son fils.

Tchetchin, au moment du départ, n'échangea pas une parole avec qui que ce soit. Il avait un air hautain, arrogant même, qui en imposait beaucoup aux fillettes. Katia lui donna son petit carnet à signer. Il écrivit en souvenir :

MONTIGOMO-GRIFFE-DE-VAUTOUR.

A. Tchekhov, « Le beau voyage ». *Librairie Delagrave.*

1. **L'intendant** : celui qui, au nom du propriétaire, dirige une vaste propriété.

LECTURE EXPRESSIVE

Les héros partent au-devant de leur destin et leurs familles pleurent... Mais certaines expéditions se terminent vite, et piteusement.

- Qu'y a-t-il de risible, mais aussi de coupable, dans l'attitude des deux petites filles?
- Quels passages poignants nous font partager l'inquiétude et le chagrin de la famille?
- En quoi le retour de Volodia rappelle-t-il son arrivée?
- M. Korolew gronde sévèrement Tchetchin. Comment se comporte celui-ci?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

RÊVES D'AVENTURES

1. Quel roman ou quel film d'aventures en pays lointain vous a particulièrement plu? Racontez-le.
2. Si vous pouviez partir loin, bien loin... où iriez-vous? Pourquoi?
3. Comment préféreriez-vous voyager : en automobile ou en train, en bateau ou en avion? Pourquoi?
4. Imaginez la vie d'une fille et d'un garçon de votre âge. Dites ce qu'ils voient, ce qu'ils font. Il s'agit de :
- Irène et Louis, enfants d'un médecin en mission en Afrique noire;
- Robert et Anne, enfants d'un ingénieur parti travailler en Chine;
- Bob et Sylvia, enfants du directeur d'un cirque se produisant dans les grandes villes d'Europe.

5. Guy ne rêve que d'être aviateur. Comment décrit-il son futur métier? Comment se manifeste sa « vocation »?
6. « Dans quelques années, je serai vedette », confie Chantal à qui veut l'entendre. « Je ferai... » (parlez un moment à sa place). Mais, en attendant, que fait-elle qui correspond un peu à son rêve?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. « **Quand un troupeau de bisons traverse les pampas**, la terre tremble et les mustangs effrayés s'enfuient en hennissant. » *Écrivez cette phrase* en mettant la partie **soulignée** (complément de temps et de cause) à la fin. Ainsi rédigée, vous plait-elle autant? Pourquoi?
Imitez la construction utilisée par l'auteur, pour décrire les effets : d'un vent violent, du bang d'un avion à réaction, du chien méchant qui aboie à l'entrée de la maison.
2. **« En Californie, ce n'est pas du thé, mais du gin que l'on boit. »**
Employez cette tournure et complétez les phrases suivantes : Quand on est malade... — En pique-nique... — Un jour de fête...
3. Le premier paragraphe du texte « Volodia et son ami » décrit l'arrivée de Volodia.
Qu'est-ce qui prouve la joie de toute la maisonnée? Distinguez bien les trois temps du récit : l'annonce de l'arrivée; le tableau de l'arrivée (quels en sont les éléments?); l'accueil de chaque membre de la famille.
Relisez, fermez le livre, puis reproduisez ce récit.
4. Tchetchin et Volodia évoquent l'itinéraire de leur futur voyage dans le paragraphe 2 du texte « Les secrets des deux garçons ». *Inspirez-vous-en pour évoquer,* à votre tour, l'itinéraire d'un voyage dans une région que vous connaissez, puis dans un pays que vous rêvez de connaître.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous revenez, ou quelqu'un de votre famille revient de voyage, après quelques jours d'absence. *Racontez.*
2. Tchetchin et Volodia discutent de l'équipement qu'ils doivent préparer pour leur expédition. (La scène peut être jouée à deux personnages).
3. « Il faut aller le dire à maman! » insiste Sonia, en écoutant derrière la porte des garçons.
— Non, je t'ai déjà dit non, réplique Katia... »
Faites-les discuter alors qu'elles sont revenues dans leur chambre.
4. Monsieur et Madame Dubois voyagent en auto. Un auto-stoppeur leur fait signe. Monsieur Dubois voudrait l'emmener, Madame ne veut pas. Ils discutent. *Que disent-ils?*

De l'autre côté du mur

1. Le voisin

Dans un village des Cévennes, que divisent les opinions politiques et religieuses, les enfants fréquentent deux écoles différentes.

1 — Toujours ce petit Boisson! grommelait grand-mère. Tu ne connais donc que lui?

— J'ai bien le droit d'avoir des amis! Si tu ne veux pas que je joue avec Albert, je ne verrai plus personne...

J'avais pourtant mis des années à faire amitié avec ce Boisson. Il habitait à côté du Champ, derrière le mur du noisetier, mais nous n'allions pas à la même école. La vigne de son père avait beau toucher la nôtre, il vivait dans un autre monde que le mien. Je le rencontrais presque chaque jour, mais je passais à côté de lui sans rien dire. Grimpé sur le mur qui séparait nos deux vignes, je le surveillais pourtant, sans me laisser voir, comme un chasseur à l'affût. Il allait et venait entre les souches, s'asseyait à l'ombre des treilles, picorait un raisin, ramassait une alberge tombée à terre, et je me disais, en le regardant :

— Il fait comme moi!

Il restait de longs moments devant les toiles des araignées attendant qu'une mouche vienne s'y prendre, arbitrant le combat, délivrant parfois la mouche, jetant parfois une mante religieuse ou une sauterelle au milieu de la bagarre, comme je le faisais moi-même. Enfant solitaire, perdu dans un grand verger, il jouait aux mêmes jeux que moi, croquait à nouveau un fruit, chantonnait tout seul, se racontait des histoires en faisant des gestes avec les mains.

2 De temps en temps, Boisson venait à s'asseoir sous un mûrier, à sept ou huit mètres de mon créneau, et passait de longs moments à faire des meubles en miniature, avec des morceaux de bois, un canif et un marteau. Je ne l'avais pas quitté des yeux pendant qu'il assemblait une table et quatre chaises et j'étais depuis longtemps le complice de ces jeux, le jour où je l'appelai, en me penchant sur le mur.

— Oh! Boisson!

Il leva la tête et m'aperçut.

— Tu regardes chez les autres? me demanda-t-il en prenant un air de réprobation.

— Je suis sur mon mur!

— Oui... c'est ton mur... jusqu'à la moitié.

— C'est la main qui compte! répondis-je. Avec les yeux, on peut aller n'importe où.

— C'est vrai! C'est la main qui compte! reconnut-il.

3 Ce point de droit réglé, nous avions failli ne pas pousser plus avant. Nous étions aussi gênés l'un que l'autre et ne savions plus que dire. J'avais pourtant ajouté, d'une voix prudente :

— Tu ne veux pas un raisin?

— Des raisins? Tu crois que j'ai besoin d'un raisin? J'en ai plein ma vigne!

— Je sais... Je sais... Mais pas de ceux-là...

— Alors, tu connais les espèces que nous avons? me demanda-t-il en continuant à égrener le raisin que je lui tendais, à bout de bras.

— Comme si tu ne connaissais pas les nôtres!

— Si, bien sûr que je les connais.

— Alors, tu regardes aussi sur le mur?

— Il est à moi, jusqu'à la moitié... J'ai le droit de faire comme toi... C'est la main qui compte.

— Oui... tu as le droit de regarder, mais ta main doit rester au milieu de la muraille.

— Pour sauter de l'autre côté, dit-il tout d'un coup en ébouriffant sa tignasse, il faudrait avoir la permission.

— La permission? Si tu veux, je te la donne.

Il prit son élan, fit une traction des bras, se mit à cheval sur la muraille, hésita une seconde et sauta dans notre champ.

— J'ai la permission! me dit-il, comme si un autre que moi la lui avait donnée.

4 Nous fîmes le tour du propriétaire, à petits pas, et j'eus vite fait de voir qu'il était au courant de tous mes secrets. Lui aussi avait dû me surveiller bien souvent, sans que je le sache.

Il savait très bien où se trouvaient nos œillades, nos raisins de la Madeleine et nos muscats. Il n'avait pas l'air dépaysé et reconnaissait toutes les choses que je croyais être le seul à connaître.

A midi, la sirène de l'usine partagea le jour en deux. Son hurlement avait l'air d'arrêter les ombres, au pied des arbres, pendant une ou deux secondes.

— Le père va rentrer, dit mon compagnon. Dès qu'il arrive, on mange la soupe... Il faut que je rentre à la maison... Cet après-midi, tu pourras venir dans ma vigne... Je te donne la permission.

— Tu me feras voir tes petits meubles?

— Mes petits meubles? Alors, tu me regardais tout le temps! Ça ne fait rien... Si j'arrive à finir le fauteuil que j'ai commencé il sera pour toi... et je t'apprendrai à faire des chaises. C'est le plus facile.

A partir de ce jour-là, Boisson devint mon meilleur ami, un vieil ami que j'avais l'impression de connaître depuis des années, un autre moi-même. Il allait pourtant à l'autre école et je ne l'ignorais pas quand je l'avais appelé, du haut de mon mur.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Rien n'est plus délicat qu'une amitié naissante ; surtout lorsqu'il s'agit d'enfants que séparent des brouilles de famille, obstacles plus difficiles à franchir qu'un mur entre deux jardins.

- Marquez bien la mauvaise humeur de la grand-mère et la réplique de l'enfant. Puis, lisez sur un rythme assez lent, significatif des jeux prudents et calmes.
- Le dialogue, parfois assez vif, exprime moins une opposition qu'une certaine gêne.
- Le dernier paragraphe prend un tour nettement cordial, avec les deux offres de Buisson et la confidence de l'auteur.



2. L'embuscade

Maubert, un élève de « l'autre école », a provoqué l'enfant qui conte cette histoire. La petite guerre va éclater...

1 On nous avait déclaré la guerre!

Nous n'allumions pas de feux sur le sommet des montagnes, nous ne battions pas du tambour, nous ne sonnions pas le tocsin, mais il nous suffisait de quelques minutes pour nous rassembler sur le pied de guerre.

Ce jour-là, dévalant la pente des châtaigniers à fond de train, je m'étais précipité d'abord chez Abric :

— Rassemblement... L'autre école nous attaque!

Les yeux hors de la tête, Abric avait filé chez Massip. Pendant ce temps, j'avais couru jusqu'à la maison des Courcier. Charles était allé prévenir La Sisse, James avait foncé chez les Mège. J'étais passé chez Finiels. La Sisse avait rassemblé tous ceux du quartier de l'Elze. Finiels avait battu le rappel dans celui de la mairie. Mège avait rassemblé le quartier des Barris. Pierre Monna était allé battre la générale autour de la Caisse d'Epargne.

— Rendez-vous au pont du chemin de fer, près de nos écoles!

En moins d'une demi-heure, nous étions tous réunis. Monté sur le parapet du pont, j'avais raconté mon histoire. Ce fut mon premier discours... Nous avions affaire à des gens qui ne respectaient même pas les fleurs qu'on allait poser sur les tombes! C'étaient des hors-la-loi, capables de tout! Allions-nous supporter leurs agissements?

— Ça va, ça va! me criait La Sisse qui n'aimait pas les discours. On est d'accord! Maintenant, à la bagarre... On va te trouver Maubert. Ne lui laissons pas le temps de rassembler son école!



2 Les Coursier furent envoyés en éclaireurs et poussèrent au petit trot jusqu'aux châtaigniers. Ils revinrent à fond de train, au bout de quelques minutes, l'écume aux lèvres, hors de souffle :

— Ils sont là-haut... devant la Caisse d'Épargne.

— Beaucoup? demanda La Sisse.

— Toute leur école!

— Ils font des tas de cailloux, précisa Charles Courcier. Comme nous, la dernière fois.

— Ils ne savent rien faire sans nous copier! dit La Sisse avec mépris. Mais ça ne fait rien, si nous allons les chercher, nous ramasserons quelque chose!

— Il faut les faire sortir des châtaigniers.

— C'est facile! criai-je à La Sisse. Prends avec toi la moitié de ceux qui sont ici. Filez par le Chemin des Amoureux. Montez à Goulsou. Allez vous poster à la Route Neuve, sur les grands rochers qui sont au-dessous de la vigne... Nous autres, nous irons jusqu'aux châtaigniers et nous ferons semblant de ne pas pouvoir tenir devant eux. Nous filerons sur la Route Neuve. Ils nous suivront. Nous les entraînerons jusque sous les rochers. Ne vous faites pas voir et, quand ils vous auront dépassés, attaquez-les par-derrière... Vous ne risquerez pas de manquer de cailloux!

— Les meilleurs lanceurs avec moi, ordonnait La Sisse. Au pas de course, par paquets de trois ou quatre. Ne vous faites pas remarquer. On s'attendra juste sous la Route Neuve.

3 Il était déjà parti, avec les Coursier et ceux du quartier de la gare. Toutes les minutes, deux ou trois garçons partaient sur leurs traces.

— Ça suffit! dis-je aux vingt derniers. A nous, maintenant! Nous n'avons qu'à monter aux châtaigniers à notre aise. Il faut que La Sisse ait le temps d'arriver à la Route Neuve et de se cacher dans les rochers.

C'est avec de faux airs de flânerie que nous sommes montés jusqu'aux châtaigniers. Jamais nous n'avions eu l'air aussi paisibles. Mais, en débouchant sur le champ de foire, nous avons aperçu nos ennemis, rassemblés à deux cents mètres de nous, et qui nous regardaient sans bouger, immobiles, silencieux.

— Ils se méfient! me souffla Massip.

— Regardez, dit Abric. Il y en a deux ou trois qui viennent de partir en courant par la rue qui descend aux Barris...

— Ils veulent voir si personne n'est caché derrière le mur du jardin... Ils se souviennent de l'autre fois.

4 Nos ennemis étaient toujours immobiles et silencieux.

Ils attendaient le retour de leurs éclaireurs.

— Les voilà qui reviennent!

Les enfants de l'autre école avaient l'air d'un essaim d'abeilles. Ils s'étaient groupés autour de Maubert et devaient peser leurs chances.

— En avant! s'écrièrent-ils tout d'un coup.

Déployés sur une ligne, ils marchaient sur nous, leurs tabliers noirs remplis de cailloux.

— Quand ils seront à portée... deux ou trois pierres, à toute vitesse... Après ça, sur la Route Neuve...

Nos cailloux sifflèrent dans l'air. Nos ennemis s'arrêtèrent pour nous répondre, mais nous avions déjà rompu le combat.

— Moitiés d'hommes... Demi-portions! hurlaient les enfants de l'autre école.

— Poitrinaires... On vous achètera des jupons!

— A l'école des filles... A la Maternelle!

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Le branle-bas, les promptes décisions, les premières injures et brutalités annoncent une rude bataille.

- A quoi voyons-nous que la bataille se prépare avec méthode?
- Quels chefs se révèlent, dans le camp que nous voyons le mieux?
- A quels moments faut-il lire : sur un ton indigné? avec décision? à voix presque basse? avec une sorte de fureur explosive?



3. Tant pis pour n'importe qui!

1 Nous filions à fond de train sous cette avalanche d'injures. Mais certains de nos ennemis étaient déjà partis sur nos traces. Leur groupe entier se lança derrière nous. Il ne s'agissait pas de nous laisser rattraper. Le grand cyprès qui est au-dessous de la vigne de Monna se dressait déjà devant nous. J'apercevais les rochers où La Sisse avait dû se mettre en embuscade. Ils semblaient déserts.

— Ils ne sont pas encore arrivés! me cria Massip.

Une brusque terreur me coupa les jambes. Nos ennemis grignotaient notre avance. J'entendais leur galop à cent mètres derrière nous. Nous passâmes en trombe sous les rochers et nos ennemis venaient de les dépasser à leur tour, quand une énorme clameur s'éleva dans la montagne.

— A nous! hurlaient les combattants de La Sisse, brusquement surgis de leurs cachettes.

2 Nous fîmes front. Une grêle de pierres se mit à pleuvoir sur nos ennemis, pris entre deux feux, attaqués par-devant et par-derrière. En quelques instants, ils furent en pleine déroute. Certains retournèrent vers Le Vigan, en fonçant à travers le barrage de notre embuscade. La plupart se rejetèrent vers les rochers, comme des rats pris au piège et firent front à leur tour.

Nous hurlions comme des fous et, chargeant d'injures les cailloux que nous lancions, nous crachions dessus comme pour y coller ces injures.

— Donne la rogne à qui te prendra sur la tête!

— Trouve Maubert et donne-lui le bonjour!

De temps en temps, nous poussions d'énormes huées, des cris sauvages qu'on devait entendre dans tout le quartier. Mais nos ennemis ne manquaient pas de courage. Ils hurlaient aussi et nous rendaient coup pour coup. Leurs cailloux, qu'ils chargeaient aussi d'injures, s'abattaient au milieu de nous comme une grêle d'orage. Mais il leur fallait lutter sur deux fronts et leur position de refuge était dominée par les nôtres.

3 A plusieurs reprises, au milieu de la bagarre, j'avais aperçu Boisson au milieu de nos ennemis et j'avais fait de mon mieux pour ne pas l'atteindre. Il était avec les siens, et restait pourtant mon ami. Mais les cris que je poussais, les cailloux qui tombaient tout autour de moi, le vacarme et la poussière, me firent perdre la tête et je me mis à tirer dans le tas de nos ennemis, sans plus penser à mon compagnon de jeux.

— Tant pis pour lui! Il n'avait qu'à rester à sa maison... Et puis, c'est eux qui ont commencé!

— Tant pis pour qui? me cria Massip.

— Tant pis pour n'importe qui! répondis-je en lançant une pierre à toute volée, comme ces frondeurs baléares dont me parlait le pasteur Abel, pendant nos leçons du jeudi.

4 Un ricochet m'avait effleuré le front. Un petit filet de sang coulait le long de mon nez et me remplissait la bouche d'un goût douceâtre. J'essuyai ce sang d'un revers de main, en criant encore plus fort :

— Tant pis pour moi!

Les pierres volaient au-dessus de nous avec des bruits d'ailes. On aurait dit un de ces vols d'étourneaux qui s'abattent sur les labours. J'entendais la voix de La Sisse qui dominait le vacarme :

— Assommez-les! En avant, les enfants de notre école!

Un second caillou déchira le lobe de mon oreille. La fureur me rendait inconscient. Les cris de mes compagnons résonnaient dans ma bouche ouverte comme des roulements de tambours, et ces cris se mêlaient à ceux de ma propre gorge.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Si nous pouvons apprécier les ruses ou l'ardeur des combattants, nous condamnons leur fureur, qui les enlaidit et les abêtit.

- Quelles phrases, au début, trahissent la peur?
- Quel sentiment étrange, complexe, l'auteur du récit nourrit-il à l'égard de Buisson?
- Quels passages s'enflent de fureur aveugle?
- Relevez les phrases ou expressions qui dénoncent la déraison, la folie de ces enfants.



4. Rentrez chez vous!

1 C'est alors qu'au milieu de ce vacarme, dans le tourbillonnement des cailloux et de la poussière, débouchant du chemin creux qui descendait vers le Champ, apparut, les jupes troussées à deux mains, courant presque, une vieille femme agile que je ne reconnus pas tout d'abord.

Enfants de Dieu! hurlait-elle. Vous n'avez pas honte? Allez-vous finir, enfants de Dieu?

C'était grand-mère!

Les mains aux hanches, les jambes plantées au sol, la tête levée vers nous, elle s'était arrêtée entre les deux camps, juste au-dessous des rochers où s'étaient réfugiés les enfants de l'autre école. J'allais crier pour faire cesser le tir, quand il cessa brusquement. Le vol d'étourneaux sembla s'être abattu au creux des sillons. Alors grand-mère leva les bras vers le ciel et, d'une voix que je ne lui avais jamais entendue :

— Rentrez chez vous! cria-t-elle à nos ennemis. Rentrez chez vous, petits malheureux! Avez-vous fini! hurla-t-elle en se retournant vers le groupe de La Sisse d'où partaient encore quelques pierres. Avez-vous fini?

2 Le tir cessa tout à fait. La tête de La Sisse apparut un instant et disparut aussitôt derrière un bloc de rochers.

— Voulez-vous descendre de là-haut? reprit grand-mère en se retournant vers le groupe de Maubert. Oui, toi, là-bas! Je connais ta mère et ta grand-mère... et j'ai connu ta mère avant que tu sois au monde... Allez, descends et rentre chez toi... Ce n'est pas à ta maison qu'on t'a dit de venir te battre!

L'un après l'autre, lâchant les cailloux qu'ils tenaient encore dans leurs mains, nos ennemis descendaient de leur citadelle improvisée et, tête basse, jetant des regards méfiants vers le groupe de La Sisse, reprenaient le chemin des châtaigniers. Ceux qui portaient un béret ou une casquette les soulevaient en passant devant cette vieille dame qui protégeait leur retraite et les foudroyait du regard.

— Allez, allez! disait-elle en les poussant par l'épaule, rentrez chez vous... Allez faire vos devoirs... Tiens, je te connais, toi aussi... Tu es le petit du charron. Il sera content, ton père, de te voir dans cet état... et celui-là qui saigne comme on se mouche! Filez d'ici, petits malheureux!

3 Quand tous les enfants de l'autre école eurent défilé devant elle, quand Maubert lui-même eut abandonné sa position, grand-mère se tourna vers nous :

— A votre tour, maintenant, fils indignes de vos pères! Descendez de votre Babel... Passez devant moi, que je vous regarde dans les yeux, l'un après l'autre... et le premier qui bronche, je le gifle!

Je n'avais jamais vu grand-mère dans cet état de fureur. On aurait dit une prophétesse de l'ancien temps, à la fois débile et terrible.

— Allez chez vous, petits misérables... Rentrez en vous-mêmes, descendance de Caïn!

4 Comme la cire fond au feu, notre armée s'évanouissait sous les imprécations de grand-mère. Tirant sur leurs tabliers déchirés pendant la bagarre, remontant leurs chaussettes en accordéon, reboutonnant leurs culottes, épongeant leurs blessures avec un mouchoir, les frondeurs de La Sisse et les voltigeurs de mon bataillon passaient devant elle sans rien dire.

— Va demander pardon à ta sainte femme de mère... Oui, oui, c'est bien à toi que je parle... tu le sais bien!

— C'est eux qui ont commencé! essaya de dire Abric d'une voix entrecoupée par des sanglots.

— File d'abord... Vous n'aviez qu'à ne pas répondre.

Terrifiés par cette vieille dame, tous mes camarades étaient partis, l'un après l'autre... Je restais seul sur notre champ de bataille désert, grelottant de peur, le souffle coupé, tortillant l'ourlet de mon tablier noir dans mes mains tremblantes, n'osant même pas lever les yeux sur grand-mère.

5 Comme je commençais à descendre le chemin creux qui conduit au Champ, un enfant se leva soudain dans le chaos de rochers sur lequel s'étaient retranchés les compagnons de Maubert. Dernier combattant resté sur la position abandonnée, il n'avait rien du héros survivant au désastre d'une armée. Reniflant ses larmes, le nez obstrué, il venait vers nous à petits pas, en tenant sa main gauche ouverte au-dessus de sa tête, comme pour se protéger d'une gifle.

C'était Boisson, un Boisson redevenu tout petit enfant, pleurard, éperdu, terrifié. Au lieu de partir avec les siens, il avait dû s'accroupir derrière un pan de rocher, pour pouvoir revenir chez lui sans faire le tour par la ville. Ahuri de le voir s'approcher de moi, je le regardais sans comprendre pourquoi il était sorti de son refuge. Avait-il eu le cœur transpercé par les exhortations de grand-mère? Voulait-il prendre sa part des reproches qu'elle me faisait? Voulait-il se repentir à côté de son ami, devenu son ennemi pendant la bataille?

— Il ne manquait plus que toi! lui jeta grand-mère en adoucissant un peu sa voix. Allez, allez, marchez tous les deux devant moi et tâchez de filer droit !

André CHAMSON, « Le chiffre de nos jours ». *Éd. Gallimard.*

LECTURE EXPRESSIVE

Rassurons-nous ! Les furieux combattants ne sont que des enfants qu'une vieille femme disperse, penauds et repentants.

- **La grand-mère est à la fois véhémente et familière. Variez le ton comme il convient.**
- **Qu'y a-t-il d'attendrissant dans la fin de cette scène?**
- **A quels moments avons-nous, malgré tout, envie de rire ou de sourire?**

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

AH ! CES GARÇONS !

1. Sur la place ou dans le jardin public, des garçons poursuivent une partie animée. Mais ils s'amusent sans gêner personne. Décrivez cette partie.

2. « On va jouer aux Indiens ! » propose Marcel à ses camarades.
— « D'accord. » Comment s'organise ce jeu?

3. André joue avec ardeur aux gendarmes et aux voleurs. Sa grande sœur Yvonne vient l'appeler. Pourquoi? Que lui dit-elle? Que répond, que fait André?

4. Une bande de garçons tapageurs joue dans le village ou dans le quartier. Les gens en parlent. Que disent :
- deux fillettes assez craintives?
- un jeune homme sportif?
- le garde-champêtre ou un agent de ville?

5. Des garçons s'affrontent méchamment en une sorte de petite guerre (montrez rapidement leur brutalité et leur sottise).
« Arrêtez, petites brutes ! » leur ordonne un monsieur qui passe.
— « Occupez-vous de ce qui vous regarde », répond un galopin.
Imaginez et racontez la suite.

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Les Coursier furent envoyés en éclaireurs et poussèrent au petit trot jusqu'aux châtaigniers. Ils revinrent à fond de train, au bout de quelques minutes, l'écume aux lèvres, hors de souffle. »**
La première de ces phrases, composée de deux éléments équilibrés, traduit la nonchalance du trot, tandis que la deuxième, morcelée en quatre éléments dont la longueur décroît, exprime la rapidité et l'excitation des éclaireurs.
En prenant modèle sur la deuxième phrase, exprimez : l'affolement de Madame Durand qui a peur d'une souris; l'excitation de Marc venant annoncer à sa mère une bonne nouvelle...

2. Dans la deuxième moitié du paragraphe 2, texte : « L'embuscade », Marcel donne ses consignes, prépare une manœuvre. A quelles personnes distribue-t-il ses ordres? *Relevez les verbes les plus expressifs :* à quels modes et à quels temps sont-ils employés?
Imaginez qu'avec des camarades vous jouez aux Indiens. *En vous inspirant de ce texte, donnez des ordres à votre groupe.*

3. *Relisez attentivement le premier texte :* « Le voisin », puis *résumez-le* en utilisant deux ou trois phrases pour chacun des paragraphes dont les titres pourraient être : 1. Présentation de Boisson dans son cadre familier. 2. Prise de contact. 3. La visite. 4. Manifestation d'amitié.

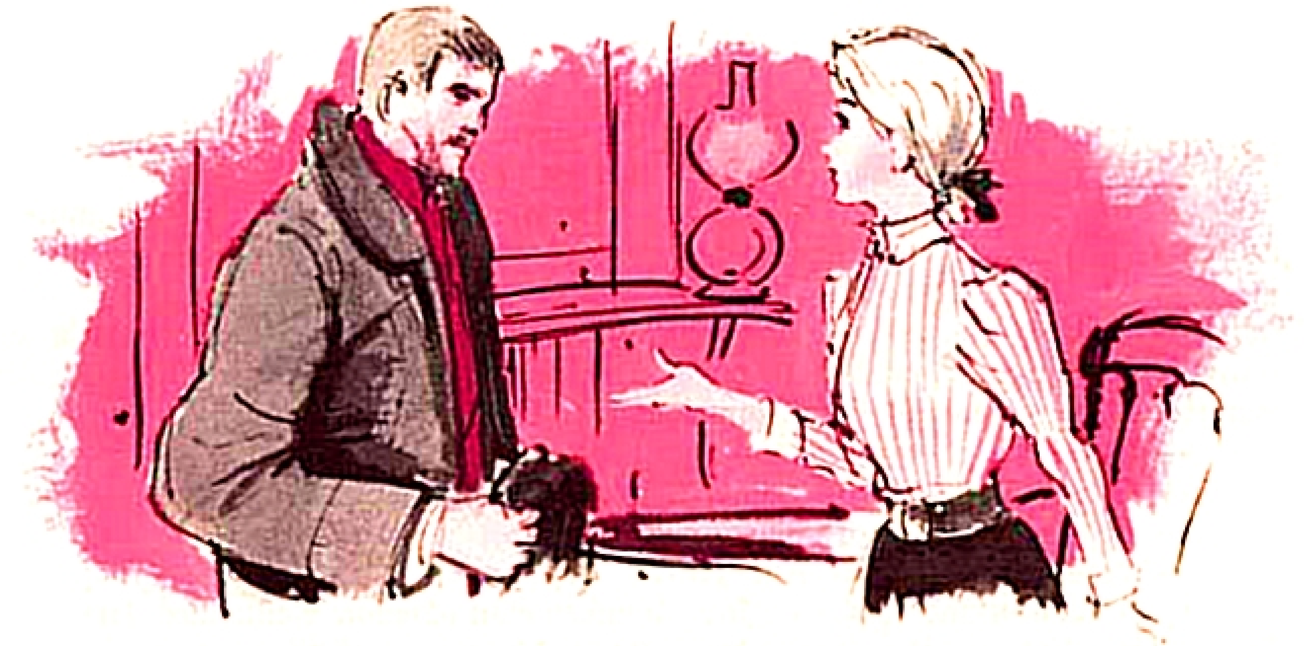
EXPRESSION PERSONNELLE

1. Vous avez un excellent (ou une excellente) camarade. Comment l'avez-vous connu? Pourquoi aimez-vous sa compagnie? Que faites-vous ensemble?

2. « Madame, madame, ils vont se faire du mal ! »
Une fillette a vu les « combattants » dans la châtaigneraie et prévient la grand-mère d'André. *Rappelez la conversation et dites ce que fait la vieille dame.*

3. « Vous êtes fous ! s'écrie un passant qui voit les deux bandes s'affronter. Si vous voulez vous mesurer, faites-le intelligemment. Tenez, nous allons organiser un match : courses, sauts, jeux d'adresse... »
Imaginez et racontez cette compétition pacifique entre les enfants des deux écoles.

4. Une brouille passagère a divisé deux bons (ou deux bonnes) camarades. Dans quelles circonstances? Pour quelles raisons? Qu'ont fait les deux camarades? Puis la colère passe ; on redevient amis... *Racontez.*



Une fille de l'aurore

1. L'enjeu

Au siècle dernier, dans le Nord-Canada, de nombreux chercheurs d'or tentaient leur chance. Une belle jeune fille, Joy Molineau, est née et a vécu au milieu d'eux.

1 — Vous qui êtes (comment dites-vous ça ? [1]) ah! oui! un paresseux! Vous, un paresseux, vous voudriez me prendre pour femme? N'y songez pas un instant! Jamais, au grand jamais, un paresseux ne sera mon mari!

Comme on le voit, Joy Molineau n'y allait pas par quatre chemins avec Jack Harrington. La veille au soir, elle avait tenu les mêmes propos à Louis Savoy, d'une façon plus banale cependant, et dans son propre dialecte.

— Écoutez, Joy!

— Non, non! Jack! A quoi bon écouter un paresseux? C'est très mal de venir traîner ainsi autour de moi, de me rendre visite dans ma cabane, et de rester inactif. Comment feriez-vous pour nourrir une famille? Pourquoi n'avez-vous pas de poudre d'or? Les autres, pourtant, en trouvent à profusion.

— Mais je trime dur, Joy! Il ne se passe pas de jour que je ne sois sur la piste ou au ruisseau. Même en ce moment, j'en reviens. Mes chiens n'en peuvent plus. Les autres, des veinards, trouvent beaucoup d'or. Mais moi... moi, je n'ai pas de chance!

— C'est différent, Jack! Seulement, vous faites ce qu'on appelle fausse route.

— Quoi?

— Fausse route. Oui! Vous marchez à l'aveuglette. Il n'est jamais trop tard. Sur le creek de l'Eldorado [2] se trouve une mine où l'or abonde. Quelqu'un est venu la jalonner; il est parti, et l'on n'en a plus jamais entendu parler depuis. Si, au bout de soixante jours, la prise de possession n'est pas enregistrée, tous les autres auront le droit — comment dites-vous? — de sauter dessus. Ils courront, rapides comme le vent, pour aller faire la déclaration. Le gagnant sera très riche et pourra nourrir une belle famille.

1. Comment dites-vous ça? : Joy Molineau, Canadienne française, s'adresse en anglais à Jack Harrington et hésite sur certains mots.
2. Creek de l'Eldorado : la baie, l'anse du fleuve Bonanza, nommée Eldorado.

2 Harrington feignit de ne pas trop s'intéresser à l'histoire.

— Quand le délai expire-t-il? Et quel est ce lotissement?

— J'en ai causé avec Louis Savoy hier soir, continua-t-elle, faisant mine de ne pas avoir entendu sa demande. Je crois que ce sera lui le vainqueur.

— Au diable Louis Savoy!

— Voilà ce que m'a dit Louis Savoy, ici dans ma cabane, hier soir. Il a dit : « Joy, je suis un rude gaillard, je possède de bons chiens. J'ai du souffle, et je serai victorieux. Alors me voudrez-vous pour mari? » Et je lui ai répondu...

— Que lui avez-vous répondu?

— Que si Louis Savoy gagne, il m'aura comme épouse.

— Et si je gagne, moi?

— Vous, gagner? Ah! Ah! Jamais!

Quoique ironique, le rire de Joy Molineau était agréable à entendre. Harrington ne s'en formalisa pas. Il y était habitué depuis longtemps. Elle avait torturé tous ses soupirants de la sorte, et lui ne faisait pas exception.

3 Ses chiens de traîneau pressaient autour d'elle leurs formes hirsutes, et le chef de file, Croc-de-Loup, glissa doucement son museau pointu sur ses genoux.

— Et si je gagne? insista Harrington.

— Qu'en dis-tu, Croc-de-Loup? Si Jack est un rude gars et arrive le premier à l'enregistrement, hein? Qu'en dis-tu?

Croc-de-Loup redressa ses oreilles et se tourna en grognant vers Harrington.

— Il fait vraiment froid, ajouta-t-elle tout à coup, avec un coq-à-l'âne bien féminin, pendant qu'elle se levait pour ranger les chiens.

Harrington regarda devant lui d'un air stupide. Dès leur première rencontre, elle l'avait entretenu dans le doute, et l'homme avait dû ajouter la patience à ses autres qualités.

— Hi! Croc-de-Loup! cria-t-elle, en sautant sur le traîneau au moment où il démarrait brusquement.

— Aï! Ya! En avant!

Du coin de l'œil, Harrington la regardait filer sur la piste dans la direction de Forty-Mile. Arrivée à l'endroit où elle bifurque et traverse la rivière vers Fort-Cudahy, la jeune femme fit arrêter les chiens et se retourna.

— Eh! monsieur le paresseux! lui annonça-t-elle, Croc-de-Loup dit oui, à condition que vous soyez vainqueur!

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Un peu trop coquette sans doute, Joy Molineau fait à Jack Harrington une promesse encore plus stimulante que l'attrait d'un gisement d'or.

- **Joy dirige la conversation. A quels moments la voyons-nous indignée? bonne conseillère? habilement provocante?**
- **Est-elle gentille, ou seulement juste, envers Jack? Mais croit-il et croyez-vous qu'elle tiendra sa promesse?**
- **Que pensez-vous de Jack? Sur quel projet va-t-il concentrer son énergie?**



2. Une course de cent milles

1 Comme il arrive toujours, cette conversation s'ébruita, et tout Forty-Mile, qui avait fait maintes hypothèses sur le choix de Joy Molineau entre ses deux derniers prétendants, se risqua maintenant à parler et à pronostiquer à propos du gagnant possible de la course.

Le camp s'était divisé en deux clans, dont les efforts tendaient à faire arriver premier au but leur favori respectif.

Les meilleurs chiens que pouvait fournir la contrée étaient raflés à l'envi [1], car ceux-là étaient particulièrement, et par-dessus tout, indispensables à la victoire. Et quels lauriers pour le héros! Outre qu'il deviendrait l'époux d'une femme dont la pareille était encore à créer, il serait propriétaire d'une mine valant au bas mot un million de dollars.

Cet automne-là, lorsque la rumeur parvint qu'on avait découvert de l'or sur le Bonanza, tout le bas-pays s'était rué vers le Haut-Yukon, excepté toutefois ceux qui, comme Jack Harrington et Louis Savoy, étaient à ce moment partis en prospection dans l'ouest. Des pacages de rennes et des ruisseaux furent jalonnés pêle-mêle et, par hasard, le plus invraisemblable des creeks, l'Eldorado.

Olaf Nelson y prit possession de neuf cents pieds le long de la rivière, planta dûment ses piquets, et disparut.

2 A cette époque le bureau de déclaration le plus proche était situé dans la caserne de la police, à Fort-Cudahy de l'autre côté du fleuve, en face de Forty-Mile. Mais dès que la nouvelle se fut répandue que le creek de l'Eldorado était une grotte aux trésors, on découvrit qu'Olaf Nelson avait négligé de descendre le Yukon pour faire enregistrer son claim [2].

Les hommes jetaient des yeux avides sur le lot sans propriétaire, où ils n'ignoraient pas que des milliers et des milliers de dollars n'attendaient que la pelle et la vanne. Cependant, ils n'osèrent s'en emparer, car la loi accordait à Olaf Nelson un délai de soixante jours entre la pose des jalons et l'enregistrement. En attendant, nul ne pouvait toucher au lot.

Dans toute la contrée on parlait de la disparition d'Olaf, et une vingtaine de mineurs se préparaient à la prise de possession du lotissement et à la course vers Fort-Cudahy, qui devait en décider.

Mais les concurrents n'étaient pas nombreux à Forty-Mile. Etant donné que les deux clans dépensaient à qui mieux mieux leur énergie pour favoriser soit Jack Harrington, soit Louis Savoy, personne n'eût été assez sot pour se mettre sur les rangs avec ses seules ressources.

1. **A l'envi** : à qui mieux mieux.
2. **Claim** : concession de mine.

3 Il s'agissait d'une course de cent milles [3] jusqu'au bureau du commissaire, et on calculait qu'il faudrait aux deux favoris quatre relais de chiens, échelonnés le long du trajet.

Naturellement, le relais final devait être décisif et, pour les vingt-cinq derniers milles, les partisans des deux candidats s'évertuaient à trouver les animaux les plus vigoureux possible. La rivalité des deux clans s'accentuait, et leurs offres faisaient des bonds si considérables que jamais, dans les annales du pays, le prix des chiens n'avait monté si haut. Cette rafle excita la curiosité publique, qui tourna vers Joy Molineau un œil encore plus indiscret. Non seulement elle avait déclenché toute l'affaire, mais elle possédait le meilleur chien de traîneau. Croc-de-Loup n'avait pas de rival. L'homme qu'il conduirait à l'étape finale devait forcément gagner; on n'en pouvait douter. Mais la communauté avait le sens inné [4] des convenances, et nul ne s'avisa d'influencer Joy en faveur de l'un ou de l'autre des clans...

Au début de la semaine tout le camp était sur pied pour assister au départ de Jack Harrington et de Louis Savoy. Ceux-ci avaient pris leurs dispositions pour arriver au lot de Olaf Nelson quelques jours avant l'expiration du délai de protection, afin de pouvoir se reposer et être dispos, eux et leurs chiens, pour le premier relais.

Sur leur chemin, ils rencontrèrent les hommes de Dawson, qui plaçaient déjà leurs attelages supplémentaires le long de la piste, et il était visible que rien n'avait été épargné pour enlever cet enjeu de plusieurs millions.

Deux jours après le départ de ses champions, Forty-Mile commença à envoyer ses relais, le premier à soixante-quinze, le deuxième à cinquante, et le dernier à vingt-cinq milles du but.

4 Les attelages destinés à la dernière étape étaient magnifiques, et tous deux si bien assortis que les hommes du camp en discutèrent les mérites sous une température de trente degrés au-dessous de zéro, pendant une heure entière, avant de les laisser partir.

A la dernière minute, Joy Molineau s'élança au milieu d'eux avec son traîneau. Elle prit à part Lon Mac Fane, qui soignait l'attelage de Harrington. A peine eut-elle commencé à parler que l'homme resta bouche bée, et l'enthousiasme peint sur son visage laissa prévoir de grandes choses.

Il détacha Croc-de-Loup et le mit à la tête du traîneau de Harrington; puis il poussa la file de chiens sur la piste du Yukon.

— Pauvre Louis Savoy! dirent les hommes.

Mais une lueur de défi brilla dans les yeux noirs de Joy Molineau, et elle s'en retourna à la cabane de son père.

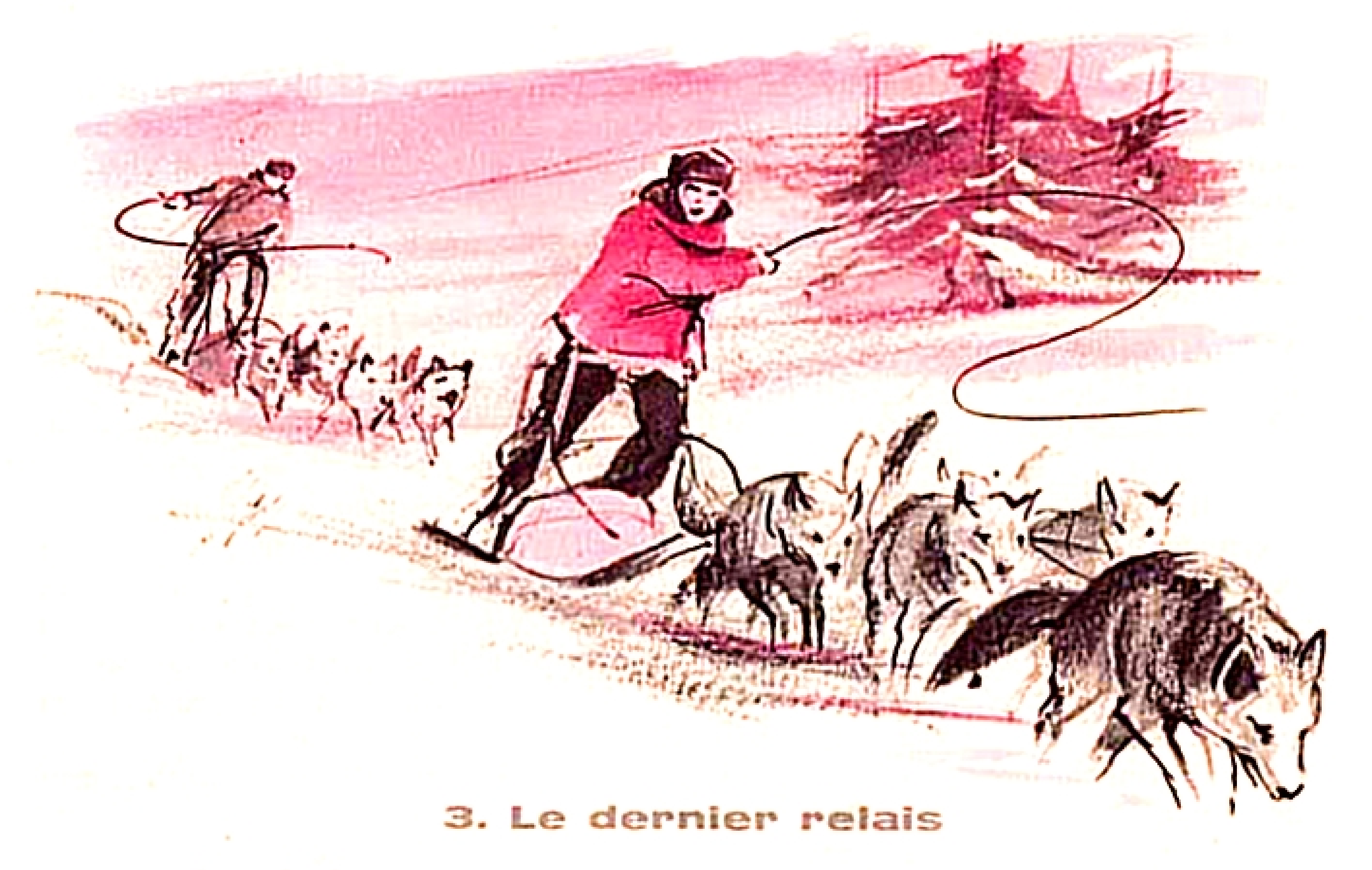
(à suivre)

3. **Cent milles** : le mille, mesure anglaise de longueur, correspond à 1.609 m.
4. **Inné** : naturel, spontané.

LECTURE EXPRESSIVE

La fièvre de la compétition s'empare de tout le monde, mais Joy Molineau dispose d'un atout décisif.

- Parmi tous les concurrents, deux seulement paraissent compter. Pourquoi?
- Quelles précisions donnent à penser qu'il s'agit d'une rude compétition?
- Que pensez-vous de cette « lueur de défi » qui brille dans les yeux de Joy Molineau?



3. Le dernier relais

1 « Attention !

— Partez ! »

Soixante paires de mains se dégantèrent, autant de mocassins s'affermirent dans la neige.

Un bruit et un mouvement infernaux se produisirent. Des traîneaux entrèrent en collision, des attelages s'entremêlèrent, le pelage hérissé, les crocs grinçants. La rivière étroite était obstruée par cette masse grouillante. Des coups de fouet, assénés aussi bien avec le manche qu'avec la courroie, tombèrent indistinctement sur les hommes et sur les bêtes. Et, pour compliquer les choses, chaque concurrent avait à la suite une escouade de camarades empressés à le tirer de la cohue. Mais un par un, et à force de lutter, les traîneaux arrivèrent à se dégager, puis disparurent brusquement dans les ténèbres des rives surplombantes.

Jack Harrington avait prévu cette bousculade et attendu près de son traîneau qu'elle eût pris fin. Louis Savoy, conscient de la supériorité de son rival pour conduire les chiens, avait suivi son exemple et il attendit, lui aussi.

Les bruits de la horde s'affaiblissaient dans le lointain, quand ils se décidèrent à prendre le départ. Ce ne fut qu'après un trajet d'une dizaine de milles, en descendant le Bonanza, qu'ils la rejoignirent, glissant l'un après l'autre, mais se tenant de près. On n'entendait presque plus de bruit, et il n'y avait guère chance de gagner de l'avance sur cette partie du trajet.

2 Rien ne fut changé à leur position le long des quinze milles, jusqu'à Dawson ; à cet endroit, ils rencontrèrent le Yukon, où les attendaient les premiers relais. Mais Harrington et Savoy, quitte à crever leurs premiers attelages, avaient placé leurs relais à un couple de milles plus loin que les autres. Dans la confusion causée par l'échange des traîneaux, ils dépassèrent une bonne moitié des concurrents. Ils n'en avaient plus qu'une trentaine devant eux quand ils s'élancèrent sur la large surface du Yukon. C'était la partie la plus critique du parcours.

Lors de la gelée du fleuve en automne, l'eau était restée libre sur la largeur d'un mille entre deux immenses barrières de glace. A cause de la rapidité du courant, cette voie ne s'était prise que récemment. A présent elle était unie, dure et glissante comme le parquet d'une salle de danse. Dès qu'ils entrèrent en contact avec ce miroir de glace, Harrington se mit sur les genoux, se cramponnant d'une main tandis qu'il faisait claquer sauvagement son fouet sur les chiens et retentir à leurs oreilles de terribles imprécations. Les attelages dévalèrent sur cette surface lisse, à toute allure. Mais dans tout le Nord on n'en trouvait pas deux comme Harrington pour enlever un attelage. Dès le début, il fut en tête, et Louis Savoy, emboîtant le pas, se colla désespérément derrière lui, ses chiens conducteurs touchant le traîneau de son rival.

3 Ils avaient parcouru la moitié de la surface glissante, lorsque leurs relais se précipitèrent de la rive au-devant d'eux. Mais Harrington ne ralentit pas sa course pour cela. A l'instant précis où le nouveau traîneau fut à sa hauteur, il sauta dessus et se mit à crier en pressant l'allure des chiens tout frais. L'autre conducteur se laissa glisser comme il put du véhicule en marche. Savoy agit de même avec son propre relais, et les deux attelages abandonnés, privés de direction, entrèrent en collision avec ceux qui les suivaient. Un pêle-mêle inextricable s'ensuivit.

Harrington menait un train endiablé, et Savoy le serrait de près. Parvenus près de la berge, ils se trouvèrent au même niveau et furent les premiers à aborder la piste étroite entre ses talus de neige molle.

Sautant de leurs traîneaux, guides en main, ils couraient derrière pour rétablir la circulation du sang et se réchauffer, puis remontaient jusqu'à ce que le froid les eût saisis de nouveau.

Ce fut ainsi qu'ils découvrirent les deuxième et troisième relais. A plusieurs reprises, sur la glace unie, Savoy stimula les chiens, mais ne put réussir à se débarrasser de son rival. Dans une file s'égrenant sur une longueur de cinq milles derrière eux, les autres coureurs s'évertuaient à les rattraper, mais en vain, car à Louis Savoy seul était dévolu l'honneur de se tenir à la hauteur de Jack Harrington.

4 Quand ils abordèrent l'étape aux soixante-quinze milles, Lon Mac Fane les frôla comme un éclair. Croc-de-Loup, en tête des chiens, attira le regard d'Harrington. Il n'existait pas dans tout le Nord un seul attelage qui pût le dépasser sur les vingt-cinq derniers milles. Et lorsque Savoy aperçut Croc-de-Loup en tête de l'attelage de son adversaire, il sentit que la course était perdue pour lui et jura entre ses dents. Mais il s'accrocha malgré tout à la piste fumante de l'autre, tentant sa chance jusqu'au bout. Et, tandis qu'ils poursuivaient leur route, cahotés sous les lueurs de l'aube qui se levait vers le Sud-Est, ils méditèrent, l'un avec allégresse, l'autre la mort dans l'âme, sur la conduite de Joy Molineau.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Adroits, valeureux, tendus vers le succès, les deux rivaux aborderont la première manche dans un état d'esprit bien différent.

- **Quelles difficultés rencontrent les concurrents? Comment se manifestent leur adresse, leur énergie?**
- **Quelle preuve de lucidité, d'intelligence donne Louis Savoy?**
- **A la fin du texte, que pensez-vous de Jack Harrington? de Louis Savoy? de Joy Molineau?**



4. A dix contre un!

1 Tout Forty-Mile avait quitté de bonne heure les lits de fourrures pour se rassembler sur le bord de la piste.

De là, on découvrait le Haut-Yukon jusqu'à sa première courbe à plusieurs milles de distance.

De là aussi, on pouvait voir sur l'autre rive Fort-Cudahy, but de la course où le commissaire de l'or attendait avec impatience. Joy Molineau s'était placée à une certaine distance de la piste mais, en cette circonstance, les gens de Forty-Mile s'écartèrent pour ne pas gêner sa vue. Aussi, l'espace qui la séparait de l'étroit sentier où devaient passer les coureurs restait libre. Des feux avaient été disposés, autour desquels les hommes risquaient leur poudre d'or et leurs chiens dans des paris où la forte cote était pour Croc-de-Loup.

« Les voilà! » glapit un jeune Indien, perché sur la cime d'un pin.

Du haut du Yukon, on vit se détacher sur la neige un point noir, suivi de près par un second. A mesure qu'ils grossissaient, d'autres apparaissaient, mais à une certaine distance en arrière. Peu à peu, ils se transformèrent en chiens et en traîneaux, sur lesquels des hommes étaient étendus à plat ventre.

— C'est Croc-de-Loup qui conduit! murmura le lieutenant de police à Joy.

Elle répondit par un sourire qui trahissait son émoi.

2 — Dix contre un sur Harrington! cria le roi du Creek du Bouleau, en produisant son sac en or.

— La Reine [1] vous paie-t-elle cher? s'enquit Joy.

Le lieutenant hocha la tête.

— Vous avez bien tout de même un peu de poudre d'or, hein? Combien? continua-t-elle.

Il montra son sac. Elle l'évalua d'un coup d'œil rapide.

— Mettons deux cents dollars. Bien! Maintenant, je vous... comment appelez-vous ça?... je vous donne le tuyau. Couvrez le pari.

Joy eut un sourire énigmatique.

Le lieutenant réfléchissait, le regard errant sur la piste.

Les deux concurrents, à demi relevés, se jetaient sur leurs genoux et fouettaient leurs chiens à tour de bras. Harrington venait en tête.

— Dix contre un sur Harrington! brailla le roi du Creek du Bouleau, brandissant son sac devant le visage du lieutenant.

— Couvrez le pari! insista Joy.

Il obéit avec un haussement d'épaules pour indiquer qu'il se rendait, non aux conseils de sa propre raison, mais uniquement pour être agréable à la jeune fille. Joy lui fit signe de la tête de se rassurer.

3 Tout bruit avait cessé.

Les hommes avaient suspendu leurs paris.

Zigzaguant, roulant, tanguant comme des bateaux chassés par le vent, les traîneaux arrivaient à toute allure. Derrière celui de Harrington, Louis Savoy maintenait toujours son chien conducteur, mais l'expression de son visage ne reflétait aucun espoir. Harrington pinçait les lèvres, ne regardait ni à droite ni à gauche.

Ses chiens bondissaient dans un rythme parfait, avec précision, rasant la piste, et Croc-de-Loup, la tête basse, les yeux au sol, geignait doucement, entraînant ses camarades dans un élan magnifique.

Tout Forty-Mile retenait son souffle. On n'entendait que le crissement des patins et le claquement des fouets.

4 A cet instant, la voix claire de Joy Molineau retentit dans l'air :

— Aï! Ya! Croc-de-Loup! Croc-de-Loup!

Croc-de-Loup entendit. Il quitta brusquement la piste et s'avança droit sur sa maîtresse. Tout l'attelage le suivit. Le traîneau resta en équilibre pendant un instant sur un seul patin, puis bascula Harrington dans la neige.

Savoy, filant comme l'éclair, le dépassa. Harrington se relevant, le vit glisser sur la rivière dans la direction du commissaire de l'or, et il entendit parfaitement ce que Joy Molineau disait au lieutenant.

— Ah! Il a bien travaillé! expliquait-elle. Il a... comment dites-vous ça?... mené le train. C'est cela même, il a bien mené le train. »

Jack London, « En pays lointain » (trad. par Louis Postif). *Librairie Hachette.*

1. **La Reine :** à cette époque, le Canada faisait partie de l'Empire britannique, gouverné par la Reine Victoria.

LECTURE EXPRESSIVE

La fin de la course dément tous les pronostics.

- A quoi voyons-nous que cette fin de course passionne tous les spectacteurs?
- Joy insiste auprès du Lieutenant de police. Celui-ci est-il bien convaincu? Pourquoi?
- Faites claquer l'appel de Joy. Mettez de la malice dans son dernier propos.
- Pourquoi ce récit nous tient-il en haleine jusqu'aux dernières secondes?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

SUR LA PISTE

1. Au nord du continent américain, presque jusqu'à la limite de la zone polaire, des immigrants sont venus exploiter les ressources de cette immense contrée : animaux à fourrure, forêts, minerais (et l'or en premier lieu).

- Comment les trappeurs capturaient-ils les animaux à fourrure?
- Comment les troncs d'arbres étaient-ils acheminés vers les ports fluviaux et les usines?
- Pourquoi les chercheurs d'or étaient-ils nombreux?

2. Quelles sont les deux langues courantes au Canada? Avec quoi construisait-on, dans ce pays, les maisons et les villages? Comment les habitants étaient-ils vêtus? De quoi se nourrissaient-ils surtout? Pourquoi? Comment se déplaçaient-ils?

3. Pourquoi les traineaux sont-ils traînés par des chiens et non par des chevaux? Quelle nourriture donne-t-on à ces chiens? A votre avis, quelles qualités présente un bon chien de traîneau?

4. Les courses de traineaux peuvent-elles constituer des compétitions intéressantes? Pourquoi?

5. Dans le Grand Nord, quelles qualités doit manifester, quels avantages doit posséder l'homme qui veut gagner une course de traîneaux?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. L'auteur décrit ainsi la piste que doivent utiliser les concurrents : « **A présent elle était unie, dure et glissante comme le parquet d'une salle de danse.** » Trois adjectifs et une comparaison la caractérisent. *En utilisant cette tournure, comment décrirait-on :* une piste boueuse? une piste pleine de bosses et de cailloux? une piste défoncée?

2. « **Ils avaient parcouru la moitié de la surface glissante lorsque leurs relais se précipitèrent de la rive au-devant d'eux.** »
La conjonction « lorsque » introduit une action nouvelle au moment où une action s'accomplit. *Utilisez cette conjonction dans le même sens* à propos de : un skieur qui dévale une pente rapide; une voiture qui grimpe une forte côte; un flâneur distrait qui traverse une rue encombrée.

3. Le départ de la course (paragraphe 2, texte « Le dernier relais », de : « Attention... » jusqu'à : « ... des rives surplombantes. ») s'effectue dans la confusion. Quels mots, quels détails le prouvent? De quelle façon les traineaux se dégagent-ils?
Relisez, fermez le livre, puis reproduisez ce passage.

4. Le jour du départ de la course un étranger, étonné devant ce rassemblement de traîneaux, en demande les raisons à un spectateur. Celui-ci *résume* l'histoire (2e texte). *Faites-le parler.*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. La cabane de Joy Molineau. Comment l'imaginez-vous, vue de l'extérieur? Comment, à l'intérieur, est-elle meublée, équipée, ornée?

2. Parmi d'autres spectacteurs, un jeune homme, Bert, et sa fiancée, Hélène, ont vu Joy prêter Croc-de-Loup à Jack Harrington.
Ils discutent de ce prêt. *Faites-les parler l'un et l'autre.*

3. Supposez que Louis Savoy, abordant la dernière étape, dise tout haut ce qu'il pense. *Reproduisez ce « monologue intérieur ».*

4. Rentré chez lui, le lieutenant de police raconte à sa femme dans quelles circonstances il a gagné son pari. *Parlez à sa place.*

La plus jeune fée

C'est la plus jeune fée.
Blonde ou blanche, de lis ou de lilas coiffée,
Elle passe dans l'air
Où, sur les romarins et sur les renoncules,
Le sillage argenté de son char minuscule
Laisse deux tourbillons d'éclairs...
Elle passe, rapide, au gré des vents épars,
Et les étangs dressent leurs nénuphars,
Et les jardins tendent leurs roses,
Et les bois agitent leurs branches,
Pour qu'un instant elle s'y pose
Et s'y balance!
Mais elle passe,
— Car elle est si pressée, elle a tant à penser!
Mais elle passe,
Et dans le lointain de l'espace,
Elle s'efface,
Elle est passée!...

Fernand GREGH, « Les clartés humaines ». *Mercure de France.*



L'automne

Lâche comme le froid et la pluie,
Brutal et sourd comme le vent,
Louche et faux comme le ciel bas,
L'automne rôde par ici,
Son bâton heurte aux contrevents;
Ouvre la porte, car il est là.
Ouvre la porte et fais-lui honte...

Car je le connais bien, c'est lui
Qui vint l'antan avec des phrases,
Avec des sourires et des grappes,
Parlant du bon soleil qui luit,
Du vent d'été qui bruit et jase,
Du bon repos après l'étape;



Il a soupé à notre table
— Je le reconnais bien, te dis-je,
Il a goûté au vin nouveau,
Puis on l'a couché dans l'étable
Entre la jument et le veau;
Le lendemain, l'eau était prise;
Les feuilles avaient plu sous la gelée.
— Ferme la porte et les volets.





Qu'il passe son chemin, au moins,
Qu'il couche ailleurs que dans mon foin,
Qu'il aille mendier plus loin.
Avec des feuilles dans sa barbe
Et ses yeux creux qui vous regardent
Et sa voix rauque et doucereuse;
A d'autres! moi, je le reconnais,
Qu'il s'attiffe d'or ou qu'il gueuse.
— Rentre la cloche : s'il sonnait!

Prépare une flambée : j'attends
Le vieil hiver au regard franc.



Francis VIÉLÉ-GRIFFIN, « La clarté de la vie », *Mercure de France.*



Les hommes du pôle

1. Un Français dans l'iglou[1]

L'auteur, un savant, a passé des années au pôle Nord, chez les Esquimaux.

1 Je pousse le battant de la porte, et, à quatre pattes, me faufilant par l'étroite ouverture, je pénètre dans la lumière de l'iglou.

— Salut, Blanc!

La femme de l'Esquimau interrompt un instant sa besogne, me regarde de biais, ébauche un sourire qui découvre ses dents râpées, puis reprend sa tâche en silence : mâcher, mâcher les peaux, tâche quotidienne.

2 Je m'accroupis avec l'Esquimau auprès du primus[2]. Les mains au-dessus de la flamme, nous nous réchauffons les doigts. La bonne chaleur nous gagne. Au-dessus du foyer, nous penchons nos visages hirsutes et sales. Je suis les mouvements de la grosse flamme bleue : elle court, danse, sautille, s'enroule autour d'un reste noir de bûche...

1. **Iglou** : hutte de neige gelée. A l'intérieur, on s'y assoit, on y dort sur une sorte de plate-forme.
2. **Primus** : poêle léger.

— Cigarette?

Sur la plate-forme de l'iglou, nous nous installons à notre aise. A ma droite, Bertsie dépèce un renard. Un jeune chasseur, en reniflant, se lave le visage avec les mains dans une bassine de glaçons qui fondent lentement au-dessus de la lampe à huile de phoque. C'est exceptionnellement qu'hommes et femmes se nettoient davantage.

L'atmosphère est toute de patience et d'attente. Chacun a les yeux fixés devant soi, les bras accoudés sur les genoux. Si familière est cette position que le pantalon en poil d'ours en garde la trace.

3 Mais soudain, derrière moi, des couettes s'agitent comme soulevées par l'énorme main d'un des grands ancêtres : les gosses de l'iglou se réveillent. Ce sont aussitôt des cris de toutes sortes; celui-là, Kali, armé d'un bâton, vise mes chaussures de ski noires :

— Ça, c'est des phoques! déclare-t-il.

Et de les mettre en joue. Mon pied est touché; il me faut donner la chaussure. Tous les enfants, en hurlant, se ruent alors pour harponner, à l'image de leur père enferrant [3] le phoque sur la banquise.

— Arrêtez! crie le père.

Les « chasseurs », interdits, se retournent. La chaussure tombe, inerte. J'ai à peine le temps de la reprendre que nous sommes assaillis de toutes parts. Armés de couteaux, de caisses et de cordes, ils courent d'un coin à l'autre en gesticulant.

« Hak! Hak!... Nanouk!... Hak! Hak!... »

C'est une chasse à l'ours...

L'heure du dépeçage, hélas! a sonné. Une vieille botte est tiraillée en tous sens : c'est l'ours. On a repris ma chaussure : le phoque. Ses lacets sont arrachés. Sa languette tirée. Elle va être découpée selon les règles. Il n'est que temps d'intervenir...

4 Lorsque je sors pour regagner ma cabane, l'Esquimau m'accompagne jusqu'au seuil, comme il convient ici de procéder. A pas lents, dans la neige craquante, je me dirige vers le littoral. Il fait sombre et froid. Le vent me plaque une neige glacée sur le visage; je bute sur un chien qui gémit, tombe dans un trou. Sacré pays!...

Avant de rentrer seul dans ma cabane, je jette un dernier regard. Les neuf iglous du village se détachent dans la nuit, neuf petites flammes qui, durant quatre mois, ne cesseront de brûler.

(à suivre)

3. Enferrant : enferrer, c'est faire pénétrer profondément le fer.

LECTURE EXPRESSIVE

Un jeune savant vit dans un milieu assez surprenant pour lui, et surtout pour nous.

- Quels détails vous surprennent le plus?
- Quelle partie du texte vibre d'animation joyeuse?
- Pourquoi l'auteur s'écrie-t-il : « Sacré pays ! »?



2. Le chasseur au magasin

(Le magasin est un comptoir de vente et d'achat : les Esquimaux y apportent des peaux de bêtes et y achètent toutes sortes d'objets.)

1 Chaque mercredi, devant ma fenêtre, tous les Esquimaux trainassent, des iglous au comptoir. Ils vont, nonchalants, un sac sur le dos, poussant un traîneau d'enfant. Je me joins au défilé :

— Salut!... Toi aussi, à la boutique! Tu as donc mangé toutes tes boîtes?...

Je pénètre dans la cabane. La pièce est sombre, faiblement éclairée par un quinquet [1]. John et un employé esquimau, gantés, emmitouflés dans des vestes, s'affairent. Il fait très froid.

2 Ouloulik est accoudé à la grande table noire de l'étalage. Une dizaine de femmes et de gosses l'entourent. Tous ont revêtu de beaux costumes, portent leurs bottes les plus blanches...

Au jugé, selon la longueur, le brillant des poils, John estime la valeur de la bête. Ouloulik, de son coin, surveille en silence; il n'interviendra pas; il a confiance.

— Soixante-cinq couronnes [2] pour Ouloulik, marmonne enfin John, en jetant la fourrure par-dessus son épaule.

1. **Quinquet** : lampe à huile.
2. **Couronnes** : monnaie danoise. (Le Groenland, pays des Esquimaux, est placé sous la souveraineté du Danemark).

— Soixante-cinq couronnes pour Ouloulik..., répète en écho une assistance admirative.

L'Esquimau s'approche de la table. Avec un extrême soin, il décompte sa liasse.

— Ça va, le compte y est.

3 Ce serait mal le connaître que de penser qu'il va aussitôt se retirer; l'argent lui brûle les doigts. Un nouvel homme se dresse. Autoritaire et grossier, il ne quittera la boutique qu'après y avoir dépensé son dernier sou.

— Donne-moi ça, ça, et ça...

— Quoi ça? reprend calmement John.

— Le fusil, cette casserole à droite, ces cartouches, vingt cigarettes, cette pipe-là dans le coin... tout... tout!... Ah! ah! ah!... s'exclame-t-il avec un gros rire.

Tous les yeux se tournent vers lui, avec respect. Les couronnes d'Ouloulik reviennent à John une à une. Après avoir jeté un coup d'œil à ses acquisitions, l'Esquimau se tourne, soudain furieux, abandonnant sa ferblanterie sur la table :

— Le fusil? Hein, le fusil?... Je te l'ai demandé. Où est-il? Donne-moi celui-là, oui, le plus beau!

— Enfin, regarde, lui dit doucement l'employé, il n'y a que trois couronnes.

— Comment, trois couronnes?... Voleur! Je n'aurai donc même pas eu droit à un fusil; bande de voleurs!

John ne répond toujours pas; il s'occupe d'une cliente qui lui a remis une liste interminable de parfums et de chocolat.

4 Ouloulik, en se faufilant, arrive à prendre la place de la femme; la figure mauvaise, les cheveux en bataille, il s'accoude à l'étalage.

— Le fusil, je veux mon fusil. Reprends tout! La pipe, le marteau... je n'en veux plus. Mais... s'il te plaît? dit-il avec un pauvre sourire, le fusil...

Et de geindre comme un enfant.

Excédé, John esquisse un geste pour le faire expulser; l'Esquimau, comme accablé, part se terrer dans un coin. A travers une demi-obscurité, il enfourne au fond du sac cette pacotille dont il ne veut déjà plus.

— Bon, prends-le, ton fusil; tiens, le voilà : tu me le paieras plus tard, lui dit John après un silence; mais ce qui est vendu est vendu...

Quelques instants plus tard, je rencontre Ouloulik.

— Tu vois, me dit-il en souriant, à moi, Ouloulik, on a donné un fusil... »

En chantonnant, il marche vers son iglou...

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Ouloulik, chasseur réputé, a des réactions d'enfant coléreux et vaniteux.

- Pourquoi, pour les Esquimaux, est-ce une sorte de fête que d'aller au magasin?
- Quels détails montrent qu'Ouloulik est un chasseur réputé?
- Quels changements de ton faut-il marquer en lisant les propos d'Ouloulik? Par contre, John ne se départit pas de son calme.



3. Chasse au morse

1 Autour d'un feu de graisse, le camp est monté. Plusieurs chasseurs édifient de petits murs de pierres derrière lesquels ils coucheront à la belle étoile...

Une dizaine de morses arrivent droit sur nous... Trois chasseurs se précipitent sur leurs kayaks [2]. Nous autres, montons dans la barque et, à force de rames, parvenons à les suivre. A portée de fusil, nous nous arrêtons. Une femelle et son petit, près d'un iceberg [3], folâtrent dans l'eau glacée. Au loin, quinze à vingt morses s'agitent en beuglant.

1. **Morse** : (ou cheval marin), mammifère des régions polaires, qui vit surtout dans la mer.
2. **Kayak** : étroite embarcation tendue de peaux de phoques, pratiquement insubmersible.
3. **Iceberg** : bloc de glace flottante, provenant de la dislocation des glaciers polaires.

2 « Hû-u... Hû-u... »

Ouloulik, dans son kayak, s'approche. La femelle, intriguée par son cri, lève la tête.

« Hû-u... Hû-u... »

Dans la barque, nous redoublons d'attention. Cette chasse est extrêmement dangereuse. L'Esquimau, avec son harpon, doit frapper l'animal près de la tête. Que le coup soit manqué et c'est le morse qui, furieux, attaque. Le kayak a toutes chances alors d'être renversé, crevé par la bête en folie.

« Hû-u... Hû-u... »

Le morse répond enfin à Ouloulik. L'Esquimau est, cette fois, bien placé. Il passe à l'attaque. Vingt mètres, dix mètres, cinq, quatre... Le kayak glisse, silencieux. Avec une habileté consommée, le chasseur prend garde à ne pas faire frémir l'eau.

3 Les morses, stupides, regardent ailleurs. Dans la lumière du soir, on aperçoit, sur l'eau satinée, la mère qui joue avec son petit. Ses ébrouements permettent à Ouloulik de s'approcher davantage. Trois. Deux. Tak!... Il a lancé son harpon et s'éloigne à toute vitesse. Dans une gerbe d'eau, le morse plonge. La bouée-témoin, reliée au câble, flotte au milieu d'une large tache de sang.

Nous suivons cette bouée que le malheureux animal traîne à sa suite. Remonte-t-il à l'air pour essayer de respirer? Nos cinq fusils claquent...

— C'est un gros!... crie Imina, en tournant vers nous sa face de clown.

Le morse, qui a près de trois mètres de long, agonisant, fait enfin surface. D'un coup de pieu, il est achevé. La tête est liée à la barque. Nous introduisons un tube dans son ventre. A tour de rôle, on le gonfle à pleine bouche comme une outre : ce sera plus aisé pour le tirer à la côte.

4 Deux autres morses sont pris. Sur le rivage, de grands feux de graisse et de pétrole ont été allumés. On a suivi passionnément la scène. Des silhouettes fantastiques se découpent à la lueur des flammes. Elles s'agitent, rient, discutent. On entend déjà le bruit des couteaux que l'on affûte sur les galets. Quelques instants encore et ce sera une scène d'ombres se ruant au carnage. Nous ne serons pas trop pour culbuter, pousser hors de l'eau montante ces trois énormes masses de chair.

Ouloulik s'approche avec une grande lame effilée. Le sang gicle. La boucherie commence. Le ventre, découpé selon un tracé en croix, est méthodiquement débité. Nous pataugeons bientôt dans une boue gluante...

Ouloulik s'est assis sur une pierre. Il boit le sang chaud par petites rasades dans une boite de conserve :

— C'est bon!...

Et il m'invite à l'imiter.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Nous admirons le sang-froid et l'habileté du chasseur de morses. Mais la scène finale a, pour nous, quelque chose de choquant.

- **Quels détails soulignent le sang-froid, l'habileté du chasseur?**
- **Pourquoi plaignons-nous les morses? Mais les Esquimaux les tuent-ils par plaisir?**
- **Quels mots ou expressions expriment le caractère assez écœurant de la scène finale? Comment s'explique la voracité des Esquimaux?**



4. Les Américains sont venus

1 Après plusieurs journées de route vers le village esquimau de Thulé, à travers glaciers, montagnes et banquises, sales, sentant mauvais, nous sommes debout, discutant sur la route à suivre.

L'un des Esquimaux me touche l'épaule.

— Regarde!

Un gros nuage jaune monte au ciel. Je me saisis de la longue-vue; en clignant des yeux, longuement, je l'ajuste. Sur la lentille se précise, par-delà une banquise compacte, un spectacle inouï!

Une cité de hangars et de tentes, de tôles et d'aluminium, éblouissante au soleil, dans la fumée et la poussière, se dresse, devant nous, dans une vallée hier encore déserte.

Nous descendons la pente de neige qui brille devant nous. Nous allons d'étonnements en stupeurs. Aussi loin que le regard se porte, ce ne sont qu'alignements de camions, appareils de levage, tas de caisses. Des charpentes dressent dans le ciel leurs grands bras métalliques. Le long des versants, des excavatrices tentaculaires [1] aux mâchoires énormes, dans la fumée et la vapeur, râclent, déblaient des tonnes de boue et de pierre que des bennes, d'un mouvement ininterrompu, vomissent dans la mer...

Vu de ce glacier, le spectacle donné par cette irruption soudaine de la civilisation est sinistre.

1. **Excavatrices tentaculaires** : énormes machines, munies d'un long bras qui creuse le sol et transporte la terre remuée.

2 Nous arrivons enfin au village de Thulé. Village, c'est un bien grand mot pour cette taupinière [2], ce groupement désordonné de dix, quinze iglous, dont l'importance se juge à la hauteur du tas d'immondices [3] qui se dresse devant chaque porte. Un silence inhabituel nous accueille. Généralement, lorsqu'une expédition est de retour, ou qu'un traîneau étranger arrive, c'est un concert de cris d'enfants et de femmes. Les hommes se précipitent, courent à vos côtés, vous interrogent et demandent quelles sont les nouvelles. Aujourd'hui, les iglous sont muets et les chiens dorment. C'est en maugréant et en frappant à coups de trique leurs attelages que mes deux Esquimaux, déçus, traversent le camp. Sur le sol, des paquets de Camels et de chewing-gum.

A une fenêtre, j'entrevois un visage d'enfant barbouillé de chocolat. Le vent du sud nous apporte des odeurs de gas-oil.

3 Je reçois un message de bienvenue de l'administrateur danois [4], puis mon vieil ami Outâq nous rend visite. J'apprends alors, par bribes, les plus fantastiques nouvelles.

— Des mille et des mille d'Américains, me dit Outâq de sa voix éraillée. On ne peut plus les compter. Il en arrive du ciel tous les jours... Il y a aussi la bombe atomique... On dit aussi qu'ils vont chauffer la banquise pour la faire fondre; comme ça il n'y aura presque plus d'hiver...

Pendant deux heures, il poursuit...

— Un moteur, un avion, c'est très beau, c'est très compliqué. Mais ça ne nous impressionne pas. Vous autres Blancs, vous avez du matériel, des livres. Nous, sans savoir grand-chose, regarde ce qu'on a fait avec rien, sans un morceau de bois ou de fer : un traîneau, un iglou, c'est aussi très bien... Il y a des cents et des cents d'années qu'on est ici. On a quand même notre mot à dire, on est chez nous...

Un Esquimau pousse un traîneau chargé de corned-beef [5], de magazines, de jambon, de marmelade. Il est suivi d'une marmaille coiffée de casquettes de jockey.

Des carcasses de boites de vivres souillent déjà le littoral.

— Maintenant on est plus riches que les Danois. Plus besoin de travailler, disent les indigènes. Qu'est-ce qu'on va faire? Plus besoin de chasse! Plus besoin de kayak!

... Hélas! Inouk, l'Esquimau, l'homme du harpon, l'homme par excellence, est condamné!

D'après Jean MALAURIE, « Les hommes du pôle ». *Éd. Les éditions du temps.*
Collection : « Aujourd'hui l'aventure ».

2. **Taupinière** : petit tas de terre rejeté par une taupe. Ici, petite localité aux maisons basses.
3. **Immondices** : saletés, détritus jetés devant la maison.
4. **Administrateur danois** : Le Groenland appartenant au Danemark, certains fonctionnaires danois s'occupent des Esquimaux.
5. **Corned-beef** : viande de bœuf en conserve.

LECTURE EXPRESSIVE

La base américaine de Thulé va métamorphoser les façons de vivre et peut-être l'âme des Esquimaux.

- Pourquoi le spectacle est-il inouï?
- Qu'y a-t-il de changé, déjà, dans les façons des Esquimaux?
- Pourquoi le vieil Outâq et son ami français sont-ils attristés?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

LES HOMMES DU POLE

1. Où vivent les Esquimaux?
2. Pour quelles raisons la vie est-elle difficile dans cette région?
3. Quels dangers menaçaient la vie des Esquimaux, surtout avant l'arrivée des hommes blancs?
4. Que savez-vous de leurs vêtements, de leurs habitations? Comment se déplacent-ils? Pouvez-vous nommer certains de leurs outils, certaines de leurs armes?
5. Quelles étaient les principales occupations des hommes esquimaux?
6. Des hommes blancs sont venus de plus en plus nombreux au pays des Esquimaux. Pourquoi?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Chaque mercredi, devant ma fenêtre, tous les Esquimaux trainassent, des iglous au comptoir. Ils vont, nonchalants, un sac sur le dos, poussant un traîneau d'enfant. »** L'abondance des compléments et leur place dans ces deux phrases contribuent à donner une impression de lenteur, de nonchalance. *Donnez cette impression, à votre tour, en présentant :* des promeneurs au jardin public — des badauds dans une rue — une procession ou un cortège...
2. En sortant du magasin, Ouloulik, content, *raconte* à Bertsie comment il a obtenu un fusil.
3. Le paragraphe 2 du texte : « Un Français dans l'iglou », offre un tableau de l'iglou et de ses habitants. Étudiez-le en répondant aux questions suivantes :
Quelles expressions introduisent des compléments de lieu, situant ainsi les éléments du tableau? Mettez en valeur la progression dans la description : autour du poêle (quels sont les personnages? que font-ils?) ; un peu plus loin, de nouveaux personnages (lesquels?). Impression d'ensemble (laquelle?) qu'est-ce qui, dans les attitudes, la justifie?
Relisez, fermez le livre et reproduisez le paragraphe.
4. L'auteur raconte, dans le texte : « Un Français dans l'iglou », la visite à une famille d'Esquimaux. *Donnez un titre à chaque paragraphe et résumez chacun d'eux en une ou deux phrases.*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. « Comment peux-tu vivre dans de telles conditions? » écrit au jeune savant français un de ses amis. *Jean Malaurie lui répond.*
2. « Tu dois beaucoup d'argent à John », dit l'auteur à Ouloulik. *Le chasseur lui répond.*
3. « C'est écœurant ! » dit quelqu'un en lisant le récit de la chasse aux morses.
— Mais il faut comprendre la situation... », réplique une personne qui connaît les Esquimaux. *Continuez cette réponse.*
4. L'auteur, Jean Malaurie, montre aux Esquimaux de son iglou des livres, illustrés de photos, consacrés à la France. *Imaginez questions et réponses.*





La grande course

1. Jusqu'au chalet

Un jeune Parisien, René Langlois, dit le Petit Gars, venu avec ses camarades en colonie de vacances, près de Chamonix, s'initie aux joies de la montagne. Les garçons demandent à leurs moniteurs, « Loup-Gris » et « Le Bison » d'organiser une grande course. Ils parlent même de grimper jusqu'au sommet du Mont Blanc!

1 — Écoutez, dit avec sérieux Loup-Gris, le Mont Blanc, c'est un peu long. Mais puisque vous vous sentez tellement en forme, nous pourrions peut-être grimper à l'Aiguille du Goûter. Elle ne mesure que trois mille huit cents mètres... Mille de moins que le Mont Blanc.

— C'est à la portée de rudes gaillards comme vous, dit Monsieur Servoz, alias [1] « Le Bison ».

— Où est-elle, cette Aiguille du Goûter?

— Là, juste au-dessous du Mont Blanc!

— En effet, elle ne paraît pas bien haute, dit Maillet.

— Alors, c'est dit. Nous partirons sitôt le petit déjeuner...

2 Ils furent prêts en un clin d'œil. Ils étaient équipés de pied en cap. Il y avait là le Petit Gars, Vallot, Maillet, Thibault et puis encore Lavalette et Grosbois, flanqués de Lafleur et de quelques autres.

Avec leur sac à dos et leurs grosses chaussures, ils avaient véritablement l'air de gens d'importance. Aussi se redressaient-ils et parlaient-ils très haut en traversant la ville.

— Toujours décidés à la tenter, cette ascension? leur avait demandé Loup-Gris.

Des vociférations [2] d'enthousiasme lui ayant répondu, il prit allègrement la tête de la caravane.

Maintenant, ils marchaient sur le sentier qui semblait conduire droit au sommet choisi. L'ombre des mélèzes les enveloppait de fraîcheur. Tous les trente pas, de clairs ruisselets traversaient la sente en bavardant et, cachés dans les taillis, des merles leur répondaient. On cueillait des myrtilles et des framboises; on faisait des bouquets de camomille sauvage, on jetait des morceaux de branches sèches dans le torrent. Finalement, on couvrait deux fois plus de chemin qu'il n'était nécessaire.

Loup-Gris ne disait rien. Le Bison non plus, d'ailleurs.

1. **Alias** : autrement dit.
2. **Vociférations** : paroles dites en criant, souvent avec colère.

3 Tout de même, il était rude, ce sentier. Après avoir caracolé [3] durant une bonne demi-heure, les garçons s'assagirent et grimpèrent en file indienne. Au bout d'une heure de marche, ils étaient beaucoup moins bavards.

Les deux moniteurs allaient toujours, semblant ne pas s'apercevoir de la raideur des lacets. Mais Paulin et Dupont tiraient la jambe.

Un peu plus tard, Lavalette se plaignit :

— J'ai mal aux pieds.

Et Grosbois ajouta :

— Moi, j'ai mal aux mollets.

— Alors quoi! déjà fatigués? lança Loup-Gris.

Le vide se creusait à droite du sentier. Le grand hôtel « Majestic » avec ses huit étages, ressemblait à une maquette d'exposition. Des confettis multicolores parsemaient le terrain de camping : c'étaient les tentes. Au bout d'une heure trois quarts, Vallot dit :

— Je m'arrête.

— Moi aussi, dit Maillet. Et il s'assit sur un rocher.

Avec un grand soupir, Thibault se laissa tomber pesamment sur un tronc d'arbre fauché par une vieille avalanche. Quant au Petit Gars, il se taisait parce qu'il était très fier, mais son visage tiré révélait sa fatigue.

4 Cette fois, le guide s'arrêta. Il attendit l'arrivée des retardataires. A cet endroit, le chemin traversait une clairière d'où l'on voyait très bien l'Aiguille du Goûter. Le sommet paraissait toujours aussi lointain.

— Eh bien! demanda Loup-Gris, êtes-vous toujours décidés à poursuivre l'ascension?

— On n'arriverait jamais, dit Vallot.

— Pourquoi donc? Il suffirait de sept ou huit petites heures de marche. Une « misère » pour des champions comme vous.

— Vous nous avez donné une leçon, dit le Petit Gars.

— Mais non. Je voulais simplement vous faire sentir l'immensité de la montagne. Reposez-vous quelques instants. Nous monterons ensuite jusqu'au chalet des Pyramides. C'est tout près. De là, vous dominerez le glacier des Bossons. Nous aurons quand même fait une jolie course.

(à suivre)

3. **Avoir caracolé** : avoir marché en faisant un peu les fous, à la manière du cheval qui caracole.

LECTURE EXPRESSIVE

De jeunes Parisiens prennent conscience de l'immensité de la montagne.

- Comment se manifestent l'enthousiasme des garçons et leur naïve vanité?
- Au bout d'une heure et demie de marche, sur quel ton parlent les garçons? Et Loup-Gris?
- Pourquoi pouvons-nous dire que Loup-Gris est intelligent et gentil?



2. Pierres ! Pierres !

Quelques années plus tard, René et quelques-uns de ses camarades, durant un stage d'alpinisme, effectuent leur première grande course. Trois cordées progressent au flanc de montagne, conduites par les guides Milou, Tournier et Jean-François.

1 Un pied ici, un pied là, René grimpait nez au vent, regardant le paysage. Milou montait juste derrière lui, mais ne l'entendait pas de cette oreille.

— Ce n'est pas le moment de regarder en l'air... Choisis bien l'endroit où tu mets tes pieds, tu détaches des petites pierres...

— Bah! elles ne sont pas dangereuses, avait rétorqué [1] René.

— Les petites, non! Mais essaye quand même toutes les prises; le rocher n'est pas fameux dans ce passage. Ne laisse pas traîner ta corde, bon sang! Elle ramasse tout ce qu'elle trouve! Tu remues autant de cailloux qu'un cantonnier!

Trop tard!

— Attention! hurla Milou. Pierres... Pierres!

Et l'écho répéta :

— Pierres!... Pierres! Pierres!...

Éberlué, René regarda sous lui. Détaché par son pied maladroit, un bloc, gros comme une marmite, venait de partir deux mètres à peine au-dessus de la tête de Milou.

2 D'instinct, ce dernier se colla contre la paroi de l'étroit couloir. En même temps, d'un geste de guide, il tenta d'arrêter la pierre au risque de se faire écraser une main, mais il ne réussit qu'à la dévier. Elle s'engouffra, grondante, dans le couloir, aspirant dans son sillage une coulée de cailloux plus petits et de graviers, ricocha avec un ricanement méchant sur le bord d'une petite terrasse, passa à deux doigts de l'épaule de Philippe, rasa Jean-François et disparut.

1. **Avait rétorqué :** avait répliqué.

Soudain, un cri monta de l'abîme. Cri de peur, d'angoisse, de douleur, suivi de l'écroulement d'un corps. Un coup de fouet de la corde, tendue à se rompre, faillit arracher Jean-François de la petite vire [2] où il avait calé ses pieds pour aider sa suivante à grimper.

Quinze mètres au-dessous, Marie-Louise, dernière de cordée, venait d'être fauchée par le bloc.

3 Heureusement, bien installé, Jean-François avait, en un éclair, passé la corde derrière un becquet [3] rocheux. Il avait tenu bon et le lien de nylon élastique et solide avait fait le reste.

Il se fit un silence lourd de menaces. Combien dura-t-il? Une seconde ou un siècle?

Alors, ils entendirent distinctement un gémissement lamentable mêlé de sanglots.

— Ma jambe... oh, ma jambe!...

Cette plainte les délivra pourtant de leur angoisse.

— Tiens-la bon, Jean-François, cria Milou. Ne bouge pas, tu es bien placé.

— Je tiens...

— Je descends lui donner un coup de main, dit Philippe.

— D'accord, je t'assure! [4] Vas-y, j'ai la ficelle!

Milou appela :

— Tournier!... Eh!... Tournier!...

Cinquante mètres au-dessus, l'autre guide se retourna sur le vide.

— J'ai une blessée...

— Ho!...

— Quoi?...

— U-ne-bles-sée! Je redescends pour voir.

— J'arrive!

4 René, dont personne ne s'occupait, restait figé sur place. Tout cela n'avait duré que quelques secondes.

— Ne reste donc pas là comme une momie, lui dit durement Milou. Ce qui est fait est fait. Ça t'apprendra à avoir des courants d'air dans la cervelle. Tiens bon la corde et assure-moi pendant que je descends!

(à suivre)

2. **Vire** : petit espace plat qui rompt la pente de la montagne.
3. **Becquet** : ici, saillie, une sorte de crochet rocheux.
4. **Je t'assure** : je garantis ta sécurité en tenant bien la corde.

LECTURE EXPRESSIVE

La montagne donne parfois de rudes leçons aux alpinistes novices.

- En quoi René s'est-il montré imprudent?
- Comment se manifestent le sang-froid et le dévouement des guides?
- Relisez attentivement tous les propos du guide Milou. Quels sentiments variés expriment-ils?



3. Le retour

Marie-Louise n'a pas été gravement blessée. Elle a pu, avec ses camarades, atteindre le sommet. Les trois cordées redescendent.

1 On n'avait pas été bien vite pour cette première course. De plus, Marie-Louise marchait avec une certaine appréhension et le retard sur l'horaire prévu se montait à une bonne heure. Au début de la descente, la neige, rafraîchie en altitude par un petit vent du Nord, portait bien. Il avait fallu chausser les crampons et le cheminement le long des arêtes de neige, coupées de passages rocheux, n'avait pas été un chef-d'œuvre d'élégance, surtout pour les Parisiens. Les « crabes »[1] ont une si fâcheuse tendance à se planter de travers ou à s'accrocher l'un à l'autre que les guides avaient dû bien des fois enrayer des glissades, au grand dam des fonds de pantalons.

Plus bas, dans la neige molle, tout avait changé une fois les crampons retirés.

— C'est la belle vie, disait Vallot. Regardez ça!

Se dandinant d'un pied sur l'autre, comme un canard, il se laissait tomber alternativement sur l'un et l'autre talon, et des empreintes profondes et sûres se creusaient dans le tapis blanc.

— Et toc! faisait Vallot qui descendait juste devant Bernard, son chef de cordée... Et toc!... une marche! Et re-toc!... Une autre marche! Un véritable escalier mécanique...

— Fais quand même attention, prévint Bernard. Tu n'est pas encore sur le sentier. Tendez bien la ficelle entre vous. Compris?

— Compris, chef! Mais il n'y a rien à craindre ici. C'est un véritable bill...

Personne n'entendit jamais la suite.

2 Pendu à l'extrémité de la corde, Vallot gigotait dans une superbe crevasse, trois mètres sous la surface du glacier.

Courbé sur son piolet qu'il avait planté jusqu'à la garde, et autour duquel il avait fait un tour mort avec la corde, Bernard se tordait de rire.

Sur l'autre bord du gouffre, Suzanne, déséquilibrée par le choc, se relevait vivement, crachant de la neige et pestant. Quant à Maurice qui, plus loin en tête, avait eu, lui aussi, le temps de planter son piolet, il riait, au dire de Suzanne, « d'un rire tellement bête qu'il en faisait trois fois le tour de sa figure ».

Les deux autres cordées rejoignant la première, Tournier et Milou s'en donnèrent à cœur joie :

— Alors, comme ça, tu voulais nous quitter? lança le premier.

1. **Crabes** : nom donné aux crampons et, par extension, aux porteurs de crampons.

— Tu fais de la spéléologie [2]? brailla le second.

Ce disant, ils s'activaient, organisant la remontée du rescapé.

— Suzanne, descends, plus loin. Plante aussi ton piolet. Assure-moi, Milou, je vais aider Bernard. Accrochez-vous tous à votre « piochon »... Vallot!

— Ouais! répondit une voix étouffée.

— Empoigne la corde et aide-toi des pieds sur la paroi. Oh... hisse! Oh... hisse! Un vrai travail de marin!

3 Le « fugitif » émergea bientôt, couvert de neige.

— Tu as l'air d'un Saint-Honoré [3], remarqua Bernard.

Vallot s'ébroua.

— C'est égal, dit-il, vive la ficelle! Merci tout de même!

— A ton service, dit Bernard souriant. Tu allais loin, tu sais.

— Il y a bien trente à quarante mètres de profondeur, annonça Milou qui s'était approché du bord...

Ils repartirent et ne furent bientôt plus que des points sur le glacier. A nouveau, le sentier.

Sur la rive gauche du torrent, on aperçoit le refuge et l'on distingue même Gaston, le gardien, qui bâte [4] un mulet.

4 La course s'est terminée sans autre histoire, mais la fatigue alourdit la marche. Les rayons du soleil pèsent sur le sac, dessèchent la gorge. La chaleur monte des pierriers chauffés à blanc. Le pied brûle, même au travers des épaisses semelles, et le cuir des souliers, comme grillé, se racornit. A chaque pas, le gros orteil bute au bout de la chaussure que le débutant hésite toujours à bien serrer. Une douleur lancinante, rendue plus pénible encore parce qu'elle est attendue, transperce l'ongle du doigt de pied et remonte au long de la jambe.

Vallot clopine [5] et serre les dents, suivi de Thibault et de Maillet qui n'en peuvent plus et se traînent sur le sentier.

— Treize heures de marche depuis ce matin! grogne le premier. Ce n'est plus une vie! J'ai une ampoule au talon. Elle est grosse comme un phare de camion.

— Je mangerais bien de la salade, dit Thibault.

— Et moi, j'ai soif. Je me coucherais bien dans de l'herbe, gémit le troisième.

Un pas rapide, une voix joyeuse :

— Ça ira mieux demain lance Milou qui les double sur le sentier. Je descends en avant pour faire préparer le casse-croûte.

(à suivre)

2. **Spéléologie** : exploration et étude des grottes, des rivières souterraines.
3. **Saint-Honoré** : gâteau garni de beaucoup de crème.
4. **Qui bâte** : qui pose le bât, une sorte de selle pour le transport des fardeaux.
5. **Clopine** : boite un peu.

LECTURE EXPRESSIVE

A la fatigue des parcours en montagne s'ajoute la menace des dangers imprévus.

- Pourquoi rions-nous de la mésaventure de Vallot, qui pourrait être dramatique? Quels propos vous amusent le plus?
- Pourquoi la fin du parcours est-elle particulièrement pénible?
- Essayez de dire toutes les raisons pour lesquelles le dernier propos du guide Milou est lancé sur un ton joyeux.



4. Champion olympique

René est devenu non seulement un alpiniste réputé, mais un skieur de grande classe. Il fait partie de l'équipe de France qui participe aux Jeux Olympiques. François et Adrien sont deux de ses camarades, entraînés comme lui par Jean Thomas, dit le Sorcier. Les concurrents disputent l'épreuve de descente.

1 François descendit le vingtième. Sa course fut un modèle de régularité, un éclat de style, un merveilleux travail au millimètre près. Et lorsque le speaker annonça :

« Deux minutes, six secondes, neuf dixièmes », les bravos crépitèrent, ponctués de cris d'enthousiasme. Il était le premier au tableau et la joie régna dans l'équipe.

— Vous n'êtes plus que trois à pouvoir faire mieux, dit Jean Thomas. Dans les trois il y a Rudi [1] et il part le trente-cinquième.

— Joli « suspense [2] », en perspective, dit René. Je me sens vieillir de dix ans.

Adrien, mâchoires crispées, restait muet.

2 Les heures passaient, interminables.

René Langlois allait partir. Il ne pensait plus. Un seul désir le hantait : être libéré. Une seule idée : gagner. Pour l'équipe et pour lui. Dans son cerveau défilait une suite d'images : le film de la piste. Deux minutes de course pouvaient anéantir ou consacrer le travail de dix ans.

L'angoisse le tenaillait : Adrien, son compagnon, était tombé sur le dernier passage abordé à pleine vitesse, à quelques secondes de l'arrivée. Un petit mouvement de recul en trop, et l'espoir de toute une carrière s'était envolé. On avait vu le coureur se relever sans mal puis, tête basse, glisser doucement en dehors de la piste.

Depuis, l'extraordinaire Rudi Oberlander avait battu François de quatre dixièmes de seconde, prenant la tête du tableau d'affichage...

1. **Rudi** : champion autrichien, concurrent redoutable.
2. **Suspense** : terme anglais qui indique un moment d'attente intense, presque angoissée.

3 — Go [3]! ordonna le starter.

René, véritablement, explosa.

Cette piste dont il avait étudié chaque bosse, chaque porte, chaque virage, devenait son alliée et la peur s'était envolée. Au contraire, il avait conscience d'être inspiré et de tisser là son chef-d'œuvre. Jamais sans doute, il ne pourrait mieux faire.

Dès le départ, pourtant, il se rendit compte qu'à cause de sa fougue même, il avait peut-être perdu une demi-seconde. Parti comme un bolide, légèrement déséquilibré, il avait franchi la première porte sur un seul ski, un peu trop à l'extérieur du virage.

Mais rien aujourd'hui ne pouvait l'arrêter; il le sentait, et se redressa en virtuose. Et puis, tout au long de la piste, les camarades l'acclamaient, l'encourageaient, lui confiaient leur espoir.

— Vas-y, René! Vas-y, René!

Ils y étaient tous, les skieuses, les coureurs de fond, les patineurs, les joueurs de hockey.

L'équipe, l'équipe entière le soutenait.

4 Avait-il perdu ou non cette fameuse demi-seconde? Il chercha le Sorcier, vêtu d'un flamboyant pull-over. S'il était debout avant les Bosses du Dromadaire, tout allait bien. S'il était accroupi, il fallait descendre à tombeau ouvert...

Treizième porte, coup de frein sec, virage.

Jean Thomas était accroupi. Il fallait foncer!

C'était le dernier schuss [4].

Alors, le génie du ski habita René. En un éclair, il réalisa sa fin de course.

Coudes aux genoux, bâtons sous les aisselles et serrés le long du corps, tête en avant, en position « recherche de vitesse », il fonça.

Tous les autres coureurs avaient franchi le Dromadaire de la même manière : première bosse, plongée dans le creux, remontée au sommet de la seconde, plongeon dans la grande pente.

Lui, arriva comme un obus, à une telle vitesse, qu'une fois sur la tête de la première bosse, il décolla du sol, catapulté [5], vola au-dessus du creux, retomba quinze mètres plus loin, sans même avoir touché la crête de la seconde bosse, amortit d'une flexion élastique des jambes le contact avec le sol et, à cent à l'heure, pénétra dans le trou qui précédait la ligne d'arrivée.

— Deux minutes, six secondes juste! annonça le speaker bouleversé.

René Langlois avait gagné.

René ANTONA, « La Grande Course ». *Éd. La Farandole.*

3. **Go** : terme anglais donnant le signal du départ.
4. **Schuss** : descente directe, pour les skieurs, dans le sens de la plus grande pente.
5. **Catapulté** : lancé avec violence.

LECTURE EXPRESSIVE

« Deux minutes de course pouvaient anéantir ou consacrer le travail de dix ans ».

- Pourquoi Langlois est-il angoissé?
- Quels détails soulignent la maîtrise et la virtuosité de René Langlois?
- Le champion ne doit pas sa victoire à ses seuls mérites. Quels détails nous le confirment?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

EN MONTAGNE

1. Quelles difficultés présente une ascension, même sous la conduite d'un guide? Quels dangers peuvent menacer une « cordée »?
2. Comment doit s'équiper « un amateur » participant à une excursion? De quelles qualités doit-il faire preuve?
3. Pour quelles satisfactions de jeunes hommes en arrivent-ils à risquer leur vie dans des ascensions périlleuses? Comment vient-on au secours d'alpinistes en détresse?
4. Qu'est-ce que des classes de neige? Pourquoi envoie-t-on des enfants dans de telles classes?
5. Quels sports pratique-t-on dans les stations de montagne?
6. Quelle différence y a-t-il entre une descente et un slalom?
7. De toutes les compétitions de ski, quelle est celle que vous préférez? Pourquoi?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. « Tout de même, il était rude, ce sentier. »
En ne gardant que les mots essentiels, dans l'ordre normal, la phrase devient : « Ce sentier était rude ». Comparez les deux phrases et dites quel effet produit l'emploi de « tout de même » et de « il ». *Utilisez la même construction pour caractériser :* un animal, une fleur, un camarade, un voisin.

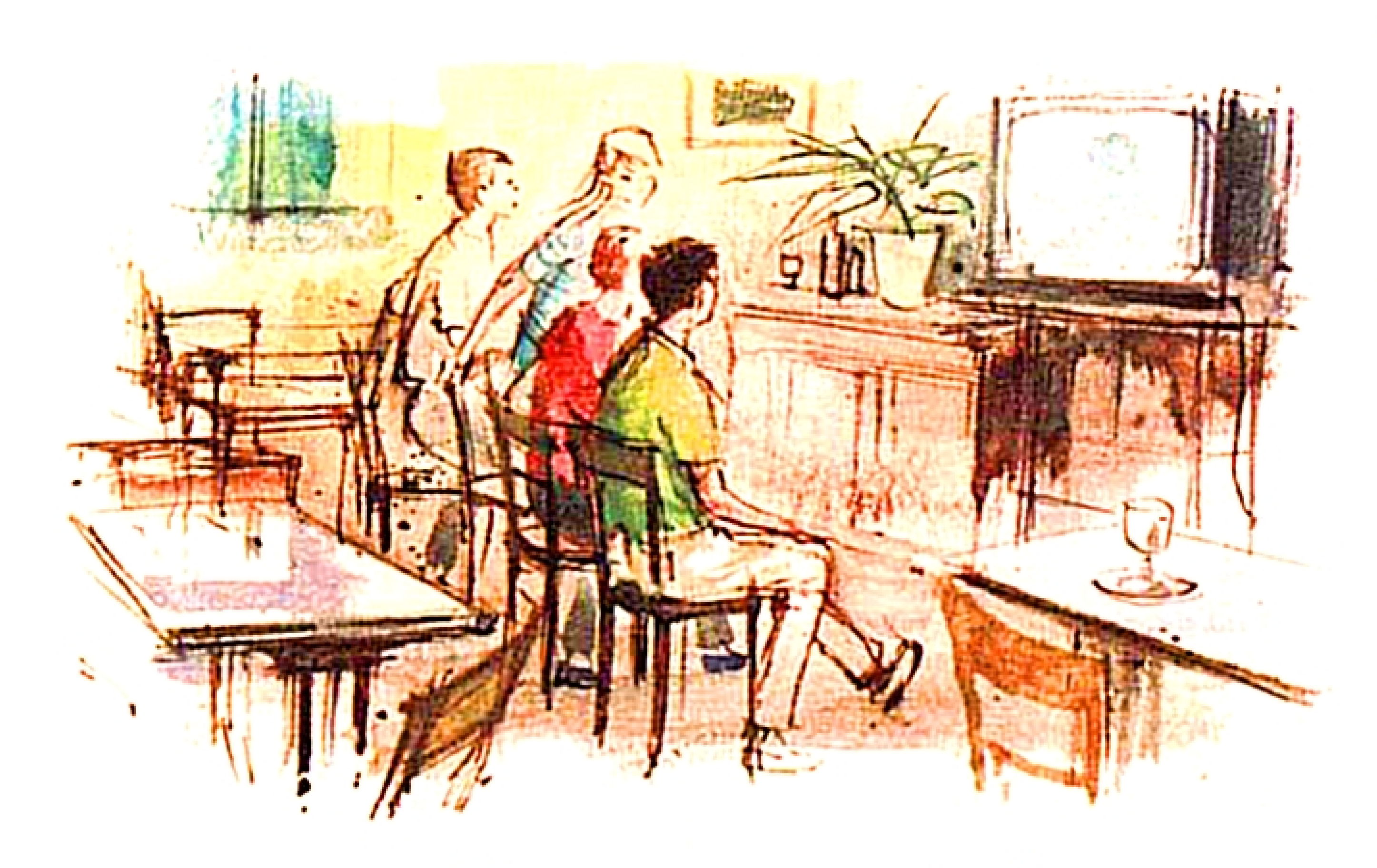
2. « Des confettis multicolores parsemaient le terrain de camping : c'étaient des tentes. »
A partir d'une image (laquelle?), on construit la phrase comme une devinette. *Sur ce modèle, à partir d'une image, rédigez quelques phrases.* En voici les éléments :
tronc rugueux... crocodile — de petites boules jaunes... poussins — bandit... épouvantail à moineaux.

3. Lisez le passage : « Maintenant, ils marchaient... qu'il n'était nécessaire » (texte « Jusqu'au chalet. », paragraphe 2), puis *répondez aux questions suivantes :* Qu'est-ce qui rend cet endroit agréable? Pourquoi les excursionnistes s'attardent-ils? Est-ce une bonne méthode pour faire une ascension? Pourquoi?
Relisez, fermez le livre et reproduisez ce passage.

4. Quel autre titre pourriez-vous donner au texte « Pierres ! Pierres ! »? *Cherchez un titre pour chaque paragraphe que vous résumerez ensuite en une ou deux phrases.*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Revenus à la colonie de vacances, Lavalette et Petit Gars parlent de leur première grande course. *Que disent-ils ?*
2. Vous avez été amené à marcher longuement. (Dans quelles circonstances? Avec qui?). La marche, joyeuse d'abord, s'est faite pénible. (Que sentiez-vous? Comment se manifestaient votre fatigue, votre découragement?) Enfin on arrive... *Racontez.*
3. Vallot écrit à ses parents pour leur raconter sa mésaventure. Bien entendu, il leur demande de ne pas s'inquiéter à son sujet. *Reproduisez sa lettre.*
4. Un radio-reporter interroge et complimente René Langlois après sa victoire. *Notez les questions et les réponses.*



Philippe et le sphinx[1]

1. Quitte ou double

A Port-Biou, petite ville de Provence au bord de la mer, des garçons et des filles se groupent pour venir en aide à quelques vieilles gens. Ils ont gagné une somme assez importante mais qui ne suffit pas. L'un des « Chevaliers », Philippe Vial, excellent élève, tente sa chance à un concours radio-télévisé.

— Où êtes-vous? cria Miqué dans le noir, d'une voix surexcitée. Venez vite au café! Philippe est là-bas! Nous n'avons pas encore perdu...

Ils la rejoignirent dans l'arrière-salle du Café Vieux, où le père de Miqué avait fait installer depuis six mois un poste de télévision, dont il réservait gracieusement l'usage à ses habitués. A cause de la chaleur, il n'y avait personne dans cette pièce au plafond bas, presque osbcure, au fond de laquelle le petit écran blafard[2] scintillait confusément.

— Où est Philippe? demanda Charloun en regardant autour de lui.

— Là, dit Miqué, montrant le poste. Le troisième à partir de la gauche... On le reconnaît très bien.

Les six têtes se rapprochèrent avidement de l'écran. Oui, c'est bien Philippe, avec son air doux, ses yeux graves, un sourire un peu crispé qui trahissait son émotion. Il devait fixer la caméra, car son regard semblait se poser directement, à distance, sur les amis si exigeants qu'il avait laissés à Port-Biou. Tout doucement, sans perdre de vue la précieuse image, Miqué rapprocha des sièges et fit asseoir ses hôtes.

1. **Sphinx** : animal fabuleux de l'ancienne Égypte qui posait des devinettes aux humains et dévorait ceux qui ne trouvaient pas la bonne réponse.
2. **Blafard** : d'un blanc terne.

2 Le meneur de jeu, un jeune homme en smoking, blond et souriant, apparut en gros plan[3] sur l'écran.

— Chers spectateurs proches et lointains, commença-t-il, nous avons réuni ce soir les sept finalistes de notre grand concours de Quitte ou Double, qui vont disputer devant vous la dernière épreuve. Comme vous pouvez le constater, nous les avons isolés séparément dans sept cabines absolument étanches[4], fermées sur le devant par un panneau de verre. Il leur est impossible de communiquer entre eux, impossible de percevoir les bruits extérieurs.

« Mais ils sont reliés à moi par un diffuseur[5] indépendant, et chacun d'eux pourra faire entendre sa réponse grâce au micro individuel placé dans sa cabine. »

Un changement de plan montra de nouveau l'ensemble de la scène, les sept cabines étroites, bien éclairées, où les concurrents, d'allure fort diverse, attendaient patiemment le feu redoutable des questions. Charloun et ses amis eurent vite fait de les cataloguer. Il y avait dans l'ordre, un très gros, un très maigre, Philippe Vial, un colosse à la carrure de déménageur, un chauve, un barbu, un homme à grosses lunettes, avec un front dégarni de savant auréolé d'une longue tignasse mal peignée.

3 — Qu'est-ce que Philippe pourrait gagner dans cette histoire? demanda Sandrine à voix basse.

— Je ne sais pas, répondit Miqué. Peut-être un million, s'il est capable d'aller jusqu'au bout et de finir seul.

Charloun tourna vers elle un visage ahuri :

— Ce n'est pas possible! Il n'a pas l'ombre d'une chance en face de tous ces bonshommes.

— Il faut croire que si, puisqu'il a passé le cap des éliminatoires. Nous verrons bien...

— Le cachotier! murmura Frisquet. Hé! Charloun, ça peut servir tout de même à quelque chose d'être le champion de l'école de Port-Biou.

— Chut! fit Miqué.

Le speaker reprenait :

— Nous allons poser aux concurrents une série de dix questions identiques, de difficulté croissante, destinées à les mettre tour à tour hors du jeu. Le vainqueur, aura la faculté de se retirer comme les autres en restant sur les gains acquis, ou de doubler jusqu'à concurrence d'un million!

— Un million! s'écria Rigolo d'une voix étouffée.

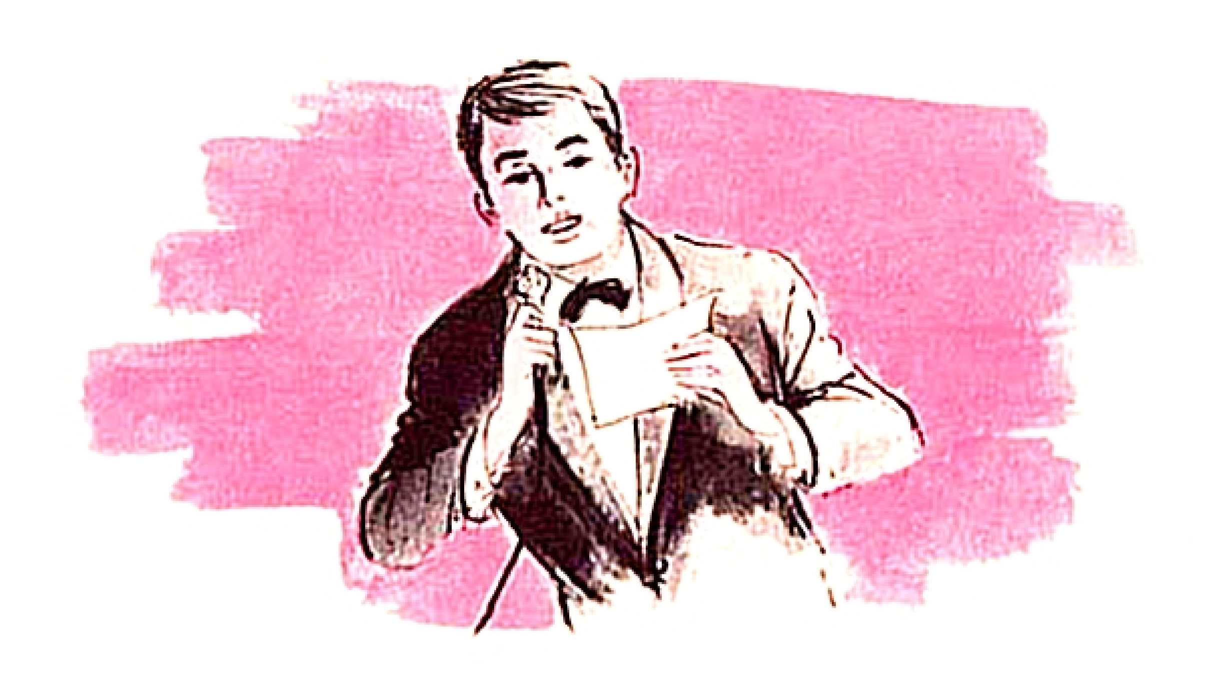
(à suivre)

3. **Gros plan** : image, prise de très près, qui représente un objet particulier, un détail, souvent le visage d'un personnage.
4. **Étanches** : ici, qui ne laissent passer aucun son de l'extérieur.
5. **Diffuseur** : appareil qui fait entendre la musique ou les paroles en plusieurs lieux à la fois.

LECTURE EXPRESSIVE

« Qu'est-ce que Philippe pouvait gagner »?

- Pourquoi les enfants regardent-ils intensément cette émission de télévision?
- Qu'y a t-il d'impressionnant dans la mise en scène de ce concours-spectacle?
- Reprenez les plus importants propos des enfants, en essayant de voir quels sentiments ils expriment.



2. Devant le sphinx

— Attention ! vous êtes prêts ? demanda le meneur de jeu. Je vous rappelle que nous commençons à deux mille francs... Allons-y !... A vous, numéro un !

Le très gros se figea dans une attitude menaçante, l'oreille tendue, l'œil fixé sur ce jeune homme en smoking.

— On dirait qu'il a doublé de volume, pouffa Sandrine. Encore un peu, et la cabine va éclater...

— Pouvez-vous me dire, énonça le sphinx, la quantité de sang qu'un cœur humain normalement constitué peut pomper en vingt-quatre heures ? Vous avez deux minutes pour répondre !

En premier plan surgit un chronomètre géant dont la trotteuse venait de se déclencher, puis le très gros, qui se gonflait toujours d'inquiétude dans sa boîte de verre. On entendait, en bruit de fond, le murmure confus de la salle, dominé par des lazzis [1], de brefs coups de sifflets ou des encouragements.

— Une minute ! annonça le speaker. Décidez-vous, cher Monsieur...

Le très gros ouvrit la bouche. Sa voix étrangement fluette [2], résonna dans le diffuseur.

— Heu... heu... sept à huit litres ! bégaya-t-il.

— Éliminé ! hurla le jeune homme en smoking.

— Un de moins ! jubila le Rouqui.

1. **Lazzis** : mauvaises plaisanteries, moqueries.
2. **Une voix fluette** : une petite voix, enfantine.

2 — Au numéro deux! continua le meneur de jeu.

Il fit revenir le chronomètre à zéro et répéta la même question pour le très maigre, qui parut aussitôt se ratatiner davantage. Le chrono marqua cent secondes, sans lui tirer le moindre mot.

— Dites un chiffre, n'importe lequel!

— Cent litres!

— Éliminé!

— Et de deux! hurla Charloun qui commençait à vibrer devant ce duel extraordinaire.

3 On arrivait à Philippe. Les six Chevaliers retinrent leur souffle et se rapprochèrent encore, le nez touchant presque l'écran.

Le sphinx dit un mot gentil sur le plus jeune finaliste du tournoi, puis lui décocha sa question. Du tac au tac :

— Dix mille litres environ! s'écria Philippe d'une voix claire. Le contenu d'un camion-citerne...

— Il est fou! gémit Frisquet, atterré.

— Bravo, jeune homme! hurla le speaker. Vous êtes bon pour le second tour... Au suivant!

Une houle d'acclamations monta de la salle.

— Dix mille litres! dit le Rouqui en se tournant vers Charloun. Tu le savais?

— C'est une galéjade [3]! Si j'avais dix mille litres de sang dans le corps, ça se verrait.

— Idiot! dit Sandrine. Il s'agit de la quantité pompée par le cœur en vingt-quatre heures!

— Taisez-vous, c'est au tour du déménageur.

— Celui-là, chuchota Rigolo, a l'air plutôt bête, mais il faut se méfier des apparences.

4 Le déménageur donna la réponse exacte, au bout de trente secondes, avec une précision excessive : 10 520 litres! ce qui fit beaucoup rire dans la salle.

Le chauve répondit d'emblée, comme Philippe Vial. Le barbu trébucha et fut éliminé.

— Dommage! dit le Rouqui. Il avait une bonne tête!

Le savant répondit en savant, donnant pour commencer une foule de détails techniques qui souleva des mouvements divers dans la salle. A cent dix secondes :

— Pressons! lui intima le sphinx. Donnez un chiffre et qu'on en finisse... Vous terminerez votre cours une autre fois.

Le savant donna le bon chiffre à la 120ᵉ seconde et fut très applaudi. Il restait quatre concurrents dans la course. Le meneur de jeu revint vers Philippe :

— Vous doublez? lui demanda-t-il.

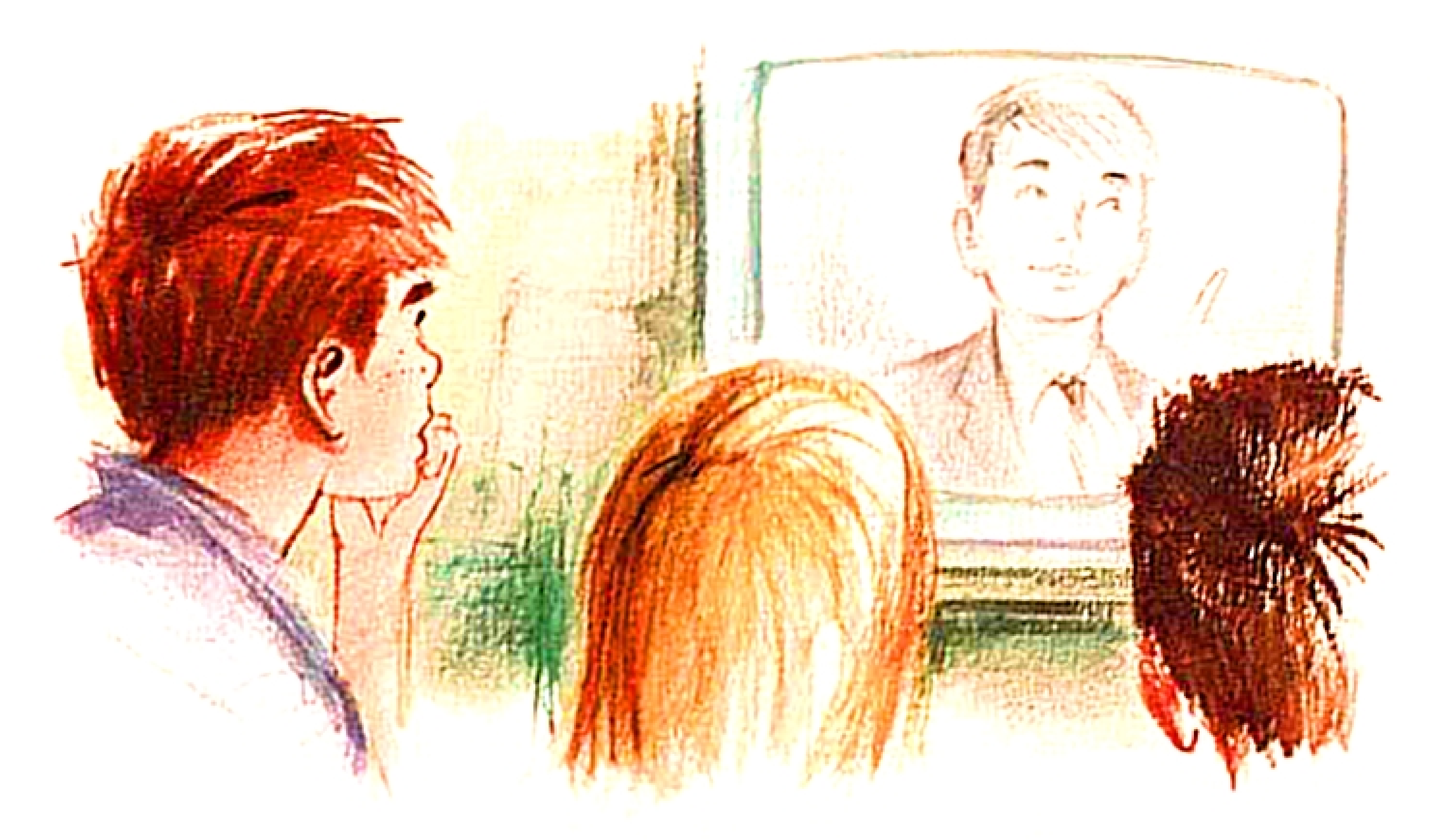
— Oui, répondit Philippe. *(à suivre)*

3. **Galéjade** : plaisanterie où l'exagération tient une grande part.

LECTURE EXPRESSIVE

Les amis de Philippe sont certainement les spectateurs les plus passionnés.

- Un appareil prend soudain une importance considérable. Lequel?
- Quels détails esquissent le portrait de chaque concurrent?
- Quelles phrases, quels propos, traduisent la passion des amis de Philippe?



3. Une cuculle qui rapporte

Deux autres concurrents ont été éliminés. Le « déménageur » et Philippe restent en compétition.

1 — A nous deux! gronda Charloun en fixant rageusement le déménageur sous ses cheveux en broussailles.

— Vous doublez? demanda le sphinx à Philippe.

— Je double!

— Et maintenant, un peu d'histoire...

L'atmosphère se faisait plus pesante dans l'arrière-salle du Café Vieux.

Étroitement serrés devant le poste, les six enfants avaient perdu de vue le décor familier et vivaient d'un même cœur ce petit drame où la chance de Philippe grandissait à chaque question, où chaque question pouvait le laisser soudain muet, désemparé, vaincu.

Pendant dix minutes, leur camarade déjoua les ruses du sphinx souriant qui passait, comme en se jouant, de Frédégonde [1] à Saport I [2], des îles Palaos [3] à la Terre du Roi Oscar [4]. Le déménageur tenait bon, lui aussi, mais son impassibilité première avait disparu et la sueur commençait à briller sur son lourd visage aplati. Philippe était plus nerveux, plus impulsif, chaque question le secouant comme une décharge électrique. L'instant d'après, heureusement, son sourire détendu venait rassurer les téléspectateurs du Café Vieux.

— Vous avez gagné 256 000 francs! lui annonça le sphinx après la huitième question. Vous doublez?

— Double! crièrent les Chevaliers en trépignant.

— Je double! répondit Philippe, comme s'il avait entendu.

1. **Frédégonde :** reine des Francs (543-547).
2. **Sapor I :** roi de Perse (241-272).
3. **Iles Palaos :** archipel d'Océanie.
4. **Terre du roi Oscar :** possession de la Norvège (Pôle Nord).

2 Le sphinx connaissait son monde. Deux ans de ce jeu lui avaient appris qu'à chaque séance, au bout d'une vingtaine de minutes, la tension d'esprit faisait des ravages parmi les concurrents, et que les plus assurés culbutaient sur les questions les plus sottes.

Il en sortit une :

— Où cultive-t-on la cuculle, en montagne ou en plaine, sur sable gris ou sur terreau?

Le regard de Philippe s'élargit. Un instant, il parut perdre pied, et ses lèvres remuèrent dans le vide. Le chronomètre grignota cinquante secondes, puis cent. Au Café Vieux, on ne respirait plus.

— La cuculle? chuchota Sandrine. En tout cas, ça ne pousse pas par ici...

Enfin, un grand sourire s'épanouit sur le visage de Philippe : il avait retrouvé d'un seul coup sa clarté d'esprit.

— La cuculle n'est pas une plante, répondit-il d'un air scandalisé. C'est un vêtement religieux à capuchon...

— Vous avez gagné 512 000 francs! s'écria le meneur de jeu. Encore un tour, et le million est à vous...

Toute la salle applaudit frénétiquement.

— Cinq cent douze mille francs! répéta Charloun en regardant ses amis. C'est presque assez... Nous ferons la différence en mendiant s'il le faut. Nos vieux amis sont sauvés!

— Pas encore! soupira le Rouqui. Il faudrait empêcher Philippe de doubler au tour suivant...

3 — A nous deux! s'écria le sphinx.

Il remonta vers la cabine où le déménageur transpirait à grosses gouttes.

— Où cultive-t-on la cuculle, cher monsieur? lui demanda-t-il d'une voix très douce. En plaine ou en montagne? Sur sable gris ou sur terreau?

Le déménageur n'en savait rien. Cette mystérieuse cuculle avait échappé à ses sondages encyclopédiques [5]. Il répondit avec une belle assurance :

— En plaine et sur sable gris, de mars à septembre!

— Zéro pour vous! clama férocement le sphinx.

— Emportez le déménageur! hurlèrent les six gosses.

— Vous n'avez pas fini de faire tout ce tapage? s'écria le père de Miqué en mettant le nez à la porte.

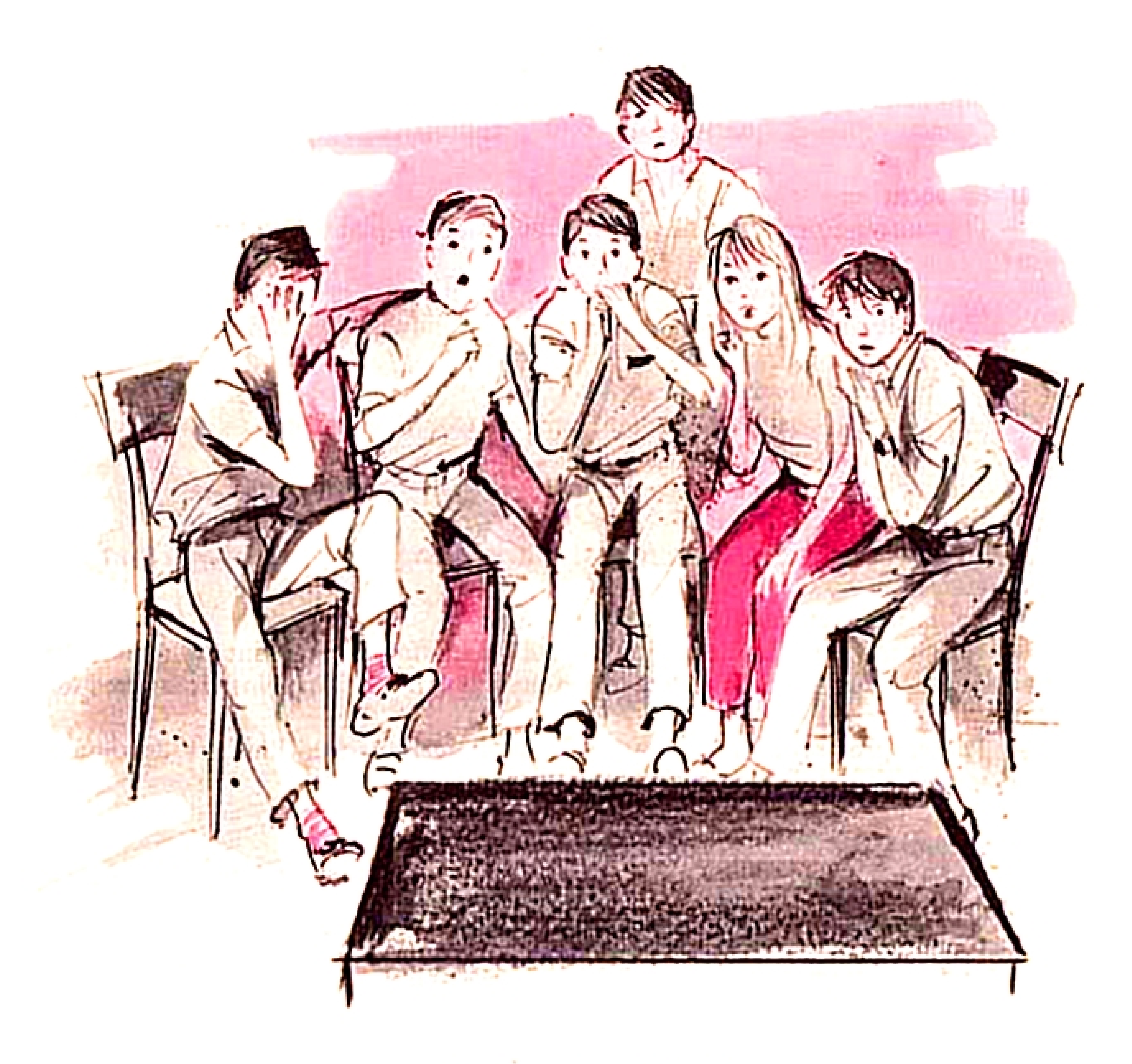
(à suivre)

5. **Sondages encyclopédiques** : recherches dans de nombreux domaines scientifiques.

LECTURE EXPRESSIVE

« Les six enfants vivaient d'un même cœur ce petit drame où la chance de Philippe grandissait à chaque question, où chaque question pouvait soudain le laisser muet, désemparé, vaincu ».

- Rappelez la raison pour laquelle Philippe participe à cette redoutable compétition.
- Que pensez-vous des questions posées?
- Quels sentiments éprouvez-vous pour le « déménageur »?
- Il semble que, progressivement, les six enfants participent eux-mêmes, directement, à ce concours. Quelles phrases, quels propos, nous le donnent à penser?



4. Je double !

Seul, dans sa cabine aux parois miroitantes, Philippe apparut plus chétif, plus frêle, sur la scène à peu près vide.

La foule applaudit longuement, puis un silence noir retomba sur la salle. Le sphinx en smoking s'avança vers la cabine à pas comptés.

— Réfléchissez bien, Philippe! dit-il d'une voix neutre qui avait perdu toute sa jovialité [1]. Vous pouvez vous retirer tout de suite avec vos 512 000 francs, ce qui est magnifique pour un garçon de votre âge. Ne vous laissez pas séduire par ce million qui se trouve à votre portée, car vous pouvez tout perdre sur une mauvaise réponse, et la question que je vais vous poser, la dixième, est de celles qui ne pardonnent pas...

— Il ne faut pas qu'il double! gémit Frisquet en se tordant les mains. Il va tout perdre...

— Cinq cent douze mille francs valent mieux-mieux-mieux que rien! bégaya Charloun.

1. **Jovialité** : humeur joyeuse.

— Ne double pas, Philippe! haletaient les autres.

— Vous doublez, Philippe? s'écria brusquement le meneur de jeu.

Cinq secondes de silence. A travers la paroi vitrée, le regard fiévreux de Philippe semblait chercher très loin l'avis d'un être cher, une raison d'en rester sagement là ou de montrer plus d'audace.

— Ne double pas, Philippe! miaulaient les six enfants de Port-Biou.

— Je double! déclara Philippe d'une voix nette.

2 — Non! non! non! mugit Charloun en se cachant la tête entre les bras.

L'émotion le faisait nasiller, il disait : nan-nan-nan! Sandrine et Miqué se réfugièrent au fond de la petite salle obscure, pour ne plus rien voir et ne plus rien entendre.

Le sphinx tira lentement le dernier papier de sa poche intérieure :

— Un peu de géographie pour finir... Hum! Quelle est la longueur du canal de Wirsung (Haut-Rhin)?

Seuls, Rigolo, Frisquet et le Rouqui gardaient les yeux rivés sur l'écran. Ils virent passer la même ombre que précédemment dans le regard fixe de Philippe. Un peu de sueur perlait maintenant sur son front.

— Le canal de Wirsung? chuchota Rigolo. Je voyais plutôt ça en Hollande...

La tête entre les bras, Charloun n'avais pas bougé :

— Voilà comment on perd 512 000 francs en deux minutes! dit-il d'une voix étouffée. 512 000 francs!

3 Le chronomètre apparut en gros plan : sa trotteuse avait dévoré cent secondes. Le Rouqui mit naïvement le doigt sur l'écran pour l'arrêter. Elle continua.

Le sphinx souriait, la tête un peu penchée.

— Un petit effort, jeune homme! dit-il d'un air compatissant. Vous n'avez plus que dix secondes. Je répète ma question : « Quelle est la longueur du canal de Wirsung? »

— Cinq centimètres! hurla Philippe en se dressant comme un fou dans la cabine. C'est un conduit qui relie le pancréas au duodénum [2]... Vous avez voulu me perdre avec votre haut rein, mais c'est cela qui m'a mis sur la piste!

— Le million est à vous! s'écria le sphinx en délivrant son dernier prisonnier.

Une vague d'acclamations déferla vers la scène et, de là, dans l'arrière-salle du Café Vieux.

Paul Berna, « Millionnaires en herbe ». *Éd. G.P.*

2. **Pancréas ; duodénum** : le pancréas est une glande de l'abdomen, à l'arrière de l'estomac. Le duodénum est une partie de l'intestin.

LECTURE EXPRESSIVE

« Le million est à vous ! s'écria le sphinx en délivrant son dernier prisonnier ».

- Pourquoi Philippe nous donne-t-il l'impression d'être prisonnier? Quelles phrases montrent son désarroi?
- Relisez chaque propos du sphinx, les phrases qui expriment un changement dans son attitude. Essayez de voir quels sentiments l'animent successivement.
- Comment se comporte chacun des six camarades de Philippe?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

DEVANT L'APPAREIL DE TÉLÉVISION

1. Quels jours, à quelles heures regardez-vous les émissions de télévision? Quelles émissions vous plaisent le plus?

2. Quelles différences voyez-vous entre une émission d'information, une émission récréative, une émission éducative? Essayez de donner des exemples précis.

3. Avez-vous assisté à une émission de télévision scolaire? Quel en était le sujet? Comment vous y êtes-vous intéressé? De toute façon, pensez-vous que le principe d'émissions scolaires soit intéressant? Pourquoi?

4. Préférez-vous assister à une compétition sportive sur le terrain ou en suivre la transmission à la télévision? Pourquoi?

5. L'appareil de M. et Mme Payan permet de choisir parmi le programme des deux chaînes. A la même heure, que voudrait voir M. Payan? Et Madame? Et leurs enfants Gilles et Julienne? Que décide-t-on?

6. L'O.R.T.F. organise des concours, des compétitions. Seuls, ou contre d'autres concurrents, des candidats y participent. Racontez le déroulement d'un de ces concours.

EXPRESSION DIRIGÉE

1. « Le meneur de jeu, un jeune homme en smoking, blond et souriant, apparut en gros plan sur l'écran. »
Quels mots, quelles expressions caractérisent le meneur de jeu? On les met ici en valeur en les intercalant entre le sujet et le verbe. *Présentez de la même façon :* une infirmière, le facteur, un clochard, une marchande...

2. Dans la dernière phrase du paragraphe 2 du texte « Quitte ou double » l'auteur énumère les concurrents et caractérise chacun d'eux par un ou deux détails précis qui mettent en relief leur diversité. *De la même façon, présentez les différents membres d'un groupe :* Dans la salle d'attente du médecin ou du dentiste — Dans la boutique du coiffeur — Une famille en voiture...

3. L'auteur présente Philippe (paragraphe 1 du texte « Quitte ou double ») ; dans le passage : « Où est Philippe... qu'il avait laissés à Port-Biou », quelle phrase donne les indications les plus précises? Une question introduit naturellement le portrait : laquelle? Quel mouvement des six spectateurs traduit la vivacité de leur intérêt?
Relisez, fermez le livre et reproduisez ce passage.

4. Après avoir regardé les différents sens du mot dans le dictionnaire, *Jean pose la question :* « Comment doit-on habiller un fagotin? » *Racontez ensuite la scène* sur le modèle du paragraphe 3 du texte : « Une cuculle qui rapporte ».

EXPRESSION PERSONNELLE

1. A votre avis, faut-il ou ne faut-il pas écouter et voir les émissions de télévision, tous les soirs, à l'heure du repas?

2. Si l'on vous demandait votre avis pour établir les programmes de l'O.R.T.F., quelles émissions voudriez-vous voir plus souvent? A quelles émissions nouvelles penseriez-vous?

3. La famille Fenouillet est devenue l'esclave de la « Télé ». Tous les jours, le soir, tard dans la nuit, et le samedi et le dimanche, petits et grands se tournent vers l'écran, se rassemblent autour de lui. *De quels plaisirs se privent-ils ainsi? Que devraient-ils faire?*

4. Une émission de l'O.R.T.F. est consacrée à un concours. Vous prenez parti pour l'un des candidats (ou candidates). *Pourquoi?* Comment se comporte-t-il? Quels sentiments éprouvez-vous? *Racontez la scène.*



Grenadou, paysan de France

1. Enfance paysanne, au début du siècle

Né en 1897 à Saint-Loup (Eure-et-Loir), charretier à quatorze ans, Ephraïm Grenadou a raconté sa vie à un jeune écrivain enregistrant sur magnétophone et transcrivant ensuite. Aujourd'hui, il possède un domaine de cent soixante-dix hectares qu'il cultive avec cinq tracteurs et une moissonneuse-batteuse.

1 « Tous les jours en rentrant de l'école, j'avais mon ouvrage. A midi comme le soir, je coupais deux ou trois seaux de betteraves pour les bestiaux; je curais [1] les chevaux, j'allais leur chercher une ou deux brouettées de fourrage dans une grange que nous avions à l'autre bout du village. La mère de Perrier était bien pauvre. Julien, les Barbet et d'autres copains aussi pauvres que lui venaient à la maison à quatre heures; ma mère leur donnait une beurrée [2] de fromage blanc. Après ça, ils m'aidaient. Le jeudi ou le dimanche, quand ma mère ne me voyait pas à l'heure du goûter, elle me courait après dans les rues du village avec ma tartine à la main :

— Vous n'avez pas vu 'Phraïm?

Nous, les gosses, on jouait surtout à des jeux de travail. Nous ne rêvions qu'à être charretier. Avec des cordes on en attelait un, et puis « ho », et puis « hue », l'autre menait avec un fouet. On labourait avec de vieux restants de charrue.

Quand mon père rentrait le soir, je lui portais la lumière. Avec la lampe à huile, je le suivais partout à l'écurie pour l'éclairer. La lampe faisait une fumée épouvantable; chaque coup de vent tuait la flamme.

1. **Je curais :** je nettoyais l'écurie des chevaux.
2. **Une beurrée :** une tartine de beurre ou de fromage blanc.



2 Ah! nous avions aussi de bons moments : les promenades du dimanche, les voyages à Chartres, la Saint-André...

Deux ou trois samedis par an nous allions au marché de Chartres. Il fallait partir tôt le matin pour faire les quinze kilomètres. Tout le long de la route, il y avait des voitures à bourri [3]. Nous attelions Rustique, l'âne de ma grand'mère.

Si vous aviez vu cette route Paris-Tours, avec ses cailloux et ses trous... Pensez qu'ils faisaient des courses là-dessus, comme Paris-Madrid! Les paysans venaient de partout voir passer les voitures. Ils déjeunaient assis dans l'herbe des fossés. On comptait les accidents.

Il y avait aussi le tramway qui suivait la route : une locomotive à vapeur tirait sept, huit wagons, des premières classes, des deuxièmes classes, les riches, les pauvres, les marchandises, des wagons de blé, de pommes, de betteraves.

3 Donc, on emportait au marché de Chartres des œufs, du beurre et du fromage bleu séché dans des feuilles de châtaignier. La moitié du chemin se faisait au pas, on admirait le paysage. Mon père payait l'octroi [4] et laissait la charrette à la Barrière Verte, à l'entrée de la place des Épars. Chaque entrée de la ville avait son auberge et ses écuries.

3. **Bourri** : âne.
4. **Octroi** : à cette époque, pour faire entrer certaines denrées dans les villes, on payait des taxes perçues dans un bureau spécial, l'octroi.

Personne n'achetait grand-chose. Dans ce temps-là, on ne gagnait pas cher : deux sous le litre de lait, vingt-cinq francs un sac de cent vingt kilos de blé. Après le percepteur, les loyers, les habits, les harnachements, le vétérinaire et le docteur, le peu qui restait passait aux économies; tout allait pour acheter des champs. Dans sa vie, mon père a acheté une quinzaine d'hectares.

Pour la Saint-André, le grand marché de Chartres, nous partions à pied, mon père et moi. C'était une affaire d'hommes. Pas assez de place dans les auberges pour qu'on puisse prendre le bourri; et le tramway était plein à bloc. On s'en allait de bon matin pour faire nos quinze kilomètres.

Chartres était rempli de marchands de toutes sortes. Ils vendaient trois ou quatre couteaux pour vingt sous, des ballots de couvertures pour dix francs, des paletots de soldats, d'occasion, qu'on porterait en limousine [5] dans les champs.

Les paysans achetaient une vache, un poulain de six mois, ramenés le soir même. Ceux d'Aufferville, de Luplanté, de Saint-Loup revenaient tous ensemble, les chevaux attachés les uns derrière les autres par la queue. Contents de leurs achats, les bonshommes bavardaient; ça ne paraissait pas long.

Le lendemain de la Saint-André, tous en causaient dans le pays : « Un tel a acheté une vache, un tel un cheval. » Ils allaient les uns chez les autres admirer les bêtes.

4 J'avais peut-être huit ans pour la tournée de Buffalo Bill. Les journaux avaient fait de la propagande. Des affiches l'annonçaient. Les enfants en parlaient ; les grands aussi, il faut croire, puisque mon père nous y a emmenés dans la carriole avec Papillon. Des dizaines de milliers de personnes à Chartres, sur les Grands Prés. Les hommes avec leurs casquettes et leurs blouses bleues plus ou moins fanées, une culotte de velours et les galoches bien cirées. Un temps beau comme tout ; la foule m'étouffait à moitié ; quand mon père est revenu d'acheter des billets, sa blouse lui collait au dos.

C'était la guerre : les Peaux-Rouges, à cheval, se tiraient des coups de fusil, des coups de canon; les chevaux se couchaient, les cavaliers tombaient. Tout ça mourait. C'était fantastique.

Ça a duré l'après-midi. Les Peaux-Rouges portaient des grandes plumes; au galop, ils ramassaient des mouchoirs. Des cavaliers passaient à toute allure, un pied sur un cheval, un pied sur un autre, et un troisième cheval au milieu.

Et puis Buffalo Bill est venu. Je ne sais plus à quoi il ressemblait, mais son cheval était noir et saluait la foule. Un cavalier jetait en l'air des coquillages. D'une main, Buffalo les cassait à coups de carabine, au pas d'abord, et puis au trot, au galop.

On est rentré à la nuit. Longtemps après on a parlé de Buffalo Bill...

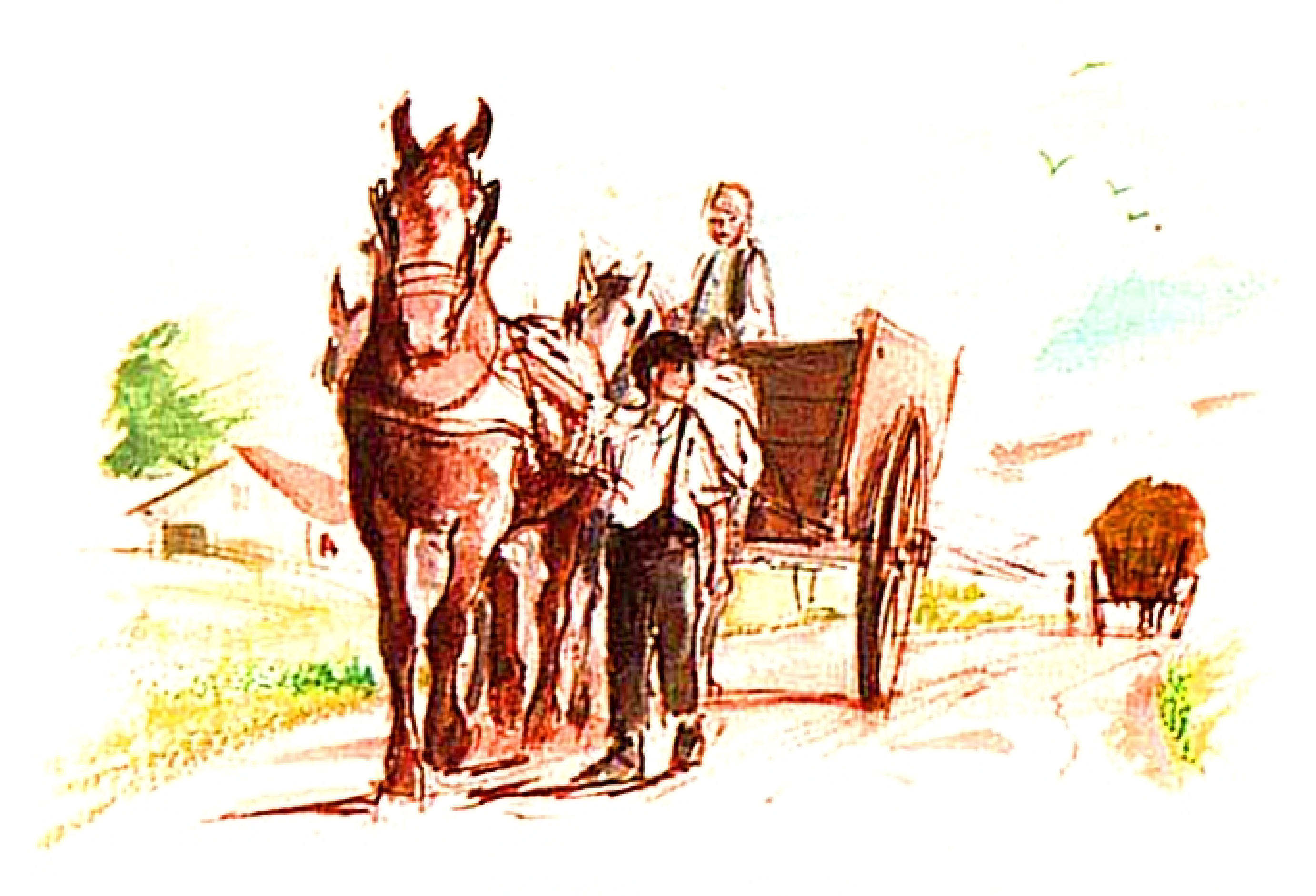
(à suivre)

5. **Limousine** : manteau de berger, ample et d'étoffe rude.

LECTURE EXPRESSIVE

Chaque jour, en rentrant de l'école, le jeune paysan devait faire son ouvrage. Mais, pour les petits et les grands, il y avait aussi quelques bons moments.

- Quels passages nous font prendre conscience de la pauvreté de ces paysans?
- Quels plaisirs goûtent ces gens de la campagne, petits ou grands?
- Pourquoi l'enfant gardera-t-il un souvenir émerveillé du spectacle de Buffalo Bill?



2. Charretier !

1 Pendant les grandes vacances, les enfants aidaient à la moisson. Ils passaient les liens sur les bottes, puis ils allaient glaner [1], nu-pattes, à moitié dépouillés, à travers les chaumes. Il y en a qui glanaient un quintal, deux quintaux.

Comparé aux enfants d'aujourd'hui, j'étais peut-être pauvre, mais comparé à beaucoup d'enfants du village à cette époque-là, j'étais déjà à moitié aisé. Mes parents n'avaient que deux enfants, jamais je n'ai jeûné. Beaucoup de mes camarades, dont le père gagnait vingt-cinq sous par jour, mangeaient des pommes vertes. Ils couchaient ensemble sur des paillasses. A l'école et au catéchisme, on attrapait des puces et des poux...

De plus en plus, je voulais devenir charretier. En allant aux champs garder les oies, j'allais trouver les charretiers, je les suivais.

— Prends la charrue, petit gars.

Et voilà, ils m'apprenaient à labourer. Je connaissais tous les chevaux, comme je connaissais tous les charretiers, les jeunes et les vieux de soixante-dix ans. A quatorze ans, je labourais aussi bien qu'un autre.

2 En juillet 1911, j'ai dit adieu à l'école. Mon père avait acheté une faucheuse-lieuse; c'est moi qui l'ai menée cet été-là, la première faucheuse-lieuse du village, tirée par trois chevaux. Vous pensez si j'étais fier et, la moisson finie, je suis tombé malade parce que je n'en pouvais plus. Dans ce temps, c'était la mode, on voulait toujours en faire plus. Celui qui avait la force de porter cinquante kilos en portait soixante-quinze.

1. **Glaner** : ramasser les épis restés après l'enlèvement de la moisson.

Mon père avait payé sa faucheuse-lieuse mille francs. Avec elle, il économisait quatre ouvriers par moisson, quatre cents francs sans compter la nourriture. Surtout qu'à ce moment-là la main-d'œuvre devenait déjà plus rare.

Pourtant, tout le monde critiquait la faucheuse-lieuse; soi-disant, on coupait l'ouvrage aux moissonneurs qui venaient. Et puis les charretiers ne connaissaient que leurs charrues, ils ne voulaient pas s'occuper des machines. Dans les fermes, il n'y avait même pas une clef anglaise. Ce sont les jeunes de nos âges qui ont essayé de comprendre.

Dans ces années-là, on était regardant à un épi, et les autres cultivateurs qui voyaient la faucheuse-lieuse disaient :

— Je ne veux pas une machine comme ça, elle gaspille le grain.

Quand même, tout doucement, il y en a d'autres qui en ont acheté.

3 Mon père m'a payé un vélo pour cent vingt-cinq francs : j'allais à Chartres avec Albert Barbet dont la mère habitait la ville. On montait au camp d'aviation. Il y avait peut-être un ou deux avions, les ailes faites avec de la toile et de la colle.

La mère Virginie, une vieille bonne femme, m'avait donné un corbeau. Il causait, il imitait les chiens, les poules, mon père; jusqu'aux gamins du village de Luplanté qui venaient pour le voir. Justement, j'ai perdu mon corbeau la première fois qu'un avion s'est posé sur la commune. Il est venu tellement de monde de partout, avec des charrettes, des bourris, à pied... tellement que mon corbeau s'est sauvé et s'est perdu.

4 Mon père s'agrandissait; il avait trois chevaux et un commis. Je rêvais d'être cultivateur. Je ferais mieux que les autres. Pas en étant plus travailleur : impossible. Mais je rêvais au progrès, aux nouvelles méthodes. Je trouvais que les vieux étaient routiniers [2], qu'ils vivaient seulement comme ils avaient été élevés. Ça ne me convenait pas.

Avec le petit commis de mon père, nous allions chercher des pierres à Saumeray, pour mettre sur les routes; neuf kilomètres aller, neuf kilomètres retour, trois francs cinq sous le mètre cube. On nous appelait « l'attelée jaune » parce qu'on avait trois chevaux jaunes. Je voyais passer des fils de patron, des leggings [3] sur les jambes, de beaux attelages avec de beaux colliers. Oh là, comme c'était beau!... Et nous derrière, pas bien habillés, et ces chevaux maigres...

Je me disais : « Mais enfin, 'Phraïm, faudra que tu t'en sortes. » J'avais ça dans l'idée : « Faut que j'arrive, et puis c'est tout. »

(à suivre)

2. **Routiniers** : les paysans agissaient par routine, selon des habitudes très anciennes, sans rien changer aux idées reçues, aux façons de faire traditionnelles.
3. **Leggings** : mot anglais qui désigne des jambières de cuir.

LECTURE EXPRESSIVE

« Ce sont les jeunes de nos âges qui ont essayé de comprendre ».

- Le jeune 'Phraïm a connu une enfance assez heureuse, surtout par rapport à beaucoup de ses camarades. Quels détails nous l'indiquent?
- A quoi voyons-nous que son père était tenace, entreprenant?
- Comment vous expliquez-vous la résolution finale de 'Phraïm?



3. La fermière

1 Jamais je n'ai empêché 'Phraïm de faire ce qu'il a voulu. Dans les histoires de champs, je lui ai toujours fait confiance; c'était son affaire.

Moi, je m'occupais de la maison, de nos trois filles : Aurore, Éliane et Janine. Je tenais la basse-cour où j'ai élevé jusqu'à deux cents poules, des canards et des dindes. Je soignais les vaches.

L'été je me levais à cinq heures du matin et l'hiver peut-être à cinq heures et demie. J'allais d'abord traire les vaches. Aurore ne voulait pas rester toute seule et elle venait me rejoindre dans l'étable. Je l'entortillais dans sa chemise de nuit et je la couchais dans la paille. Je nettoyais les vaches et puis je les trayais. Après c'était le déjeuner des gosses, leur café au lait et la vaisselle.

2 Aurore était la plus calme; elle aimait lire. Au début, je l'ai aidée un peu pour ses devoirs d'école; mais ensuite c'est elle qui a montré à Éliane, et puis Éliane qui a montré à Janine. Quand Janine était petite, ses deux sœurs lui avaient tant relu l'*Almanach Vermot*, qu'elle savait par cœur, avant de pouvoir lire, ce qu'il y avait écrit au bas de toutes les images...

Dans leur lit, le matin, je donnais à Janine et Éliane des ciseaux. Janine découpait les images des catalogues de magasin. Éliane faisait des robes pour ses poupées, elle habillait aussi les chats et les chiens. Parfois, elle coupait un peu les cheveux de sa sœur.

Éliane a élevé une agnelle au biberon, qui s'appelait Sophie. Elle suivait Éliane comme un chien, entrait dans la maison et mangeait du chocolat et des friandises. Le soir, quand on portait sa soupe au berger dans les champs, Sophie venait avec nous. Mais si on la mettait dans le parc avec les autres brebis, elle ne voulait pas rester, elle avait vite fait de passer la clôture.

Janine avait son pigeon, un petit pigeon bleu tombé du nid, qu'elle avait élevé. Il l'accompagnait dans les champs, partout. Il allait à l'école avec elle et à quatre heures il allait l'attendre pour la sortie.

3 Avec mes trois filles, 'Phraïm, mon père, mon frère Marius, quatre ou cinq compagnons, on arrivait à être une douzaine à table. Je prenais mon ravitaillement à l'épicerie de Saint-Loup, mais presque tout ce qu'on mangeait venait de la ferme : le cochon, les légumes, les pommes de terre. Je faisais du fromage blanc. Une fois par semaine on tuait un lapin et tous les vendredis j'achetais des harengs frais. Pour les fêtes, je cuisais un poulet et le mardi gras, je préparais des roussettes [1], comme des beignets.

On donnait de la farine au boulanger, et il rapportait du pain. Au lieu de tenir des comptes, il taillait des coches dans un petit bout de bois et quand il n'avait plus de farine, on lui en donnait d'autre...

Souvent j'emmenais sa soupe chaude au berger dans les champs. J'allais à pied parce que j'ai jamais su aller à vélo.

Le soir, quand il faisait chaud, au lieu de souper dans la cuisine, les compagnons sortaient les tables dans la cour, on mangeait à la porte de la maison et c'était gai.

4 J'ai toujours fait la lessive de la famille et tous les draps, y compris ceux des compagnons. Je prenais trois matins : un pour mettre tremper, un pour faire bouillir, et le surlendemain j'emmenais mon linge sur une brouette pour le rincer au lavoir. Le dimanche après-midi, je repassais. Ma belle-mère venait ; on causait et j'étais toujours en train de repasser.

Dans les beaux jours, j'aidais aux champs, on échardonnait [2], on fanait, on moissonnait. Ni dans la journée, ni dans la semaine, je ne rêvais de m'asseoir ou d'aller chez les voisines. Henriette Pommeret venait chercher son lait, et Justine aussi, l'autre voisine. Elles causaient un peu pendant que je trayais les vaches, mais je n'avais guère le temps de m'arrêter pour bavarder.

Une fois par an, un cinéma ambulant passait à Saint-Loup. On allait le voir à l'école.

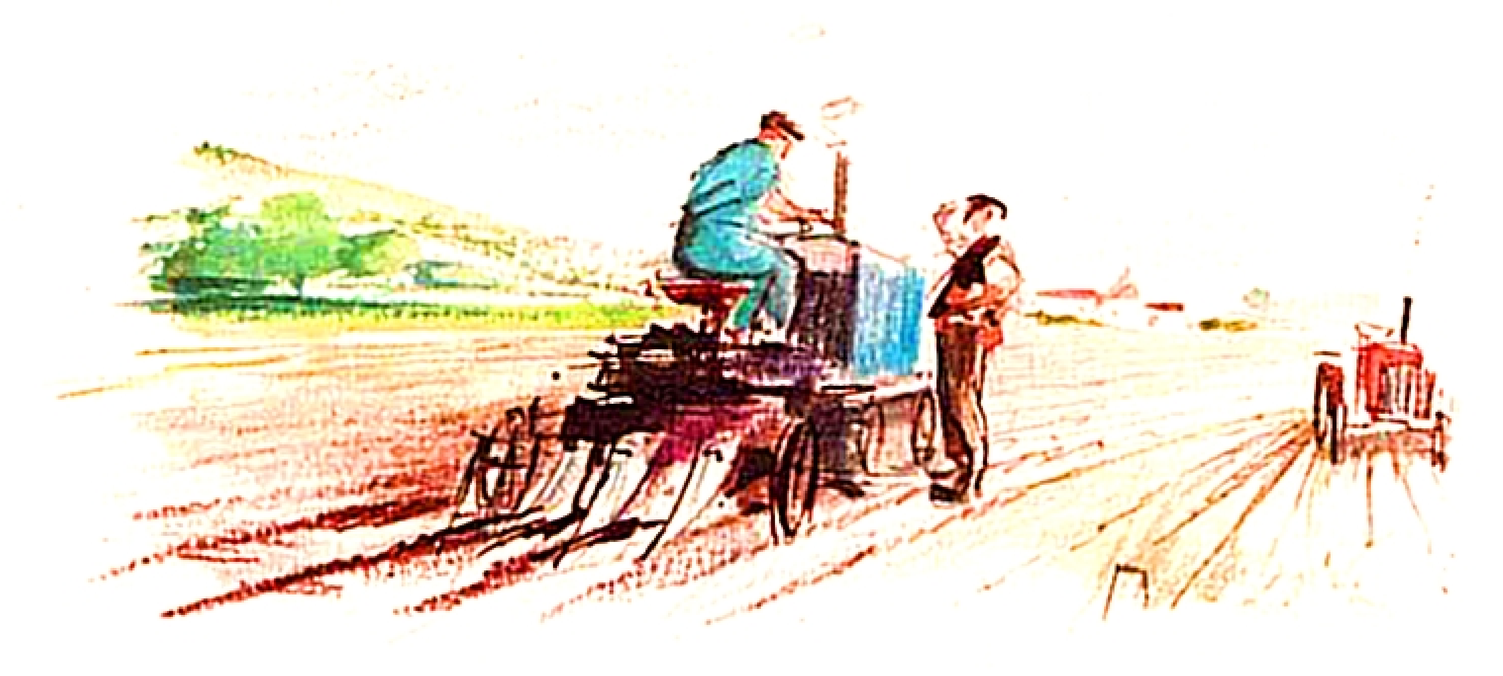
(à suivre)

1. **Roussettes** : sortes de beignets.
2. **On échardonnait** : on enlevait les chardons, plantes dont les feuilles piquent et sont nuisibles aux bonnes cultures.

LECTURE EXPRESSIVE

L'épouse du fermier, mère de famille, responsable de la maison, participant aux travaux des champs, n'a pas moins de mérite que lui.

- Quelles sont les tâches de la fermière?
- Pourquoi pouvons-nous dire qu'elle en parle sans amertume et même avec satisfaction, en ménagère consciencieuse?
- Quels détails gracieux éclairent ce récit?



4. Paysans modernes

1 C'est en 26 que Paul Richer est arrivé à Saint-Loup.

Je le connaissais de loin. Au Bois de Feugères, il travaillait depuis la guerre à la ferme de ses parents, une petite ferme de trente hectares dans un pays où il ne pouvait pas s'agrandir.

Il a pris la ferme de la Bourdinière, deux cents hectares. Quand il s'est amené là, personne ne croyait qu'il pourrait réussir. Le gars qui avait tenu cette ferme était ruiné complètement. La terre était dans un état de chiendent et de chardons indescriptible, tellement que les chevaux ne pouvaient plus labourer. Richer ne trouvait même pas de quoi nourrir ses vaches et il payait des femmes pour qu'elles aillent leur couper de l'herbe le long de la grand'route.

Richer s'en est venu avec un tracteur Mac Cormick, plus puissant que mon Fordson, et une charrue à trois socs. De son pays, il avait amené un conducteur, un gars actif. Jour et nuit, il s'est mis à brasser la terre, toute la terre, les deux cents hectares.

2 Il a ensemencé les champs. Mais voilà que c'était un automne de misère : une invasion de mulots [1] est venue. Rien que des mulots sur la plaine. Ils ont mangé notre blé, ils rongeaient l'écorce des arbres, ils grattaient l'herbe des fossés. Bientôt, sur toute la campagne, on ne voyait plus un brin de vert. Le soir, quand je rentrais, le bruit des mulots qui se sauvaient me faisait peur.

On a creusotté pour qu'ils se noient dans les trous, on a piégé, empoisonné : rien à faire.

Ces mulots, ils ont gaspillé notre semence; tout, tout, tout!

Heureusement ils sont morts à la fin de l'hiver. Au printemps, on a rebrassé nos terres, semé de l'orge et on a eu une bonne récolte.

Mais cet automne-là, Richer a demandé à son propriétaire de ne le payer que l'année d'après; les mulots lui avaient mangé son bénéfice. Ce n'est pas ça qui l'a arrêté parce que c'était un tenace.

1. **Mulots** : petits rongeurs, comparables aux souris.

3 Richer avait trois ans de plus que moi; c'était un homme marié et père d'un petit garçon. Je le rencontrais à la forge ou chez le charron. Comme on était les seuls de Saint-Loup avec un tracteur, on a commencé par parler machine, et puis engrais, et culture. J'allais le voir, et puis il venait me voir. En travaillant, on devenait des amis.

Il était bricoleur. Comme nos tracteurs roulaient au pétrole, à vingt sous le litre, il avait combiné de marcher au fuel domestique qui valait cinq sous. Il m'a aidé à transformer mon Fordson.

Durant des heures, on discutait. On se montrait nos champs. Les journaux parlaient d'engrais. On faisait des expériences sur des parcelles témoins [2]. Pour les résultats, pas besoin de cahiers : les unités d'acide phosphorique, la potasse, on avait ça dans la tête. On en causait des nuits entières. Richer avait une Citroën, une B 2. Tous les ans, il m'emmenait à Paris au Salon. On visitait les fermes expérimentales. On étudiait les cultures dans tous les coins du département. On s'intéressait aux expériences des autres.

Richer, je le reconnais, il était plus fort que moi. J'ai copié sur lui. Je voyais que je pouvais avoir confiance, rien qu'à regarder ses récoltes. Lui, il aimait donner des conseils et moi, j'en avais besoin.

Par exemple, les vieux ne labouraient jamais à plus de dix centimètres. Bien sûr, avec seulement du fumier, ils ne pouvaient pas fertiliser plus creux que cela. Mais avec Rocher, on s'est mis à labourer à vingt centimètres en ajoutant de l'engrais. Les gens nous croyaient fous.

4 Aussi, petit à petit, il a supprimé ses jachères [3]. On s'est mis à faire de la betterave à graines, des petits pois, des haricots, toutes sortes de cultures secondaires [4]. Richer a révolutionné le coin. Pour l'équipement mécanique, il était le plus fort de l'Eure-et-Loir...

Tant il les faisait marcher, Paul Richer a usé deux tracteurs en trois ans. En 1931, il a acheté un tracteur à chenilles qui tirait cinq socs. C'était un Mac Cormick de soixante-quinze mille francs : plus cher qu'une ferme! Cette fois encore, les gens l'ont cru fou. Le tracteur a été livré le jour de la Saint-Jean. La veille, les trois charretiers de Richer ont emmené ses neufs chevaux chez le marchand et quand ils sont revenus, il leur a donné congé.

Il avait vendu ses vaches et ses moutons, il se débarrassait de tous les animaux de sa ferme. Moi, j'aimais trop les bêtes. »

Ephraïm GRENADOU - Alain PRÉVOST, « Grenadou paysan français ». *Éd. du Seuil.*

2. **Parcelles témoins** : espaces de terre, soignés de façon spéciale et dont le rendement est ensuite comparé à celui de l'ensemble du terrain.
3. **Jachères** : terres que l'on ne cultive pas momentanément.
4. **Cultures secondaires** : qui ne sont pas les principales cultures comme le sont le blé, la pomme de terre...

LECTURE EXPRESSIVE

Les paysans modernes savent travailler durement, perfectionner leur outillage et leurs méthodes, enrichir leur expérience, pratiquer une solidarité amicale.

- Quelles preuves avons-nous de la ténacité, de l'intelligence de ces paysans?
- Comment nous est donnée l'impression de progrès lents et constants, d'une véritable réussite?
- Quels sentiments éprouve Grenadou pour Paul Richer?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

LA VIE A LA CAMPAGNE

1. Depuis des siècles et des siècles, on laboure, on sème, on moissonne, on trait des vaches. Mais, depuis quelques années, les procédés ont changé pour ces travaux. En quoi consistent les changements?

2. Pourquoi la vie du cultivateur est-elle souvent pénible et absorbante? Le nombre des paysans diminue en France tous les ans. Pour quelles raisons?

3. Pourquoi, malgré tout, le paysan est-il très souvent attaché à sa terre et à son travail?

4. La vie, le travail ne sont pas les mêmes sur une petite propriété et sur une grande exploitation. Quelles sont les différences?

5. Peu à peu les cultivateurs se groupent, s'entendent pour travailler et vivre dans de meilleures conditions. Donnez quelques exemples précis.

6. Le métier de cultivateur s'apprendra de plus en plus dans des écoles spécialisées. Pourquoi?

7. Comment voyez-vous le travail de la « fermière » dans une exploitation de moyenne importance?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Ah ! nous avions aussi de bons moments : les promenades du dimanche, les voyages à Chartres, la Saint-André... »** Qu'est-ce qui laisse penser qu'il y avait peut-être d'autres bons moments? *Évoquez, de cette façon, les quelques souvenirs agréables d'une période pénible de votre existence en commençant par : Ah! j'avais aussi de bons moments.*
Convalescence... — Travail pendant les vacances... — Période de mauvais temps...

2. **« Il est venu tellement de monde de partout, avec des charrettes, des bourris, à pied... tellement que mon corbeau s'est sauvé. »**
L'expression « tellement... tellement que... » introduit la conséquence des faits énoncés dans la première partie de la phrase. *En utilisant cette expression, dites :* comment la souris a pu sortir du piège — comment la rivière a débordé — comment vous avez obtenu le jouet que vous désiriez.

3. Dans le texte « Enfance paysanne au début du siècle », trouvez le paragraphe où Grenadou évoque, à propos d'un spectacle, les exploits de Buffalo Bill. Qu'est-ce qui prouve que ce fut un spectacle mémorable? Trois parties de ce spectacle ont frappé l'imagination de l'enfant; lesquelles? *Donnez-leur un titre. Prouvez que le spectacle a intéressé tout le monde.*
Évoquez, de la même façon, un spectacle (cirque, foire, etc.) qui vous a plu.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Un vieil homme ou une vieille femme de la campagne vous a raconté ses souvenirs d'enfance. *Essayez de les reproduire fidèlement.*

2. Un exploitant agricole et un ouvrier spécialisé discutent, sans parti-pris, des avantages et des inconvénients de leur travail. *Faites-les dialoguer.*

3. *Décrivez une ferme et une exploitation (bâtiments, équipements, maison d'habitation, champs et prés) que l'on pourrait raisonnablement qualifier de « modèles. »*

4. « Tu m'amuses, proteste le vieux Victor, ce n'est pas dans les écoles que l'on apprend à travailler la terre.
— Mais si, grand-père, lui répond Bertrand. » *Et Bertrand continue, en donnant ses arguments.*



La vie à Paris vue par un humoriste

1. " La boutique pas chère "

Un père raconte à son fils la mésaventure dont a souffert son portefeuille.

Nous étions devant les magasins. Soudain je me suis retrouvé à l'intérieur de « la-boutique-pas-chère-que-Jeanine-m'a-recommandée ». Il n'était pas question d'acheter. « Juste un coup d'œil, tu comprends? Pour voir ce qui se fait. »

Seulement, la vendeuse était là... A peine avions-nous franchi le seuil qu'elle s'était déjà placée de façon à nous couper la retraite. Elle était avenante et sûre d'elle. Je me tins prudemment à l'écart.

— Le petit ensemble, là, dans la vitrine, combien? demanda ta maman.

— Ravissant, n'est-ce pas, Madame? Vous faites un combien?

— Un quarante [1].

— Eh bien, vous avez de la chance! C'est un modèle de Carmina. Un quarante, précisément. Tout à fait ce qu'il vous faut. Réussi, n'est-ce pas?

— Très joli, oui. Combien?

— Attendez, on va vous le sortir.

— Ne vous dérangez pas, madame. Je voulais en connaître le prix.

— Mais oui... Georgette, mon petit, l'ensemble uni, s'il vous plaît... Vous avez remarqué, madame, combien c'est à la fois jeune, raffiné,... spirituel même...

La jeune apprentie vendeuse est déjà dans la vitrine. Si j'en juge par les précautions qu'elle prend, ce vêtement ne fera pas d'usage, il ne sera pas solide.

— Vous voyez? La guimpe de mousseline sable [2], à col drapé... avec les poignets assortis... C'est d'un chic fou!... Et comme c'est mousseux!... Ça vous ira à ravir... Surtout que vous avez un corps de jeune fille... Et avec des cheveux blonds naturels, encore! Vous allez avoir un succès fou, là-dedans!...

— Vous croyez? Il est vrai que les tons pastel [3]...

1. **Un quarante** : une taille, une pointure quarante lorsqu'il s'agit d'un vêtement. C'est celle d'une femme mince, assez petite.
2. **Mousseline sable** : tissu très fin, d'un beige gris.
3. **Tons pastel** : tons adoucis, tendres.

2 Ta mère a les yeux noyés de rêve. Elle s'applique la jupe à la taille. Elle hanche devant le miroir... Je tousse discrètement. Elle redescend sur terre.

— Combien? dit-elle.

— Eh bien, pour l'ensemble il faut compter... Oh! c'est fantastique ce qu'il vous va comme couleur!... Une occasion à saisir... Un Carmina, vous pensez!... Et rien d'exagéré. Eheucent quatre-vingt-dix francs.

— Deux cents?

— Oh! Madame! Un Carmina, voyons! Six cents.

— Carmina, évidemment...

— Et encore, chez Carmina, ils vous le feraient mille. Mais moi, n'est-ce pas, je m'arrange... Nous n'avons pas les mêmes frais...

— Qu'est-ce que tu en penses, chéri?

Je bredouille quelque chose où l'on peut distinguer le mot « folie ». La vendeuse me voit pâle et haletant. Elle m'attaque, toute sourires. Ce que j'ai de la chance avec une femme au goût si sûr! Elle est allée droit à ce qui la mettait en valeur... Les tons pastel, pour les blondes, n'est-ce pas, c'est inouï! Comme cet ensemble l'éclaire tout entière! C'est fantastique! D'ailleurs, il a l'air de faire six cents, mais en réalité...

— En réalité, il fait six cent quatre-vingt-dix.

— En réalité, c'est un bon placement. Ça fait à la fois tailleur et robe. A tout bien regarder, Madame va avoir deux numéros pour le prix d'un seul...

3 Ta mère a passé la chose à six cent quatre-vingt-dix. La vendeuse et l'apprentie vendeuse évoluent autour d'elle. Non, non, ce n'est pas trop long, c'est juste bien... Il est vrai qu'avec de si jolies jambes! A la place du mari, elles feraient des folies pour elles! D'ailleurs, est-ce une folie? Pour un Carmina, c'est plus que raisonnable... Ça se lave, ne se repasse pas, ne se tache pas, c'est indéchirable, indéformable, indémaillable, chaud et frais, classique et nouveau... Cela fait à la fois l'automne avec un trois quarts, l'hiver avec un manteau et les beaux jours avec un collier...

Ta maman me regarde avec des yeux suppliants. La vendeuse parle, parle, parle... Madame est si jolie, là-dedans... Un Carmina, pensez! Je suis déjà dans le brouillard. Les oreilles me tintent. Je ne vois plus que de gentils sourires. Je suis heureux d'avoir une femme aussi exceptionnelle, si parfaite en tous points, heureux que la vendeuse et l'apprentie vendeuse soient heureuses, Carmina doit être heureuse également dans sa carminière... Nous nageons dans le bonheur...

Je marche en somnambule [4]. J'ai la tête pleine d'oiseaux et de mélodies. Ta mère me baise la joue... Ça me réveille... Nous sommes dans la rue. Ah! je tâte mon portefeuille... Trop tard.

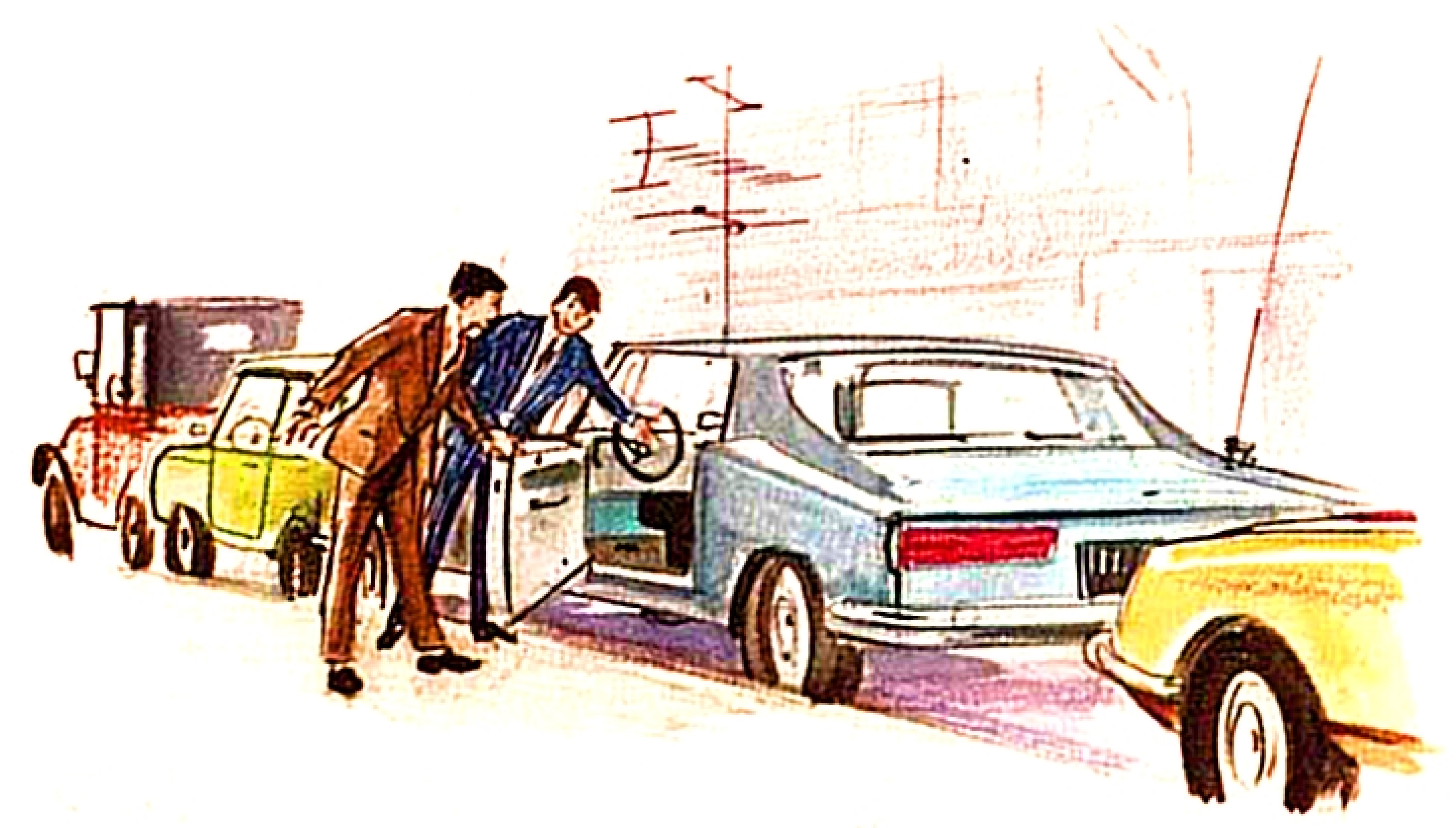
(à suivre)

4. **En somnambule** : un somnambule est une personne qui, la nuit, marche et agit sans se réveiller.

LECTURE EXPRESSIVE

« Les oreilles me tintent. Je ne vois plus que de gentils sourires. Je suis heureux d'avoir une femme aussi exceptionnelle, aussi parfaite en tous points, heureux que la vendeuse et l'apprentie vendeuse soient heureuses... Nous nageons dans le bonheur ».

- La maman paraît se laisser convaincre, peu à peu, comme malgré elle. Qu'en pensez-vous?
- Comment la vendeuse se montre-t-elle d'une habileté presque diabolique? Citez ses principaux arguments.
- Quels passages vous amusent particulièrement? Que pensez-vous de ce mari et de sa mésaventure?



2. La belle américaine

1 Mon propos n'est nullement de médire des automobiles. Même ces léviathans [1] américains peuvent être d'un grand secours si on les utilise correctement.

La preuve m'en fut fournie par Bernard quand, pour la première fois, j'allai le voir au fond de son impasse. Je le crus converti à la voiture, car il me parla de sa nouvelle américaine avec des larmes dans la voix; ses yeux s'embuèrent d'émotion tandis qu'il en vantait les perfections. Il tint à me la présenter tout de suite. C'était la meilleure affaire de sa vie. Il me mena devant sa porte et me désigna du doigt une colossale locomotive couverte de chromes qui étincelaient dans le rose bonbon de la carrosserie. Il me montra tout bien en détail, en tournant autour de la voiture, tapotant les portières et caressant les ailes.

Un de ses clients lui avait vendu ce brontosaure [2] pour une bouchée de pain parce qu'il n'arrivait à payer ni l'essence, ni les contraventions nécessaires à faire rouler ce monstre. Pour le nettoyer, Bernard utilisait un tas de peaux, de liquides, d'éponges, de cirages et de brosses dont il avait encombré plus de la moitié du coffre arrière. Quand il l'ouvrit, je vis que le reste de la vaste caisse était rempli de disques de musique classique.

A la fin, il pénétra dans la voiture et m'y fit monter aussi. Je crus que nous allions partir tout de suite, mais d'abord il désigna quantité de cadrans, m'expliqua leur utilité, pourquoi on était si bien assis sur les coussins et combien aisément on pouvait manœuvrer les glaces et les faire monter et descendre en appuyant sur des boutons. Ensuite il me montra les cendriers, les ventilateurs, le chauffage, l'allume-cigare, le lave-glace automatique, comment les sièges s'avançaient, se couchaient ou se reculaient seuls, et nombre d'autres merveilles. Et quand j'eus tout bien vu, il ouvrit la portière et sortit.

1. **Léviathan** : monstre gigantesque.
2. **Brontosaure** : énorme reptile des temps très anciens.

— Allez, fit-il, on y va.

— Dis donc, lui dis-je, c'est toi qui conduis, pas moi!

— Conduire? Conduire quoi?

— Eh bien, ta voiture!

— Tu es fou? On prend le métro !... Si je décolle du trottoir, je ne retrouverai jamais ma place au fond de l'impasse. J'ai mis deux mois à l'avoir, cette place! J'y suis, j'y reste! D'ailleurs, pourquoi la bouger? C'est mon salon de musique.

2 Comme je comprenais mal, il m'expliqua patiemment qu'on ne pouvait pas rouler en voiture dans Paris, surtout avec une belle voiture comme la sienne. Habitant une maison particulièrement sonore, il avait été au désespoir de ne pas pouvoir s'offrir une séance de musique qui ne fût accompagnée de bruits de chasse d'eau, de criailleries ménagères ou de galopades dans les escaliers. C'est ce qui lui avait donné l'idée d'acheter l'américaine.

— Mon cher, cette voiture est insonorisée à la perfection. La rue est moins bruyante que la maison. Je suis sur mes coussins comme un roi sur son trône, l'appareil de radio est admirable, le son parfait, et j'ai branché là-dessus un pick-up dont tu vas me dire des nouvelles. Entre dans la voiture.

J'y entrai. Il alla chercher un disque dans le coffre, vint s'installer à mes côtés, ouvrit un électrophone qui se trouvait sur une partie du siège arrière, y plaça le disque, tira les rideaux pour nous isoler des possibles indiscrets, et le concert commença... J'ai rarement entendu un quatuor de Beethoven dans de meilleures conditions. Une légère brise, sortie de je ne sais quel ventilateur, nous caressait. Nous étions seuls dans un auditorium [3] de rêve et les instruments sonnaient excellemment.

3 — Félicitations, lui dis-je quand ce fut fini. C'est une idée de génie!

— Sans fausse modestie, je la crois telle. Et de plus, elle est économique. Pour insonoriser ainsi une pièce de chez moi — et je n'en ai pas trop — il m'aurait fallu dépenser au bas mot trois mille francs. Les appareils, éclairages, tapis, m'en auraient coûté quatre fois autant. Un air conditionné [4] comme celui de cette voiture n'est pas bon marché non plus et des fauteuils de cette qualité auraient terminé ma ruine. Or, le tout me revient à mille francs et j'ai ajouté à mon appartement une pièce qu'aucune agence n'aurait pu me procurer. Non, vois-tu, la voiture américaine peut tout donner. Tout. Seulement il faut savoir l'utiliser. L'erreur que commettent les gens, c'est d'essayer de se déplacer avec!

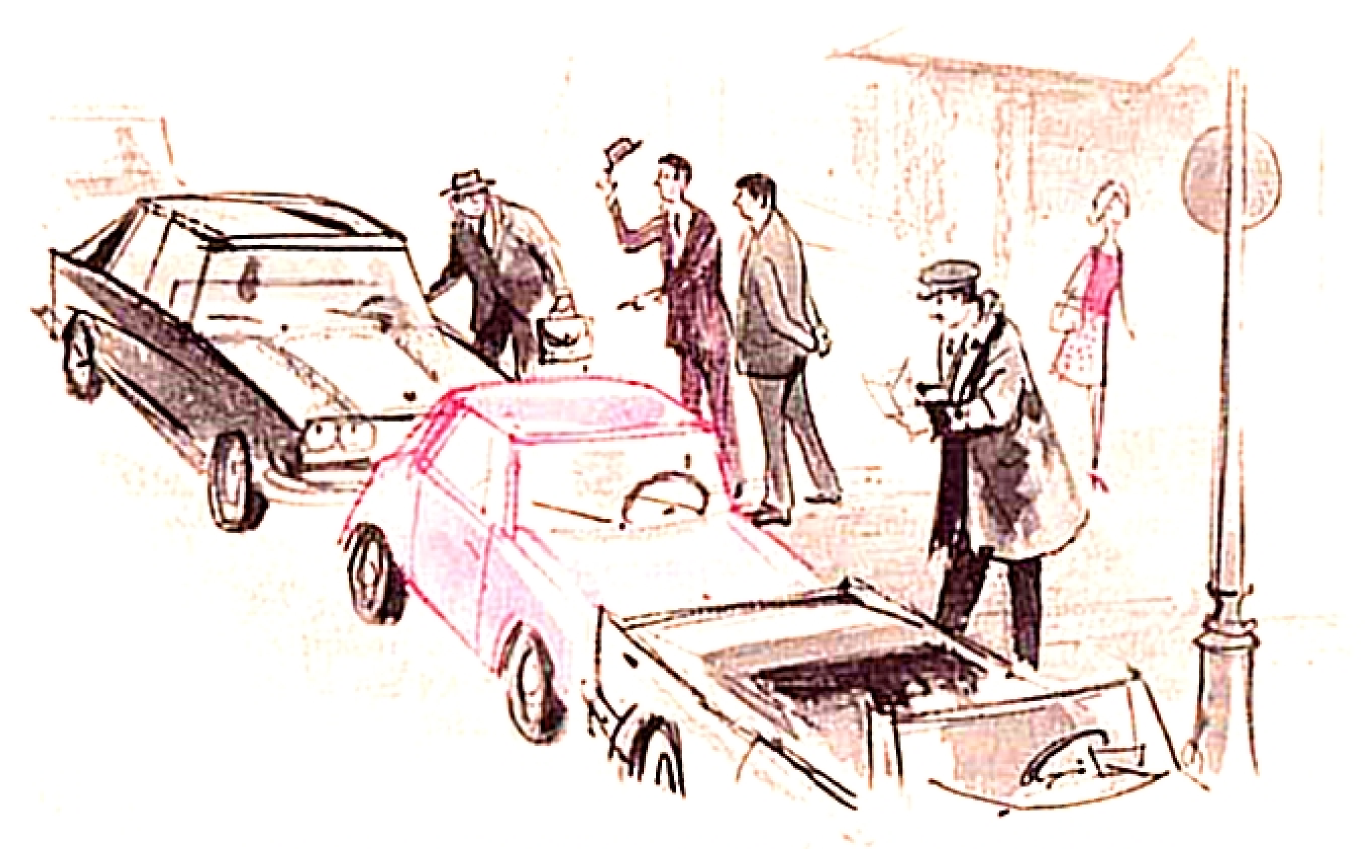
(à suivre)

3. **Auditorium :** local aménagé pour permettre une très bonne audition.
4. **Air conditionné :** air maintenu, grâce à divers appareils, à une température très agréable.

LECTURE EXPRESSIVE

« La voiture américaine peut tout donner. Tout. Seulement il faut savoir l'utiliser. L'erreur que commettent les gens, c'est d'essayer de se déplacer avec ».

- Qu'a de singulier cette belle « américaine »?
- Quelques phrases, marquant le tournant du récit, expriment la surprise de l'auteur et l'indignation comique de Bernard. Lesquelles?
- Quels passages nous montrent Bernard très fier de sa voiture, et encore plus fier de l'usage qu'il en fait?
- Cette histoire amusante vous paraît-elle vraie? Cependant elle illustre quelques vérités indiscutables. Lesquelles?



3. Le meilleur moyen de transport

Bernard prétend qu'il peut se faire transporter à son gré dans Paris par des automobilistes. Il va le démontrer à son ami.

1 Le jour suivant, j'arrivai dix minutes avant l'heure convenue tant j'étais impatient de voir comment Bernard allait s'y prendre. Il fut exact et vint à moi en se frottant les mains.

— Eh bien! cria-t-il en désignant le trafic, crois-tu qu'il en passe des voitures? Pourquoi diable irions-nous en ajouter, alors qu'il est si facile d'en prendre une?

— Dis donc, fis-je, alarmé, tu n'as tout de même pas l'intention d'en voler?

— Fichtre non! Il faudrait la conduire. Au lieu de dire des sottises, observe bien ma...

A ce moment, un monsieur s'approcha de la voiture qui se trouvait devant nous. Manifestement c'en était le propriétaire, car il tirait ses clefs de sa poche.

— Attention! me dit Bernard à mi-voix. Voici notre chauffeur. Où veux-tu aller?

— Musée du Louvre.

— C'est dans la poche!... Belle machine, n'est-ce pas? continua-t-il en élevant le ton pour être entendu de l'automobiliste. A mon avis, à l'indice de performances [1] et compte tenu du prix, c'est ce qu'il y a de mieux sur le marché.

2 Le monsieur eut un sourire de contentement. Bernard s'approcha de lui :

— Je suis navré de vous déranger, monsieur, mais comme je le disais à mon compagnon...

— Vous ne me dérangez pas du tout, répondit le monsieur.

— Si, si! Vous êtes peut-être pressé...

1. **Indice de performance** : les meilleurs résultats d'une voiture en vitesse, en maniabilité, en stabilité par rapport à sa puissance.

— Mon Dieu... Bah! On a toujours un moment pour parler voitures.

— Je le crois aussi. Voyez-vous, j'ai entendu sur ce modèle des bruits qui se contredisent. Naturellement, les vendeurs m'en disent le plus grand bien... Ce que j'aimerais, c'est avoir l'opinion d'un amateur éclairé, comme vous.

La phrase atteignit son but. La figure de l'amateur éclairé s'éclaira et l'homme commença de vanter les mérites de sa voiture. Je suis bien incapable de reproduire leur conversation. Le principal de mes connaissances en matière automobile me vient de ces opuscules [2] que le constructeur fournit aux acheteurs... Mais Bernard et le monsieur avaient l'air très informés. Ils parlèrent de course de piston, taux de compression, démarrages foudroyants, tenue de route, freinage... Bernard me prenait à témoin que c'était trop beau, trop inconcevablement merveilleux. Je hochais la tête d'un air entendu et m'abstenais de commentaires.

Enfin, ils en arrivèrent à la suspension [3].

— Pour moi, dit Bernard, la suspension parfaite n'a pas encore été trouvée.

Le monsieur était d'un avis différent. La suspension parfaite était trouvée. Et c'était précisément celle de sa voiture. A l'entendre, on s'y sentait aussi à l'aise que les anges sur les nuages. Pour Bernard, cela paraissait incroyable. Cette réputation lui semblait surfaite. Le monsieur se piqua au jeu.

3 — Je vais à Neuilly, dit-il. Voulez-vous venir avec moi? J'aimerais vous convaincre.

Bernard répondit que rien ne lui aurait fait plus plaisir. Malheureusement, il avait rendez-vous au Louvre avec le conservateur des antiquités égyptiennes. Ah! si le monsieur avait été dans la direction du Louvre...

— Venez donc jusqu'à Neuilly. J'aimerais que vous essayiez ma suspension. Il y a un métro direct pour le Louvre...

Mais Bernard demeura inflexible. Les momies ne pouvaient attendre. Il le regrettait d'autant plus que l'on affirmait partout que pour conduire ce genre de voitures il fallait un as du volant. Alors, le monsieur ne put résister.

— Allez, c'est dit. Je vous conduis au Louvre. Vous allez voir cette suspension!...

— Il m'a fallu à peine dix minutes pour mener notre chauffeur à maturité, me dit Bernard quand nous fûmes rendus au Louvre. Si nous avions eu une voiture à nous, il nous aurait fallu le double de temps rien que pour trouver où nous garer. Es-tu convaincu, et la voiture des autres n'est-elle pas le meilleur moyen de transport!

(à suivre)

2. **Opuscule** : petit ouvrage, livret.
3. **Suspension** : dispositif qui amortit les cahots.

LECTURE EXPRESSIVE

« La voiture des autres n'est-elle pas le meilleur moyen de transport »?

- Que se propose Bernard?
- Relisez ses propos. Qu'y a-t-il d'habile dans ses flatteries? Il fait deux réserves, encore plus habiles, et qui se révèlent décisives. Lesquelles?
- Bernard triomphe. Que pensez-vous de son procédé? Et de toute la scène?



4. Provincial et Parisien

1 Quantité de bruits stupides courent sur la sottise des paysans. En réalité, leur bon sens nous juge en un tour de main et ce qu'ils trouvent de plus remarquable chez le Parisien, c'est la bêtise.

J'en ai fait l'expérience. Du côté de nos parents Larinet, nous avons un cousin auvergnat, Gustave, qui fait dans le bétail et la culture. C'est un grand diable de cinquante ans, moustachu, chevelu, haut en couleurs [1] et qui pèse les choses avec une logique désarmante.

Venu à Paris pour je ne sais quelle exposition agricole, il me téléphona. Je quittai ma banlieue et m'en fus le voir. C'était sa première visite à la capitale et il paraissait ravi d'en respirer l'air. Je le promenai de long en large et lui montrai avec fierté les chefs-d'œuvre architecturaux de nos rois. Je ne peux pas dire que ça l'ait beaucoup impressionné. Il allait par les rues, hochant la tête, observant les Parisiens, et son visage se plissait de rire comme s'il contemplait les singes du zoo sur leur rocher. Il me posait des questions auxquelles je ne pouvais répondre.

— Pourquoi Paris se termine-t-il au milieu de la marée des maisons ?

— Euh... Eh bien, jadis... Enfin je veux dire que Paris ne peut pas englober les communes qu'elle touche...

— Non ? Et Montmartre ? Chaillot ? Vaugirard [2] ? Pas englobées peut-être ? Cousin, le début d'une ville est là où il y a des maisons et sa fin là où il n'y en a plus...

Puisque nous ne pouvions plus arrêter nos voitures, pourquoi, sur deux rues, une ne servait-elle pas de garage et l'autre à circuler ? Pourquoi bâtissions-nous encore d'énormes immeubles qui n'étaient pas sur pilotis, alors que, dessous, nous pourrions loger les autos de tous les locataires ? Pourquoi n'y avait-il pas de sièges dans nos musées ?

2 Ne sachant par quel bout prendre cet invulnérable logicien, je le menai dans un grand magasin qui est un modèle d'ordre et de méthode. Une centaine de Parisiennes s'y déchiraient pour des chiffons qu'elles s'arrachaient en criant : « Soldes ! Soldes ! ». Il en parut ravi, se frotta les mains et dit : « Ça commence bien ! Allez, on y va ! » Il s'enquit de toile jaune. Le vendeur répondit que nous en aurions au quatrième étage, mais conseilla de demander au liftier [3].

1. **Haut en couleurs** : pittoresque, curieux et amusant.
2. **Vaugirard** : ancien village qui, comme les précédents, a été absorbé par Paris.
3. **Liftier** : préposé à l'ascenseur, dans les grands immeubles.

— Et où vais-je trouver le liftier?

— Mais dans l'ascenseur, monsieur. C'est son métier.

A part le préposé au gouvernement de la machine, il n'y avait dans l'ascenseur qu'un monsieur sévèrement chapeauté. Gustave lui demanda s'il était le liftier. Le monsieur haussa les épaules. Je réparai le malentendu et Gustave se tourna vers l'homme en uniforme :

— Excusez-moi, monsieur le liftier, je vous avais pris pour le garçon d'ascenseur!

Bien entendu, il n'y avait pas de toile jaune au quatrième étage. On nous renvoya au rez-de-chaussée, d'où on nous réexpédia là d'où nous venions, à la grande joie de Gustave qui jubilait : « Sacrés Parisiens, va! »

3 Renonçant à sa toile, il s'arrêta devant un démonstrateur. Au moyen d'un piston en matière plastique, ce personnage montait d'admirables mayonnaises en un tour de main. Gustave lui emprunta l'appareil magique et, au milieu d'un attroupement considérable, se mit en devoir de l'essayer. Il rata magnifiquement.

— J'en étais sûr! dit-il. Sacrés Parisiens!

Plus loin, comme un vendeur essayait en vain de déchirer un bas en le perçant d'un clou et en le tirant de haut en bas, Gustave détacha une épingle de son revers de veston et, en frottant le bas de droite à gauche, le sépara en deux moitiés inégales, au grand rire de l'assistance.

Il s'esclaffa devant l'escalator, prétendant que dans le métro cela s'appelait un escalier mécanique, et resta songeur devant un comptoir où six dames se laissaient tartiner le visage d'une boue noirâtre et croûteuse. Les prospectus répandus affirmaient que la beauté n'avait pas d'âge et que cette bouillabaisse permettrait aux vieilles de rayonner dans une plénitude de merveilleuse joliesse. Il partit d'un petit rire sec :

— La beauté n'a pas d'âge? Sacrés Parisiens, va!

4 Désespérant de trouver chose à son goût, je l'emmenai. Dans la rue, les gens se hâtaient follement. Deux voitures vinrent à se cogner. La foule les entoura et s'installa pour écouter les conducteurs manier l'invective.

— Sacrés Parisiens! Ils étaient pressés, les voilà qui disposent de tout leur temps.

Tout ce qu'il vit fut occasion à de semblables critiques. La préparation des fêtes de fin d'année lui fournit une belle occasion de s'amuser à nos dépens. Nous étions en novembre et déjà les façades se couvraient d'illuminations, de feuillages, de rubans.

— Sacrés Parisiens, va! Pour moi, Noël commence à montrer le bout de son nez aux environs du 20 décembre...

Ce diable de paysan aurait fini par troubler mes certitudes s'il n'était retourné à ses bœufs.

Randal LEMOINE, « Le baiser chinois ». *Éd. Calmann-Lévy.*

LECTURE EXPRESSIVE

« Ce diable de paysan aurait fini par troubler mes certitudes s'il n'était retourné à ses bœufs ».

- Quelle exclamation revient souvent dans les propos du cousin de province? Est-elle flatteuse ou moqueuse? Vous paraît-elle justifiée? Pourquoi?
- Quelles scènes soulignent la simplicité du provincial, son bon sens, son ironie?
- Une courte phrase peut exprimer plusieurs sentiments, assez complexes. Essayez de voir ce que pense le cousin de Paris, d'après la dernière phrase du texte.

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

LA GRANDE VILLE

1. Que voit-on dans une grande ville, que l'on ne voit pas — ou que l'on voit rarement — dans un village?
2. Quels sont les inconvénients et les avantages de la vie dans une grande ville?
3. Comment la ville est-elle illuminée et décorée au moment de certaines fêtes?
4. Pourquoi peut-on dire que certaines boutiques provoquent des tentations?
5. Maman veut faire des achats et vous l'accompagnez. Préférez-vous aller dans un grand magasin ou dans de petites boutiques? Pourquoi?
6. Quelles sont les causes de certaines difficultés de circulation dans les grandes villes? Que fait-on pour tenter d'y remédier?
7. Aimez-vous circuler dans les rues animées d'une grande ville? Pourquoi?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. La vendeuse s'empresse : « **A peine avions-nous franchi le seuil qu'elle s'était déjà placée de façon à nous couper la retraite.** »
L'expression « à peine... que... » sert à marquer la rapidité d'une action par rapport à une autre. *Exprimez, à votre tour, la rapidité :*
De la petite fille qui ouvre la porte à son père — Du gardien qui arrête le ballon sur « penalty » — Du passant rattrapant une vieille dame qui perd l'équilibre...

2. **« Il alla chercher un disque dans le coffre, vint s'installer à mes côtés, ouvrit un électrophone qui se trouvait sur une partie du siège arrière, y plaça le disque, tira les rideaux pour nous isoler des possibles indiscrets et le concert commença... »**
Cette suite d'actions bien déterminées, énumérées dans l'ordre chronologique, donne une impression de méthode, de sûreté dans les gestes. *Imitez cette phrase pour décrire les gestes méthodiques :* du médecin pansant un blessé — de grand-mère faisant des confitures — de Fred nettoyant sa bicyclette.

3. Dans le premier paragraphe du texte « La belle américaine », Bernard présente sa voiture à son ami. Quelles expressions révèlent sa passion? Quels détails le confirment? *Inspirez-vous de ce paragraphe pour présenter un objet (jouet, électrophone...) que vous aimez beaucoup.*

4. *Résumez en huit ou dix lignes le texte* « Le meilleur moyen de transport ». N'oubliez pas l'idée générale : comment Bernard s'y prendra-t-il pour se faire transporter gratuitement?

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Maman va vous acheter un vêtement (lequel?). Vous l'accompagnez (où?). *Décrivez rapidement ce que vous voyez.* Que fait le vendeur ou la vendeuse? Que dit maman? Que dites-vous? *Racontez la scène.*
2. M. Dupont, très fier de son automobile, dit à son voisin pourquoi il en est si content. *Faites-le parler.*
3. *Décrivez un incident de circulation dans une grande ville.*
4. Geneviève habite Paris. Sa cousine Thérèse, qui habite la campagne, vient pour la première fois passer huit jours à Paris. Le soir de son arrivée, les deux cousines établissent un programme de visites et de promenades. *Quel est ce programme ?*



Les chevaliers du stade

1. Le rendez-vous d'Helsinki

Le décathlon est un ensemble de dix épreuves : courses de 100 mètres, de 400 mètres, de 1 500 mètres et de 110 mètres haies ; sauts en hauteur, en longueur et à la perche ; lancers du poids, du javelot et du disque. Il se dispute pendant deux jours et chaque épreuve donne droit à un certain nombre de points comptés de 0 à 1 000.
Aux Jeux Olympiques de Londres, en 1948, le Français Heinrich a été battu par l'Américain Mathias. Ils se retrouveront en 1952 à Helsinki (Finlande).

Patiemment, l'Alsacien entreprend de combler ses lacunes. Il s'entraîne inlassablement à lancer le javelot et le disque, consacre de longues séances, en compagnie de son ami Breitmann, l'excellent sauteur à la perche, à perfectionner sa technique dans cette spécialité. Peu à peu, ses performances s'améliorent.

Mais, pour gagner un décathlon olympique, une technique excellente ne suffit pas. L'expérience de Londres a appris à Heinrich que cette épreuve épuisante exigeait avant tout un moral sans faiblesse.

Conserver son sang-froid pendant deux journées épuisantes de lutte représentant près de vingt heures de compétition, ne pas se laisser gagner par l'énervement durant les attentes interminables entre les essais ou par le découragement après certaines performances médiocres, savoir ne pas jeter trop tôt toutes ses forces dans la bataille, demeurer impassible malgré les faux départs, les erreurs d'arbitrage, les caprices du vent ou de la pluie, ne pas se laisser griser par les encouragements, ni démoraliser par les remarques, tout cela demande une maîtrise de soi presque inhumaine.

Il faut compter aussi avec l'ambiance si spéciale des Jeux Olympiques, qui prive de leurs moyens tant de champions éprouvés. Heinrich garde un souvenir atroce des cinq nuits qui, à Londres, précédèrent le décathlon. Il ne parvenait pas à trouver le sommeil, et quand enfin il s'endormait, c'était pour avoir encore devant les yeux la pelouse et les pistes de Wembley et en surimpression les fantômes menaçants de Mathias et de Simmons...

Une telle mésaventure ne doit pas se reproduire à Helsinki. Pour l'éviter, un seul moyen : améliorer encore et toujours davantage sa technique, afin d'avoir une confiance absolue en lui-même.

2 Quand arrive l'année des Jeux Olympiques d'Helsinki, Heinrich est fin prêt. Dans les dix épreuves, il accomplit des performances supérieures à celles de Londres; il ne redoute ni le javelot ni le saut à la perche. Son état physique est excellent, et son moral meilleur encore : « Je peux gagner! » affirme-t-il sans forfanterie [1] à ceux qui le questionnent.

Mais Mathias non plus n'est pas resté inactif pendant ces quatre années. Trois semaines avant le départ pour Helsinki, Heinrich apprend que son rival a pulvérisé le record du monde de décathlon, avec 7 825 points.

De nouveau, Heinrich étudie les performances de Mathias. Elles sont supérieures aux siennes, c'est certain. Mais il existe une énorme différence entre une tentative de record disputée dans les conditions les plus favorables, à l'heure et au lieu choisi par le champion, et une épreuve olympique où interviennent toutes sortes de hasards qui peuvent largement compenser la faible supériorité de Mathias.

« Je peux gagner, affirme-t-il de nouveau à Breitmann. Le premier jour, Mathias me distancera. Le second, nous ferons jeu égal jusqu'au 1 500 mètres, et là je rattraperai mon retard. Oui, tout se jouera dans le 1 500 mètres. »

3 Son assurance est communicative, et lorsque la délégation française débarque à Helsinki, Heinrich est l'un de ceux sur qui elle fonde le plus d'espoir. C'est à lui qu'échoie l'honneur de porter le drapeau, lors de la cérémonie d'ouverture. Toujours consciencieux, il répète son rôle la veille, en grande tenue, avec des chaussures neuves et attrape deux ampoules aux pieds. Cet incident sans grande importance — puisque le décathlon ne se dispute que sept jours plus tard — provoque les quolibets [2] de ses compagnons. Devenu « le décathlonien aux petons sensibles », Heinrich est le premier à rire de sa mésaventure.

Il dort comme une marmotte, assiste avec passion aux épreuves, s'entraîne légèrement et surveille jalousement sa forme. Il a revu Mathias, un Mathias qui a grandi de sept centimètres, grossi de huit kilos, mais gardé son sourire franc de collégien. Bob l'a accueilli en lui assénant de formidables claques sur les épaules.

— Hello, Heinrich! Alors, fidèle au rendez-vous?

Il lui a aussi présenté l'un de ses compatriotes, le noir Milton Campbell :

— Un rude compagnon! a-t-il dit. Il nous donnera du fil à retordre à tous les deux.

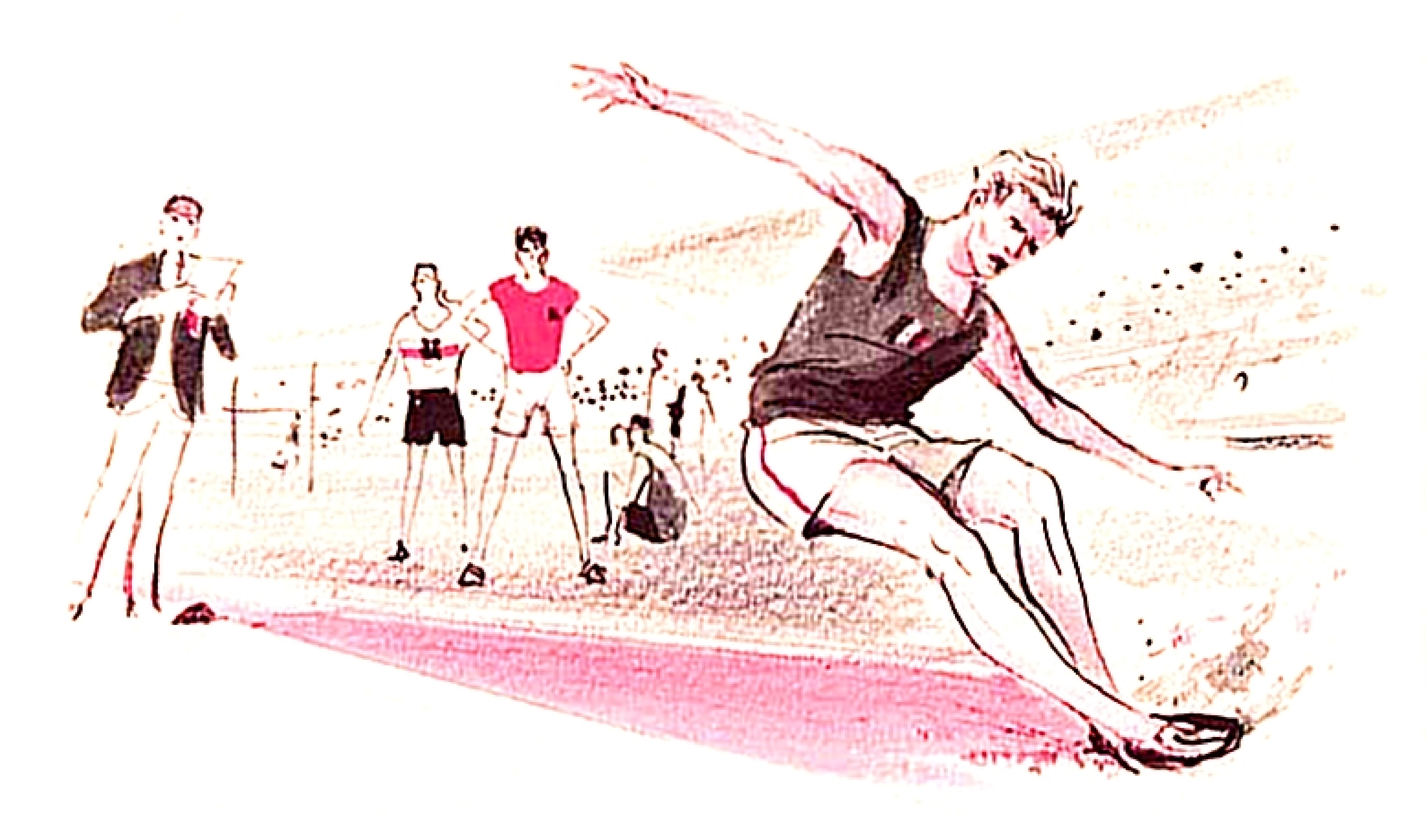
(à suivre)

1. **Sans forfanterie** : sans se vanter.
2. **Quolibets** : moqueries.

LECTURE EXPRESSIVE

« Quand arrive l'année des Jeux Olympiques d'Helsinki, Heinrich est fin prêt... Son état physique est excellent et son moral meilleur encore : je peux gagner, affirme-t-il sans forfanterie ».

- Que faut-il d'autre que les dons naturels pour triompher dans une compétition athlétique?
- Qu'y a-t-il de réfléchi, de naturel, de sympathique dans le comportement d'Heinrich ?
- Quels détails révèlent l'esprit de camaraderie entre véritables champions?



2. Malchance!

1 Vingt-huit concurrents participent aux épreuves du décathlon.

— C'est trop, beaucoup trop! grogne Heinrich qui songe que les épreuves vont durer un temps considérable. Pourquoi s'inscrivent-ils? Ils n'ont aucune chance de se classer, même honorablement!

Dans le 100 mètres, première épreuve du décathlon, il tombe justement dans une série des plus faibles. Il court dans un style magnifique, mais trompé par la médiocrité de ses adversaires, il part trop lentement. Quand il se reprend, à mi-parcours, et veut accélérer, une rafale de vent s'abat sur la piste et freine son effort. 11" 5/10e. Ce temps consterne les Français. C'est la plus mauvaise performance d'Heinrich depuis longtemps. A Londres, quatre ans plus tôt, il avait couru le 100 mètres en 11" 3/10e. Mathias, lui, a réussi un temps excellent : 10" 9/10e, et Campbell, le phénomène, courant dans un style désordonné, les genoux en dedans, mieux encore : 10"7/ 10e.

Heinrich prend connaissance de ces temps sans émoi. Quand Breitmann lui lance au passage, pour le consoler : « Allons, tu n'es pas encore battu! », il le rabroue presque :

— Bien sûr! Ça ne fait que commencer!

2 Les vingt-huit concurrents se trouvent sur la piste du saut en longueur. Heinrich saute le premier et réussit 6,82 m; mais ce n'est que le premier essai. Très calme, il s'enroule dans sa couverture et s'allonge sur l'herbe. Assis sur un pliant, près de lui, Breitmann lui communique les résultats : Campbell : 6,29 m, Volkov, 7,09 m, Simmons, 6,95 m. Puis c'est le tour de Mathias : 6,98 m.

— A toi, dit Breitmann. Tu peux faire mieux.

Heinrich se concentre longuement, prend son élan. Cette fois, il s'élève parfaitement et réussit un saut magnifique.

— Mordu! crie un des juges.

Breitmann en serre les poings de rage. Décidément, la malchance s'acharne sur Heinrich. Le magnifique bond de 7,10 m qu'il vient de faire est annulé. Mais que se passe-t-il encore? Breitmann a l'impression que Heinrich tarde à se lever, que son visage s'est crispé. Il s'approche, inquiet :

— Ça va?

— Ça va, répond laconiquement [1] Heinrich, qui, de nouveau, s'étend sur l'herbe.

Les sauts se poursuivent sans modifier la position des principaux concurrents; seul Simmons réussit à dépasser 7 mètres.

Troisième essai. Mathias rate complètement et Breitmann exulte :

— Son meilleur saut est de 6,98 m. Pour lui, c'est très médiocre. Tu vas le battre.

Et, en effet, cette fois, l'Alsacien trouve bien la planche d'appel, ne mord pas et effectue un bond impeccable : 7,10 m! L'espoir renaît dans le camp français. Heinrich a regagné une partie de son retard. Rien encore n'est perdu!

Pourtant, lorsqu'il quitte le terrain pour une courte pause, l'athlète français montre un visage soucieux. Ses amis, qui n'osent l'interroger, l'observent avec inquiétude. Heinrich, le lutteur, n'a pas l'habitude de se décourager facilement. Son splendide saut aurait dû le réconforter. Alors, pourquoi cette mine maussade et ce mutisme?

3 Le fidèle Breitmann n'en aura l'explication que deux heures plus tard, pendant le lancement du poids. Après son premier essai, très médiocre, Heinrich quitte soudain le terrain et reste absent pendant une bonne demi-heure. Enfin Breitmann le voit revenir en se frottant les reins.

— Ah ça! Où étais-tu passé?

— A l'infirmerie.

— Quoi?

— Piqûre de novocaïne [2]. Je me suis mal reçu au deuxième essai du saut en longueur.

Breitmann hoche la tête; il se souvient du visage crispé de Heinrich lorsqu'il a quitté le sautoir. Pourtant, il ne sait pas tout. Heinrich ne lui a pas répété les paroles du médecin : « Vertèbre déplacée! » Heinrich ne veut pas y croire; il ne veut surtout pas que cette pensée affaiblisse sa volonté de vaincre. Comme son ami le questionne, il coupe d'un brusque : « Ce n'est rien. Ça passera! » et se prépare pour le second essai. Mais il n'a visiblement pas son aisance habituelle, ses mouvements sont mal coordonnés. Il ne parvient pas à dépasser 12,70 m. Mathias, avec une aisance désinvolte [3], expédie le poids à 15,30 m!

(à suivre)

1. **Laconiquement :** de façon brève, en peu de mots.
2. **Novocaïne :** médicament qui atténue la douleur.
3. **Désinvolte :** avec une facilité qui peut paraître impertinente, comparée aux efforts d'Heinrich.

LECTURE EXPRESSIVE

« Heinrich, le lutteur, n'a pas l'habitude de se décourager facilement. Son splendide saut aurait dû le réconforter. Alors, pourquoi cette mine maussade et ce mutisme? »

- Au début des épreuves, Heinrich ne perd rien de son sang-froid et de son cran. A quoi le voyons-nous?
- Heinrich et son ami Breitmann n'échangent pas de longs propos. Pourtant nous sommes émus par ce que dit Heinrich — et par ce qu'il ne dit pas. Pourquoi?
- Comment se justifie le titre de ce texte?



3. Et maintenant...

1 Après cette troisième épreuve, le classement s'établit ainsi : Mathias : 2 639 points, Campbell : 2 500 points, Simmons : 2 229, Volkov : 2 220, Heinrich : 2 211. L'Alsacien n'est que cinquième avec plus de quatre cents points de retard sur son grand rival.

Tandis que commence l'interminable épreuve de saut en hauteur (chaque concurrent a droit à trois essais pour chaque hauteur), Breitmann entraîne Heinrich loin des curieux, le force à s'allonger, lui glisse un oreiller pneumatique sous la tête.

— Décontracte-toi mon vieux, récupère.

Le rude athlète qu'est Heinrich n'a pas l'habitude de se laisser dorloter. Il grogne, mais obéit. A peine est-il étendu que le *God save the king* [1] résonne en l'honneur de la victoire de Rhoden dans le 400 mètres. Heinrich veut se lever, Breitmann se fâche.

— Reste tranquille, bon sang! Je saluerai pour deux.

Heinrich obéit de nouveau et cette docilité inhabituelle commence à inquiéter Breitmann.

1. **God save the king :** Dieu sauve le roi. Hymne national anglais.

Les épreuves du saut en hauteur traînent comme prévu. Après deux heures de lutte, la barre est à 1,70 m et les deux tiers des concurrents sont éliminés. Après 1,75 m ils ne sont plus que 6 dont Mathias et Campbell, bien sûr!

2 La barre est à 1,80 m.

Mathias prend son élan, s'envole, passe. Campbell, dont le grand corps semble prêt à se disloquer, l'imite aussitôt. Heinrich, s'élance, rate son appel et heurte la barre. Au deuxième essai, on ne reconnaît plus Heinrich dans ce grand garçon qui semble au bord du désarroi. A mi-voix on parle déjà d'effondrement.

Mais Heinrich est un vrai lutteur. Alors qu'on le croit perdu, il se ressaisit soudain, franchit 1,80 m au troisième essai, puis, coup sur coup, 1,85 m, 1,88 m au premier essai, alors que Mathias a dû s'y prendre à trois fois et que Campbell est éliminé. Les Français exultent. Ils ont retrouvé leur Heinrich, courageux et volontaire. Avec un tel athlète, il faut toujours espérer!

1,90 m.

Quatre concurrents seulement restent en présence. Tous réussissent à franchir la barre, mais de nouveau Mathias n'y parvient qu'au troisième essai.

1,92 m.

Mathias fait signe qu'il abandonne là la compétition. Breitmann brûle d'envie de dire à Heinrich d'en faire autant. Mais non! Si Mathias peut se permettre de se ménager, Heinrich, lui, est condamné, pour rattraper son retard, à jeter toutes ses forces dans chaque épreuve.

Tous les regards convergent vers le Français, penché en avant, les mains aux genoux, les yeux intensément fixés sur cette barre qu'il faut vaincre... Départ, envol... Il s'élève, il va passer, il passe. Non! Son pied gauche heurte la barre. Échec!

3 Deuxième essai. Mathias s'arrête de bavarder avec Campbell et observe le Français qu'il semble encourager du regard. Heinrich part, sa détente est magnifique. Il se lève, se couche sur la barre et des applaudissements éclatent... trop tôt, car la barre heurtée d'un rien hésite, tombe, et c'est le drame.

Cette fois, Breitmann comprend aussitôt. Il a vu Heinrich tomber à faux, il l'a vu grimacer de douleur et regagner la pelouse en boitant.

— Un trou, explique Heinrich. Je me suis tordu la cheville.

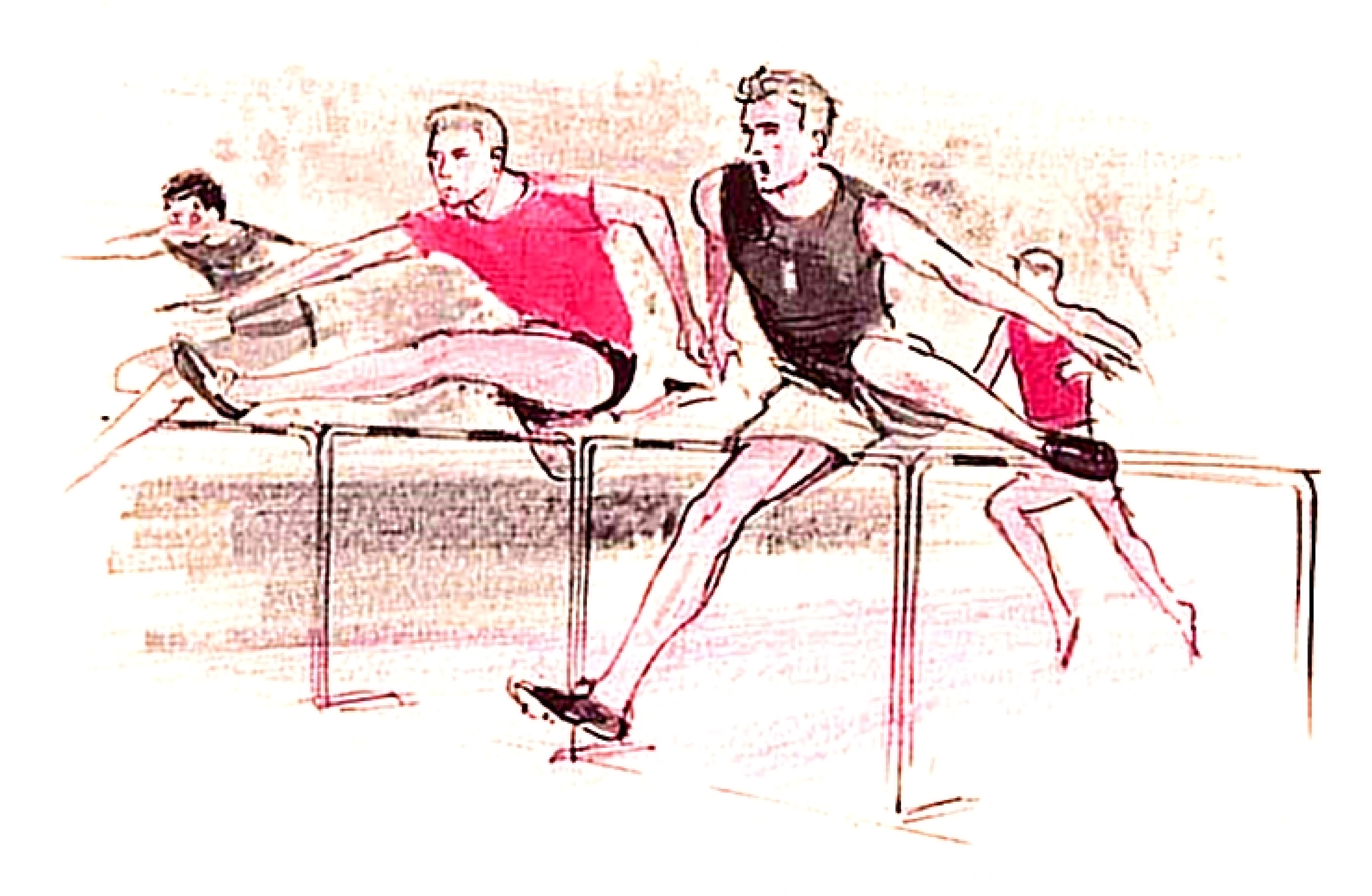
La rafale de vent dans le 100 mètres, la mauvaise réception dans le saut en longueur, la cheville tordue, tout s'enchaîne implacablement. Le décathlon est une épreuve terrible qui ne pardonne aucune défaillance. Parce qu'il a réagi une seconde trop tard dans la première course, Heinrich a dû forcer dans le saut en longueur, et ce fut le premier accident, avec comme conséquence un lancer de poids médiocre. Puis, toujours pour compenser son retard, Heinrich a voulu se surpasser en hauteur, et maintenant...

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

« Le décathlon est une épreuve terrible qui ne pardonne aucune défaillance ».

- Pourquoi Heinrich jette-t-il toutes ses forces dans chaque épreuve?
- Comment se manifestent, à l'égard d'Heinrich, l'amitié virile de Breitmann, la camaraderie sportive de son rival Mathias?
- A la fin du récit, que pensez-vous des chances d'Heinrich?



4. La glorieuse incertitude du sport

1 Maintenant, c'est le 400 mètres. Au moment de donner le départ, l'arbitre s'arrête, interdit, en voyant que le Français ne s'est pas accroupi. De la tête, Heinrich fait signe qu'il prendra le départ debout.

Les spectateurs le regardent, stupéfaits. Mathias alerté revient sur le bord de la piste. Tous comprennent que quelque chose vient de se briser dans la magnifique machine humaine qu'est Heinrich. Un seul homme dans le stade croit encore aux chances de vaincre de l'Alsacien. Et cet homme est Heinrich lui-même.

Il fait une course remarquable, s'accroche jusqu'aux trois cents mètres au rapide Simmons, le dépasse dans le virage, puis, sans faiblir, prend pour cible le Finlandais Heikki qu'il rejoint sur le fil.

Lorsqu'il apprend la victoire de son ami, Breitmann a la gorge serrée d'admiration. Après dix heures de lutte épuisante, malgré son dos meurtri, malgré sa cheville douloureuse, Heinrich a parcouru le 400 mètres en 51″, améliorant de 6/10e sa performance de Londres.

La première journée du décathlon est terminée. Mathias, toujours lui, est en tête avec 4 367 points; Campbell, le phénomène, le suit avec 4 111 points, puis Simmons, 3 924 points et Heinrich, 3 855 points.

2 Tandis qu'il regagne les vestiaires en traînant la patte, le bras passé sur l'épaule de son ami, Heinrich indomptable déclare :

— Mathias est bien loin. Mais je peux rattraper Simmons et Campbell.

Le lendemain, les trois Américains sont à peine arrivés sur le terrain qu'on leur apprend la grande nouvelle : Heinrich a abandonné. Mathias est très sincèrement attristé.

— Si je gagne, ma victoire sera gâchée par la malchance de Heinrich, déclare-t-il aux journalistes. Je le regrette beaucoup. C'est un bon camarade et un lutteur extraordinaire!

Un lutteur extraordinaire! Mathias ne croit pas si bien dire. Il a à peine terminé sa phrase qu'on voit Heinrich sortir des vestiaires. Il est affreusement pâle, ses traits sont tirés, ses yeux cernés; mais il est en tenue.

Il n'a pas dormi de la nuit. Jusqu'à deux heures du matin, Breitmann et le docteur Andrivet l'ont soigné, essayant d'atténuer la douleur de ses reins et de ses chevilles.

— Il faut abandonner, Heinrich, disait le docteur. Vous avez fait tout ce qui est humainement possible. Heinrich ne répondait pas; mais au matin il s'est levé.

— C'est de la folie, clamait le docteur rouge de colère. On ne dispute pas un décathlon avec une entorse.

— Ça va mieux, affirmait Heinrich. Je veux tenter ma chance. La deuxième journée est toujours la meilleure pour moi.

Vaincu par tant d'opiniâtreté, le docteur, en haussant les épaules, avait fait une infiltration de novocaïne à sa cheville gonflée. Et maintenant Heinrich était sur la ligne de départ, diminué physiquement, mais le moral intact. « Je me battrai jusqu'au bout », disait son regard.

3 110 mètres à courir, dix haies de plus d'un mètre à franchir, dix détentes brutales en pleine course, dix rudes atterrissages... Domptant la douleur qui, à chaque foulée, secoue sa jambe blessée, Heinrich s'élance avec toute la hargne dont il est capable.

Tous les spectateurs, même les plus féroces supporters des Américains, souhaitent qu'il triomphe de cette épreuve... Hélas! Il n'y a pas de miracle en sport. Heinrich ne réussit que 16″ et perd encore près de deux cents points sur ses rivaux.

Cette fois, c'est fini. Heinrich abandonne!

Quatre années d'efforts, une préparation minutieuse, un courage surhumain n'auront servi à rien.

Pleurant comme un gosse, Heinrich regagne les vestiaires. Jusqu'à la fin des épreuves, Heinrich, devenu spectateur, suivra avec passion le décathlon. Comme à Londres, il sera le premier à féliciter Bob Mathias de sa victoire, puis, fuyant les consolations de son rival, il ira, la mort dans l'âme, se réfugier au village olympique.

Ce qu'on appelle la glorieuse incertitude du sport réserve parfois ses coups aux meilleurs. Heinrich venait d'en faire la cruelle expérience.

Paul Cogan, « Les chevaliers du stade ». *Éd. Gautier-Languereau.*

LECTURE EXPRESSIVE

« Quatre années d'efforts, une préparation minutieuse, un courage surhumain n'auront servi à rien... Ce qu'on appelle la glorieuse incertitude du sport réserve parfois ses coups aux meilleurs. »

- Pourquoi Breitmann a-t-il la gorge serrée? Pourquoi peut-on qualifier Heinrich d'indomptable? Mais dans quelle attitude regagne-t-il les vestiaires?
- Quel étonnement, quel rebondissement marquent le début de la deuxième journée?
- Quels détails soulignent à nouveau ce que l'on appelle habituellement « l'esprit sportif »?
- Comment comprenez-vous, maintenant, le titre général des quatre récits : « Les chevaliers du stade »?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

L'ATHLÉTISME

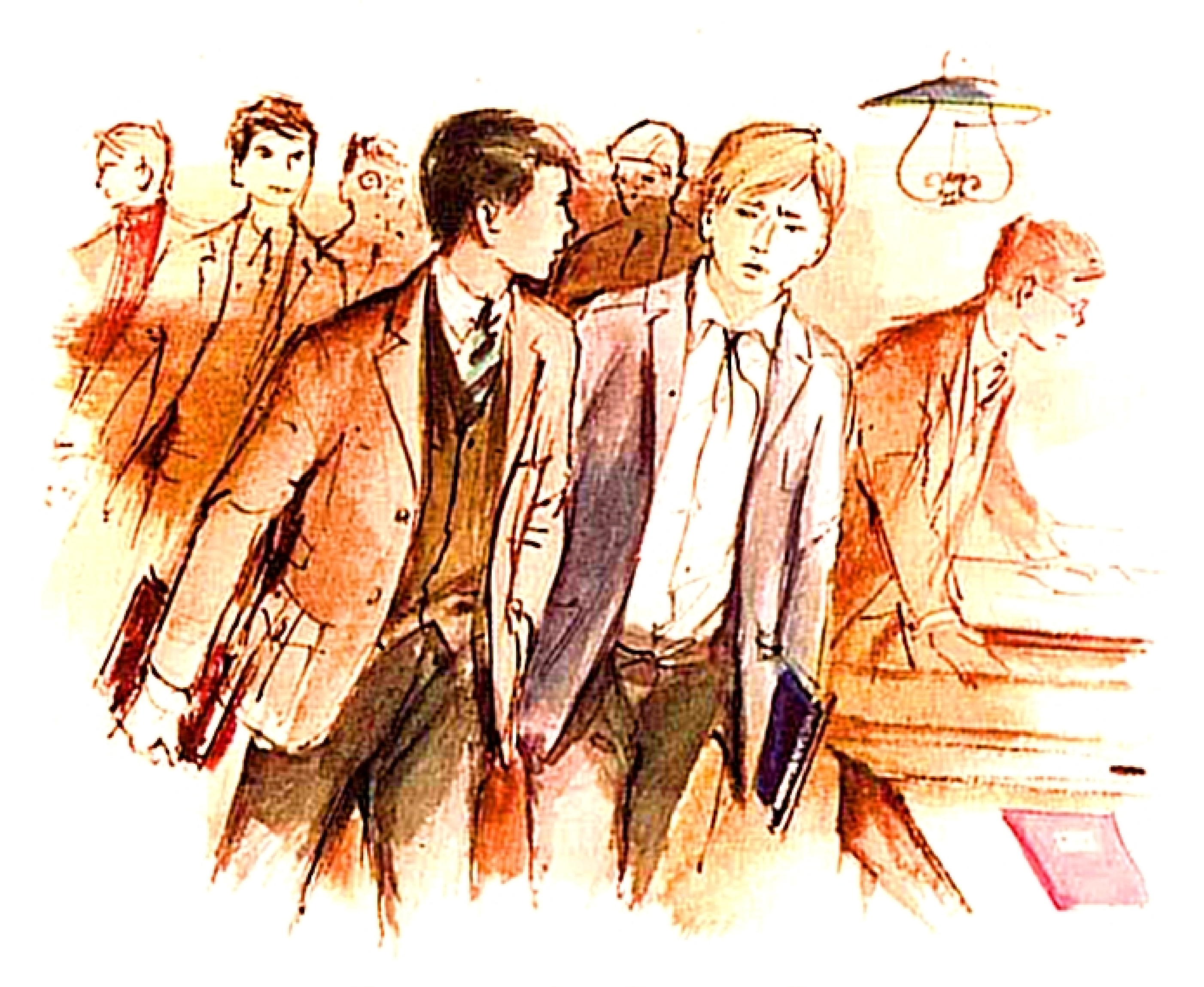
1. Quelles ressemblances et quelles différences y a-t-il entre les Championnats de France, les Championnats d'Europe, les Jeux Olympiques?
2. Citez le nom de quelques athlètes remarquables en indiquant leur spécialité et, si possible, leur meilleure performance.
3. Les principales disciplines athlétiques sont les courses, les sauts, les lancers. Quelle épreuve préférez-vous voir? Pourquoi?
4. A quelles conditions peut-on devenir un « champion » ou une « championne »? Par qui sont aidés les athlètes?
5. Quel intérêt y a-t-il à ce que des jeunes gens et des jeunes filles de différentes nations s'affrontent sur les stades?
6. Comment comprenez-vous l'expression : « un public sportif »?
7. Dès l'école, et à votre âge, on peut être initié à l'athlétisme. Comment?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Toujours consciencieux, il répète son rôle, la veille, en grande tenue, avec des chaussures neuves, et attrape deux ampoules aux pieds. »**
Toute la phrase justifie l'adjectif et l'adverbe placés en tête. *Sur ce modèle, complétez les phrases suivantes :* « Toujours farceur... » — « Toujours serviable... » — « Toujours coléreux... ».
2. Dans le premier paragraphe du texte « Le rendez-vous d'Helsinki » une longue phrase énumère les nombreuses occasions qu'a un champion olympique de prouver son sang-froid, sa maîtrise. (Noter l'emploi du verbe à l'infinitif suivi de un ou plusieurs compléments). *Imitez cette phrase pour montrer :* combien une bonne élève doit être attentive — combien un bon conducteur d'automobile doit être vigilant...
3. Le passage : « Heinrich part... je me suis tordu la cheville. » (paragraphe 3 du texte « Et maintenant... ») montre Heinrich manquant son saut. Qu'est-ce qui prouve que le saut était pourtant bien exécuté? Pourquoi cet échec est-il un drame? *Relisez, fermez le livre, puis reproduisez ce passage.*
4. *Faites un résumé, pour l'afficher dans le journal mural scolaire,* des exploits et des accidents d'Heinrich (une quinzaine de lignes au maximum).

EXPRESSION PERSONNELLE

1. « De mon temps, dit grand-mère Contin, les filles ne faisaient pas de sport. Et c'était mieux ainsi... »
Sa petite-fille Dominique lui explique les raisons qui la poussent à pratiquer le sport. *Faites-la parler.*
2. Trouvez-vous normal que, dans certains examens ou concours scolaires, intervienne une note d'éducation physique? *Pourquoi?*
3. *Décrivez un match d'athlétisme que vous avez vu* (ou la partie du match qui vous a paru la plus intéressante).
4. « Je serai professeur d'éducation physique », dit un (ou une) de vos camarades.
— Et moi, professeur de mathématiques, réplique un autre. C'est tout de même mieux !
Ils (ou elles) discutent. Vous intervenez. *Racontez.* (La scène peut être jouée à trois personnages).



La partie de rugby

1. L'équipe, c'est sacré

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, mon vieux, j'ai mal partout.

Son voisin le regarda, étonné. C'était bien le Loustau de tous les jours, dans sa tenue débraillée d'interne, le pantalon usé, retenu à la ceinture par une ficelle, le veston gris abandonné par ses boutons et la chemise de nuit serrée au col, en guise de nœud de cravate, par le plus étroit des lacets de souliers. Mais il avait les yeux creux, le sourire contraint et le teint jaune. Il gagna lentement sa place en étude près de la fenêtre et, les doigts allongés, s'étira.

— Non, décidément! ça ne va pas.

— Voyons! Loustau, pas de blagues, tu ne seras pas malade pour le match!

Il se contenta de hausser les épaules; c'était évident qu'il jouerait cette partie contre Orléans. On ne manque pas un match final de championnat.

Il y rêva, en contemplant par la fenêtre le paysage un peu gris dans le jour qui se levait; il découvrait une partie de la ville, avec de jolis toits ardoise encore mal dégagés de la brume du matin. Tout près, une vieille tour se détachait avec une netteté merveilleuse. Derrière, il y avait des collines, et des bois, et des champs.



2 Il avait ouvert son *Virgile*[1]. Mais c'est en vain qu'il lisait : *O aqua me gelidis*[2]... Il ne pensait qu'au rugby. Les Francs-Joueurs avaient cette année-là une belle équipe qui jouait un jeu fin, serré et précis. La ligne de trois-quarts surtout était extraordinaire avec Loustau et son inséparable Bouchard, ce grand imbécile de Blot, et Foucher, qu'on appelait la Mère-Morin.

Ils avaient battu successivement Normale, Évreux et Le Havre, ce qui les faisait champions de Normandie. Et il ne leur restait plus qu'à battre Orléans pour être champions de France.

— Champions de France, les Francs-Joueurs du Lycée Corneille! Ce serait tout de même épatant!

Il le pensa si énergiquement qu'il le dit tout haut et que le répétiteur se tourna vers lui :

— Qu'est-ce que vous dites, Loustau?

— Rien, monsieur, je repasse ma leçon, et il reprit : *O aqua me gelidis*...

1. **Virgile** : poète latin (70-19 avant Jésus-Christ) .
2. **O aqua me gelidis...** : vers latin : « O eau qui me glace... »

3 Le roulement de tambour éclatait, bruyant, avec le premier coup de huit heures. Loustau ferma son livre et se leva péniblement; il se sentait brisé.

Dans le couloir, il appela Morris, un externe et le meilleur élève de la classe.

— Dis donc, Morris, tu vas tâcher de faire parler le père Hautin, je ne sais pas un mot de ma leçon.

Morris promit : le premier et le dernier de la classe entretenaient des relations cordiales. L'un admirait la foi du joueur en son équipe; Loustau tenait le champion de version latine pour un bon type, pas trop poseur.

Dès les premiers mots, Morris prit un air vivement intéressé pour demander :

— Mais, monsieur, quel est donc le poète français qui a imité ce passage?

Et, de question en question, l'heure passa.

4 Loustau, bien abrité derrière trois larges dos, travaillait à son cahier de records. Sur un gros registre admirablement tenu, il inscrivait jour par jour les performances des vainqueurs. C'était très beau; il y avait là-dedans de l'encre rouge, de l'encre bleue, des doubles barres et des accolades. Et, avec la table des matières bien répertoriée, il ne fallut pas une minute pour trouver que le record français du saut à la perche était de 3,45 m ou que le champion du 110 mètres haies était Klingel. Ce travail absorbant avait toujours empêché Loustau de rédiger aucun cahier d'histoire ou de mathématiques.

Une phrase du père Hautin lui fit lever les yeux :

— *Intonsus hirsutusque*... Voyez-vous d'ici, messieurs, ce vieillard sauvage... *intonsus hirsutusque* [3]... tel, si vous voulez, M. Loustau dont j'aperçois là-bas la tête chevelue et qui rêve sans doute à sa victoire prochaine.

5 Lui aussi savait donc que c'était demain le grand match, et Loustau se remit à y penser. Malade... il allait peut-être devenir malade. En temps ordinaire, il en eût été ravi. Il aimait l'infirmerie avec l'odeur un peu fade, mais douce, du tilleul et de la bourrache, les Sœurs [4] un peu grondeuses, mais si gentilles au fond, et surtout le calme parfait des journées tranquilles. Seulement, ce jour-là, s'il était malade c'était la ligne des trois-quarts désorganisée; la belle série de passes si savamment travaillées manqueraient au moment décisif.

— Je ne peux pas faire cela aux types, se dit-il, et sa résolution fut prise.

Les types, c'était le lycée, les Francs-Joueurs; les types, c'était un groupe assez mal défini et pourtant tout puissant; les types, pour Loustau, c'était sacré.

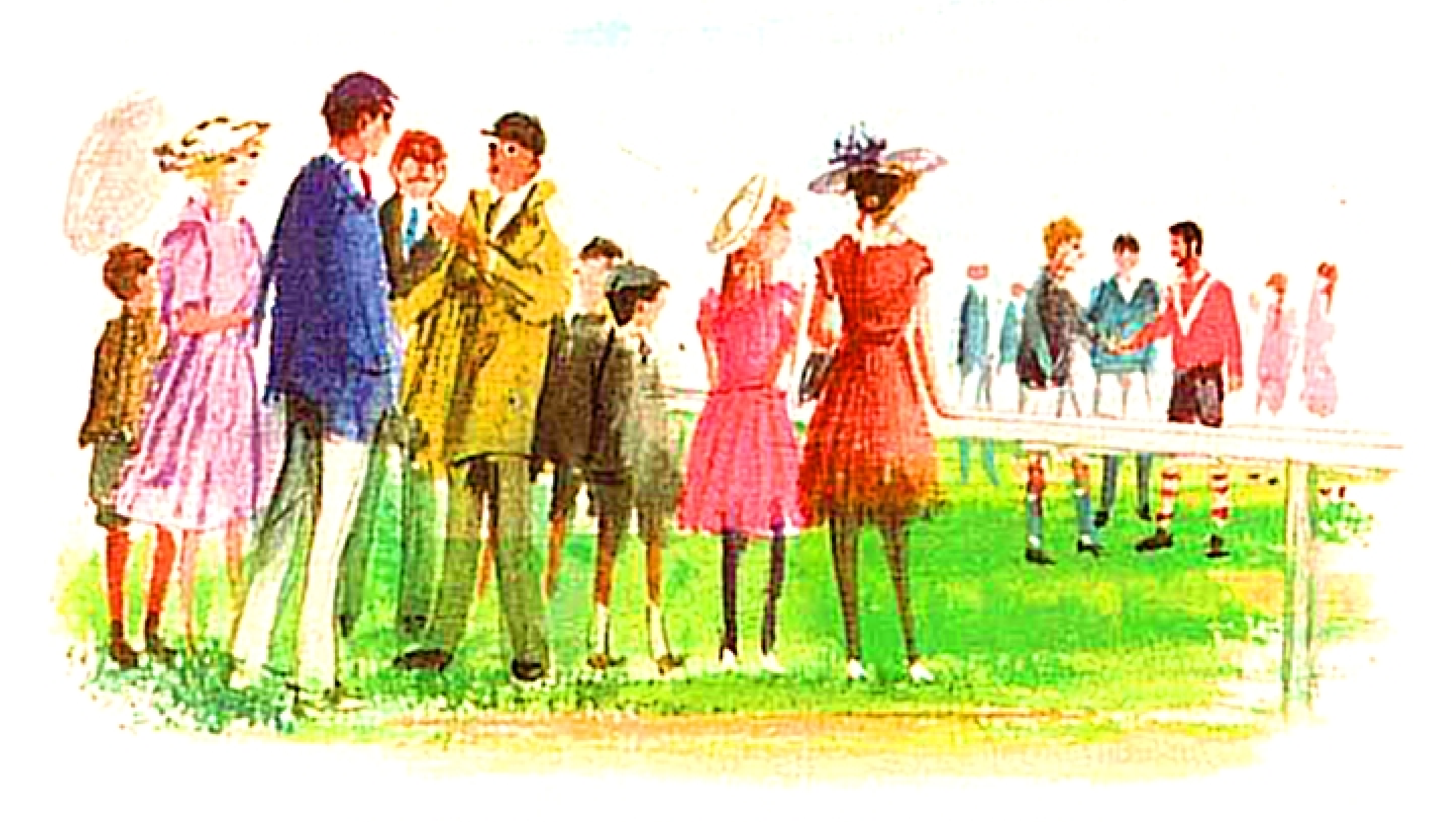
(à suivre)

3. **Intonsus hirsutusque :** « Chevelure hirsute... »
4. **Les Sœurs :** à cette époque, dans les lycées, les infirmières étaient des religieuses.

LECTURE EXPRESSIVE

Élève médiocre mais excellent joueur de rugby, élément indispensable à son équipe qui va jouer un match décisif, Loustau, à aucun prix, ne fera défaut à ses camarades.

- Quels détails précisent la silhouette de Loustau, nous indiquent ses goûts, ses manies, nous font connaître quelques traits de son caractère?
- Quelle est l'importance du prochain match?
- Comment pourrait-on appeler le sentiment qui unit Loustau à l'équipe, aux lycéens, au Lycée?



2. Je jouerai quand même !

Pourtant, en sortant de classe, de grands frissons le secouaient, et dans la cour, devant la petite salle basse qu'on appelle la « Turne des Grands-Joueurs », tandis qu'autour de lui se pressait la foule des courtisans, il suivait avec inquiétude les progrès rapides dans sa gorge de picotements désagréables.

Autour des quinze équipiers, des petits et des moyens vociféraient :

— Tu as vu ce que dit *L'Auto?*... En résumé, si Rouen est supérieur en trois quarts, Orléans a pour lui l'homogénéité [1] de sa ligne d'avants, et dans ces conditions le résultat est incertain.

— Incertain, on leur en donnera de l'incertain. Nous les battrons, ça, c'est certain!

— Trouve-moi, hurlait le petit Fauquet, trouve-moi à Orléans un trois-quarts comme Loustau, un arrière comme Théroude!

Il n'était pas gros, mais il criait fort. Et le grand Blot, qui arrivait en se dandinant, conclut :

— D'abord, le premier qui dit qu'on sera battu, je lui casse la figure. Faut être le dernier des crétins pour décourager l'équipe!

Et il avait raison. Une équipe qui a confiance, c'est presque une équipe victorieuse. Et c'est pour cela que Loustau ne voulait pas parler de son malaise. Toutefois, le soir, comme le mal augmentait, il le dit à son ami Bouchard.

— Mais surtout n'en parle à personne, je verrai demain matin comment ça ira.

1. **Homogénéité** : qualité de ce qui est homogène, dont tous les éléments sont de même nature, bien unis.

2 Le dimanche matin, ce fut bien juste s'il pouvait marcher; il avait la gorge brûlante et une fièvre à grelotter sous ses draps. Il avait chaud, il avait froid. Il résuma clairement la situation pour Bouchard, qui avait tenu à prendre des nouvelles :

— Eh bien, je suis mal fichu!

— Tant pis, nous perdrons le match; que veux-tu? ça vaut mieux que de te tuer.

— Comment? Nous ne perdrons rien du tout; en tout cas je jouerai.

— Tu es fou! Tu ne vas pas te mettre en maillot avec la fièvre que tu as.

— Bouchard, laisse-moi tranquille! Je te dis que je jouerai, je te dis même que je marquerai un essai. Voilà! Laisse-moi me lever maintenant.

3 A deux heures, le terrain était déjà couvert de lycéens et de bourgeois. Internes en tenue, externes qui avaient emmené leur famille, et dont quelques-uns promenaient avec fierté une jolie sœur ou une aimable cousine, le proviseur paterne [2] et bedonnant, et quelques profanes arrivés là au hasard d'une promenade. Un de ces intrus, assez mal reçu dans ce milieu spécial et ardent, commit l'imprudence de s'approcher du petit Fauquet pour demander aimablement :

— A quoi va-t-on jouer, je vous prie?

— Au water-polo [3], monsieur, lui répliqua froidement le petit Fauquet.

Puis il alla frictionner Loustau, qui s'était couché par terre et qui semblait gelé dans son maillot noir à écharpe bleu ciel. Les joueurs arrivaient un à un. Les Orléanais, dans leurs maillots blancs et rouges, étaient solides et bien musclés.

On présenta l'un à l'autre les deux arrières; tous deux étaient très beaux, l'un blond, complètement rasé, l'autre noir, barbu, type italien aux yeux doux et fatigués. Autour d'eux grimaçaient quelques figures anglaises que les os saillants rendaient farouches.

Un long coup de sifflet de l'arbitre dispersa les groupes épars sur le terrain. Les joueurs se placèrent tandis que, le long d'une des lignes de touche, le soleil découpait nettement sur l'herbe verte l'ombre d'une ligne d'hommes et de potaches [4] agités.

(à suivre)

2. **Paterne** : d'une douceur, d'une bienveillance un peu voulues, exagérées.
3. **Water-polo** : jeu qui consiste, pour des nageurs, à faire pénétrer la balle dans les buts de l'équipe adverse.
4. **Potaches** : lycéens, étudiants.

LECTURE EXPRESSIVE

Fiévreux, malade, mais animé d'une conviction inébranlable, Loustau croit aussi fort que jamais en sa valeur et à la victoire de son équipe.

- Comment se manifeste l'ardeur générale à la veille du match?
- Sans être médecin, pouvez-vous deviner la maladie de Loustau?
- Pourquoi peut-on dire que joueurs et supporters constituent un milieu spécial?



3. Vas-y, Loustau !

1 Un coup de sifflet, et le ballon saute au milieu des Rouennais. D'abord le jeu se traîne, languissant; sans cesse l'arbitre siffle des fautes, sans cesse les têtes se courbent, les jambes s'arc-boutent pour la mêlée. Mais les joueurs s'animent dans ces efforts; on commence à s'attraper vigoureusement pour se jeter à terre d'un seul coup sec. Un peu de férocité naît chez les spectateurs; on s'échauffe, on crie.

Les avants d'Orléans, très supérieurs, ont porté le jeu dans les vingt-deux mètres rouennais. Les lycéens admirent leur arrière, Théroude, qui prend les Orléanais par les épaules et les fait tourner très vite avant de les lâcher. Ils vont alors à cinq ou six mètres dégringoler brutalement. On rit d'un coup de poing qu'un grand blond vient de recevoir sur le nez, des sauts grotesques d'un Rouennais qui s'est foulé le pied.

2 Le public s'anime, des gens qui ne se connaissent pas se parlent :

— Hein! Ils vont bien nos petits lycéens!

— Oui, mais vous avez vu comment Orléans enfonce en mêlée. Leurs avants sont solides. Regardez ces coups de pied!

— En avant!

— Faute!

— Siffle donc, eh! l'arbitre! mais siffle donc!

— Ah! cette sortie de mêlée : Orléans a le ballon!

— La belle série de passes!

— Ça, c'est un essai sûr, Orléans avance, Orléans avance!

— Ah! Théroude l'arrête!

— Non!

— Si!

— Ah! ça y est, il a passé; hardi, Rouen! Arrête-les, Loustau! Vas-y, Bouchard!

Coup de sifflet. Trop tard; l'essai pour Orléans.

Les lycéens serrent les poings; ils n'applaudissent pas, ils sont tristes.

— C'est mauvais, très mauvais.

— Enfin, leur but est manqué.

— Il y a tout de même trois points pour Orléans.

Le petit Fauquet étranglerait volontiers le capitaine orléanais qui joue trop bien. Mais voilà, il n'est rien du tout, le petit Fauquet, et il se contente de rager, silencieusement.

Le jeu est monotone. L'arbitre rompt seul le silence profond :

— Faute... Mêlée à cinq mètres, coup de pied aux vingt-deux mètres...

3 Et la première mi-temps est terminée : trois points à Orléans, contre rien à Rouen. Cinq minutes de repos. On court aux joueurs, leur front coule. Beaucoup se couchent dans l'herbe et se laissent tomber sur la bonne terre.

Bouchard fait boire quelques gouttes de cognac à Loustau qui semble à moitié mort.

— Mon vieux, je t'en supplie, va te coucher, laisse-nous. Tu vois bien que nous avons perdu tout de même. A quoi bon?

— Je t'ai dit que je marquerai un essai : je le marquerai, et tu feras le but.

Bouchard lui essuie le front, maternel et tendre.

— Pauvre Loustau! Enfin, il n'y a rien à faire, je ne peux pas te renvoyer de force!

Le sifflet, et on recommence. Bouchard inaugure la mi-temps par une superbe charge qui n'est arrêtée que par l'arrière d'Orléans. Rouen joue bien. Bouchard, Blot, la Mère-Morin et Loustau, surtout Loustau, émerveillent leurs adversaires eux-mêmes par leurs passes académiques. Au moment où un Orléanais les arrête, le ballon leur file des mains pour passer au voisin.

Quatre fois, ils sont près de marquer l'essai, quatre fois ils sont tenus sur la ligne de but.

Et puis, tout à coup, un grand cri. Des deux lignes de touche partent des vociférations ardentes.

— Loustau... Loustau... C'est Loustau...

4 Il a profité d'un moment très court où l'arrière d'Orléans, téméraire, avait suivi le jeu jusqu'au milieu du terrain, et sur un coup de pied de Bouchard, le petit Loustau a filé à toute vitesse. Jamais, jamais, il n'a couru si vite. Et maintenant il est seul : il peut faire ce qu'il veut. Pas d'obstacles entre lui et le but.

Le camp rouennais exulte :

— Loustau... bravo, Loustau! Ne te presse pas, mon vieux, tu as le temps, ils ne te suivent pas...

Alors, narquois, il ralentit l'allure et, d'un pas posé, il va placer le ballon entre les deux poteaux, un peu à gauche, parce qu'il a remarqué que le vent soufflait de ce côté. Le but sera plus facile à faire.

C'est une ovation folle : on agite des mouchoirs, des gants; les jolies sœurs des externes, qui ne comprennent pas très bien le jeu, embrasseraient volontiers le jeune homme agile et moqueur, dont l'exploit enchante si fort leurs frères. Le petit Fauquet agite son chapeau, son drapeau et danse sur place une gigue éperdue. Le proviseur lui-même semble ému, et, tourné vers le père Hautin, il murmure :

— Ce brave Loustau... tout de même... ce brave Loustau!

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

L'équipe de Rouen est dominée, battue à la marque, et Loustau paraît de plus en plus mal en point. Pourtant ses moyens physiques et sa science du jeu lui permettent de marquer un très bel essai.

• A quels moments voyons-nous : que le rugby est un jeu ardent, viril? Que les brutalités en feraient un vilain jeu? Que certaines phases de jeu l'embellissent particulièrement?

• Pourquoi, à la fin de la première mi-temps, ne peut-on raisonnablement espérer une victoire de Rouen?

• Comment s'imposent les superbes qualités de Loustau, ce que l'on appelle la « classe » d'un joueur?



4. Hip, hip, hip, Hourra !

1 Les deux équipes ont rejoint Loustau haletant. Il appelle :

— Bouchard, tu vas essayer le but : c'est moi qui vais te placer le ballon. Et puis, tu sais, ton coup de pied des grands jours! C'est sérieux.

C'est même très sérieux : Orléans a trois points, Rouen en a autant. Si le but est réussi, la partie est gagnée, et il n'y a plus que deux minutes de jeu!

Loustau se couche par terre; au bout de ses bras tendus il tient le ballon, bien droit. Bouchard recule de deux mètres, regarde les poteaux entre lesquels le ballon doit passer. Il s'élance; un coup de pied sec, précis, et la balle file, splendide, au-dessus des bras inutilement levés des Orléanais, juste au milieu des deux longs poteaux. Un grand coup de sifflet, et c'est la fin.

— Match gagné à Rouen, cinq points à trois, proclame l'arbitre.

2 — Hip, hip, hip, Hourra! répondent les spectateurs qui envahissent le terrain. Vivent les Francs-Joueurs! Un chic à Loustau... un chic à Loustau... un chic! Allons, Loustau, viens qu'on te porte en triomphe! Mais viens, mon vieux. Ne reste pas couché, ne te refroidis pas! Lève-toi Loustau!

— Mais qu'est-ce qu'il a?

— Loustau! Loustau!

— Lève-toi donc, mais lève-le!

— Oh! il est évanoui.

— De l'eau, de l'eau!

— Où est l'infirmier?

— Mais je ne sais pas, monsieur le Proviseur.

— Allons, écartez-vous, qu'est-ce que vous faites là?

— Fauquet, mon petit, va chercher du cognac chez le garde!

— Apportez une couverture!

— Je ne sais pas du tout, monsieur le Proviseur; il était très fatigué ce matin.

— Oui il avait mal au dos et aux reins et partout.

— Ah! il ouvre les yeux. Pauvre Loustau!
— Qu'est-ce que tu dis?
— Cinq points à trois?
— Oui, mon vieux; tais-toi, ne parle pas.
— Emportez-le tout de suite, voilà une voiture.
— Oui, monsieur le Proviseur.
— Tais-toi, mon vieux.

3 — Vous êtes un petit nigaud, Loustau.

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur le Proviseur, je ne pouvais pourtant pas laisser les types se faire battre pendant que j'aurais tranquillement bu du tilleul ici.

— Allons, c'est bon, nous reparlerons de cela; au revoir, mon ami... Alors, docteur?...

— Alors, monsieur le Proviseur, il a une forte angine, beaucoup de fièvre. Il a été imprudent comme un paysan, il sera malade comme un cheval. Et comme il est solide, il en reviendra. Mais je me demande comment il a pu résister si longtemps. Pensez donc : ce gaillard-là avait trente-neuf... et il a joué en maillot!

— Si ce n'est pas malheureux, murmure la sœur Suzanne, pour un bête de jeu anglais, risquer de tuer un bon petit garçon comme celui-là!

Le proviseur sourit; il a été professeur de philosophie et veut s'en souvenir :

— Je ne suis pas de votre avis, ma Sœur, l'énergie sans défaillance ce n'est jamais inutile. Qu'importe le but!

— Pourtant, monsieur le Proviseur, pour un bête de jeu anglais...

— Fût-ce pour un jeu anglais, ma Sœur.

4 Dans son grand pardessus noir, le proviseur, bedonnant, se redresse.

— Voyez-vous, docteur, cette partie gagnée dans ces conditions, cela vaut mieux pour notre lycée que dix prix au Concours Général [1].

Appuyé aux balustrades, il écoute monter de la cour des grands le cri de victoire.

— Hip, hip, hip, Hourra!

— Hip, hip, hip, Hourra!, reprend la cour des moyens.

Et le proviseur, grave, conclut :

— Nous mettrons au parloir le portrait de Loustau, philosophe stoïque [2].

A. Maurois, « Premiers contes ». *Éd. Henri Defontaine, Rouen.*

1. **Concours général :** concours qui voit s'affronter dans les principales matières d'enseignement les meilleurs lycéens de France.
2. **Philosophe stoïque :** Certains savants et sages de la Grèce antique, les philosophes, demandent aux humains de rester stoïques, c'est-à-dire impassibles, courageux, malgré la douleur ou l'infortune.

LECTURE EXPRESSIVE

Loustau a tenu jusqu'à la fin du match, jusqu'à la victoire. Maintenant il défaille, il s'abandonne au mal. Mais les bravos de ses camarades, la chaleureuse approbation de monsieur le Proviseur auréolent son exploit.

- Pourquoi la conversation sur le terrain paraît-elle confuse?
- A l'infirmerie, avec qui le Proviseur converse-t-il successivement?
- Relisez tous les passages où il est question du Proviseur, tous les propos qu'il tient et dites ce que vous pensez de lui.

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

LES SPORTS COLLECTIFS

1. Citez divers jeux qui se pratiquent en équipes. Parmi eux, distinguez ceux qui peuvent être pratiqués par des filles.
2. Quel jeu d'équipe préférez-vous? Pourquoi?
3. Pourquoi dit-on de certains joueurs qu'ils sont trop « personnels »? Comment le bon joueur montre-t-il qu'il a l'esprit d'équipe?
4. Comment, durant un match, se comporte un public « sportif »?
5. « C'était un beau match », dit-on souvent, ou parfois, « C'était un mauvais match ». Essayez de dire ce qui distingue l'un de l'autre.
6. Quelles influences, heureuses ou non, peuvent avoir sur une équipe ses partisans que l'on appelle « supporters »?
7. On qualifie volontiers le rugby de la façon suivante : « Un jeu de voyous pratiqué par des gentlemen » (gentlemen étant synonyme de gentilshommes, de chevaliers...). Essayez de justifier cette opinion.

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Il gagna lentement sa place en étude, près de la fenêtre, et, les doigts allongés, s'étira. »** On attire ici l'attention sur le verbe en le rejetant, après les compléments, à la fin de la phrase. *Sur ce modèle, mettez en valeur les verbes, en complétant les phrases suivantes :*
« Le chasseur ... **tira.** » — « Dans sa cage, le lion ... **sauta.** » — « Le chat... **bâilla** » — « L'éléphant ... **s'ébranla** ».
2. **« Les types, c'était le Lycée, les Francs-Joueurs; les types, c'était un groupe assez mal défini et pourtant tout puissant; les types, pour Loustau, c'était sacré. »** La répétition, à trois reprises, de la même construction, soulignée par le retour de certains mots, donne ici de la force, presque de la véhémence.
Imitez cette tournure, dans des phrases qui exprimeront avec force :
L'attrait des vacances (Les vacances, c'était...) — La peur de l'obscurité — La joie du sport.
3. On trouve une description de la ville à la fin du paragraphe 1 du texte « L'équipe, c'est sacré ». A quels temps les verbes sont-ils employés? Quels mots ou expressions, au début de certaines phrases, aident à ordonner la description?
Relisez, fermez le livre, puis reproduisez ce passage.
4. Dans le dernier paragraphe du texte « Vas-y, Loustau », nous assistons à l'exploit de Loustau qui s'accomplit en deux moments, auxquels correspondent les réactions du public. Quels sont ces deux moments? *Résumez ce paragraphe en quatre ou cinq phrases, puis présentez à votre tour une phase intéressante d'un match auquel vous avez assisté.*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. A la sortie du cours, le « père Hautin » rencontre Monsieur le Proviseur et converse quelques minutes avec lui. *Imaginez la conversation.*
2. « On va lui répondre, au journaliste de « l'Auto », s'écrie le petit Fauquet. Et il écrit effectivement cette lettre. *Reproduisez-la.*
3. « Mais enfin, pourquoi ces garçons se démènent-ils ainsi, au risque de se faire mal? » demande une belle dame qui suit le match auprès du Proviseur.
Le Proviseur lui répond. *Que dit-il?*
4. « L'Auto » publie le compte rendu du match. *Imaginez ce compte rendu.*



Vers le pays des Djaraï

1. A travers la savane

En Indochine vivent non seulement des peuples très civilisés, mais aussi des tribus montagnardes qui, il y a peu d'années, ignoraient la civilisation moderne. Le chasseur I-Thouït et son fils Dam Sane appartiennent à l'une de ces tribus, celle des Djaraï. Ils fuient les habitants d'un village de la vallée, avec lesquels ils se sont disputés.

Nous disposons de trois heures avant qu'il fasse nuit et nous sommes bien reposés. Il s'agit de forcer l'allure. En route!

Ayant rempli l'indispensable gourde, on prend pied sur des rochers, du côté opposé à celui où ont disparu les Hommes du Fleuve. Le montagnard et son fils s'enfoncent dans les buissons. Dam Sane s'efforce d'imiter l'allure de son père et copie chaque geste. Ils avancent rapidement dans le bois clairsemé, en zigzaguant entre les troncs, sur un sol de terre rouge, dure comme de la pierre, qui sonne sous leurs talons. Bientôt les futigifs atteignent la lisière où les arbres s'arrêtent pour céder la place à l'envahissante « herbe à paillotte » aux feuilles coupantes, si haute qu'elle dépasse la tête d'I-Thouït.

Celui-ci adopte « l'allure de savane », écartant des deux bras étendus les tiges bruissantes roussies par la saison sèche, comme s'il nageait, et levant haut les genoux pour dégager le pied que l'herbe enlace et essaye de retenir. Dam Sane suit, dans la coulée de son guide, sous une pluie de brindilles et de feuilles sèches qui collent à son visage en sueur. Des nuages de moucherons tourbillonnent autour de lui et les minuscules « suceurs d'yeux » s'attachent à ses cils. Il secoue la tête comme un buffle au pâturage et frotte ses paupières qui le démangent.

2 Une termitière[1] se dresse sur leur route, surmontée d'un bouquet de bambous. L'enfant reprend haleine pendant que le montagnard grimpe sur le cône grumeleux[2] couleur de brique pour observer les environs et s'orienter aux dernières lueurs du jour. L'homme a un claquement de langue satisfait :

— Ça va, dit-il, nous n'allons pas tarder à arriver.

Dans le ciel assombri, on ne voit plus que les rondes indécises des chauves-souris au vol mou et silencieux. Les derniers appels des coqs ont cessé et la lueur rouge au couchant achève de disparaître derrière la mer de plantes qu'envahit l'obscurité.

Dam Sane se hâte dans le sillage de son père qui nage dans les touffes flétries. Voilà qu'il s'arrête et du bras lui fait signe d'avancer doucement... Un large sillon plus clair s'allonge entre deux murs d'herbe noire.

3 — C'est la piste du plateau, dit le chasseur à voix basse, il ne faut pas y laisser d'empreintes. »

Il arrache des brassées de paillotte, s'avance et les pose à bras tendus en travers du chemin. Il revient en cueillir d'autres et continue, en prenant soin de marcher sur les gerbes étalées. L'enfant traverse avec précaution. Le Djaraï le suit en enlevant au fur et à mesure les tiges restées derrière lui. Voilà, la route est dégagée et aucune empreinte de pas ne révèle leur passage sur l'épaisse poussière.

On se remet en marche et, de loin en loin, on se débarrasse d'une poignée en la piquant bien droite au milieu d'une touffe. Maintenant, la nuit s'est faite, mais ils distinguent la masse noire d'un très grand arbre qu'ils ne tardent pas à atteindre. L'étape est terminée.

Accroupis dans l'obscurité, ils se contentent de ronger quelques lanières de viande desséchée, plus coriace que des rognures de vieux cuir, qui finissent par passer grâce à quelques gorgées d'eau, car la prudence interdit d'allumer du feu.

(à suivre)

1. **Termitière** : nid de termites (insectes rongeurs) parfois élevé de deux mètres.
2. **Grumeleux** : qui contient ou paraît contenir des grumeaux, petites portions de matière coagulée, généralement gluante.

LECTURE EXPRESSIVE

Dam Sane fuit avec son père. Il s'agit d'aller vite malgré tous les obstacles, de dissimuler les traces, d'observer toutes les mesures de prudence.

- Par qui sont gênés les fugitifs?
- Quelles précautions prend I-Thouït?
- Comment Dam Sane se montre-t-il digne de son père?



2. Chez les Boloven

Dam Sane et I-Thouit, qui a repris un cheval à ses ennemis, ont atteint le plateau. Ils peuvent compter sur l'hospitalité des Boloven, une tribu amie de la leur.

1 — Nous voici chez nous, montagnard! Nous foulons le sol de notre pays. Je sens déjà le vin de jarre qui nous attend. Tu vas voir l'hospitalité de notre peuple. Ah! ah!

Il se claque jovialement la cuisse.

— Bonne santé, les Hommes!

Une voix inattendue les interpelle dans le dialecte de l'Ouest. Dam Sane dévore des yeux, le « cousin » qui les salue, la large figure basanée [1], le torse nu qui dépasse les tiges flétries, courbé sous la hotte, et la longue lance dont le fer scintille au soleil.

— Bonne santé! répond le Djaraï en guidant le cheval vers l'homme qui les attend en bourrant paisiblement sa pipe.

— Je vois que les Boloven ont l'œil aux aguets, comme moineaux dans le riz mûr!

— Il faut bien garder le nez au vent quand on a la charge de la frontière, plaisante l'autre.

— C'est le poste du Vaillant, le plus exposé, répond I-Thouït. Toujours les Boloven l'ont tenu avec honneur!

1. **Figure basanée :** brunie par le soleil et le grand air.

— Tu parles droit et en connaisseur, se rengorge son interlocuteur, en lui tendant sa vaste tabatière faite d'une peau entière de chat-tigre.

— Merci, frère! dit I-Thouït en rendant la bourse, le village est-il interdit?

— Non, répond le Boloven à cette demande détournée d'hospitalité, le village n'a pas le nœud d'herbe. Il est ouvert. Suivez-moi.

En cas de maladie, de naissance, et en bien d'autres circonstances, les villages sont provisoirement déclarés Kam, interdits aux étrangers. Une gerbe tordue en chignon est plantée sur un piquet à l'entrée, pour aviser les passants de ne pas franchir l'enceinte.

2 Le guide avance en écartant l'herbe haute et le cheval suit dans la coulée. Au bout d'un moment, l'homme montre de sa lance un rideau de bambous derrière lequel montent des filets de fumée, il annonce :

— Nous voici arrivés.

Le sentier battu traverse la haie et conduit à une palissade derrière laquelle sont groupées les cases aux toits démesurés à pente raide, sur leurs hauts pilotis qui mettent les plates-formes à hauteur de charge d'éléphant. L'enfant est intéressé par le spectacle de la place centrale où discutent et fument des gens accroupis, alors que d'autres se tiennent appuyés contre un pilier, perchés sur un pied comme des hérons. Des femmes reviennent de la rivière, portant de l'eau dans des paniers enduits de résine.

Ils avancent jusqu'à une case devant laquelle se dresse un poteau coiffé d'un crâne de Gaur aux cornes massives, qu'I-Thouït examine en connaisseur :

— Ce taureau-là, dit-il, allait sur ses huit ans. Il en valait la peine!

3 Un groupe d'hommes est accoudé à la balustrade de la plate-forme; le Djaraï les salue :

— Bonne santé, Frères Boloven. Le Père du Village [2] est-il présent?

— Bonne santé, répond un vieillard, le Père du Village rentrera avant la nuit. Montez, on va s'occuper du cheval.

Les voyageurs mettent pied à terre, reprennent leurs couvertures et grimpent à l'échelle pendant qu'un adolescent emmène l'animal. Dans la case, ils déposent leurs armes au râtelier. On les installe sur le banc de droite, constitué par une épaisse planche taillée à la hache, d'une seule pièce, dans un tronc énorme. Une femme, venant de la plate-forme arrière où se situe la cuisine, dépose devant eux, sans un mot, le panier de riz cuit, la calebasse d'eau fraîche, une soucoupe de bois contenant le mélange de sel, de piment grillé et pilé.

(à suivre)

2. **Le Père du village** : le chef.

LECTURE EXPRESSIVE

Les fugitifs bénéficient de l'hospitalité d'une tribu amie. Sans doute ne s'attardent-ils pas, mais cette halte nous permet d'apprendre d'intéressants détails sur les montagnards indochinois.

- I-Thouït montre qu'il est digne de la confiance et de la sympathie des Boloven. Comment cela?
- Quels passages sont significatifs de l'hospitalité des Boloven?
- Qu'apprenons-nous sur la façon de vivre de cette tribu?



3. Soir d'étape

Père et fils ont quitté le village ami. Durant la longue marche de la journée, Dam Sane a tué un gros lézard comestible, le varan, qui constituera le repas du soir.

1 Le crépuscule n'est pas loin et il faut songer à préparer le campement. I-Thouït abat quelques bambous; en enfonce trois dans le sable, les entaille à mi-épaisseur, à la hauteur de sa poitrine et les replie dans le même sens jusqu'au sol, pour obtenir des montants obliques. Il y dispose transversalement d'autres tiges, en entrelaçant les rejets et accroche à ces traverses une bonne épaisseur de branches touffues. En quelques minutes l'abri est terminé.

Dam Sane a allumé un brasier et préparé la broche, suivant le procédé des grandes occasions : les quartiers de viande sont introduits dans un bambou fendu, attaché aux deux extrémités et fixé en croix sur une tige avec un lien de bois vert. De la sorte, il est facile de placer le rôti à la distance désirée au-dessus des braises et de le retourner. Quelques piments sauvages brunissent dans la fente d'une autre baguette. Puis ils sont écrasés et disposés sur une feuille verte : le varan demande à être fortement épicé et paraîtrait fade sans le piment qui relève sa saveur, tenant à la fois du poulet et du poisson. On fait honneur au festin.

2 La pipe allumée, couchés sur des brassées de feuillage, les voyageurs écoutent les crépitements du foyer et les appels des bêtes sauvages : jappement bref et rauque du cerf aboyeur, brâme retentissant du grand cerf-cheval qui rappelle, en plus sonore, le feulement du tigre, mugissement à résonance métallique du gaur, dont le cri dure près d'une minute, car la capacité thoracique du grand taureau est progidieuse.

« Hein, fils, que t'avais-je dit? Il n'y a pas un pareil terrain de chasse à un mois de marche à la ronde. Nous allons engraisser ici comme des vers palmistes [1] dans la cime d'un palmier de marais!

Le garçon humecte ses lèvres du bout de la langue : les vers palmistes! Quelle friandise délicieuse avec leur chair fondante à goût de noisette!

3 Ayant chargé à fond le foyer, ils viennent de se coucher lorsque s'élève dans l'obscurité l'appel du tigre qui se met en campagne, bas, traînant, curieusement proche et lointain à la fois, de sorte qu'il est impossible à situer : « Kliou, kliou. » Le cri se répète cinq ou six fois et cesse. Le fauve se met en chasse et se glisse maintenant comme un fantôme à la recherche d'une proie que son appel aura poussée à errer de tous côtés, l'oreille tendue, pour essayer de localiser le danger contre lequel elle ira se jeter.

I-Thouït se redresse sur le coude et tâte de la main droite les anneaux de rotin tressé garnissant la longue poignée du sabre qui repose, tout dégainé, le long de sa cuisse. Le temps s'écoule. Enfin le bâillement de satisfaction du tigre repu s'élève dans le lointain, répété plusieurs fois, éclatant d'abord, puis de plus en plus étouffé :

— Kliou aoum! Kliou aoum! Aoum!

Le père et le fils se renfoncent dans leurs couvertures et s'endorment.

(à suivre)

1. **Vers palmistes** : vers qui vivent sous l'écorce ou dans les feuilles de la touffe de certains palmiers.

LECTURE EXPRESSIVE

Le campement, le repas du soir donnent peu de tracas aux habiles chasseurs. Et, au contact d'une nature où l'abondance du gibier devient source de danger, ils goûtent les bienfaits de l'étape.

- Comment se manifeste l'habileté d'I-Thouït et de son fils?
- Pourquoi I-Thouït paraît-il satisfait, et même fier?
- Qu'y a-t-il d'inquiétant sur ce magnifique terrain de chasse?



4. Chasse au buffle

I-Thouït, le guerrier Djaraï, près de rejoindre sa tribu, a trouvé les traces d'un troupeau de buffles. Il veut offrir aux divinités qui ont protégé son fils le plus beau et le plus redoutable des taureaux.

1 Il chuchote à l'adresse du garçon :

— Gardons seulement les ceintures ; quittons la veste, le turban... Dépose hache et couteau, la lance te suffit... Mettons le reste en lieu sûr.

Il accroche effets et équipement dans une fourche, plus haut que sa tête, prend des mains de Dam Sane la pique dont il plonge la pointe dans la boue liquide pour en masquer l'éclat, la lui rend. Lui-même ceint le carquois [1], vérifie que le sabre joue librement dans la gaine.

A présent, il mouille son doigt de salive, lève le bras pour prendre la direction de la brise, fait signe à son fils de le suivre. Il oblique à travers les tiges desséchées qu'il écarte et retient doucement de la main pour prévenir tout bruissement, finit par s'arrêter après un prudent détour, allonge le cou.

Au milieu d'une mare rougeâtre, un grand taureau est complètement immergé. Seuls sont visibles les narines, les yeux, le front et les énormes cornes engluées de fange, qui paraissent flotter sur l'eau. De grosses bulles crèvent de temps à autre la surface, ridée par le souffle des naseaux béants.

L'animal est à plus de deux jets de flèche pour l'arme d'I-Thouït qui ne porte qu'à trente pas...

2 Pendant plus d'une heure, l'homme et l'enfant demeurent immobiles sous un tourbillon de moustiques acharnés sur leurs dos nus, malgré la vase dont ils se sont complètement enduits et qui ne les protège qu'imparfaitement. Le buffle, de son côté, ne fait d'autres mouvements que de plonger sur place, reparaître, remuer les cornets frangés de longs poils des oreilles et souffler bruyamment. Il s'est déplacé légèrement; son corps massif, qui doit peser une tonne, écrase maintenant le banc de roseaux desséchés qui se continue jusqu'à la berge. Le montagnard mouille son index de nouveau et le dresse en l'air : le vent, à peine perceptible, a tourné. Il approche ses lèvres de l'oreille du garçon :

1. **Carquois** : étui contenant des flèches.

— As-tu ton étui à feu [2]?

L'enfant hoche affirmativement la tête.

— Bien, je vais me poster sous le vent du taureau. Fais le tour en sens inverse jusqu'à la berge opposée et marche à découvert vers les roseaux. Arrivé à la souche, là-bas, d'où la brise souffle vers le buffle, mets le feu, ensuite rabats-toi sur moi aussi vite que tu pourras. Tu as bien compris?

3 Le Djaraï gagne son affût; il attend, assis sur son talon droit, l'arbalète reposant sur le genou gauche, les yeux fixés sur la vieille souche. Après une longue attente, un filet de fumée bleue s'élève, s'incline vers le buffle qui tourne la tête dans cette direction, la soulève d'un air bourru et hume le vent. Des tiges desséchées commence à s'élever une flamme jaune pâle sur le ciel éblouissant, puis les roseaux explosent avec un bruit de fusillade. La fumée se rabat, les flammes gagnent vers la bête.

La brute gigantesque se secoue, meugle, s'arrache à son lit de vase. Elle se dirige à pas lents avec de l'eau à mi-corps vers l'autre berge, en secouant son corps massif aux pattes courtaudes dont la boue se détache par plaques. Elle passe à vingt pas du chasseur blotti qui tient son arbalète pointée, une seconde flèche entre les lèvres.

4 La mince tige de bambou vole vers le taureau qui efface l'épaule comme sous la piqûre d'un taon et hâte le pas. Un second trait se fiche en vibrant dans la cuisse, lui fait prendre le galop pendant que l'homme s'aplatit dans l'herbe haute.

Dam Sane qui arrive à toutes jambes, la lance au poing, voit les tiges décolorées se refermer derrière la croupe massive, puis, presque aussitôt, I-Thouït apparaître, le sabre nu à la main, s'élancer dans la coulée du buffle. Il s'efforce d'accélérer sa course pour ajouter le fer de sa lance à la lame du père, contre l'énorme bête cuirassée d'une peau de deux doigts d'épaisseur.

Tout essouflé, il rejoint le montagnard qui lui ordonne, avec un geste impérieux, de se tenir à l'écart :

— Arrière, moucheron!

Penché en avant, balançant légèrement son sabre, le chasseur court autour du taureau qui n'a pas fait cent pas après avoir reçu les deux flèches. Déjà le terrible poison Kam [3] fait son œuvre : le monstre tourne en rond, titubant, comme s'il avait perdu le sens de l'orientation, sans même voir l'homme. Le buffle danse la « ronde de mort ». Plus rien ne peut le sauver et il piétine suivant un cercle de plus en plus étroit.

Mat Meo, « Les portes de la forêt ». *Éd. Bourrelier.*

2. **Étui à feu** : étui contenant une sorte de briquet primitif : silex et étoupe.
3. **Poison Kam** : poison dont les tribus gardent le secret. Il s'agit le plus souvent du curare, extrait d'une plante.

LECTURE EXPRESSIVE

Nous voyons se développer l'habileté, le courage d'I Thouït et nous savons que Dam Sane deviendra vite un grand chasseur comme son père.

- Pourquoi le dessein d'I Thouït paraît-il difficile à réaliser?
- Comment se manifestent l'habileté et le courage d'I Thouït?
- Pourquoi jugeons-nous Dam Sane tout à fait digne de son père?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

D'AUTRES CIVILISATIONS

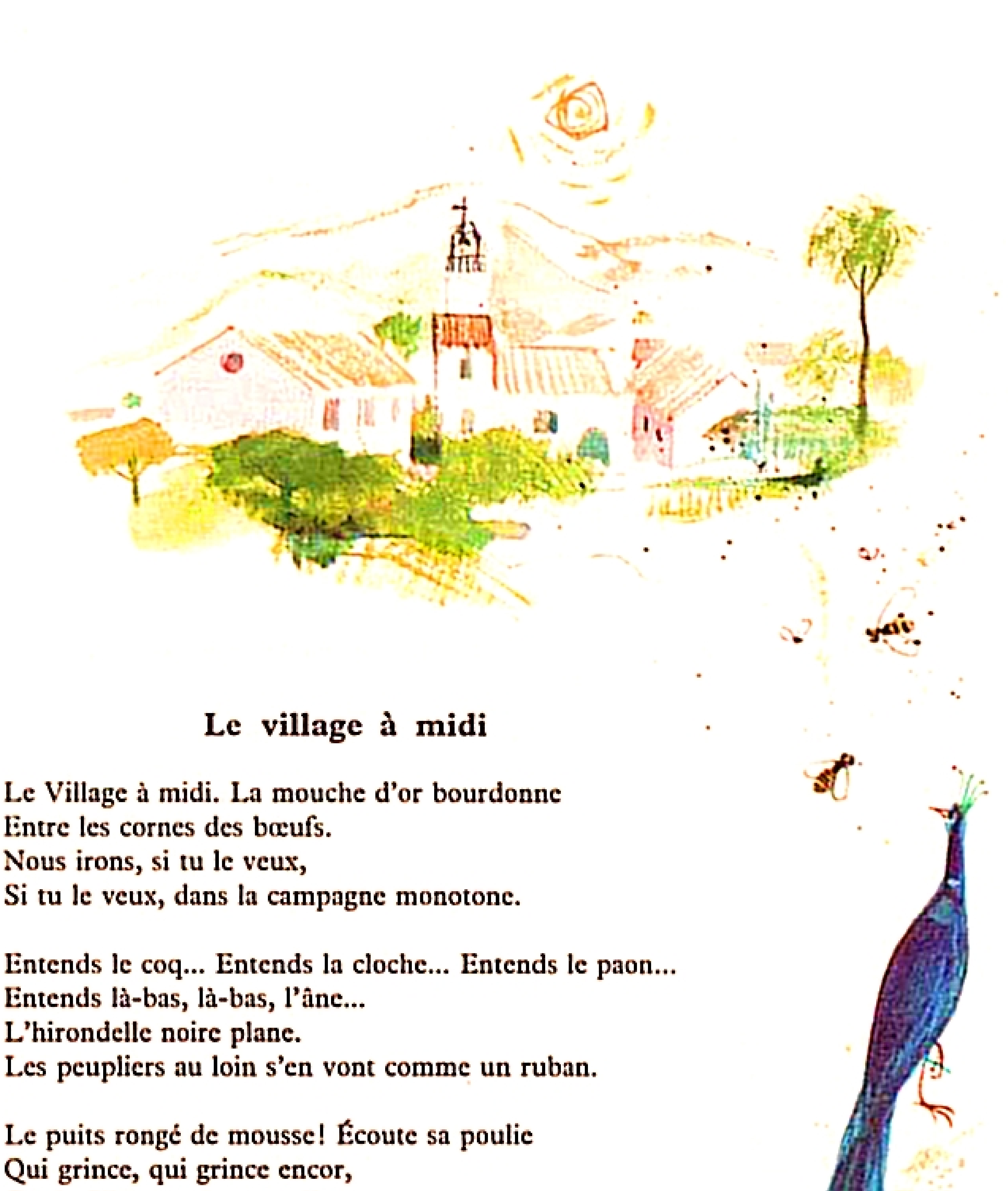
1. Tous les peuples utilisent-ils autant de machines que nous, profitent-ils des découvertes des savants, ont-ils les mêmes croyances morales ou religieuses? Citez des différences assez frappantes.
2. Trouvez des différences aussi visibles dans la vie de tous les jours : habitation, vêtements, nourriture (pensez aux pays chauds et aux pays froids, aux populations nomades ou sédentaires).
3. Quels peuples sont qualifiés de « primitifs »?
4. L'homme blanc est-il plus raisonnable, plus généreux que les autres?
5. Tous les pays ne sont pas également riches. A quoi le remarque-t-on?
6. Que savez-vous de : la faim dans le monde? la santé dans le monde? l'instruction dans le monde?
7. Que peuvent, que doivent faire les pays riches et instruits pour ceux qui restent encore pauvres et ignorants?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Une termitière se dresse sur sa route, surmontée d'un bouquet de bambous. »** L'auteur brosse succintement un décor grâce au verbe **se dresse** et au participe **surmontée.** *Présentez, de la même façon, quelques éléments caractéristiques d'un paysage :* une église et son clocher — une rivière et un peuplier — un tombeau et un cyprès — un corps de ferme et son pigeonnier...
2. A la fin du premier paragraphe du texte « A travers la savane », l'auteur décrit « l'allure de savane » des deux voyageurs. Le père ouvre la route; comment procède-t-il? Le fils profite de la percée effectuée par le père : quel mot l'indique? Qu'est-ce qui rend cette marche pénible? La comparaison de la dernière phrase vous semble-t-elle heureuse? *Relisez, fermez le livre et reproduisez le passage.*
3. *Résumez en une dizaine de lignes le texte :* « Chasse au buffle ».
4. Relisez attentivement le texte « A travers la savane ». Imaginez que vous êtes l'un des voyageurs et que vous écrivez à un ami pour lui parler de la savane. *Rédigez la lettre.*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. « Père, père, je vois deux hommes dans la savane, derrière nous, là-bas, près de la touffe de bambous ».
Que fait I Thouit? Que dit-il à son fils?
2. « Tu viens de loin? demande le Père du village à I Thouit. Tu as fait bonne route? »
Le chasseur répond. (Rappelez-vous qu'il est prudent et rusé).
3. « Pourquoi les grosses bêtes redoutables ont-elles si peur du tigre? demande Dam Sane à son père. Et pourquoi l'homme est-il moins peureux que les bêtes? »
I Thouit lui répond. *Que dit-il?*
4. I Thouït explique à Dam Sane pourquoi il a choisi d'abattre le plus beau et le plus redoutable des taureaux. *Faites-le parler.*



Le village à midi

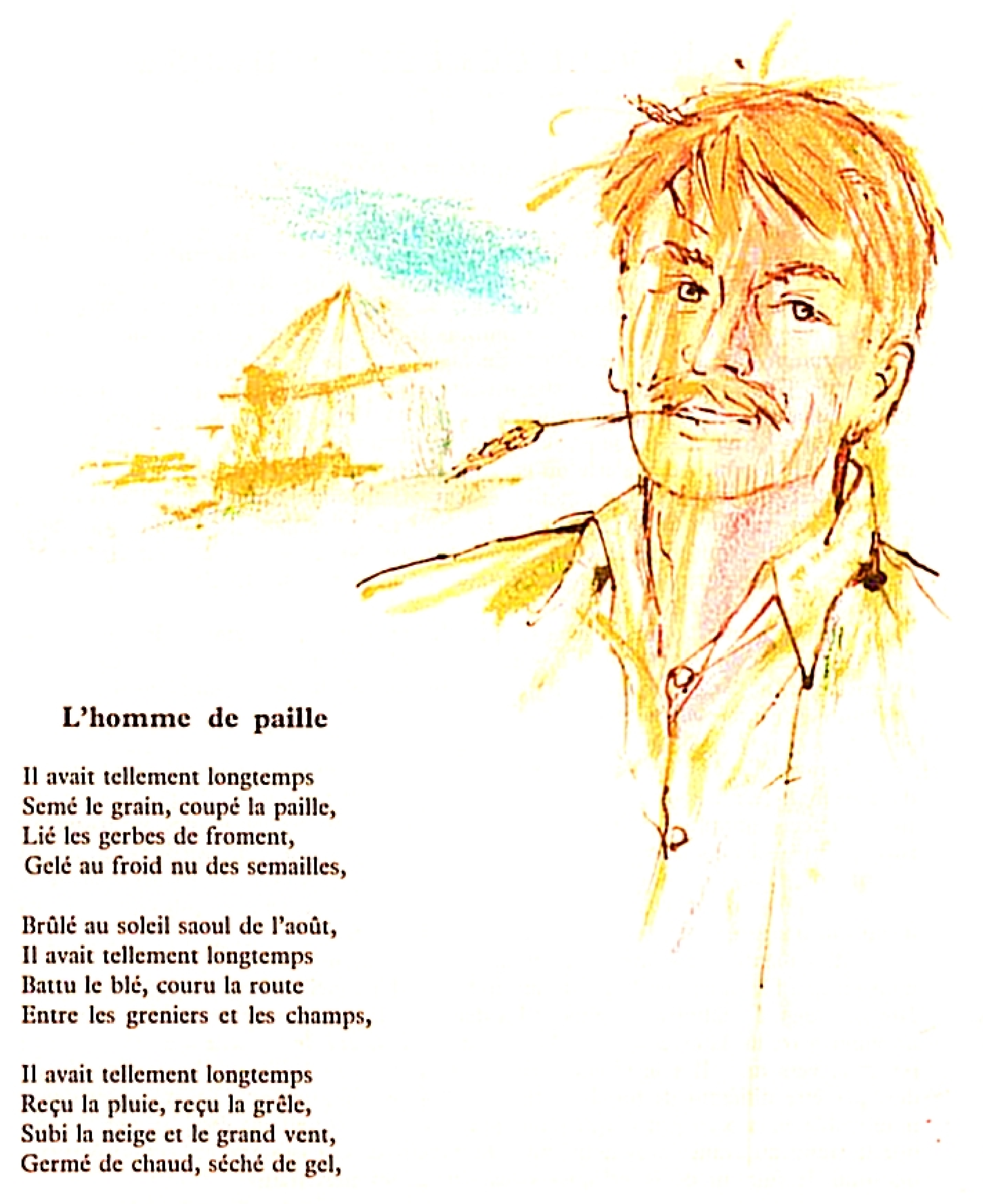
Le Village à midi. La mouche d'or bourdonne
Entre les cornes des bœufs.
Nous irons, si tu le veux,
Si tu le veux, dans la campagne monotone.

Entends le coq... Entends la cloche... Entends le paon...
Entends là-bas, là-bas, l'âne...
L'hirondelle noire plane.
Les peupliers au loin s'en vont comme un ruban.

Le puits rongé de mousse! Écoute sa poulie
Qui grince, qui grince encor,
Car la fille aux cheveux d'or
Tient le vieux seau tout noir d'où l'argent tombe en pluie.
La fillette s'en va d'un pas qui fait pencher
Sur sa tête d'or la cruche,
Sa tête comme une ruche
Qui se mêle au soleil sous les fleurs de pêcher.

Et dans le bourg voici que les toits noircis lancent
Au ciel bleu des flocons bleus;
Et les arbres paresseux
A l'horizon qui vibre à peine se balancent.

Francis JAMMES, « De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir ». *Mercure de France.*



L'homme de paille

Il avait tellement longtemps
Semé le grain, coupé la paille,
Lié les gerbes de froment,
Gelé au froid nu des semailles,

Brûlé au soleil saoul de l'août,
Il avait tellement longtemps
Battu le blé, couru la route
Entre les greniers et les champs,

Il avait tellement longtemps
Reçu la pluie, reçu la grêle,
Subi la neige et le grand vent,
Germé de chaud, séché de gel,

Qu'il était devenu de paille :
Belles moustaches de blé lisse,
Menton de chaume qui picaille,
Sourcils de mil, barbe en maïs.

Claude Roy, « La France de profil », *Clairefontaine*

Sous le vent des bêtes sauvages

1. Au milieu des éléphants

Le docteur parisien James Lartizien est d'abord venu en Afrique, avec son frère Guy, chasser et filmer les fauves. Près de la piste qu'ils suivent, ils voient un troupeau d'éléphants qui se disperse.

1 Nous nous enfonçons de cent à deux cents mètres; les craquements et gargouillements deviennent plus forts. Nous sommes au milieu des grands bambous, derrière une termitière de dix à douze mètres de haut. Guy ouvre la marche avec Kamangué le pisteur. C'est à nouveau l'approche silencieuse, camouflée par quelques arbustes. Puis, soudain, un fracas de branches cassées : un, deux, trois, cinq éléphants sont à vingt mètres de nous. Guy se retourne, furieux, en m'intimant le silence car le déclic de la caméra semble avoir alerté un gros mâle. Nous le voyons admirablement devant la termitière, ouvrant ses larges oreilles et agitant sa trompe d'un air inquiet. A droite, à gauche, la suite des éléphants cueille des pousses de bambou. Ils ne sont plus cinq, mais bientôt dix, puis vingt. La caméra n'arrête pas. Nos éléphants avancent lentement vers la forêt; nous partons dans les bambous pour les retrouver. C'est alors que nous allons vivre un merveilleux spectacle...

Bientôt il n'y a plus d'arbres, plus de termitières, seulement des touffes de bambous. Le pisteur, tel un félin, ouvre la marche. Trente éléphants sont en ligne, à dix mètres de nous et nous allons vivre une heure au milieu d'eux. Comment se souvenir de toutes les impressions et de tous ces tableaux vivants?

2 Je revois l'énorme mâle aux défenses impressionnantes, aperçu seulement l'espace d'un instant. Je me souviens de cet éléphant qui avait négligemment posé sa trompe sur sa défense unique; je me souviens des énormes dos décharnés des vieux mâles, surnageant au-dessus de cette masse moutonnante [1], et de jeunes mâles dodus avançant majestueusement vers nous, oreilles écartées, trompes en batterie. Nous avaient-ils vus ? Je ne puis l'affirmer, mais je crois qu'ils avaient perçu le bruit et qu'à ce moment-là il eût été dangereux de faire un mouvement brusque.

Mais bientôt un jeune mâle retourne à ses bambous. Le troupeau s'élance vers nous en une file indienne de trente mastodontes. Une vieille femelle ouvre la marche. Nous restons là à admirer, à jauger [2] les défenses. Il y a bien quatre ou cinq porteurs de vingt à trente kilos d'ivoire. Mais allons-nous tirer? Je regarde vers Guy qui se retourne vers moi. Il a le visage congestionné, les yeux brillants d'excitation. Je ne dois pas être différent de lui. En effet, nous avons l'impression de vivre un moment inoubliable où la beauté et la rareté du spectacle se mêlent à l'angoisse car, chaque fois que le troupeau avance vers nous, nous ne savons ce qui va se passer. Et il n'est pas question de fuir, ni de se réfugier dans des arbres inexistants.

1. **Masse moutonnante** : qui ondule et fait penser aux vagues de la mer.
2. **Jauger** : apprécier, peser à vue d'œil.

Chacun a conscience du danger et tous les trois nous formons un groupe silencieux et immobile. Tout à coup la femelle qui mène la harde [3] nous évente et devant nous c'est le brusque demi-tour de tous les mastodontes. Bientôt ils s'arrêtent et nous vivons alors une longue minute d'anxiété. Toute la forêt qui résonnait de branches cassées, de pas bruyants, de barrissements brefs, stagne [4] subitement en un silence total et insolite. Une espèce de poids nous étreint alors. Je ne connais aucun animal qui puisse rester aussi silencieux que l'éléphant. Que va-t-il se passer?

3 Mais le troupeau reprend sa marche, le vacarme recommence, rassurant. A cet instant, un autre mâle semble nous inspecter curieusement. Il pousse un long barrissement. Et alors se produit un phénomène que personne ne pourra nous expliquer. Trois fois de suite après ce barrissement, nos trente éléphants vont se réunir en demi-cercle à vingt mètres de nous, en nous présentant leurs croupes. Ils restent ainsi une demi-minute, absolument silencieux, trompe contre trompe, comme s'ils s'absorbaient dans un long conciliabule. Puis chacun reprend ses occupations, à grand renfort de coups d'oreilles, de bruits de trompe. Trois fois de suite leur discussion reprend. Qu'est-ce que ça signifie?

Nous sommes inquiets. Chacun cherche à se faire le plus petit possible. Je jette un bref regard aux alentours, mais il n'y a vraiment aucun arbre, aucune termitière. Si le troupeau fonçait... Nous croyons être là depuis quelques instants, alors qu'il y a une heure et demie que nous vivons au milieu des éléphants. Nous cherchons toujours le « gros porteur » [5], mais avons-nous vraiment envie de tuer? Je ne crois pas.

4 Le spectacle est trop beau : les uns sont énormes et sales, les autres bleus, et tout cela passe et repasse devant nos yeux. Ils nous font face, puis ils sont tous les trente de profil. Chaque fois que la colonne s'incurve vers nous, nous faisons quelques pas en arrière, puis nous reprenons notre marche parallèlement. Nous sommes entre cinq et vingt mètres de cette harde. Puis, subitement, trente mastodontes prennent le départ et défilent devant nous dans un vacarme extraordinaire. Nous ne savons plus où nous sommes, nous ne pensons même plus au danger, nous sommes abasourdis par le bruit. La terre tremble. Et bientôt il ne reste plus un seul éléphant.

Nous retournons à la route, complètement éblouis, parlant tous à la fois. Kamangué, surexcité, mêle son sango [6] à notre conversation. Je crois n'avoir jamais ressenti quelque chose de tel et je ne crois pas jamais le revivre. »

(à suivre)

3. **La harde** : la famille, le troupeau d'éléphants.
4. **Stagne** : reste immobile.
5. **Le « gros porteur »** : l'éléphant porteur des plus grosses défenses.
6. **Son sango** : le dialecte de sa tribu.

LECTURE EXPRESSIVE

« Nous avons l'impression de vivre un moment inoubliable, où la beauté et la rareté du spectacle se mêlent à l'angoisse car, chaque fois que le troupeau avance vers nous, nous ne savons ce qui va se passer ».

- Quels passages décrivent les éléphants de façon impressionnante?
- Quels sentiments animent les chasseurs d'images?
- Comment s'explique la dernière phrase?



2. A l'affût

Le docteur Lartizien revient en Afrique où, avec son ami, le guide de chasse Henri Quintard, il tente une expérience scientifique. Il se propose, au moyen de flèches lancées par une arbalète et contenant un produit anesthésiant, d'immobiliser, d'endormir les grands fauves, de filmer et d'étudier leurs réactions.

La fièvre des captures m'a repris. Donc, à quatre heures du matin, harnaché de mon inséparable arbalète, avec Bala [1] qui tient le fusil, et un porteur, je quitte le camp. Il faut traverser les éboulis de la rivière, sans lumière. Je n'ai pas fait cinquante mètres que je m'affale sur un rocher. Je ne pense qu'à protéger mon arc précieux et prends un bain désagréable et bien froid. Mes baskets font un bruit de pompe en atteignant l'autre rive. Nous montons dans les pailles non brûlées, moi collé à Bala qui devine la piste malgré l'obscurité complète. Après quatre ou cinq kilomètres fort pénibles, nous sommes en vue de la première saline [2]. C'est un espace de terre absolument raviné, parcouru de crevasses, labouré par des générations d'animaux. De notre observatoire, au milieu des bambous, nous sommes invisibles.

L'attente commence. Mes deux noirs, peu habitués à ce genre de chasse, ne comprennent pas; ils discutent entre eux. Je dois les faire taire. J'entends le silence bruisser, gargouiller. Je suis profondément heureux, calmement heureux d'être là, à écouter la nuit, essayant de distinguer, au-dessus du bruit incessant, le léger piétinement d'un water-buck [3], le glissement d'une panthère. Un rauque mugissement va peut-être nous annoncer un troupeau de buffles; ces sourds borborygmes [4] ne sont-ils pas l'indice que l'éléphant est là? Mais non, il n'y a rien.

1. **Bala** : le pisteur.
2. **Saline** : terre contenant du sel que viennent lécher les fauves.
3. **Water buck** : espèce de chevreuil.
4. **Borborygmes** : bruits d'entrailles.

2 Seul à penser sous la nuée, j'ai retrouvé mon ambiance d'Afrique, j'ai complètement oublié mes matins laborieux de Paris, mes sombres journées monotones. Je ne sais plus si le bruit du téléphone existe, alors que le frottement strident des criquets me vrille. Je retrouve là le mâle plaisir, mélange de joies physiques intenses, d'efforts pénibles, de souffrances, de peurs aussi, qui amène une exaltation de tout l'être. J'ai retrouvé les joies primitives de boire, de manger, de s'affaler sur un lit de camp, sale, suant, déchiré, et de sombrer... Je réapprends à voir, à sentir. Je sais discerner la tache fauve dans les feuillages bigarrés, la masse sombre, invisible derrière les taillis. C'est un réapprentissage constant de la vue, de l'ouïe, complètement atrophiées par nos vies parisiennes. Ici, on écoute, on regarde.

Même si je ne sais pas encore bien déchiffrer les pistes, je sens l'approche et je vis la poursuite. Je songe à tout le chemin parcouru depuis quelques années : mes premiers voyages où, ignorant, je ne goûtais que le frisson de l'animal aperçu, quand le fusil tressaille dans nos mains, ces pelages souillés de sang, ces monstres orgueilleux qui, une fois morts, ne sont plus que dépouilles... Je sais que, petit à petit, j'ai cherché plus loin, approché de plus en plus souvent des bêtes sauvages, appris à connaître les réactions des animaux.

3 J'ai appris que l'éléphant ne voyait pas, que le rhinocéros était idiot, que les antilopes laissent approcher près d'elles un seul animal : le singe. Que, donc, la seule façon de s'approcher est de s'accroupir toujours, l'homme étant le seul animal à deux pattes. J'ai appris à couiner d'une certaine façon, imitant le cri des jeunes pour voir arriver le bubale [5]. J'ai appris enfin que toute la chasse est réglée par le vent. Mais maintenant je discerne combien il y a de la marge entre arriver à trente ou quarante mètres pour tirer — là, le ramping, l'immobilité absolue, le calme suffisent — et l'approche à moins de vingt mètres que nous chercherons à obtenir maintenant.

Ce n'est plus le vent, la vision qui comptent, c'est l'astuce : ne plus faire aucun bruit, même sur des feuilles ou des branches sèches, même assailli par mille insectes, se fondre dans la végétation. C'est l'utilisation du terrain, c'est avant tout une patience exacerbée [6] et la peur de tous les instants, parfois aussi un certain courage : à quinze ou vingt mètres, un éléphant vous voit, un buffle fonce; un lion fait quinze mètres dans son premier bond. En plus, je sais qu'avec mes produits il y a une phase de latence [7] avant l'action imprévisible — cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure — pendant laquelle nous découvrirons les réflexes de l'animal, l'œil collé à la caméra ou... les jambes au cou. »

(à suivre)

5. **Bubale :** antilope à grosse tête.
6. **Patience exacerbée :** tendue à l'extrême, presque intolérable.
7. **Phase de latence :** période pendant laquelle l'effet de la drogue anesthésiante ne se manifeste pas encore.

LECTURE EXPRESSIVE

« Je retrouve là le mâle plaisir, mélange de joies physiques intenses, d'efforts pénibles, de souffrance, de peur aussi, qui amène une exaltation de tout l'être. J'ai retrouvé les joies primitives de boire, de manger, de s'affaler sur un lit de camp, sale, suant, déchiré, et de sombrer... »

- Qu'a appris le docteur Lartizien au cours de ses séjours et de ses chasses en Afrique?
- Qu'y a-t-il de mystérieux, d'inquiétant, autour du chasseur à l'affût?
- Quels passages soulignent le fait que l'auteur, à l'affût des fauves, se sent un homme nouveau?



3. Jambes au cou

Le docteur Lartizien n'a pas encore réussi à atteindre un buffle d'une « flèche anesthésiante ». Laissant au camp sa femme Janine et son ami Henri Quintard, il s'aventure, seul, pour une nouvelle tentative.

1 Je suis fortement chargé, arbalète et caméra, mais j'ai juré de ne me séparer de celle-ci en aucune circonstance. D'ailleurs je ne vais pas loin; deux buffles familiers, un gros noir et un vieux rouge, paissent aux alentours du campement et s'éloignent simplement pour aller à l'eau. Comme nous ne les avons pas encore dérangés, j'espère approcher nos deux monstres de service [1] et enfin tirer une bonne flèche.

Je traverse la rivière et gravis une éminence boisée où Henri m'accompagne. Nous surplombons ainsi un marais séché couvert de pousses tendres et vertes, clairsemé de pailles non brûlées et de bosquets d'épineux. Là-bas dans la plaine surnagent deux taches noires : « Ce sont eux », me dit Henri. Il n'est pas question de se lancer derrière les animaux sans connaître la direction du vent. C'est donc la petite cérémonie où chaque guide, chaque pisteur a son système. Bala tape simplement dans la terre poudreuse, Henri, d'un geste large, laisse filer de sa main terre et feuilles broyées. Moi, j'utilise l'allumette.

« Tu es à bon vent, tu vas filer par la crête boisée et ensuite tu descendras vers eux, de buissons en épis. Prends ton temps, ils sont tranquilles. Fais-nous une approche savante, ça doit réussir ce coup-ci. »

On va voir ce qu'on va voir. Quelle surprise ce sera à mon retour si je leur annonce ma réussite. Je suis seul, donc je peux bien me dissimuler, ne faire aucun bruit... Me voilà sur le sentier de la guerre; je me défile d'arbre en arbre; sous le couvert, je ne risque rien : ils sont encore loin. Arrivé au bout de la crête, je me hisse dans une fourche malgré les fourmis-magnans [2] et je les découvre, toujours paisibles.

2 C'est maintenant la véritable approche. Je quitte l'abri des arbres et, accroupi, je bondis de cache en cache. Maintenant je ne les vois plus, il me faut redoubler de silence et d'astuce [3]. Je reprends mon souffle derrière un fourré où je pose mon chapeau de brousse. Je transpire abondamment. J'évite les cailloux, je passe au large des branchages. D'après mes repères, je dois être à une cinquantaine de mètres : aucun bruit, le vent reste bon. Cette fois-ci, j'y crois. J'avance maintenant à quatre pattes; la terre craquelée, séchée, est douloureuse à mes genoux, à mes coudes. Tant pis, je suis prêt à tout. Là, près de cet épineux, je vais me hausser très doucement, en direction de l'arbre à trente mètres. Ils doivent être là.

Je prépare mon arbalète. « Du calme, du calme, prends ton temps. » Je ne veux pas penser que je suis seul, sans fusil. En quelques instants je revis toutes mes démarches, toutes mes préparations, tous mes échecs précédents. J'ai voulu être seul, allons-y.

1. **Monstres de service :** les deux buffles semblent être présents à la convenance des chasseurs.
2. **Fourmis-magnans :** fourmis dont les mandibules pincent cruellement.
3. **D'astuce :** de ruse maligne, assez méchante.

Mais ils ne sont plus là! « Encore une approche fichue. » Je me traite de tous les noms, je me méprise, je ne saurai jamais m'assimiler à cette brousse. Pourtant je ne pouvais faire mieux; que me manque-t-il pour copier les guides? A vingt mètres de là se dresse le dernier ilot de hautes herbes. Je poursuis ma progression mais je n'essaie plus de jouer aux Sioux. Je vais de là inspecter la plaine, voir si les deux buffles ont fui très loin ou si je peux encore tenter une approche. Mais je n'y vois plus, j'écarte les feuilles. Et... me voilà reprenant mes esprits, calé dans la fourche haute d'un arbre. S'est-il passé une seconde, une minute ou une heure? Je n'en sais rien.

3 Que m'est-il arrivé? Le froissement des épis a fait surgir à deux mètres de moi deux masses, deux mufles menaçants. Tandis qu'ils chargeaient en un galop furieux, comment ai-je atteint cet arbuste à quinze mètres? En courant ou en marchant à reculons? J'ai laissé tomber l'arbalète, je suis empêtré dans la lanière de ma caméra, j'ai un pied coincé dans la fourche et j'embrasse une branche à pleins bras, écorché et saignant.

Les deux buffles foncent sous mon arbre, ébranlant le sol de leurs sabots, me rasant de leurs cornes. A trente mètres de là, arrêt brusque; ils virevoltent [4] et m'examinent, les narines frémissantes, les oreilles agitées, tous les muscles tressaillant. Je n'ose plus descendre de mon arbre. A chaque simulacre [5], ils secouent leur masse et avancent de quelques pas. Je n'avais donc pas fait une mauvaise approche, mais je me souviendrai toujours de ce face à face subit avec les monstres sauvages.

Mes mains essuyent mon visage visqueux; je crois que leur attaque spontanée, assez rare pour deux buffles non blessés, s'explique par l'effroi qu'ils ont dû éprouver devant ce masque barbu, apparu entre les pailles, alors qu'ils ruminaient. Ils se sont rués pour sauver leur vie et maintenant ils examinent cet animal curieux dans l'arbre. Pour moi, rétrospectivement [6], j'ai une peur panique : dès qu'ils font quelques pas, je remonte dans mon arbre.

4 Mais je ne vais pas rester ici toute la journée. De longues minutes passent, d'observation réciproque. Je me fatigue sur mon perchoir instable, j'en ai assez de jouer à cache-cache. Pendant qu'ils s'éloignent un peu, je me laisse choir, je récupère l'arc et je file, la peur aux talons, en un large détour. Au premier bruit, les voilà alertés et curieux qui font des simulacres d'attaque. Mais je ne me retourne plus, je cours vers le camp. Janine, inquiète de me savoir seul, a envoyé Henri qui me reçoit décomposé, transpirant la peur. J'aurai besoin de quelques remontants avant de pouvoir m'expliquer...

(à suivre)

4. **Ils virevoltent** : ils se retournent vivement.
5. **Simulacre** : faux-semblant.
6. **Rétrospectivement** : après coup, en se rappelant les faits passés.

LECTURE EXPRESSIVE

« Je vais de là inspecter la plaine, voir si les deux buffles ont fui très loin ou si je peux encore tenter une approche. Mais je n'y vois plus, j'écarte les feuilles et... me voilà reprenant mes esprits, calé dans la fourche haute d'un arbre. S'est-il passé une seconde, une minute ou une heure? Je n'en sais rien ».

- Chacun des quatre paragraphes a trait à un moment de l'action. Trouvez un titre approprié.
- Comment s'exprime l'affolement du chasseur? S'y abandonne-t-il complètement?
- A quels moments pourrions-nous avoir envie de rire? Pourquoi ne cédons-nous pas à cette envie?



4. Victoire

Le séjour en Afrique du docteur Lartizien se termine. Mais, avant son retour il connaîtra la joie d'un premier succès.

1 Bala se met en alerte : là, dans la cuvette, des meuglements... Un troupeau de buffles! Je les aperçois, masses ocres, grises ou noires, qui se déhalent lentement. Il y a des petits, plus clairs, de gros mâles, des femelles grises. Une énorme vieille femelle au massacre [1] respectable mène la danse, avançant de quelques pas, mâchonnant une herbe, humant le vent, meuglant un coup d'appel aux retardataires. Ils sont près de quatre-vingts, sur un front de trente à quarante mètres.

Henri nous stoppe. Il s'infiltre sous les arbustes. La caméra, l'arbalète sont enduites de terre pour ne pas réfléchir les reflets du soleil. Mais que fait notre guide? Il secoue un arbuste, se met à quatre pattes. Ma parole, il imite le singe! De retour, il m'explique : « J'ai fait un peu de bruit pour les alerter. Ils vont croire à une troupe de singes et obliquer un peu. S'ils obliquent vers nous, nous éviterons le vent. »

Nous partons, Henri, Lelogeais [2] et moi, courbés, silencieux... Un seul but : remonter les buffles. Le cœur bat à les sentir si proches, sans les voir. Les fourrés sont de plus en plus denses, les larges feuilles cirées, poussées du sol en touffes, entravent notre marche. Henri arme l'arbalète : cette fois on y est. Les feuillages frémissent devant nous. Bien que les branches cinglent le visage, j'aperçois une masse noire, énorme, qui vient droit sur nous. À droite, à gauche, la forêt s'anime d'autres masses qui écrasent la savane. Quintard se colle à son arbre; lentement, lentement, comme au ralenti, le mufle de la vache se décolle d'un massif, les oreilles furètent, la tête tourne. Elle s'arrête. Qu'est-ce qui l'inquiète? Elle stoppe, se retourne, meugle. Inexorables, les autres bagaras avancent, le sol est ébranlé, nous sommes pris dans les tenailles du troupeau. Je crois qu'en ce moment personne n'analyse ses pensées : nous vivons l'instant présent dans une exaltation mêlée d'une pointe de panique.

2 Maintenant l'animal est de flanc, bien visible. Henri se dégage de l'arbre; le buffle s'immobilise, naseaux grands ouverts devant nous. Un claquement sec, Henri rejoint la protection de son arbre, je saute dans un fourré et... la terre chavire autour de nous. À droite, à gauche, à nous toucher, les bagaras galopent, effrayés par notre vue. Nous sommes secoués, malaxés, abrutis par l'ébranlement du sol, le bruit infernal. Cela déboule de partout, en accéléré, puis en quelques secondes, c'est le calme. Mais le vieux buffle, lui, n'a pas bougé.

1. **Massacre** : l'ensemble du crâne et des cornes du buffle.
2. **Lelogeais** : compagnon de chasse d'Henri Quintard et de l'auteur.

Combien de temps avant l'effet de la drogue? Quelle va être la réaction de l'animal? Je n'en sais rien. Je le tiens en joue, sa tête tourne de tous les côtés, mais il est absolument immobile. J'espère que Lelogeais, un peu en arrière, filme. On aperçoit bien la flèche plantée dans le gras de la cuisse et tordue.

3 Le regard d'Henri est éloquent : « Je l'ai eu! » Quelques pas en avant, quelques pas en arrière, le buffle frémit sur place. Mais oui, son museau bave, ses yeux semblent s'exorbiter, il titube. Victoire! Sans nous concerter, nous avançons, Henri et moi, très prudemment. L'animal nous sent arriver, tourne son garrot puissant, mais ne bouge pas. J'ai envie de crier, de sauter de joie. Plus réaliste, Quintard, à quatre pattes, tend son arbalète et touche l'arrière-train du bagara qui réagit peu.

Il est immobilisé. Une main craintive flatte sa croupe. Personne n'a jamais ainsi approché un buffle sauvage. Je saisis la caméra des mains de Lelogeais, viens devant le buffle et filme sans arrêt : sa tête qui hoche, son horrible massacre qui balaie les branches, ses yeux qui sortent, la bouche qui écume... A ce moment je réalise que j'avais préparé des doses pour éléphants. Il me faut vite une bonne dose d'antidote[3] : intraveineuse dans l'oreille.

Me voilà en pleine brousse, à quelques mètres d'un buffle, mettant des gants, sortant ma fiole, poussant le liquide dans la seringue. Henri en profite pour se coller au bagara; il lui tient les cornes à pleins bras. Il a un visage extraordinaire, la sueur mélangée à la poussière, les cheveux collés, et nous échangeons un de ces sourires qui comptent dans la vie.

4 Nous sommes en cette minute les hommes les plus heureux du monde et c'est l'instant choisi par le buffle pour s'affaler au ralenti, dignement, sur son train arrière. Je lui saisis une oreille, mais allez chercher une veine sur ce vieux morceau de cuir déchiqueté, desséché et sur une tête qui oscille constamment. C'était pour l'éléphant qu'il fallait choisir l'oreille. En vitesse je plante mon aiguille en intramusculaire, en faisant signe à Henri de reculer, car j'ignore l'effet de l'antidote.

Nous sommes en effervescence, je bondis de l'aiguille à la caméra pour enclencher un nouveau film. Henri s'installe et caresse le museau du buffle, ce qui nous permettra une séquence unique au monde, je crois. Puis nos pisteurs arrivent mais, obstinément, demeurent calés dans les arbres et refusent d'approcher. J'envoie Bala chercher Janine pour qu'elle partage notre joie. Le résultat de notre quête d'un mois et demi est là; grâce à Henri, à lui seul, j'ai pu réaliser le rêve de ma vie.

Dr James Lartizien, « Sous le vent des bêtes sauvages ». *Éd. Flammarion.*

3. **Antidote** : qui produit un effet contraire, une sorte de contre-poison.

LECTURE EXPRESSIVE

« Henri s'installe et caresse le museau du buffle, ce qui nous permettra une séquence unique au monde, je crois... Le résultat de notre quête d'un mois et demi est là ; grâce à Henri, à lui seul, j'ai pu réaliser le rêve de ma vie ».

- Pourquoi l'auteur parle-t-il d'une « exaltation mêlée d'une pointe de panique »?
- Étudiez le comportement d'Henri tout au long de la scène.
- Pourquoi le docteur Lartizien est-il si pleinement heureux?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

AU PAYS DES GRANDES CHASSES

1. Dans les savanes et les forêts de certaines régions d'Afrique noire, les hommes des tribus chassent les grands fauves. Comment? Pourquoi?

2. Dans ces régions, des « touristes » organisent parfois, ou l'on organise pour eux, de grandes chasses appelées « safaris ». Croyez-vous que l'on parte à la chasse aux fauves comme à la chasse au lapin ou au faisan? Comment se prépare une telle expédition? Qui y participe? Comment se déroule-t-elle?

3. Quels plaisirs procurent de telles chasses? Quels dangers ou inconvénients faut-il prévoir?

4. Vous avez vu certains films ou émissions de télévision comme « La vie des animaux ». Elles sont dues au courage, à l'habileté, à la patience des « chasseurs d'images ». Comment opèrent-ils?

5. Savez-vous ce qu'est une réserve (végétation naturelle, animaux en semi liberté)? Dites ce que vous en savez.

6. Que préféreriez-vous : visiter un immense parc zoologique naturel, travailler avec les chasseurs d'images, participer à un safari? Pourquoi?

LECTURE DIRIGÉE

1. **« Nous le voyons admirablement devant la termitière, ouvrant ses larges oreilles et agitant sa trompe d'un air inquiet. »** *Soulignez* les verbes au participe présent. *Refaites* la phrase en les employant au présent de l'indicatif. Laquelle de ces deux phrases vous semble convenir le mieux à la présentation de l'éléphant?
Imitez la phrase du texte pour présenter des animaux sauvages ou domestiques.

2. **« Nous avaient-ils vus? Je ne puis l'affirmer, mais je crois qu'ils avaient perçu le bruit... »** L'auteur, qui raconte ses aventures, pose-t-il réellement une question? Ce procédé rend plus vivant le récit. *Utilisez-le pour parler de jeux, d'aventures, de voyages,* etc. Exemple : Prendrai-je mon parapluie? Il m'embarrassera, mais je crois qu'il va pleuvoir...

3. Dans la deuxième partie du paragraphe 2 du texte : « A l'affût », l'auteur nous fait revivre l'attente du chasseur. Pourquoi celui-ci ne doit-il pas faire de bruit? Deux verbes à l'infinitif précisent la qualité du silence ; lesquels? Le chasseur aime cette attente ; qu'est-ce qui le prouve? A chaque bête correspond un bruit : relevez ces correspondances.
Relisez, fermez le livre, puis reproduisez ce passage.

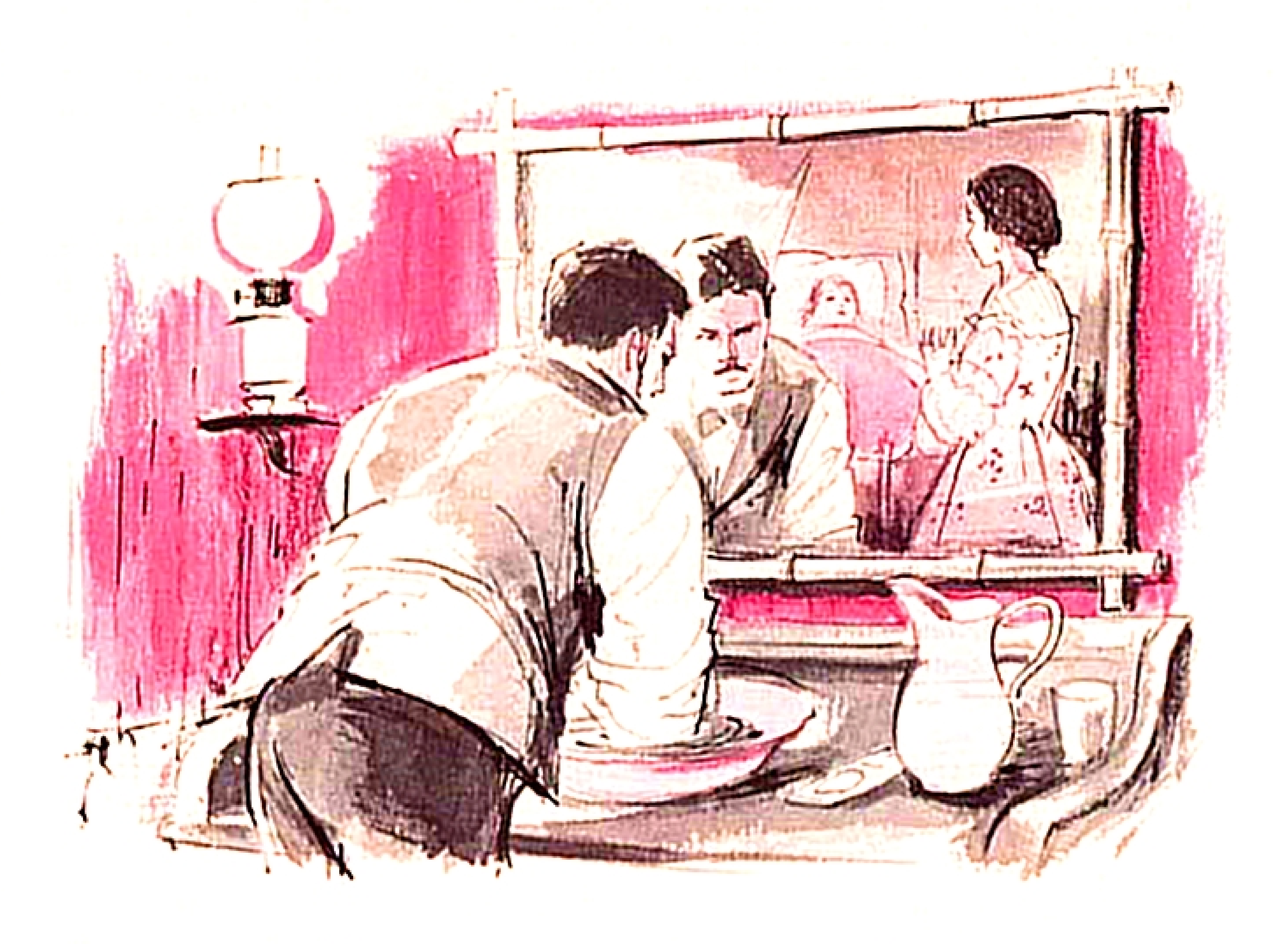
LECTURE PERSONNELLE

1. Pour un film parlant, de quelles phrases accompagneriez-vous les images les plus saisissantes de cette scène au milieu des éléphants?

2. Le fils (ou la fille) du docteur Lartizien, resté en France lui écrit.

3. « Après tout, raconte le docteur Lartizien remis de ses émotions, du haut de mon arbre, j'aurais pu faire un petit discours à mes agresseurs. Je leur aurais dit... » *Continuez.*

4. Madame Lartizien a rejoint son mari près du buffle anesthésié. Ils conversent. *Rapportez leur conversation.*



Pour sauver un enfant

1. Une grave complication

La scène se passe en 1850 à San Francisco. Le jeune docteur André Valmarie, venu avec d'autres émigrants français, a tenté de faire fortune comme chercheur d'or. Il a échoué et se prépare à prendre le bateau du retour. Mais on l'appelle au chevet de Lucie, la fille d'une compatriote, Mme Marguerite Manglieu. La vie de l'enfant est en danger.

André Valmarie étendit l'enfant, ramena les draps sur le buste et sur les petits bras qui ne cessaient de s'agiter. Il se retourna, alla verser de l'eau dans la cuvette pour se laver les mains. Derrière lui, au pied du lit, la mère restait immobile, n'osant rien demander. On n'entendait que le bruit de l'eau remuée dans la cuvette, et la respiration de la petite fille, toujours aussi pénible. Dans les rues de San Francisco, il devait maintenant faire complètement nuit. André Valmarie vit à sa droite une main qui lui tendait une serviette blanche.

« Merci. »

Au-dessus de la table de toilette, il y avait un miroir assez grand, à cadre de bambou, sans doute acheté à un Chinois. L'image du docteur n'y apparaissait que comme une sombre silhouette, la lumière de la lampe à pétrole l'éclairant de dos. André Val-

marie regardait fixement le miroir sans y voir autre chose qu'une paire de petits poumons. Des foyers de râles existaient à droite. Ils avaient disparu, passé à gauche, et maintenant reparaissaient. Indiscutablement, la fièvre ne baissait pas, au contraire. Le fait qu'elle n'eût pas diminué après la plénitude de l'éruption de rougeole aurait suffi à déterminer le diagnostic : complication pulmonaire grave.

2 André Valmarie avait fini de s'essuyer les mains. A sa droite, la main se tendit pour recevoir la serviette. Le docteur regarda encore quelques secondes dans le miroir.

« Je vais rester. Si vous pouvez vous installer tant soit peu pour vous reposer à côté, faites-le. Il est inutile que vous tombiez malade aussi. D'ailleurs, j'aurai peut-être besoin de vous : mieux vaut que vous soyez reposée.

— Mais, vous ?...

— J'aurai tout le temps de dormir demain, sur le bateau. »

La mère ne répondit pas. André Valmarie regretta sa phrase, car il était impossible de dire plus clairement : tout sera terminé demain, bien ou mal. Le docteur ajouta :

« Nous sommes au plus dur. Voyez, elle a résisté jusqu'ici et, malgré tout, elle n'étouffe pas. L'amélioration doit bientôt commencer. »

Mais sans y croire. En réalité, rien, aucun signe ne laissait deviner l'issue de la bataille qui se livrait dans ce petit corps. L'enfant était, non seulement rouge des taches de l'éruption, mais congestionnée, presque violette ; la bouche ouverte, la tête en arrière du noyé qui se débat ; les membres constamment agités, avec des sursauts ; par instants, on pouvait croire que la respiration sifflante, râlante, venait de se bloquer ; puis elle reprenait. André Valmarie avait déjà vu des malades offrant ce spectacle dramatique, et qui avaient survécu : tout dépendait de la robustesse de leur constitution.

3 « Nous allons lui laver encore une fois la bouche et les yeux, reprit le docteur. Ensuite, vous irez vous reposer. Nous verrons plus tard s'il y a lieu de lui donner un autre bain... »

Un peu plus tard, André Valmarie entendit Marguerite qui s'étendait dans la pièce voisine, puis le silence se fit. Le docteur baissa la lampe, la voila, enfin l'éteignit, dans l'espoir de calmer l'enfant. La chambre ne fut plus qu'un petit volume d'obscurité dans lequel le faible souffle sifflant était une tempête désespérée.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

« Rien, aucun signe ne laissait deviner l'issue de la bataille qui se livrait dans ce petit corps ».

- A quels signes se reconnait la gravité de la maladie?
- Quels détails indiquent qu'il s'agit d'une sorte de combat?
- Comment nous est donnée l'impression que les heures à venir seront décisives?



2. Nous la tirerons de là !

Des heures passent...

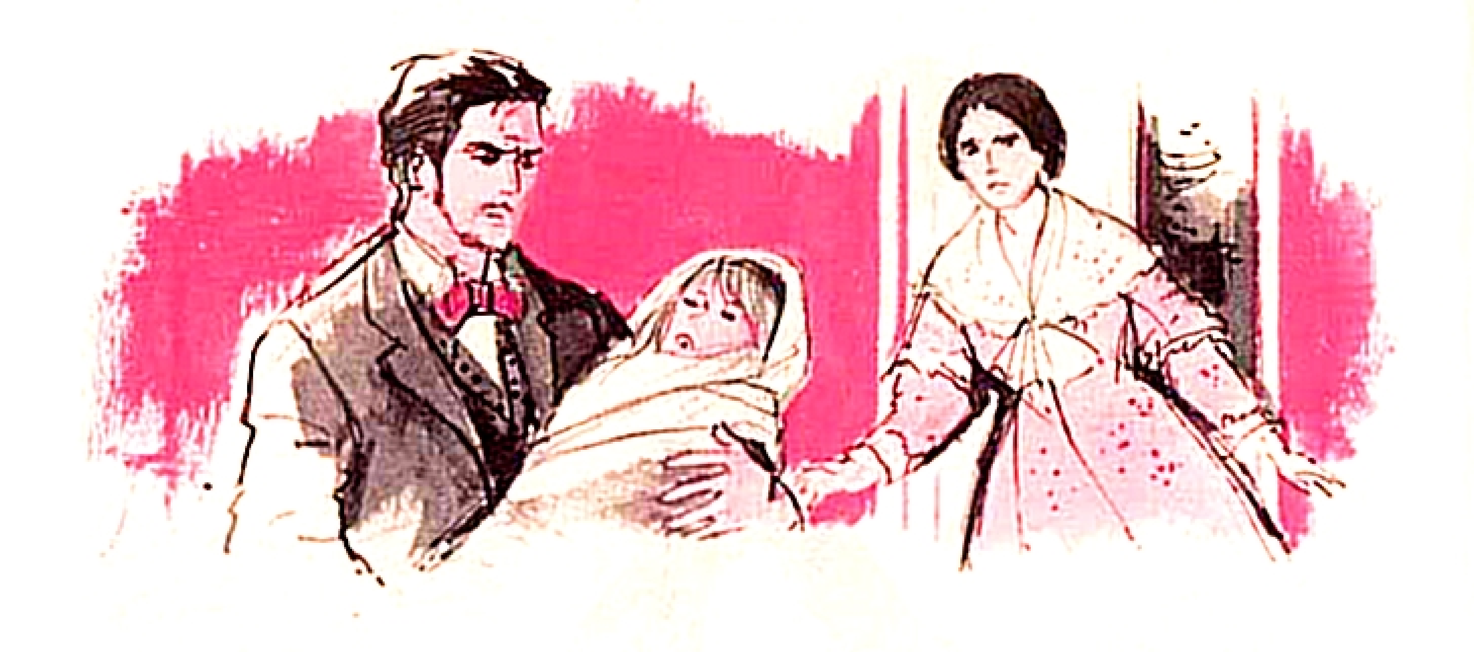
1 Quelle heure pouvait-il être ? Dehors, plus un bruit. Pendant les secondes où l'enfant cessait de respirer, André Valmarie entendait le battement de sa grosse montre posée sur la table de chevet. Cela faisait plusieurs fois qu'il l'entendait. C'était trop. Le petit organisme devait s'épuiser dans sa lutte contre le temps, il perdait pied. André Valmarie ralluma la lampe.

Ce qu'il vit le décida aussitôt à agir. L'enfant paraissait moins agitée, mais ce calme ne ressemblait pas du tout à un repos de vainqueur. La tête violette était tombée de côté, la joue se décollait avec effort de l'oreiller à chaque inspiration, les membres ne remuaient presque plus. L'infection devait être en train d'envahir tout l'arbre respiratoire.

Marguerite avait certainement entendu les mouvements du docteur, car aussitôt elle fut là.

« Faites réchauffer l'eau aussi vite que vous pourrez. Elle a besoin d'un second bain. »

Il l'entendit qui manœuvrait le soufflet, il entendit des branches sèches craquer. Heureusement, l'eau avait été maintenue sur la braise, elle ne devait guère s'être refroidie.



« Vous m'apporterez la farine de moutarde [1]. Je la mettrai moi-même. »

La tête était trop lourde pour le petit cou mince. André Valmarie sentait contre sa main et contre son avant-bras le mouvement angoissé de la cage thoracique, sous le petit dos déjà bien formé. La fillette devait être gracieuse. Il avait retenu son nom sans effort : Lucie... André Valmarie entendit que Marguerite posait à terre le couvercle de la grande bassine.

« Attendez. Je vais vous aider. »

2 Mais Marguerite arrivait, portant la bassine contre son ventre. Elle avait relevé les manches de son peignoir, on voyait que ses bras ronds étaient robustes. Le docteur trempa sa main.

« C'est un peu chaud. Apportez de l'eau froide. »

Dans le bain, le corps de l'enfant parut encore plus rouge.

« Tenez d'autre eau prête car, bientôt, nous devrons réchauffer le bain.

— J'en ai laissé sur le feu. »

André Valmarie, accroupi, maintenait l'enfant sous les bras. Marguerite regardait ses mains; elle avait envie d'en saisir une et de l'embrasser.

« Allez chercher un pot d'eau chaude, s'il vous plaît. »

Elle tint l'enfant tandis que le docteur versait l'eau.

« Maintenez-lui la tête. »

Il reprit l'enfant sous les bras.

« Faites chauffer une serviette. »

Elle fut là avec la serviette. En trois gestes, il tira l'enfant du bain, l'enveloppa.

« Remontez un peu l'oreiller. »

1. **Farine de moutarde** : farine dont on fait des sinapismes, des applications qui diminuent la congestion.

Elle eût voulu obéir encore mieux, encore plus vite. Quand l'enfant fut recouchée :

« Comme vous vous y entendez! dit-elle à voix basse. Quel dommage si vous n'avez pas d'enfants! »

Pour la première fois, le docteur sourit :

« Il serait nécessaire que je commence par me marier. En attendant, vous voyez, j'ai les enfants des autres... Voyez, ajouta-t-il, elle respire moins mal. Allons, tout n'est pas perdu! »

Il vit que Marguerite avait les yeux pleins de larmes. Il ajouta :

« Nous la tirerons de là. »

3 Il n'en était pourtant pas sûr. En 1850, le pronostic sur les complications pulmonaires de la rougeole était grave. Si cette Lucie-là n'avait pas été la fille de Marguerite Manglieu... André Valmarie voyait cette femme pas très grande qui soulevait énergiquement la lourde bassine, qui trouvait si aisément l'équilibre pour la porter. « Allons, Lucie, c'est l'instant d'employer ce qu'il y a de plus solide dans ton héritage... »

Que l'enfant respirât moins mal, c'était vrai. Le souffle était redevenu sifflant avec force, la sueur coulait sur le petit visage.

« Vous pourrez maintenant vous reposer, dit Marguerite en revenant. Je la veillerai.

— Non, il vaut mieux que ce soit moi. »

Ils étaient tous les deux debout immobiles auprès du lit. Marguerite Manglieu avala sa salive.

« A quelle heure part votre bateau?

— A dix heures. »

André Valmarie entendit à peine la voix basse :

« Mon Dieu!

— Lavons-nous les mains, dit-il, sans regarder Marguerite. Je puis aller à la cuisine, c'est aussi simple. »

Il restait pourtant là à regarder l'enfant. Il baissa la mèche de la lampe à pétrole, qui fumait.

« Si demain matin elle n'est pas absolument hors de danger, le bateau partira sans moi. Allons. »

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Inconsciente, la petite fille lutte contre le mal. A son chevet, sa mère et le docteur ne veulent pas désespérer. Cette nuit sera décisive.

- Quelles différences voyons-nous dans l'état de la petite malade, avant et après le bain?
- Relisez tout ce qui a trait à Marguerite Manglieu, tout ce qu'elle dit. Essayez de voir quels sentiments l'animent successivement.
- Quelle décision du docteur prend la forme d'une promesse?



3. Sauvée !

Le docteur Valmarie va se reposer un peu dans la pièce voisine.

Dans la profondeur de son sommeil, une voix lui parvenait, il faisait effort pour entendre des paroles prononcées trop bas; puis il eut le sentiment d'une présence toute proche, enfin la sensation d'une main posée sur la sienne; il s'éveilla. Malgré les persiennes fermées, il faisait grand jour. Au-dessus de lui, le docteur vit le visage.

« Comme vous dormiez!

— Quelle heure est-il? demanda-t-il en se redressant. Elle étouffe?

— Non. Il est huit heures. »

Le visage de Marguerite exprimait une reconnaissance infinie, une joie tremblante. Déjà, le docteur était debout. Dans l'entrée, une femme inconnue se tenait immobile; il la vit à peine. Il entra dans la chambre, se pencha sur l'enfant. Lucie dormait. Cette fois, elle dormait. La respiration était encore un peu sifflante, mais incomparablement plus profonde, régulière. Le petit corps était détendu, parfaitement étendu, flottant doucement sur une mer calme. Le visage n'était presque plus congestionné; entre les taches rouges, la fine peau reprenait une teinte plus rosée. Le docteur avait glissé sa main sous les draps pour atteindre le petit poignet, de l'autre main,

il serrait sa grosse montre. Il lâcha le poignet, abaissa un peu le drap, se pencha, posa son oreille sur la poitrine — mais avec une légèreté incroyable : la lourde tête d'homme se soulevait au rythme de la respiration enfantine. Enfin, il se redressa, remonta soigneusement le drap.

« Allons, ce n'est pas pour cette fois. Maintenant, je la crois sauvée. »

2 Marguerite Manglieu joignait les mains.

« Mon Dieu!... C'est vous... »

Il secoua la tête.

« Non. En vérité, je ne pouvais pas grand-chose. La petite Lucie s'est bien défendue.

— Mon Dieu, qu'est-ce que je pourrais faire?... »

Le docteur remit sa grosse montre dans la poche de sa veste.

« Je vais vous expliquer tout ce que vous aurez à faire : je vais même vous l'écrire. Dans quelques jours, elle sera guérie. »

Il sentit la main de Marguerite sur son bras.

« Je voulais dire : pour vous remercier...

— Vous ne me devez aucun remerciement, dit André Valmarie. Vous voir ainsi, la voir ainsi, que puis-je demander de plus? Grâce à Lucie, je partirai un peu moins mécontent de moi. C'est quelque chose. Allons, où puis-je écrire?

— Attendez. »

Elle sortit et revint aussitôt, portant ce qu'il fallait. Il s'installa à la table de toilette. On entendait la plume grincer sur le papier. Quelques heures plus tôt, la respiration de l'enfant n'eût pas permis qu'on l'entendît.

« Voilà. Si vous faites bien tout ce que j'ai indiqué...

— Oh! je le ferai! »

3 Marguerite avait pris l'ordonnance, mais elle ne la lisait pas. Elle regardait le docteur.

« C'est que... Oh! voyez-vous, jamais je n'oserai... »

Elle restait là, tenant des deux mains le papier contre sa poitrine. André Valmarie pensa d'abord qu'elle voulait le payer, lui offrir de l'argent. Pourtant, non, ce n'était pas cela. Il revit la femme immobile dans l'entrée. Il désigna la porte du regard.

« Qui est-ce? »

Les yeux de Marguerite plongèrent profondément dans les siens.

« Votre bateau part dans deux heures, n'est-ce pas? Vous n'auriez pas le temps?... »

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

La fillette est sauvée. Éperdue de gratitude, Marguerite Manglieu manifeste aussi une sorte de gêne.

- **Quels détails permettent de croire que la fillette est sauvée?**
- **Quels sentiments devinons-nous en Marguerite Manglieu?**
- **Quelle présence nous intrigue, comme elle intrigue le docteur Valmarie? Que nous laissent deviner les dernières phrases?**



4. Je soignerai votre enfant

1 Il leva les yeux, fit un geste rapide de la tête en direction de la porte.

« De quoi s'agit-il exactement? »

Marguerite ouvrit la porte, fit passer le docteur dans le salon. La femme fut là devant lui. C'était une Italienne : les Italiens étaient déjà nombreux dans le San Francisco de l'immigration, ils se mêlaient volontiers aux Français, de qui ils apprenaient facilement la langue. Celle-ci paraissait pauvre, trente à trente-cinq ans, déjà usée, les dents abîmées. Quatre enfants.

« Vous les avez tous ici à San Francisco?

— *Si*. Quatre ici, et quatre morts. *Quatro*. »

Elle montrait quatre doigts de sa main. Après chaque mot elle regardait Marguerite, comme pour demander si elle avait bien répondu. La réalité apparaissait laborieusement à travers ses explications. La réalité, ce devait être une misérable maison, envahie par la maladie. La rougeole, naturellement, avec des complications. L'un des enfants, un garçon, somnolait péniblement, avec des crises d'étouffement. André Valmarie regardait la mère. A mesure qu'elle parlait, la paralysie de l'intimidation disparaissait, elle s'expliquait abondamment, mêlant l'italien et le français. Marguerite vit l'attention du docteur se fixer lorsqu'elle expliqua que son enfant avait « le tour de la bouche et des yeux qui devenait gris ». De nouveau le docteur baissa les yeux. La mère ne disait plus rien.

« Vous pensez que c'est grave? » demanda Marguerite à voix basse.

2 Si cette femme disait vrai — et les détails qu'elle donnait étaient frappants, malgré leur caractère primitif, très probablement exacts — le diagnostic pouvait être formulé à distance : broncho-pneumonie [1].

« Vous avez vu un autre médecin?

— Il ne sait pas. Ne sait rien.

— Il n'y a pas d'hôpital, maintenant, à San Francisco?

— Un hôpital? »

Pas d'hôpital. Rien. Combien de jeunes vies le virus [2] du quartier Dolorès allait-il détruire?

« Si vous pouviez venir une minute, monsieur... La maison, elle n'est pas loin. Une minute. »

Elle prononçait : *oune minoute*. Aucune maladie ne se guérit en *oune minoute*; à supposer que celle-ci fût encore curable, à supposer que les frères et sœurs fussent exempts de complications. Et après eux? Le bateau allait appareiller dans moins de deux heures; le prochain départ n'aurait lieu qu'un mois plus tard. A André Valmarie, cette femme n'était rien, il ne la connaissait même pas. Quel taudis napolitain avait-elle quitté pour arriver jusqu'ici? Quatre enfants morts : là-bas, les enfants devaient mourir comme des mouches à chaque épidémie, selon la loi impitoyable de la sélection naturelle. Qu'ils meurent là-bas ou ici...

3 Marguerite Manglieu baissait la tête. L'Italienne regardait le docteur muet; dans son regard, il y avait déjà la terrible résignation des pauvres. Elle aussi baissa la tête, elle ouvrit et ferma la bouche. Elle devait chercher une phrase pour prendre congé. Elle n'avait plus qu'à retourner auprès de son enfant au visage plombé, et attendre...

Le docteur paraissait fort occupé à examiner une cicatrice sur le dos de sa main gauche; il la frottait doucement avec son pouce droit. Le pouce s'immobilisa.

« Je me lave les mains et je vous suis. »

A Marguerite Manglieu :

« Donnez-lui de la farine de moutarde. Cela évitera de courir en chercher. »

L'Italienne ne comprenait pas. Elle restait pétrifiée, la bouche ouverte.

« Je vais aller chez vous, répéta le docteur en détachant distinctement les mots. Je soignerai votre enfant. »

Il détourna son regard de la pauvre bouche qui se mettait à trembler.

Georges BLOND, « Le jour se lève à l'ouest ». *Nouvelles Éditions Latines.*

1. **Broncho-pneumonie** : inflammation des bronches et des poumons, souvent mortelle à l'époque où l'on ne disposait pas de médicaments appropriés.
2. **Virus** : microbe qui est à l'origine de certaines maladies contagieuses.

LECTURE EXPRESSIVE

L'enfant d'une pauvre immigrante, lui aussi, aurait grand besoin des soins du docteur. Celui-ci, pour accomplir son devoir d'homme et de médecin, renonce à embarquer.

- Qu'y a-t-il de pitoyable dans le récit, dans l'attitude de la pauvre Italienne?
- Quelles raisons de partir aurait le docteur? Quelles raisons de rester?
- Quel passage, avant que le docteur fasse connaître sa décision, prend une grande intensité dramatique?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

LA LUTTE POUR LA SANTÉ

1. On dit que la santé est le bien le plus précieux. Pourquoi?
2. Quelles doivent être les qualités d'un médecin? Pourquoi la médecine exige-t-elle de longues et très sérieuses études?
3. Pourquoi construit-on de plus en plus de cliniques et d'hôpitaux?
4. A votre avis, est-il souhaitable d'imposer certaines vaccinations? Pourquoi?
5. On peut, dans une certaine mesure, se garder contre certaines maladies, se maintenir en bonne santé. Comment cela?
6. Les maladies occasionnent des frais assez élevés. Quels organismes sociaux permettent de supporter plus aisément ces frais? Qu'en pensez-vous?
7. Avec les médecins, qui contribue à soigner les malades, à prévenir ou guérir les maladies? Essayez de préciser le rôle de ces personnes ou de ces organismes et services, de certaines associations.

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« On n'entendait que le bruit de l'eau remuée dans la cuvette et la respiration de la petite fille, toujours aussi pénible. »**
L'emploi de la locution ne que permet, en attirant l'attention sur des bruits infimes, de mettre en valeur le silence. *Utilisez-la à votre tour pour mettre en valeur :* le silence de la nuit — la monotonie de la plaine sous la neige — la chaleur accablante d'une après-midi d'été...
2. Dans le texte : « Nous la tirerons de là » le médecin emploie des verbes à l'impératif ou au futur pour donner des ordres. Ne pourrait-on aussi le faire en utilisant l'infinitif ? *Essayez.*
Imaginez que vous êtes le meneur de jeu (choisissez ce jeu) et donnez des ordres à vos coéquipiers.
3. Dans le texte : « Sauvée ! », paragraphe 1, un passage montre le médecin penché sur l'enfant : « Il entra... une teinte plus rosée ». Remarquez la construction des phrases, courtes, simples, qui traduisent le retour au calme, le repos.
Inspirez-vous de ce passage pour décrire une accalmie : la paix de la nature après l'orage — l'apaisement de bébé après un accès de colère — le repos après une dure fatigue...
4. Relisez le texte « Nous la tirerons de là ». Citez les personnages. L'un d'entre eux n'agit pas ; lequel ? pourquoi ? Lequel d'entre eux, le plus important, observe, réfléchit, donne des ordres, agit?
Résumez le texte, en fonction de ce dernier personnage, en une dizaine de lignes.

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Marguerite Manglieu a d'abord fait au docteur le récit du début de la maladie. *Faites-la parler, puis répondre aux brèves questions du docteur.*
2. Vous avez été malade. *Racontez...*
3. Un compagnon de voyage attend Valmarie dans leur hôtel. Le docteur lui fait parvenir une courte lettre. *Imaginez ce qu'il écrit.*
4. « Je veux être médecin, déclare Emmanuel.
— As-tu bien réfléchi? demande son père. Avant d'être médecin, il faut... Et quand tu exerceras, tu devras... »
Imaginez la conversation.



La mésaventure de Paulo Cinella

1. Le succès du jour

1 — Quand donc m'amèneras-tu voir *Il Mattacio Furioso* [1] ? demanda encore une fois, ce jour-là, la belle Giulia à son mari, Paulo Cinella.

— Dès que les figuiers porteront des pistoles, répliqua fermement Paulo du haut de sa voix aigrelette et de son embonpoint confortable.

— Toutes mes amies y sont allées, insista Giulia.

— En quoi sommes-nous obligés de suivre toujours l'exemple d'autrui?

— Tout Naples y a ri!

— Parce qu'un âne brait, doit-on braire avec lui?

Ces paroles sentencieuses faisaient perdre la tête à la jolie Napolitaine.

— Tu ne m'y mèneras donc jamais? cria-t-elle.

— Peut-être oui, peut-être non.

Giulia tapa du pied, puis se décida à sangloter.

— Je suis la plus malheureuse des femmes et tu es un misérable!

Paulo Cinella plaça son index sur le bout de son nez qu'il avait long et crochu, cligna de l'œil, se tapota le ventre et glapit de sa voix de fausset [2] :

— Tu exagères toujours...

2 La jeune femme exagérait en effet. Elle n'était pas la plus malheureuse des femmes et son mari n'était pas du tout un misérable. Paulo Cinella était un marchand drapier dont les affaires prospéraient dans le quartier du port, et il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour rendre sa femme heureuse... Seulement, il ne voulait pas l'emmener au Théâtre de la Bocchetta voir le *Mattacio Furioso*. Or, c'était le succès du moment.

Le Mattacio était le sot, de même qu'Arlequin était l'homme léger, changeant, hésitant, et Scapin le fourbe. La farce était développée sur un simple canevas [3] proposé par l'auteur, et les acteurs improvisaient souvent suivant leur fantaisie pour les jeux de scène et les dialogues. La pièce valait ce que valaient les acteurs. Or, depuis quelque temps, il se trouvait que le comédien qui jouait, à Naples, le rôle de Mattacio avait

1. **Il Mattacio Furioso** : le bouffon coléreux.
2. **Voix de fausset** : voix aiguë, voix de tête.
3. **Simple canevas** : les lignes directrices de l'action, les idées principales des différentes scènes.

soulevé un fol enthousiasme. Dès qu'on le voyait apparaître dans son aspect traditionnel, sous son habit blanc, avec le masque qui lui cachait en partie la figure, c'étaient des explosions de rire.

Qui il était, on l'ignorait, et, du reste, cela importait peu; en tout cas, il était évidemment de Naples ou des environs, car il possédait à fond le dialecte local. Volterra, un des auteurs spécialistes de ces farces, avait fait pour lui un canevas qui lui allait à ravir, de sorte que l'engouement pour le *Mattacio furioso* avait été de jour en jour en augmentant.

Il devint tel que Don Pedro de Toledo, vice-roi de Naples pour Sa Majesté Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne et de toutes les possessions en deçà et au-delà des mers, Don Pedro de Toledo lui-même avait annoncé qu'un de ces prochains jours il se rendrait au théâtre de la Bocchetta.

3 Don Pedro de Toledo irait au théâtre mais Giulia n'irait pas. Par une méchanceté insigne, par une cruauté barbare, son mari s'arrangeait chaque jour pour avoir un empêchement à l'heure du spectacle. Tantôt il avait à voir un client très important, tantôt il était sollicité de prendre part à une réunion de sa corporation, ou tantôt il était las de sa journée et avait besoin de respirer l'air. Prétextes que tout cela! Giulia était intimement convaincue que son mari allait tout simplement dans quelque auberge boire le falerne ou le capri [4] avec des gourmands de son espèce. Voilà pourquoi Giulia pleurait au moment où Cesare Foscari, son digne père, entrait chez elle.

— Qu'y a-t-il donc, ma fille? demanda-t-il.

— Ah! père, s'écria la jeune femme, je suis bien malheureuse! Depuis que tout le monde parle du *Mattacio furioso*, je n'ai pu m'y faire conduire, de sorte que toutes mes amies l'ont vu, en rient entre elles et que moi je fais figure de sotte.

— Ho! Ho! dit Cesare Foscari, la chose est d'importance... Et quelles raisons te donne ton mari pour te refuser cette distraction?

— Les plus mauvaises. Chaque jour il trouve un nouvel empêchement. Tu connais sa manière absurde de parler en sentences. Alors c'est tantôt : « Je t'y emmènerai quand les figuiers donneront des pistoles! » ou bien : « Nous irons peut-être oui, peut-être non. » Ou encore, si je lui fais la réflexion que tout Naples y accourt, il réplique : « Parce qu'un âne brait, doit-on braire avec lui? »

— Je reconnais bien là ses formules. Eh bien! ma fille, tu iras à la Bocchetta.

— Comment cela, mon père? Avez-vous le moyen de l'obliger à faire ce qu'il ne veut pas? Vous savez qu'il est plus entêté qu'une mule.

— Et qu'as-tu besoin de ton mari pour t'y conduire? Je suis ton père et il me semble que rien ne s'oppose à ce que tu viennes au spectacle avec moi!

Giulia battit des mains.

(à suivre)

4. **Falerne, capri :** bons vins produits dans les régions de Falerne et de Capri, aux environs de Naples.

LECTURE EXPRESSIVE

Quel tyran, le mari de la belle Giulia ! Alors que tout Naples applaudit le spectacle où triomphe le Mattacio Furioso, alors que le Vice-Roi lui-même se déplacera pour le voir, la pauvrette ne peut s'y faire conduire. Heureusement que son père est compréhensif !

- Sur quel ton Giulia parle-t-elle à son mari? Et à son père?
- Qu'apprenons-nous sur Paulo Cinella? Et sur l'acteur qui tient le rôle du Mattacio?
- Que pensez-vous de la belle Giulia?



2. Le Mattacio

1 Bras dessus, bras dessous, le père et la fille prirent le chemin de la Bocchetta, qui se trouvait installée dans une des dépendances de l'hôtel d'un grand seigneur.

C'était une salle très simple, assez longue, où s'alignaient des bancs qui occupaient le devant du parterre. Ailleurs, les spectateurs étaient debout. Dans le fond, une grande loge était réservée aux personnages de marque ou à ceux qui payaient très cher. Foscari fit bien les choses; il loua « deux places assises » et il parvint à se caser avec sa fille tout au bout du troisième banc.

Il y avait déjà un nombreux public dans la salle et non point le public habituel, assez vulgaire, de ces sortes de spectacles. On remarquait beaucoup de bourgeois et même nombre de seigneurs serrés au milieu des petites gens. Il y eut un mouvement dans l'assistance. Tout le monde se retourna : Don Pedro de Toledo entrait dans la loge. Le vice-roi s'assit sur le devant. C'était un homme d'un certain âge, aux traits secs, sévères et tristes mais sans méchanceté. Il était entièrement vêtu de noir; en noir aussi les gentilshommes qui l'escortaient. Tous paraissaient accomplir un devoir et on n'eût pas cru qu'ils venaient simplement pour se distraire.

2 Les violes attaquaient un air joyeux. Tous les chuchotements se turent et l'attention se détourna de la loge du vice-roi. Le rideau s'écarta... On vit tour à tour entrer en scène Scaramouche, le Capitan, Tartaglia, il Barone et Peppe Nappa [1]; tous les personnages, d'accord avec Colombine, l'épouse du Mattacio, préparaient un traquenard [2] dans lequel celui-ci devait tomber. Il s'agissait, ni plus ni moins, de le mettre à la porte de sa maison. Voici qu'apparut le Mattacio. Ce fut une tempête de rires.

1. **Scaramouche :** Personnage de la comédie italienne, un bravache fantaisiste. **Le Capitan :** personnage de fanfaron ridicule. **Tartaglia :** personnage bavard et bredouilleur, vantard et poltron, toujours en colère. **Il Barone :** le baron. **Peppe Nappa :** personnage niais, habillé de bleu et de blanc.
2. **Traquenard :** un piège, au sens figuré.

— Qu'a donc de comique cet acteur ? pensa Giulia. Il est tout bonnement ridicule, bedonnant dans son habit blanc, et son nez trop busqué, sous le masque noir, lui donne l'air d'un poulet. Ma parole, il est aussi grotesque que mon mari!

Elle souhaita faire partager cette opinion à son père, mais Foscari riait très fort et ne voulait pas être dérangé par les réflexions de sa fille. Dès que le Mattacio eut ouvert la bouche ce fut un nouveau déchaînement d'hilarité.

3 Il n'est pas malin, le Mattacio! C'est là son personnage et il est tout prêt à donner dans les panneaux qu'on lui présente. Mais ce qui frappe Giulia, c'est sa voix. Cette voix lui paraît familière et point risible du tout : elle ressemble étrangement à celle de Paulo quand il dit :

— Peut-être oui, peut-être non.

Et, justement, c'est la phrase que prononce le Mattacio. Il dit encore :

— Ce n'est pas parce qu'un âne brait qu'il faut braire aussi.

Et le dialogue continue, couvert, de temps en temps, par les exclamations joyeuses de l'assistance. A mesure que l'homme en blanc parle de sa voix de fausset, Giulia est de plus en plus troublée. On n'a pas idée d'une pareille ressemblance!

Encore une fois, elle se penche vers son père. Elle affirme :

— C'est Paulo!

— Tu rêves, ma fille, réplique Foscari, impatienté.

— Je te dis que c'est lui, insiste Giulia.

Son père hausse les épaules. La foule se tort littéralement. Le Mattacio, après avoir feint de donner dans le traquenard, fait volte-face. Le Capitan le prie de le suivre.

— J'irai, reprend l'homme blanc, quand les figuiers donneront des pistoles.

Et voilà que le Mattacio a saisi son bâton. Il frappe à droite et à gauche. Tous les comparses ont fui, il est seul en scène et il brandit son gourdin en disant :

— Je serai maître chez moi, peut-être oui, peut-être non.

4 C'est l'entracte. Le public rit encore. Il songe à la volée que va recevoir Colombine et, comme le public napolitain a bon cœur, il s'en réjouit fort.

Giulia se glisse hors de la salle. Son père la suit, assez grognon : il craint bien de ne pas retrouver sa place au deuxième acte.

— Il faut que j'aille derrière le théâtre, dit-elle d'un accent qui n'admet pas de réplique.

Justement, Foscari connaît le régisseur [3]. Il les laisse passer.

(à suivre)

3. **Régisseur :** dans un théâtre, le responsable de tout le service intérieur.

LECTURE EXPRESSIVE

Devant les bourgeois, les seigneurs et le Vice-Roi, le Mattacio et ses compagnons animent le spectacle. Seule, la belle Giulia ne partage pas l'hilarité générale. Ce Mattacio grotesque, c'est son mari, c'est Paulo, répète-t-elle. Est-ce possible?

- Pourquoi peut-on qualifier cette représentation d'exceptionnelle?
- Qu'y a-t-il de ridicule dans le personnage du Mattacio?
- Pourquoi Giulia pense-t-elle que l'acteur comique n'est autre que son mari?



3. Le deuxième acte

Le rideau s'écarte. Le Mattacio est en scène, il bouscule et brutalise tout le monde : c'est bien le *Mattacio Furioso.* Les coups de bâton pleuvent comme grêle, le Capitan file doux, Peppe Nappa est tout sourire et Tartaglia est à plat ventre.

Mais Colombine n'est pas au courant; elle croit être débarrassée de son odieux mari. Quelle surprise ce sera pour elle, quand elle verra l'état piteux de ses complices!

Scaramouche annonce :

— Colombine!

Elle paraît; elle porte la robe rayée, la petite toque et le masque. Mattacio la regarde. Jamais sa partenaire ne lui avait paru si grande; il a l'impression qu'elle est serrée dans sa robe. Mais il a son rôle à jouer et il le joue en conscience. Il caresse doucement sa matraque.

— A nous deux, Colombine, dit-il du haut de sa voix aigre, tandis que, derrière son dos, il tient son bâton.

Et le public de rire, de rire...

Mais ceci est inattendu. Le Mattacio n'a pas le temps de brandir son gourdin que Colombine en a agité un.

Pan! Pan! Pan!

Les coups pleuvent sur la tête, sur le dos, sur les épaules de Mattacio.

— Aïe! Aïe! Aïe! crie l'homme en blanc.

Ces cris sont extrêmement drôles, comme si une vraie douleur les arrachait. Il proteste. On l'entend gronder : « Assez! Assez! Qu'est-ce que cela veut dire? »

Colombine ne s'est pas mise en frais d'un beau dialogue; elle appuie ses coups seulement d'un : « Tiens, drôle!... Prends celui-ci, coquin!... Voilà qui t'apprendra!... Et encore celui-là!... »

2 Derrière le théâtre, l'auteur Volterra s'arrache les cheveux — il n'en a pourtant pas beaucoup. On lui a démoli son thème [1], sa comédie est par terre et juste aujourd'hui où le vice-roi est dans la salle! Mais le public se moque pas mal du thème du seigneur Volterra; il hurle de joie à tous les coups portés par Colombine en même temps que Mattacio hurle de douleur. Don Pedro de Toledo a daigné rire et les gentilshommes espagnols l'ont imité.

L'acteur battu court maintenant sur la scène; il lève comiquement un bras, puis l'autre, pour garer sa tête. Enfin, d'un bond désespéré, il veut rentrer dans la coulisse. Colombine lui barre la route, et c'est un nouvel éclat de rire général.

Il n'y en a qu'un qui ne rit pas : c'est le Mattacio. Les coups qu'il reçoit sont de véritables coups, et des plus durs. Il a d'abord cru que sa partenaire était devenue folle, et puis il s'est aperçu que celle qui porte la robe de Colombine, ce n'est pas Colombine, mais Giulia. Il n'a pas le loisir de se demander par quel miracle elle se trouve sur la scène de la Bocchetta. Il n'a qu'une idée : finir le plus vite possible.

Enfin il parvient à tromper la vigilance de son épouse qui doit commencer à se fatiguer. Il s'engouffre dans les coulisses tandis qu'on ferme le rideau.

— Bravo! Bravo! crient les spectateurs.

3 Mais le Mattacio ne revient pas saluer. Don Pedro de Toledo veut voir celui qui a su le dérider.

— On va le faire venir, dit l'un de ses gentilshommes.

— Non! Non! réplique-t-il. J'irai sur le théâtre. En même temps je verrai les autres comédiens.

Monseigneur le vice-roi dans les coulisses du théâtre! Ça, c'est une chose inouïe, inédite, sensationnelle, invraisemblable. Le chef de la troupe et Volterra accueillent Don Pedro avec d'humbles salutations. Le vice-roi daigne complimenter l'auteur.

— Votre thème est très bon, mais ce que j'ai le plus goûté, c'est le revirement de la fin. On s'attend à ce que le Mattacio batte sa femme, et c'est lui qui est battu. Voilà qui est fort divertissant.

Volterra sourit, comblé, mais se demandant toujours pourquoi on a défiguré sa comédie.

(à suivre)

1. **Son thème** : l'essentiel de sa pièce, le canevas.

LECTURE EXPRESSIVE

Imprévue, inédite, une scène déchaîne les rires du public et fait sourire le Vice-Roi : une Colombine furieuse donne la bastonnade au Mattacio qui proteste, crie et s'enfuit. L'explication nous attend sans doute dans les coulisses où nous accompagnerons le Vice-Roi.

- A quoi nous attendons-nous? Que se passe-t-il?
- Pourquoi le public prodigue-t-il ses bravos?
- Quels passages du texte vous amusent particulièrement?



4. Pultchinella

1 Ce Mattacio, Don Pedro tient à le féliciter. Il n'est pas dans le recoin où il se déshabille d'habitude, mais cette visite officielle a produit un tel trouble que tout, dans la coulisse, est mêlé et confondu. Enfin, les cris d'une dispute attirent l'attention. Le vice-roi lui-même pousse une petite porte et, derrière, que voit-il? Un homme et une femme en train d'échanger des injures. L'homme porte le costume blanc de Mattacio et la femme la robe de Colombine, mais ils n'ont de masque ni l'un ni l'autre. Un individu plus âgé cherche à les apaiser; il ne fait que s'attirer les insultes des deux adversaires.

— Holà! s'écrie Don Pedro, retrouvant son hilarité, c'est trop prendre vos rôles au sérieux que de continuer à les jouer derrière le théâtre!

La femme se retourne. Elle croit que le nouveau venu veut prendre le parti de son adversaire, le parti des hommes toujours solidaires. Elle est décidée à lui tenir tête et, dans son émoi, elle ne reconnaît pas le vice-roi.

— Que me voulez-vous? Et en quoi ceci vous regarde-t-il?

2 Un gentilhomme et Volterra veulent faire taire la jeune femme irritée, mais Don Pedro leur impose le silence : il s'amuse énormément. La femme continue :

— Je ne suis pas Colombine, entendez-vous? Mais Giulia, et celui-ci n'est pas le Mattacio, ni aucun de vos paillasses [1], mais il est Paulo Cinella, mon mari, marchand drapier de son état, etc.

Soudain, Giulia s'est avisé de l'air figé et respectueux des assistants autour de l'homme qu'elle interpelle. Elle a aussi remarqué l'habillement sombre de celui-ci. Elle se souvient de la figure du personnage qui était dans la grande loge du fond pendant le spectacle. Elle se trouble, sa colère l'abandonne, elle va pleurer et balbutie :

— Non! Non! Ce n'est pas le Mattacio... C'est mon mari... C'est Paulo Cinella!

3 D'un geste qu'on n'attendait pas de lui, Don Pedro a posé la main sur la tête de la jeune femme qui s'apaise, stupéfaite. Puis à nouveau, il se met à rire et, suivi de son escorte, du chef de la troupe et de Volterra, il quitte les coulisses en marmottant :

— Paulo Cinella! Paulo Cinella!

Tout en répétant ces mots, il traverse la foule des spectateurs qui avaient attendu sa sortie pour connaitre ses impressions. On recueille les syllabes tombées de sa bouche, mais son accent espagnol déforme un peu les sons italiens, et c'est : « Putchinella! » qu'entendent les badauds.

Pultchinella! Ce nom, en un soir a parcouru Naples comme une traînée de poudre; il est sur toutes les lèvres.

4 Le lendemain, dans la maison du drapier c'est un défilé de curieux et d'amis, les commis de la boutique sont bousculés et ne parviennent pas à vendre un pied de drap. Le chef de la troupe du théâtre de la Bocchetta et Volterra surviennent à leur tour. Ils trouvent le pauvre Paulo couvert de noirs et de bleus et souriant aux compliments malgré un œil tuméfié. L'un apporte un engagement mirifique [2], l'autre une pièce qui fera fureur. Seulement il ne s'agit plus de Mattacio, c'est Pultchinella qui sera le personnage central.

Il l'est resté. Depuis cette époque, à Naples, il a été le héros de toutes les farces. Il a même passé les Alpes, et le Polichinelle que nous connaissons n'est autre que lui. S'il a changé de costume, s'il est devenu bossu par devant et par derrière, il a conservé son nez qui, comme disait Giulia, le fait ressembler à un poulet, et sa voix de fausset, et aussi son nom, tel que Don Pedro de Toledo, vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint, l'avait déformé par son accent espagnol.

Ch. QUINEL et A. de MONTGON, « Contes et légendes Napolitains ». *Nathan.*

1. **Paillasse** : bouffon de foire, personnage vulgaire et sot.
2. **Engagement mirifique** : une sorte de contrat de travail surprenant, merveilleux.

LECTURE EXPRESSIVE

... Et c'est ainsi que Paulo Cinella devint Polichinelle et entra dans la légende.

- Qui retrouvons-nous dans les coulisses du théâtre?
- Quel revirement se produit dans l'attitude et le ton de Giulia?
- Comment Paulo Cinella obtient-il la plus glorieuse consécration qu'ambitionne un comédien : créer un nouveau personnage, de réputation mondiale?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

FARCES ET COMÉDIES

1. « Le rire est le propre de l'homme » a dit un grand écrivain français. En quelles circonstances avez-vous ri sans retenue?

2. Quels personnages comiques connaissez-vous? (Pensez à vos lectures, à certaines émissions de télévision, de radio, à des pièces de théâtre, à des films, au cirque...)

3. Au cirque, un numéro de clowns vous a fait rire. Racontez-le.

4. Décrivez un spectacle de marionnettes.

5. Essayez de raconter une aventure de Guignol.

6. Connaissez-vous Polichinelle? Décrivez-le.

7. Nous rions lorsqu'un personnage de comédie trébuche et tombe, reçoit des coups de bâton, est trompé, ridiculisé. Mais réfléchissez bien : à quelles conditions rions-nous chaque fois? A quelles conditions plaindrions-nous la victime?

8. Connaissez-vous des spectacles aussi amusants et plus fins que les grosses farces?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. Paulo Cinella prétextait toujours un empêchement à l'heure du spectacle : **« Tantôt il avait à voir un client important, tantôt il était sollicité de prendre part à une réunion de sa corporation, ou tantôt il était las de sa journée et avait besoin de respirer l'air. »**
L'expression tantôt... tantôt... permet d'énumérer des raisons différentes à différents moments. *Utilisez-la à votre tour dans les phrases suivantes, que vous compléterez :* « A table, Yvette ne peut pas rester tranquille une minute. Tantôt... » — « Quand mes parents m'achèteront-ils une bicyclette? dit Alain. Tantôt ils me disent... »

2. **« Le Mattacio était le sot, de même qu'Arlequin était l'homme léger, changeant, hésitant, et Scapin, le fourbe. »**
On présente ici, rapidement, dans la même phrase trois personnages. *De cette façon, présentez des personnages de théâtre, de cinéma, de contes, de romans :* exemple : « Le sergent Garcia était..., de même que Zorro... et son domestique... »

3. *Résumez le deuxième texte : « Le Mattacio » en une dizaine de lignes.*

4. Lisez le paragraphe 1 du texte « Le Mattacio » qui décrit la salle de spectacle. Distinguez : le lieu où se situe la salle, la description de cette salle, la présentation du public. *En vous inspirant de cette description, présentez une salle de spectacle que vous connaissez bien.*

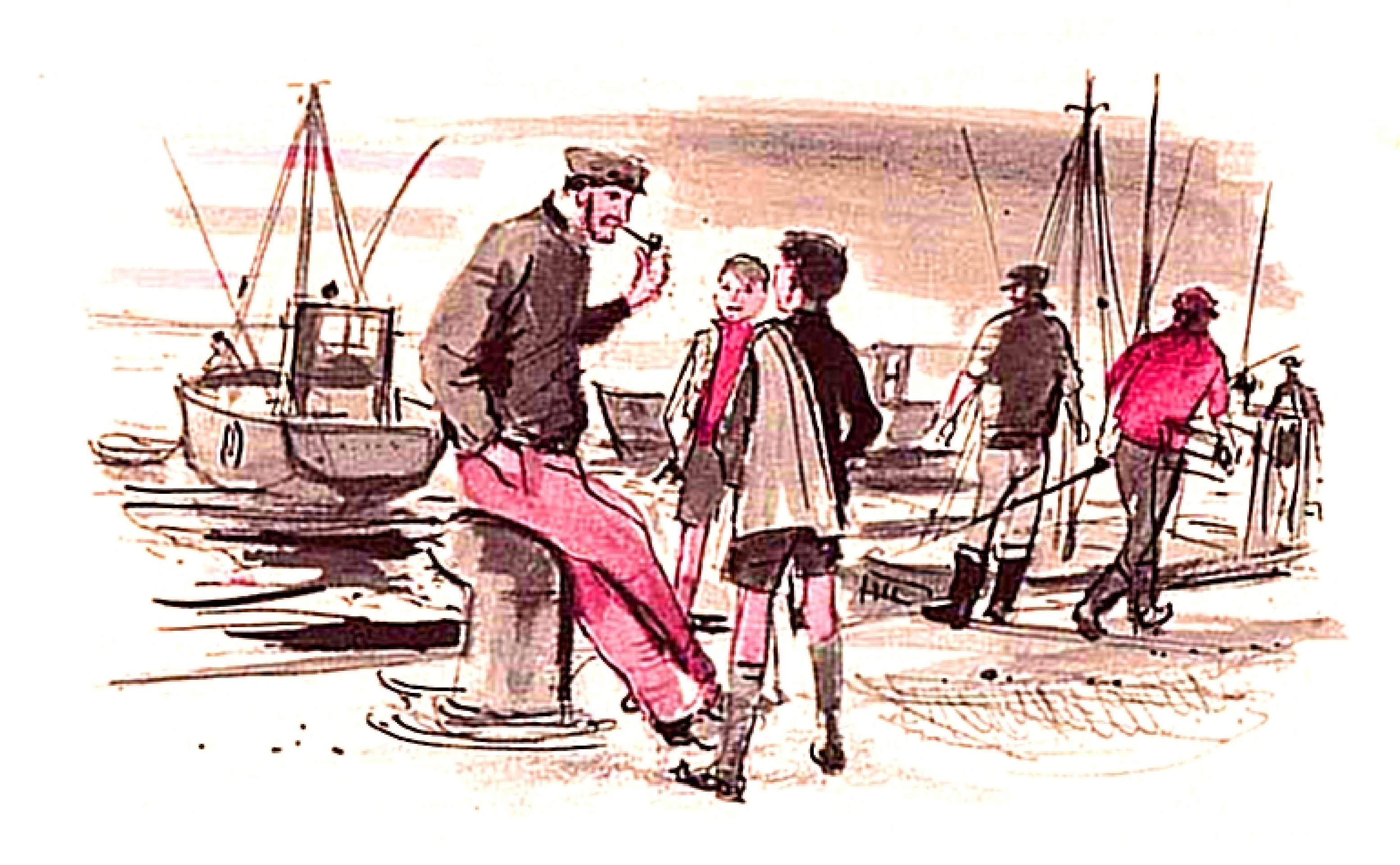
EXPRESSION PERSONNELLE

1. « Mon père, si vous saviez combien mon mari me rend malheureuse !
— Mais non, ma fille, tu as bien des raisons d'être heureuse ».
Tandis que Giulia reprend et développe ses griefs, son père essaie de la raisonner.

2. « Vraiment, ce comédien est remarquable ! déclare, à l'entracte, un bon bourgeois de Naples en parlant du Mattacio ». Et il justifie son opinion. *Parlez à sa place.*

3. Vous avez assisté à un spectacle d'un comique très populaire (numéro d'un clown, extrait d'un film, comédie...). *Racontez.*

4. « Après tout, confie Giulia à son père, mon mari est loin d'être sot et j'ai bien des raisons d'être fière de lui. Il... »
Continuez ces propos.



La carte marine

1. Nous l'appellerons " Les Deux-Amis "

Au collège, deux garçons de quinze ans rêvent de devenir marins.

1 Nous n'avions aucun souci de savoir comment nous deviendrions marins ou plutôt comment nous deviendrions capitaines marins. Car nous serions capitaines. Mieux : déjà nous l'étions.

Cela semblait une chose entendue entre Claude et moi. Sans scrupule, nous passions par-dessus les années d'études et les années d'apprentissage. Sitôt franchie la haute porte de fer du collège, nous serions les maîtres d'un navire. Mais quel navire ?

Nous ne voulions pas d'un « vapeur ». Il nous fallait un voilier et un voilier fait à la mesure de notre rêve, un voilier fait par nous et pour nous...

Pas une fois, nous n'avons pensé à l'argent. Pas une fois Claude ni moi n'avons dit : « Il faudrait de l'argent ». Nous avions écarté toutes les difficultés.

Mais comment serait ce voilier ? Nous nous mîmes à le construire, je veux dire à en faire les plans. D'abord chacun travailla de son côté. Surveillant le regard et les gestes du maître qui, assis à la chaire, nous dominait, cachant sur la page du cahier ouvert devant nous, une feuille de papier, nous dessinions. Nous cherchions la largeur du navire, sa longueur, le nombre de mâts et de cales, la capacité des cales. Puis nous échangeâmes les plans et des deux n'en fîmes qu'un.

Nous étions d'accord. Il nous fallait un petit voilier, à deux mâts seulement, bien maniable. Une cale serait suffisante. Deux matelots, avec nous, formeraient l'équipage.

2 Le soir, nous courions jusqu'au port. L'audace nous était venue. Nous avions lié connaissance avec des matelots qui, sans rire, écoutaient nos projets. Nous montions à bord des goélettes [1], les arpentions, comptant nos pas, prenant des notes. Je me souviens de notre émoi lorsque, pour la première fois, un capitaine corse nous fit l'honneur de sa cabine. On y descendait — on pénétrait, nous semblait-il, dans le cœur du navire — par un court escalier de bois. A gauche était la haute couchette encadrée de planches, à droite une table sur laquelle nous vîmes une carte marine, un compas et un rapporteur. Au plafond était suspendu un baromètre. Pour nous, le capitaine souleva le couvercle de la petite boîte où était caché le chronomètre.

Après notre visite, nous marchâmes un long moment silencieux et nous tenant par la main.

— Claude, dis-je enfin, je viens de voir notre cabine. Ce capitaine, c'était « nous ». N'as-tu pas vu comme il « nous » ressemblait?

— Il faudra deux couchettes, me répondit seulement mon camarade, aussi ému que moi.

3 Bientôt notre navire fut prêt. Je veux dire que le plan en fut achevé dans les moindres détails. Ici était la barre, là la boussole, là encore les magasins à vivres, le charnier [2], les soutes à voiles.

Nous nous plaisions à nous le représenter dans son ensemble et dans sa grandeur réelle. Nous tracions sa forme sur le gravier de la cour. Il s'élevait entre les platanes, nous marchions sur son pont et Claude commandait une manœuvre tandis que je tenais la barre.

Nos camarades qui ne comprenaient pas nos paroles, nous traitaient de fous.

Les mauvaises notes et les punitions pleuvaient sur nous. Peu nous importait ; nous étions des capitaines marins bien au-dessus de ces mesquineries.

— Claude, dis-je un matin à mon jeune compagnon, nous appellerons notre voilier : Les Deux-Amis.

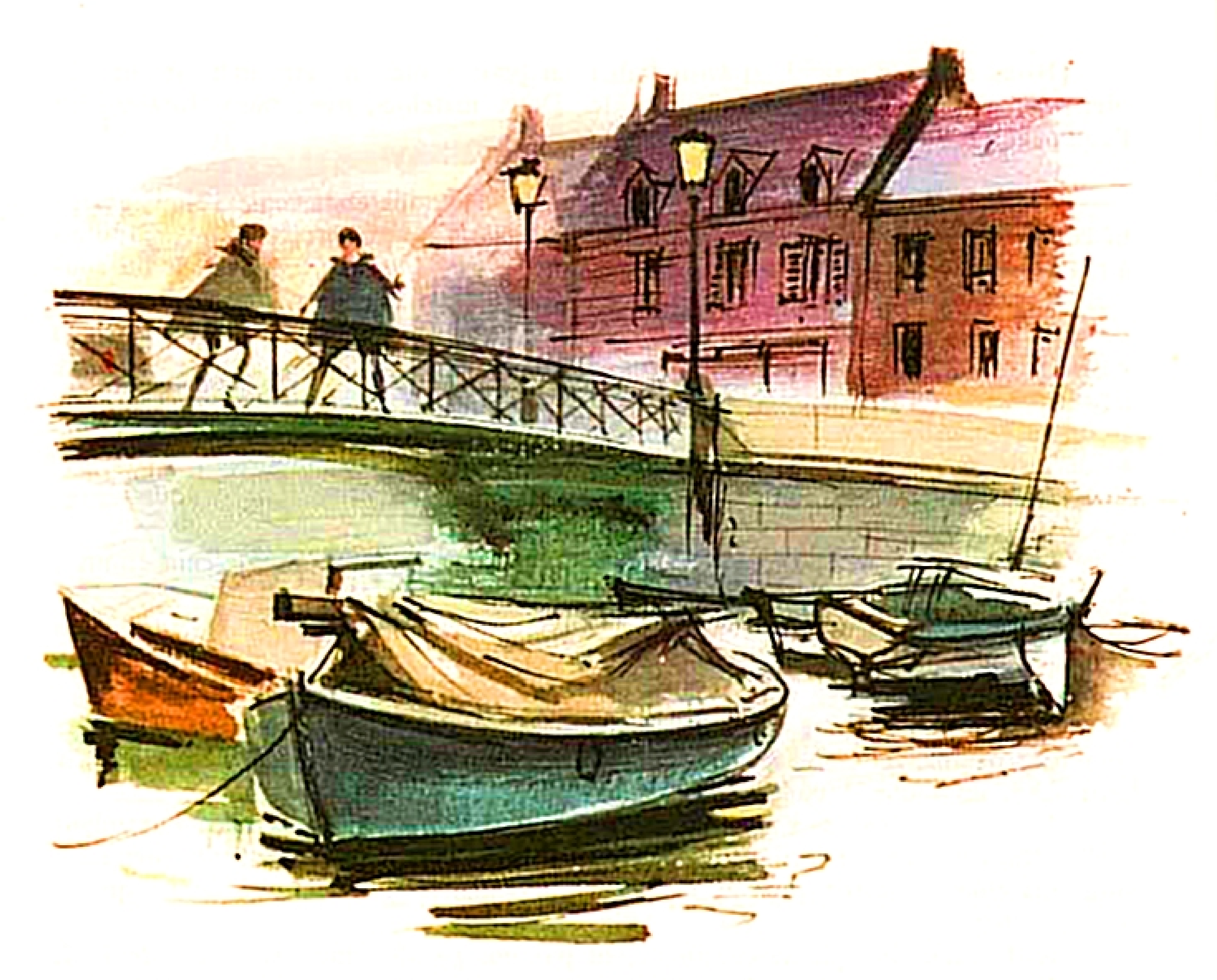
(à suivre)

1. **Goélette** : petit bâtiment à deux mâts, aux formes fines et élancées.
2. **Charnier** : coffre où l'on conserve de la viande, le plus souvent salée.

LECTURE EXPRESSIVE

« Il nous fallait un voilier et un voilier fait à la mesure de notre rêve, un voilier fait par nous et pour nous... »

- Quels passages nous montrent les deux garçons s'intéressant de près aux questions techniques?
- Quels détails nous prouvent que les deux amis vivent la plupart du temps hors de la vie réelle?
- Comment se manifeste particulièrement leur pouvoir d'imagination?



2. Une vraie barque

1 Dans l'après-midi, Claude me glissa un papier. Je lus : « Ce soir, nous irons au port. »

Dès que nous l'atteignîmes, Claude m'entraîna vers un petit canal où sommeillaient, sur l'eau morte aux reflets verts, quelques barques éclopées. Un vieux pont à bascule enjambait le canal. Nous nous accoudâmes à la rambarde. L'eau, que la lumière d'un réverbère fouillait, reflétait l'image de deux garçons coiffés de bérets et enveloppés d'une vaste pèlerine gonflée par un cartable bourré de livres.

Tout de suite, cet exalté de Claude dit que nous ne pouvions demeurer plus longtemps au collège. Il y étouffait. Il ne pouvait plus souffrir d'être à terre. Il fallait partir, prendre la mer.

— Comment ? fis-je.

— Tous ces soirs-ci, me répondit-il, je suis venu ici... sans toi. J'ai interrogé les capitaines, les matelots. Je leur ai demandé de nous prendre à bord. Aucun n'a voulu. Je suis monté sur les yachts. J'ai demandé aux chauffeurs, aux cuisiniers, s'ils n'avaient pas besoin de deux jeunes gaillards. Ils m'ont dit qu'il fallait être inscrit maritime [1] pour embarquer.

1. **Inscrit maritime** : personne figurant sur la liste — établie par l'État — de ceux qui peuvent naviguer.

Claude se tut, le temps de cracher dans l'eau, puis reprit :

— Il faut partir tout de même. Nous savons manier les avirons. Nous apprendrons vite à hisser la voile et à tenir le gouvernail.

— Où irons-nous?

— Bien sûr, nous manquons d'expérience. Mais on suivra la côte. On pourra aller en Italie.

— Mais le bateau?

2 — Il est là, devant toi, fit Claude en crachant de nouveau, cette fois dans la direction d'une longue barque plate et recouverte d'un prélart [2].

Dans l'instant, je ne doutai pas que cette barque fût devenue la propriété de Claude. Comment? Peut-être, un soir qu'il errait sans moi sur le port, lui avait-elle été cédée par un matelot ou un vieux batelier. Je pensais à un pacte ténébreux que rendaient possible l'atmosphère particulière de ce quartier marin et le caractère exalté de mon ami.

Seule parmi les autres, cette barque paraissait capable d'entreprendre une navigation. Bien équilibrée, renflée aux flancs, elle était complètement pontée. Son gréement [3] — le mât à droite, une vergue et des espars à gauche — était caché sous la bâche qui dissimulait aussi des avirons, le gouvernail et sa barre. L'appareil de mouillage [4] était constitué par des chaînes en bon état. Il m'était facile, grâce à l'expérience acquise sur les quais, de juger que l'embarcation avait été mouillée dans ce cimetière marin seulement parce qu'elle n'avait pas trouvé place ailleurs. Il était heureux que nous puissions en disposer. Elle bouleversait notre vie et rendait possible notre rêve de courir la mer.

3 — Claude, fis-je, dis-moi ce qui s'est passé. Qui te l'a donnée?

J'étais un peu jaloux. Mon camarade qui, si facilement prenait l'initiative de nos projets communs, allait devenir, sans conteste, par la possession du petit bâtiment, le chef de l'expédition. Je devrais obéir.

Claude me répondit :

— Elle ne m'appartient pas. Nous la volerons.

— La voler!

Et à cause de ce mot, tout fut changé en moi-même, et je me mis à trembler.

(à suivre)

2. **Prélart** : bâche.
3. **Gréement** : ensemble de tous les accessoires nécessaires à un bâtiment (poulies, cordages, voiles, etc).
4. **Appareil de mouillage** : les chaînes qui permettent à un bateau de jeter l'ancre et de s'arrêter.

LECTURE EXPRESSIVE

Claude a trouvé la barque qui rend possible le rêve de prendre la mer. Mais, pour en disposer, il faudrait la voler.

- Comment se manifeste, chez Claude, le désir irrésistible de prendre la mer?
- Claude trouve-t-il chez son ami la même impatience, le même enthousiasme?
- Comment comprenez-vous la dernière phrase?



3. L'aventure manquée

1 — Ce n'est pas possible. Tu n'y penses pas!

Mon camarade entra alors dans une violente colère. Il ne pensait qu'à çà, au contraire, me dit-il, et mon hésitation ne l'étonnait pas ; je n'étais qu'un rêveur, incapable de réaliser. Je crois même, mais je ne puis l'affirmer, qu'il me traita de lâche. Je ne m'efforçais pas de l'apaiser. Tandis qu'il parlait, j'acceptais peu à peu en moi-même ce que je venais de repousser.

— Eh bien! disait Claude, je partirai seul. Je veux vivre libre. Ici, j'étouffe.

L'entendant mal, je regardais la barque. On pouvait sans difficulté se glisser du quai obscur jusqu'à elle et il semblait facile, malgré un cadenas qu'il faudrait forcer, de larguer son amarrage et de relever son grappin [1]. Personne ne prêterait attention aux deux garçons qui la dirigeraient. A l'aube suivante nous serions au large.

— A qui appartient-elle?

2 Le ton calme de ma voix étonna Claude. Sa tempête ne m'avait pas touché, et il comprit que rien n'était encore perdu. Il me confia que depuis deux semaines il pouvait, le matin, quitter sa maison de meilleure heure. Il venait au port. Trois jours plus tôt il avait assisté à l'arrivée de cette barque qu'un seul homme conduisait. Claude lui avait rendu quelques menus services, tels que passer à un anneau une amarre provisoire. L'homme avait parlé. Il avait acheté la barque en Espagne et avait atteint le port en suivant la côte. L'embarcation passerait l'hiver dans le canal. Au printemps l'homme reviendrait et reprendrait la mer. Il avait l'intention de faire le tour de la Méditerranée.

1. **Grappin** : petite ancre ayant plusieurs pointes recourbées.

— J'ai sauté dans l'embarcation à côté de l'homme, ajouta Claude. Tout est en ordre. Sous l'avant, dans un coffre, sont les voiles. Il y a un compas, des livres nautiques, des cartes. De longtemps, personne ne s'apercevra de la disparition de la barque.

— Oui, fis-je, il faut partir.

3 — Avant de nous quitter, nous nous étions promis de dresser, chacun de notre côté — c'était notre méthode — la liste des objets qu'il nous faudrait emporter. Nous nous étions promis de fouiller, chez nous, placards et recoins. Peut-être y découvririons-nous quelque chose qui serait utile à notre navigation.

Moi-même, j'avais une fois encore parlé de ma « chambre de bonne ». Elle était située sous les combles de la maison que mes parents habitaient et servait à serrer tout ce dont les hommes ne veulent pas se défaire. Parmi les livres, les menus meubles avariés, j'y passais les après-midi des jeudis pluvieux, me risquant parfois, pour contempler les toits de la ville, à soulever la trappe vitrée par où venait la lumière.

Pourtant je ne tins pas ma promesse, ni mon camarade la sienne ; il me l'avoua plus tard. Le soleil du jour suivant nous avait dégrisés, mais nous n'osions nous l'avouer. Pendant une semaine, nous nous mentîmes, continuant à préciser les conditions de notre fuite, et cependant fermement résolus, chacun de notre côté, à ne pas partir.

4 Tous les soirs, accoudés à la rambarde du pont à bascule, nous regardions « notre barque ». Nous avions organisé le travail du bord, établi le roulement des quarts [2] (nous connaissions le mot). Un soir particulièrement obscur, nous sautâmes sur le pont et nous nous glissâmes sous la bâche.

Il n'y avait pas au monde d'enfants plus malheureux que nous, et je me demande comment nos parents et nos maîtres ne lisaient pas notre tourment sur nos visages. Nous avions la possibilité d'exécuter notre coup de tête (oh! nous ne serions pas allés bien loin!) et nous n'en avions pas le courage ; il nous fallait briser trop de liens. Nous ne possédions pas davantage le courage de nous dire l'un à l'autre la vérité, et cela augmentait notre tourment.

Un matin, nous fûmes délivrés. Claude, en arrivant au collège, me dit que l'homme était revenu. Il lui avait parlé. Le soir même la barque aurait quitté le port. Nous ne savions pas s'il nous fallait pleurer ou rire. Mais Claude, de tout le jour, ne m'adressa plus la parole. Il me rendait responsable, semblait-il, de l'échec de notre projet. Pourtant il était aussi heureux que moi.

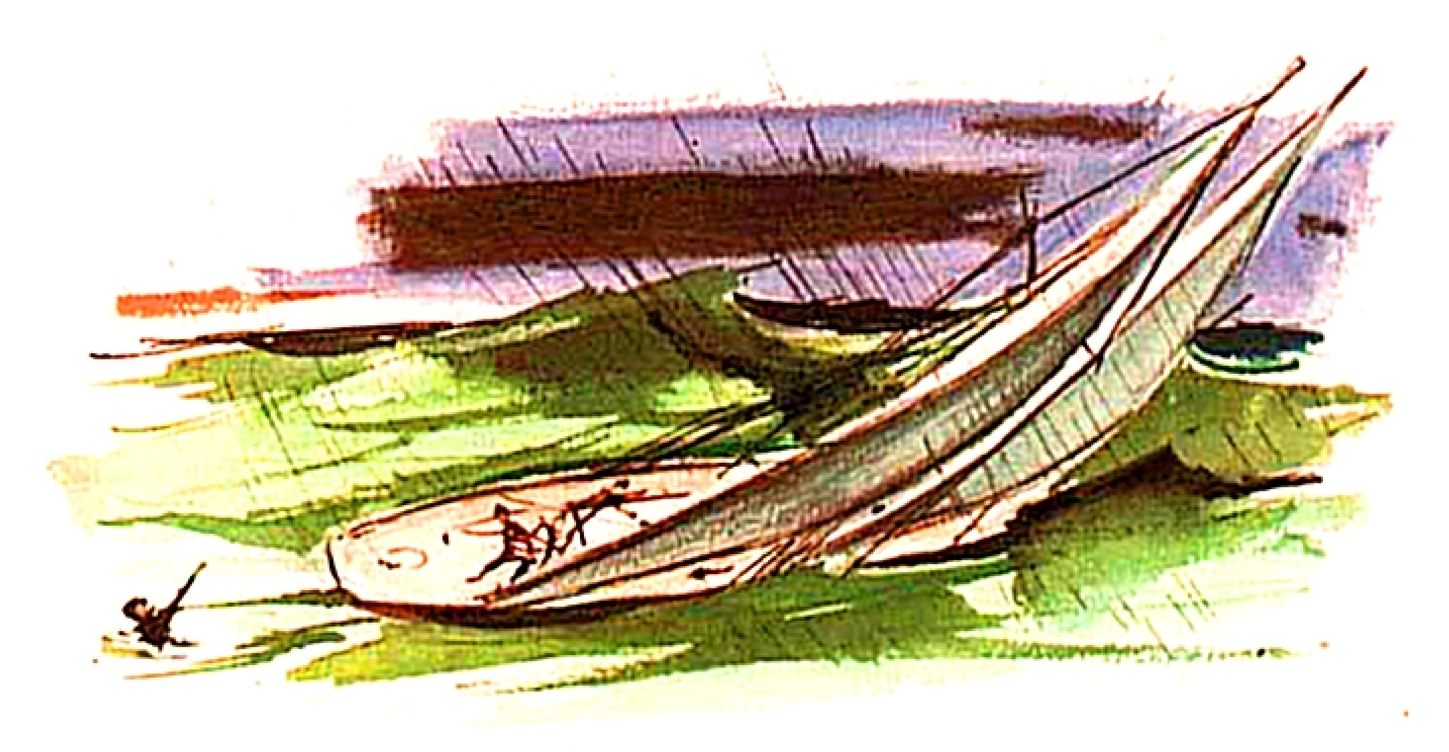
(à suivre)

2. **Roulement des quarts :** sur un bateau, les membres de l'équipage se relaient toutes les quatre heures.

LECTURE EXPRESSIVE

« Pendant une semaine, nous nous mentîmes, continuant à préciser les conditions de notre fuite, et cependant fermement résolus, chacun de notre côté, à ne pas partir ».

- Quels détails peuvent d'abord donner à penser que les deux amis prendront la mer?
- Pourquoi les deux garçons sont-ils malheureux?
- Claude est particulièrement de mauvaise foi. A quoi le voyons-nous?



4. L'aventure rêvée

1 Le jeudi suivant, dans la chambre de bonne où je montai enfin, le cœur léger, je fis une grande découverte. Au fond d'une malle, dans un carton à dessin, je trouvai la reproduction réduite, sur papier Canson, d'une ancienne carte marine de la côte est de l'Amérique du Nord, du détroit d'Hudson au golfe d'Honduras. Elle fit ma joie.

L'original qui avait servi de modèle devait être très ancien. Certaines régions étaient mal fixées, la Floride et le golfe du Mexique, par exemple, mais chaque cap et chaque baie de Terre-Neuve et du golfe du Saint-Laurent, portaient un nom. Mais, plus que par les côtes où cependant je trouvais des mots chargés de sens pour moi, mots comme baie du Salut et pointe de la Baleine, j'étais séduit par les quelque vingt bateaux, bricks, galères et simples barques qui naviguaient au large des Antilles, aux abords du Grand-Banc et jusque dans l'immense baie d'Hudson. Si les couleurs n'avaient pas fané, l'encre s'était altérée. En fait, la reproduction était en bon état, marquée seulement de quelques trous auréolés de noir et de jaune.

Comme un trésor, j'apportai cette carte au collège, le lendemain.

— Regarde, Claude, ce que j'ai trouvé!

Et je passai à mon ami la carte qu'il glissa dans un cahier ouvert devant lui.

2 — Ah! Il ne fut plus question de notre aventure manquée. Cette carte nous offrait d'en vivre une autre qui nous paraissait plus merveilleuse, et, d'un commun accord, nous décidâmes de partir pour l'Amérique. Comment? Mais ne possédions-nous pas un excellent voilier : notre voilier, Les Deux-Amis, que nous avions avec tant de soin et de patience conçu et « réalisé » dans tous ses détails. Il suffisait de l'approvisionner, de compléter l'équipage, et d'appareiller.

Maintenant, la joie était dans nos cœurs sans mélange d'amertume. Plus de liens à briser. Nous avions acquis la possibilité de réaliser notre rêve sans quitter notre maison, sans faire pleurer nos mères et sans devenir des voleurs.

Claude m'annonça qu'il prenait le commandement des Deux-Amis. N'était-il pas l'aîné? Je m'inclinai et acceptai le poste de second du bord.

— C'est à toi, me dit-il, de recruter l'équipage et d'approvisionner le navire. Mon rayon, ajouta-t-il, c'est la navigation, la boussole, les cartes, les instruments nautiques, les sextants [1]. Mais n'oublie pas, c'est moi le chef de l'expédition.

Et, ayant dit, il s'appropria la carte que j'avais découverte. Tous les soirs, il l'emportait chez lui : elle lui était nécessaire, prétendait-il, pour tracer l'itinéraire du voyage.

3 — Bientôt je proposai, à son agrément, l'équipage : deux Marseillais, un homme de Vannes et un Norvégien. Je ne sais plus quel nom extraordinaire j'avais inventé pour le Norvégien, car, bien sûr, chaque matelot avait son nom porté sur le rôle d'équipage [2], et je m'étais appliqué à fournir à chacun un passé de marin.

Claude souleva une objection pour le Norvégien. Un étranger, disait-il, ce n'était peut-être pas très régulier. J'insistai ; les Norvégiens ont la réputation d'être de bons marins. Enfin, mon camarade eut un mouvement des épaules. N'étions-nous pas au-dessus des règlements et des lois ?

— Mais le cuisinier ? me dit-il.

Je n'y avais pas pensé.

— Ah ! fit-il. Je dois m'occuper de tout.

Je baissai la tête sous le reproche. Il ajouta :

— Je veux un nègre et qu'il s'appelle Sam.

Bien entendu je trouvais un nègre. Il était né dans l'île de Gorée et s'appelait Sam.

4 Quinze jours plus tard, les approvisionnements furent au complet et nous appareillâmes... pour la chasse à la baleine, me dit Sam, sur la côte est du Labrador.

Du voyage merveilleux que nous entreprenions, nous tenions, chacun, un journal de bord. La route y était notée, les vents et les moindres incidents. Je ne crois pas que jamais aucun navire ne vint à bout de tant d'obstacles, ne rencontra sur sa route autant de catastrophes. A plaisir, nous multipliâmes les tempêtes, les calmes plats, les pluies torrentielles, les voies d'eau. Nous échouâmes, nous manquâmes de vivres. L'équipage se révolta plusieurs fois.

Si Claude me demandait brusquement : « Quel temps fait-il ? », je répondais sans hésiter : « Cyclone. »

Ah ! Nos camarades ne se doutaient pas, à nous voir si tranquilles, de la lutte que nous soutenions dans le moment : l'eau envahissait le pont, des voiles étaient emportées, un mât cassé.

Édouard PEISSON, « La carte marine ». *Éd. Bernard Grasset.*

1. **Sextant** : instrument qui permet de faire le point, c'est-à-dire de connaître la position d'un navire.
2. **Rôle d'équipage** : la liste nominative des membres de l'équipage.

LECTURE EXPRESSIVE

« Maintenant, la joie était dans nos cœurs sans mélange d'amertume. Plus de liens à briser. Nous avions acquis la possibilité de réaliser notre rêve sans quitter notre maison, sans faire pleurer nos mères et sans devenir des voleurs ».

- La vieille carte marine est à la base du jeu passionné. Comment cela ?
- Montrez que la fertile imagination des deux garçons enrichit et diversifie leur jeu ?
- Quelles différences relevez-vous dans le comportement et le ton des deux « aventuriers » ?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

L'APPEL DU LARGE

1. Décrivez un voilier en mer.
2. La navigation à voiles présente-t-elle de nos jours un intérêt commercial? Pourquoi?
3. Il y a pourtant de nombreux adeptes de cette navigation. Pourquoi?
4. Connaissez-vous un « navigateur solitaire »? Quel trajet a-t-il accompli? Quelles satisfactions peut-il retirer de ses voyages?
5. Avez-vous voyagé en mer? (ou aimeriez-vous faire un tel voyage?) Quel plaisir en avez-vous retiré? (ou quel plaisir en attendez-vous?)
6. Si, plus tard, vous deviez faire partie d'un équipage, quel rôle aimeriez-vous y tenir? Imaginez et racontez une de vos journées à bord.
7. On dit de certains bateaux que ce sont « des villes flottantes ». Comment se justifie ce point de vue?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Il nous fallait un voilier, et un voilier fait à la mesure de notre rêve, un voilier fait par nous et pour nous... »**
La répétition du mot **voilier** traduit la passion, l'obsession des deux enfants. *Imitez cette phrase en indiquant quel a été l'objet de vos désirs passionnés :* un train électrique... une robe fantaisie... des patins à roulettes...
2. **Le port. « Dès que nous l'atteignîmes, Claude m'entraîna vers un petit canal où sommeillaient, sur l'eau morte aux reflets verts, quelques barques éclopées. »** Quels mots expriment ici l'idée de repos, de retraite? *Présentez, de la même façon :* un cimetière de voitures accidentées — un grenier où l'on se débarrasse des meubles en mauvais état...
3. Dans le paragraphe 3 du texte : « Nous l'appellerons « Les deux Amis », Claude et Édouard, uniquement préoccupés par la construction du voilier, finissent par s'imaginer en train de naviguer. Lisez attentivement le passage : « Bientôt notre navire fut prêt... je tenais la barre » et notez les différentes étapes du jeu : d'abord, le plan sur le papier, la figuration sur le terrain ensuite, enfin la fiction. *Fermez le livre et reproduisez ce passage.*
4. Claude et Édouard ont appareillé pour chasser la baleine sur la côte Est du Labrador. *Lisez* le passage qui évoque ce voyage : « Du voyage merveilleux que nous entreprenions... » et *inspirez-vous-en pour raconter, dans le journal de bord, une journée fertile en incidents.*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. Les mauvaises notes pleuvaient sur les deux garçons ; sauf un jour, lorsque le professeur...
Imaginez un récit relatant un succès scolaire inattendu pour les deux garçons.
2. « J'ai interrogé les capitaines, les matelots », dit Claude à son ami.
Reproduisez une de ces conversations.
3. Un camarade de classe a surpris le secret des deux garçons. Il demande à embarquer sur « Les Deux-Amis ». Il s'adresse à Claude, qui lui répond.
Transcrivez le dialogue.
4. « Un jour, il vous sera possible d'embarquer et de naviguer, explique aux deux garçons un professeur qui a deviné leurs goûts. Mais d'abord il faut... »
Continuez les explications et les conseils.



L'oiseau blessé

1. Guérira-t-il ?

Marcus attendait sa fille devant le lycée. Il regarda la pendule de la gare : midi moins cinq...

Les élèves de sixième commencèrent à sortir; les unes sautant dans l'ombre des puissants platanes comme dans une eau sombre; les autres rêveuses, hésitantes, cherchant du regard on ne sait quel signe sur l'avenue. Des groupes filaient en hâte vers l'esplanade avec des allures fiérottes, comme si elles eussent voulu faire croire que des tâches importantes les attendaient, tandis que d'autres jeunes filles demeuraient sur place pour s'élancer soudain vers une amie en poussant un cri, les bras battant comme des ailes.

L'ombre s'emplit de couleurs et d'appels... Puis il y eut devant la porte un remous de menu fretin; des fillettes de six à sept ans, qui partaient avec l'allure ferme de personnes auxquelles on a bien recommandé de ne pas flâner en chemin. Enfin, un tourbillon bleu et rose amena sur le seuil les condisciples d'Annie; celle-ci parut, les yeux tournés vers l'avenue, cherchant son père. Quand elle l'aperçut, elle se dégagea de la foule de ses camarades et s'approcha avec lenteur, le bras tendu : dans sa main grande ouverte elle tenait un objet noir que Marcus prit pour un encrier plat; l'enfant le portait avec précaution, ne levant les yeux que pour regarder son père. Celui-ci s'avança, craignant que sa fille ne répandît l'encre sur sa robe, mais Annie éleva le bras et un oiseau se mit à battre lourdement des ailes.

2 — C'est un martinet. Je l'ai trouvé ce matin devant les Arènes [1]. Il est blessé!

Penchant un peu la main, Annie fit voir la tête de l'oiseau, ensanglantée.

— Il ne voit que d'un œil.

Marcus prit la serviette, ce qui permit à sa fille de porter l'oiseau dans ses mains jointes en boule, la tête seule du martinet passant entre les pouces. L'œil droit était fermé mais point crevé, la paupière abaissée.

— Tu crois qu'il guérira?

Marcus en donna l'assurance tant la voix de sa fille marquait d'inquiétude.

— Il est tout jeune. C'est peut-être son premier vol. C'est triste, n'est-ce pas?

L'enfant posa, à hauteur du cœur, l'oiseau sur sa robe, à quoi il se tint agriffé, immobile, pareil à une grande broche noire ; de temps à autre Annie caressait son plumage.

— La maîtresse l'a mis dans un bocal où il est resté sans bouger toute la matinée. Il est beau, n'est-ce pas? Si petit... il n'a vraiment pas de chance!

3 Annie marchait à petits pas, le regard baissé vers l'oiseau.

— Avec quoi allons-nous le nourrir?

— Eh bien...

— Qu'est-ce qu'ils mangent, les martinets?

— Ils mangent... des moustiques. Mais pour quelques jours, il se contentera de pain, de pain mouillé.

— Et après, quand il sera guéri, qu'en ferons-nous?

— Nous le remettrons en liberté.

— Pourquoi ne le garderons-nous pas?

— Ces oiseaux ne vivent pas en captivité.

Marcus se sentait plus à l'aise sur ce sujet que sur celui de la nourriture. Gravement il ajouta :

— Les martinets ne peuvent pas s'envoler de terre; ils ont les ailes trop larges et les pattes trop courtes. As-tu remarqué comme ses pattes sont courtes?

— C'est pour ça qu'il battait si fort des ailes?

— Eh oui. Aussi ne se posent-ils jamais sur le sol; ils choisissent un endroit élevé d'où ils peuvent se jeter dans le vide.

— C'est pour ça qu'ils nichent dans les Arènes ?

— Exactement!

(à suivre)

1. **Arènes :** sorte de stade circulaire entouré de gradins élevés. Les Romains y assistaient à des jeux souvent cruels (combats de gladiateurs). De nos jours on y présente des courses de taureaux ou des spectacles.

LECTURE EXPRESSIVE

La petite Annie est peinée par le malheur du beau petit oiseau. Elle l'aimera, elle le soignera si bien, avec l'aide de son papa, qu'elle finira par le guérir.

- Qu'y a-t-il d'attendrissant dans l'état du petit oiseau?
- Quels passages révèlent la gentillesse, l'extrême sensibilité d'Annie?
- Pourquoi pouvons-nous dire que le papa est très compréhensif?



2. Le martinet ne veut pas mourir

1 Marcus regarda le martinet avec sympathie.

— Il tient très bien sur ta robe. C'est un bon signe.

Annie posa l'oiseau sur la table de la terrasse où le père et la fille l'examinèrent.

— Tu lui fais mal!

Marcus s'arrêta craignant qu'Annie ne l'accusât de dureté.

— Comme ses ailes sont grandes!

— Chut! Pas si fort!

Les ailes frémissaient entre les doigts de Marcus, cependant que l'oiseau poussait de petits cris.

— Doucement, papa, doucement! Son bec ne saigne plus.

Le sang s'était séché. Il n'y avait plus que l'œil droit qui demeurait fermé, entièrement recouvert par la paupière épaisse, aux reflets bleuâtres.

— Donnons-lui à manger.

Annie rapporta de la cuisine un peu de mie qu'elle répandit sur la table, mais le martinet, tête baissée, ne paraissait guère vouloir manger.

— Il est trop petit encore. Va me chercher un verre d'eau.

Marcus, prenant dans une main l'oiseau, ouvrit le bec avec l'index pour y enfoncer jusque dans la gorge le pain mouillé.

— Ça y est! Il mange!

Le martinet préférait, en effet, avaler la pâtée plutôt que de mourir étouffé. Le repas achevé, à quoi Marcus ajouta une mouche comme dessert, Annie prit une poignée de paille, avec laquelle elle façonna un nid charmant, d'où l'oiseau sortit aussitôt pour se placer dans un angle du salon, le bec contre le mur, et n'en plus bouger.

2 Durant toute la soirée, l'enfant vint s'assurer que son protégé vivait encore, mais à peine le touchait-elle qu'il se mettait à crier, à battre des ailes comme pour bien marquer qu'il ne tenait pas à mourir, ce qui ravissait la fillette.

— Quand il sera guéri, nous le jetterons par la fenêtre. Il pourra s'envoler de là, n'est-ce pas?

— Oui, ma chérie.

— Et est-ce qu'il se souviendra de nous?

— Je l'espère.

— Peut-être viendra-t-il nous voir?

— Sans doute.

— Ils ne sont pas sots, au fond, les oiseaux?

— Certes, non.

— Est-ce qu'ils volent vite?

— Ils peuvent parcourir, dit-on, soixante kilomètres à l'heure.

— Oh!

3 Annie, agenouillée, en pyjama bleu, posa avec respect sa main sur le petit corps.

Et, tandis qu'elle se couchait, son père lui parla de l'envol des oiseaux migrateurs, de leur long voyage au-dessus de la mer, de leurs haltes sur le pont des bateaux, de la sûreté de l'instinct qui ramenait les hirondelles au même nid, le printemps revenu.

L'enfant écoutait, avec des yeux brillants. Et quand son père l'embrassa :

— Parle encore, papa! supplia-t-elle.

— Non, ma chérie, plus ce soir. Mais demain, si tu veux.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

Le petit protégé d'Annie fait preuve d'une réconfortante vitalité. Déjà, on peut l'imaginer guéri et fidèle à son amie. Papa, si gentil, si savant, le promet presque.

- **Comment se manifeste la vitalité de l'oiseau blessé?**
- **Quels passages soulignent l'attachement d'Annie pour le martinet?**
- **La petite fille a la plus grande confiance en son papa. A quoi le voyons-nous?**



3. Le drame

1 Le lendemain matin, Marcus et sa fille se mirent à gaver le martinet qui paraissait plus vigoureux que la veille; ses griffes s'enfonçaient durement dans la peau.

— Soigne-le bien.

— Sois tranquille.

Après le départ d'Annie, Marcus se remit au travail quand, au milieu de la matinée, un bruit extrêmement doux, qui venait de la pièce voisine, retint son attention : un chat énorme, au poil tigré, se tenait sur le seuil de la porte qui s'ouvrait sur la terrasse; avançant la tête, il examinait les lieux avec une curiosité à la fois audacieuse et inquiète. Marcus effraya le chat qui disparut, mais pour reparaître peu après, avec la même attitude craintive, impatiente, scrutant avidement les moindres recoins de la pièce. « L'odeur de l'oiseau l'attire », songea Marcus. Et il ferma la porte.

C'est après s'être rassis qu'il imagina ce qui aurait pu arriver, et cela lui donna un tel malaise qu'il voulut s'assurer que l'oiseau était toujours là; mais il le chercha en vain jusque sous les meubles. Quand il eut découvert une goutte de sang sur le seuil de la porte, Marcus ne douta plus. L'idée de la petite bête blessée dévorée par le chat lui fut d'abord insoutenable, puis, repris par son travail, il n'y pensa plus.

2 Dès qu'Annie rentra, à midi, elle demanda des nouvelles de l'oiseau.

— Le chat l'a mangé, lui dit son père avec un peu d'inquiétude.

Mais l'enfant sourit.

— Mangé?

— Eh oui!

— Ce doit être Mickey.

— Quel Mickey?

— Le gros chat du voisin.

— Oui, en effet, ce chat est énorme.

— Quel goinfre, ce Mickey! Il a toujours faim.

Marcus se rassurait.

— Il lui faudrait bien une douzaine de martinets par jour, dit-il.

— Au moins.

Annie souriait toujours, songeant au chat avec qui elle aimait jouer quand elle le rencontrait dans l'escalier.

— Oh! mais je le gronderai!

— C'est le moins qu'il mérite.

— Et où l'a-t-il mangé?

— Je ne sais pas. Sans doute sur la terrasse.

Marcus, à l'instant, regretta d'avoir dit cela.

— Si je le trouve, tu vas voir!

3 Annie sortit. Son père l'entendit monter les marches de bois, puis la maison redevint silencieuse. Tandis qu'il se rasait, près de la fenêtre ouverte, Marcus perçut peu après un bruit de sanglots que l'enfant s'efforçait de contenir.

— Comme c'est bizarre, songea-t-il. Elle paraissait si bien prendre la chose. Et il décida de la laisser s'apaiser en pleurant. Mais les sanglots devinrent plus profonds, coupés de hoquets; cela tournait au désespoir. Marcus s'effraya. Le miroir reflétait la balustrade de la terrasse et un haut rectangle du ciel bleu. C'est à cette image qu'il se mit à parler, d'où sa fille était absente, retirée dans un coin sans doute.

— Annie! j'ai besoin de toi! Descends! Eh bien, tu n'entends pas? Dépêche-toi, chérie, nous allons manger.

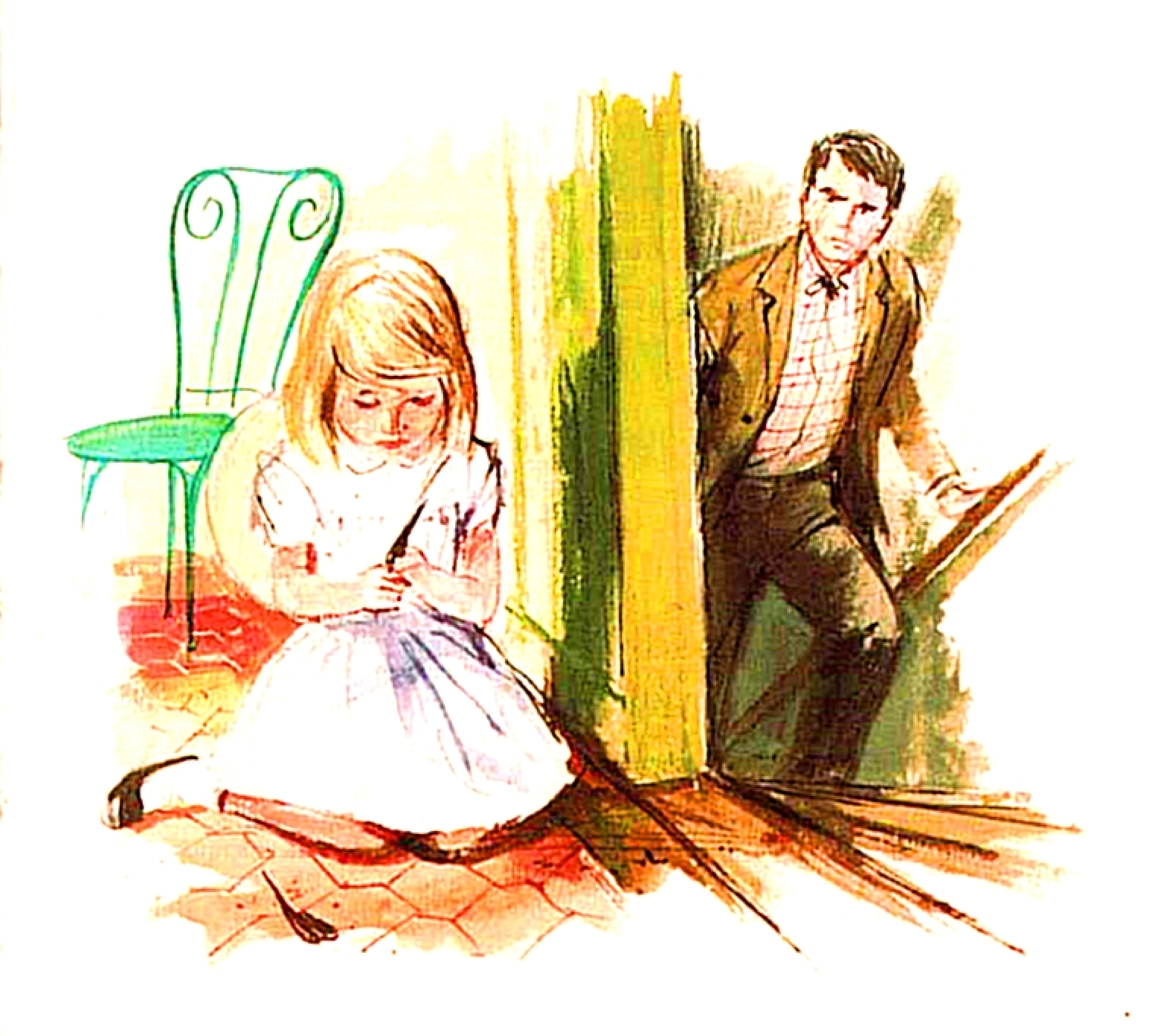
Et comme sa fille ne répondait pas, Marcus monta vers elle.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

« Comme c'est bizarre, songea-t-il. Elle paraissait si bien prendre la chose. Et il décida de la laisser s'apaiser en pleurant. Mais les sanglots devinrent plus profonds, coupés de hoquets; cela tournait au désespoir. Marcus s'effraya ».

- Avec quelles certitudes Annie est-elle partie à l'école?
- Relisez le dialogue entre le père et la fillette. Quels sentiments révèle-t-il ou paraît-il révéler?
- Marcus trouve bizarre l'attitude d'Annie. Et vous-mêmes, qu'en pensez-vous?



4. Un si grand chagrin !

1 Assise sur le seuil du couloir qui s'ouvrait sur le grenier, l'enfant, dans sa robe de toile blanche, son chapeau rejeté sur les épaules, tenait entre deux doigts une plume noire qu'elle lissait avec douceur; son visage était marqué de larges taches rouges, et ses yeux paraissaient s'être agrandis comme si une maladie singulière avait boursouflé les orbites. Aux pieds de sa fille, sur les dalles rouges, le père découvrit ce qui restait du corps de l'oiseau : deux pinceaux d'ailes reliés par quelques fibres de chair sanglante, et, un peu plus loin, la petite boule noire de la tête à moitié rongée.

Marcus alors regretta sa nonchalance; il eût pu éviter ce chagrin à sa fille car, dès qu'il s'aperçut de l'absence de l'oiseau, il pressentit confusément que l'enfant le chercherait, qu'elle finirait par découvrir ses restes et que cela la désespérerait.

— Ne pleure pas, chérie. Il n'aurait pas vécu. Je ne te l'avais pas dit pour ne pas te faire de la peine, mais nous ne pouvions pas le guérir.

2 Annie attendit qu'un sanglot se fût apaisé, puis :

— Si! dit-elle en hochant la tête avec violence... Il... il... mangeait!

Son petit menton luisant de larmes tremblait.

— Ne crois-tu pas qu'il valait mieux qu'il meure que de vivre avec un œil crevé?

— Non!

L'enfant affirmait avec courage, entêtement, avec un mouvement de tout le buste, sans cesser pourtant de caresser la plume noire qui paraissait, dans sa main, n'être qu'un ornement fragile, qu'un souffle eût fait s'envoler au-dessus des toits.

— Crois-tu que ce martinet aurait épargné les libellules et les papillons?

Annie, pour la première fois, leva les yeux.

— Et les libellules, à leur tour, mangent d'autres insectes. Si tu dois pleurer pour la mort de chaque oiseau, de chaque insecte, tu n'auras jamais assez de larmes. Vois ces hirondelles!...

La main de Marcus, comme s'il eût tiré un grand rideau, glissa dans le ciel. Annie leva la tête; des hirondelles, extrêmement nombreuses, formaient une sorte de grand cercle aux contours lâches : c'était comme une suie qui tourbillonnait au-dessus des toits de tuiles roses. Et le ciel était plein de petits cris.

— Elles poursuivent des milliers d'insectes et s'en nourrissent.

3 Le visage d'Annie devint grave, pareil à celui qu'elle avait quand elle réfléchissait à un problème. Grave et un peu têtu. Elle ne sanglotait plus, mais parfois un soupir montait à ses lèvres, ainsi qu'un gémissement. Ses jambes paraissaient plus blanches dans le soleil, et sa figure, dans l'ombre, ressemblait à un masque avec de grandes taches rouges.

— Tu vois, il faut être raisonnable, ma chérie. Allons, viens!

Marcus, à la fenêtre, tentait de sourire, un bras tendu vers sa fille.

— Allons, dépêche-toi de descendre! Nous allons nous mettre à table.

Annie regarda son père, cette grande main blanche levée vers elle, qui tremblait. On n'entendit que le piaillement des hirondelles au fond du ciel. Le monde s'arrêta de tourner. Un long souffle passa sur la terre. Il n'y eut plus que cette enfant et cet homme qui se regardaient.

— Chérie!

Annie contempla la cour une dernière fois puis, comme à regret, lentement, elle descendit.

Marc Bernard, « Vert-et-Argent ». *Ed. Gallimard.*

LECTURE EXPRESSIVE

« Annie regarda son père, cette grande main blanche levée vers elle, qui tremblait. On n'entendit que le piaillement des hirondelles au fond du ciel. Le monde s'arrêta de tourner. Un long souffle passa sur la terre. Il n'y eut plus que cette enfant et cet homme qui se regardaient ».

- Qu'y a-t-il de dramatique dans la scène décrite par le premier paragraphe?
- Annie s'oppose farouchement à son père? Pourquoi? Qu'essaie-t-il de lui faire comprendre?
- La tendresse de son père permet à Annie de surmonter l'épreuve. Mais elle n'est plus tout à fait, maintenant, la petite fille qu'elle était hier. Pourquoi?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

BÊTES, NOS AMIES ET NOS VICTIMES

1. Pourquoi enfants et adultes s'attachent-ils à un chien ou à un chat, à des poissons ou à des oiseaux, à des souris blanches ou à une tortue?

2. L'attachement que nous portons à tous ces animaux leur est-il pleinement favorable? De quel prix paient-ils leur sécurité, leur « confort »?

3. Certaines bêtes, charmantes en apparence, se révèlent assez souvent cruelles. Donnez quelques exemples.

4. On peut avoir pitié de quelques jeunes et gracieuses bêtes que l'homme tue pour les manger. Donnez quelques exemples.

5. A quelles conclusions raisonnables peut nous conduire notre réflexion? Complétez et développez ce qui suit :
— Si toutes les bêtes vivaient librement...
— Si nous laissions vivre tous les petits chats et tous les petits chiens...
— Si nous renoncions à manger tout animal...
— Cependant rien ne nous oblige à être cruel...

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« Marcus en donna l'assurance tant la voix de sa fille marquait d'inquiétude. »** L'adverbe **tant**, que l'on peut remplacer par **tellement**, marque l'intensité. *Complétez les phrases suivantes :* « Le médecin donna un calmant au malade tant... » « La petite fille tremblait tant... » — « ... tant ses yeux marquaient de colère ».

2. **« Et tandis qu'elle se couchait, son père lui parla de l'envol des oiseaux migrateurs, de leur long voyage au-dessus de la mer, de leurs haltes sur le pont des bateaux, de la sûreté de l'instinct qui ramenait les hirondelles au même nid, le printemps venu. »**
Une série de compléments du verbe parla évoque — stimulant l'imagination de la fillette — la vie des oiseaux migrateurs. *De la même façon, évoquez :* le voyage des cosmonautes autour de la terre — des souvenirs d'enfance de l'oncle André — les voyages du navigateur Eric Tabarly...

3. Dans le paragraphe 3 du texte « Guérira-t-il? » Annie et son père parlent de l'oiseau. Quelles phrases ne font pas partie du dialogue? Quelle forme prennent les répliques d'Annie? A-t-on besoin, ici, d'indiquer qui parle, à chaque réplique? Pourquoi? On discerne, dans ce dialogue, trois préoccupations concernant les oiseaux ; lesquelles?
Relisez, fermez le livre et reproduisez le passage.

4. *Résumez en une dizaine de lignes le texte « Le martinet ne veut pas mourir ».*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. « Il faut aller chez le médecin, chez le pharmacien, répète Annie en caressant l'oiseau blessé.
— Ce n'est pas la peine, affirme Marcus ».
Imaginez le dialogue entre le père et la fille.

2. *Imaginez et racontez la vie d'un couple d'hirondelles, d'un printemps à un autre.*

3. Dans le jardin, Mickey guette un petit oiseau. *Décrivez l'un et l'autre, et terminez l'histoire à votre gré.*

4. Marcus raconte à un ami l'épreuve subie par Annie, épreuve qui laisse pressentir à la fillette certaines des dures lois de la vie. *Faites-le parler.*



L'expédition Orénoque-Amazone

Trois jeunes savants français : Jean, Pierre, Alain — l'auteur — et l'officier Colombien Luis vont traverser l'immense étendue des rives de la Colombie à l'embouchure de l'Amazone, au Brésil. Ils se proposent de rassembler des documents sur des tribus à peu près inconnues.

1. Une musique inconnue

Les explorateurs arrivent d'abord chez les Piroas. Ils ont entendu de loin une musique étrange que ces indigènes, et leur chef, Mario, qui parle l'espagnol, feignent d'ignorer.

1 Nous ne cessions d'interroger Mario sur la fête des Piroas et sur cette étrange musique que nous avions entendue du fond de la lagune. Il riait, esquivait, biaisait. Nous le pressions de questions et, de temps à autre, il traduisait rapidement quelques phrases aux autres hommes qui reprenaient son rire, tous en chœur, en nous examinant, cependant, avec une croissante curiosité. Nous ouvrîmes les caisses renfermant le matériel de son et sans mot dire, déroulant des fils, soulevant des boîtes et des couvercles, nous installâmes le haut-parleur, l'amplificateur, le tourne-disque. Enfin Pierre sortit l'album d'enregistrements :

« Vous ne voulez pas nous parler de votre musique, dis-je; eh bien, soit, c'est nous qui allons vous faire entendre la nôtre. »

Et, au maximum de puissance, Pierre fit démarrer une symphonie de Mozart [1].

Les Indiens se turent tous à la fois. La stupeur les paralysait. On entendit des bruits de pas pressés au dehors. La natte fermant notre porte se souleva et de nouveaux hommes vinrent silencieusement s'immobiliser auprès des précédents, le visage tendu vers la machine. Toute la population mâle du village devait maintenant être rassemblée dans notre case. Ce n'était point tant la machine qui les terrifiait, que Mozart. Plus d'un d'entre eux, à l'exemple de Mario, était déjà descendu à Puerto de Ayacucho [2] où il avait entendu et contemplé à loisir le « Juke-Box », la machine à disques américaine qui, dans tous les cafés du tropique, n'arrête de moudre à coups de nickels [3] des airs de jazz éraillés. Mais c'était là toute la musique qu'ils connaissaient aux Blancs.

2 Lorsque le disque se tut, nous reprîmes la parole. Notre auditoire était maintenant très attentif. J'expliquai à Mario qu'il y avait, de par le vaste monde, beaucoup plus de sortes de Blancs qu'il n'en avait vus jusqu'alors, et que ces Blancs possèdent nombre de musiques qu'il n'avait jamais entendues. Enfin je commençai à l'entretenir d'autres musiques, des instruments de bois ou d'os que l'on fabrique dans les forêts, dans toutes les forêts du monde. Il jouait à n'écouter que d'une oreille, plus mon discours approchait



1. **Mozart** : musicien et compositeur autrichien (1756-1791).
2. **Puerto de Ayacucho** : la première ville de quelque importance que peuvent atteindre quelques Indiens Piroas.
3. **Nickels** : petites pièces de monnaie.

de ce que nous cherchions. Il se retirait sans cesse derrière de petits rires. Mais ni lui ni les autres hommes présents ne perdaient en fait aucun mot de ce que je disais.

Mario alla trouver un vieux [4] qui suivait la scène des yeux depuis que nous étions là, sans rien dire, accroupi dans un coin de la case. Ils sortirent tous les deux. Un moment passa, puis tous les hommes, un à un, les imitèrent.

Nous étions seuls; le dernier homme en sortant avait laissé de côté la natte fermant notre case. La nuit découpait à sa place un rectangle d'un noir opaque. Le port paraissait désert. On n'entendait d'autres bruits que le vrombissement des moustiques et le grincement des élytres des gros insectes qui grimpaient dans les herbes bordant la lagune. Nous nous installâmes dans nos hamacs, un peu inquiets, ne sachant ce que signifiait ce départ subit des Indiens.

3 Un long moment passa encore. Puis tout à coup, le même mugissement de trompe que nous avions entendu au loin en approchant du village s'éleva tout près de nous et venant vers nous, avec une violence inouïe. Sur ces basses haletantes et profondes comme des ronflements d'orgue, chantait une mélodie grêle et claire, douce et harmonieuse. Dix, douze, quinze Indiens jaillirent de la nuit et entrèrent dans notre case. Qui aurait reconnu parmi eux nos visiteurs de tout à l'heure? Ils avaient quitté leur chemise et leurs dos ruisselants de sueur brillaient autant que leurs yeux allumés de joie. Ils tenaient dans les mains une profusion de trompes et de flûtes où ils soufflaient de toutes leurs forces tout en marchant.

Ils n'arrêtèrent pas en pénétrant dans notre case. Ils se mirent à tourner en rond, le long des murs de palmes, l'un derrière l'autre, soufflant et chantant. Mario venait en dernier et, à voir le mélange de stupeur et de saisissement dont étaient empreints nos regards, il paraissait encore plus heureux que ses hommes; notre tour était venu de rester muets et immobiles, notre tour était venu d'admirer une musique inconnue.

4 Les derniers arrivés avaient soigneusement refermé la porte. Les musiciens tournaient et tournaient sans relâche, et il semblait que leur musique s'ammoncelât dans la pièce. Nous étouffions d'émotion et de joie. Nous étions enfin témoins de quelque chose de vivant, d'inoubliable et d'inconnu. Un premier miracle s'était produit. Nous avions devant les yeux une collection d'instruments primitifs que, sans doute, aucun homme blanc n'avait jamais eu loisir de contempler, et l'ensemble et leur symphonie était étonnamment juste et harmonieux. Nous nous précipitâmes, Jean et moi, sur les microphones, tandis que Pierre mettait en marche ses appareils d'enregistrements.

(à suivre)

4. **Un vieux** : en réalité, c'est le chef de la tribu.

LECTURE EXPRESSIVE

« Nous étouffions d'émotion et de joie. Nous étions enfin témoins de quelque chose de vivant, d'inoubliable et d'inconnu ».

- Que disent les jeunes savants?
- Par quel moyen essaient-ils d'obtenir satisfaction? Vous parait-il bien choisi? Pourquoi?
- Tout le monde est heureux, pour des raisons différentes. Lesquelles?



2. Euh! Euh!

Les explorateurs abordent le pays des Guaharibos. Jean et Luis sont partis en reconnaissance. Prêts à se coucher dans leur campement provisoire, Pierre et Alain, en pyjama, et leur guide Emiliano, voient arriver, puis repartir, une pirogue montée par des indigènes menaçants.

1 La pirogue de tout à l'heure revenait, remontant cette fois le Ventuari. Elle était guidée par deux hommes. L'un était ruisselant de fraîches peintures noires et rouges, ses cheveux étaient mouchetés de duvet blanc. L'autre n'avait aucun ornement ni peinture. Sa peau était jaune clair, légèrement terreuse. La pirogue aborda un rocher, face à notre campement, de l'autre côté de la rivière, à peut-être vingt mètres de nous. L'homme couvert de peinture sauta sur le rocher après avoir ramassé dans la pirogue un gigantesque arc de bois noir. Il mit un genou à terre et, choisissant la plus longue de ses flèches, banda lentement son arme dans notre direction. Sa main s'immobilisa lorsque l'arc fut tout à fait tendu et il garda la pose, immobile comme une statue. Il visait l'exact centre de la poitrine de Pierre.

La pirogue, cependant, se mit en travers du courant et avança lentement dans notre direction. L'homme jaune la gouvernait maladroitement, moitié debout, moitié accroupi et il faillit chavirer plusieurs fois avant d'atteindre notre perchoir auquel il s'accrocha d'une main. Il paraissait en proie à la plus vive excitation. Nous avions compris : c'était un parlementaire [1] et l'autre représentait la force armée, sous couvert de laquelle il venait nous trouver.

Que nous fassions le moindre geste d'hostilité et la flèche prête quitterait sans bruit l'autre côté de la rivière pour venir se planter dans la poitrine de Pierre. Il fallait recevoir très aimablement le plénipotentiaire [2].

1. **Parlementaire** : ici, le membre d'une troupe chargé de discuter avec le chef adverse.
2. **Plénipotentiaire** : une sorte d'ambassadeur, chargé des pleins pouvoirs.



2 L'homme avait lâché sa pagaie. Il nous regardait en écarquillant les yeux. Ce n'était pas seulement un grand instant de notre vie, mais aussi de la sienne. Il trépignait en agitant son bras libre, il gloussait et parlait à la fois, il était tellement excité qu'il semblait ne plus très bien savoir pourquoi il était venu là. Enfin il se ressaisit et nous adressa un grand discours véhément, auquel, bien entendu, nous ne comprenions pas un mot.

Pierre avait un paquet de cigarettes dans la poche de son pyjama. Il y porta lentement et prudemment la main, toujours soucieux de ne pas donner l'alarme au guerrier d'en face, qui continuait à le viser sans bouger. Il alluma une cigarette et la tendit au parlementaire.

— Euh! Euh! dit l'homme.

Il essaya maladroitement de la fumer, en mangeant un morceau et le reste tomba dans l'eau.

Il trépignait de plus belle. Il riait à grands éclats. Il faisait des signes de la main :

— Euh! Euh!

— Qu'est-ce qu'il dit? demandai-je à Emiliano.

— Il veut tout le paquet, mon vieux!

Emiliano n'avait jamais été aussi indigné de sa vie, mais Pierre tendit le paquet de cigarettes au Guaharibo :

— Euh! Euh!

Je lui tendis ma boîte d'allumettes :

— Euh! Euh!

3 Que voulait-il de plus? Il avait jeté les cigarettes et les allumettes dans le fond de la pirogue où tout était noyé. Nous le regardâmes une seconde sans rien dire, un peu interloqués. Il trépignait de plus en plus. Il devenait furieux. Il tira sur sa branche pour se rapprocher encore de nous et tendit sa main libre vers la jambe de Pierre : il voulait nos pyjamas! Nous aurions dû y penser plus tôt. Pierre quitta sa veste et la lui tendit. La colère disparut immédiatement de son visage. Il se remit à rire :

— Euh! Euh!

Je lui passai ma veste, à mon tour, puis nous quittâmes nos pantalons. Le guerrier, de l'autre côté de la rivière, détendit son arc. Le parlementaire avait nos deux pantalons de pyjama emmêlés sur la tête et continuait à rire comme un fou. Alors ce fut le moment de renverser la situation et nous nous y employâmes énergiquement, Pierre et moi. Nous nous penchâmes vers la pirogue en hurlant :

— Euh! Euh!

L'homme se pencha, ramassa son arc et nous le tendit docilement :

— Euh! Euh! répétions-nous.

Il nous tendit ses trois flèches : la flèche de guerre, à pointe de bambou, la flèche de grande chasse, qui n'est qu'une seconde flèche de guerre, et la flèche de petite chasse, à pointe d'os.

— Euh! Euh!

Il leva tristement le bras : il ne lui restait plus rien, en dehors de nos pyjamas...

4 Alors nous pensâmes que nous avions faim. Nous creusâmes l'estomac et le frappâmes à coups de poings en criant :

— Miam, miam!

Il eut l'air de comprendre.

— Crie-lui : Bananes! disions-nous à Emiliano.

Il fit de grands gestes de la main, décrivant un cercle sur la forêt pour revenir vers nous. Puis il montra le soleil et indiqua l'est. Enfin, il lâcha la branche à laquelle il se retenait depuis le début de cette mémorable entrevue et fila vers le rocher où attendait le guerrier.

La pirogue disparut bientôt au tournant de la rivière. Nous regagnâmes nos hamacs :

— Alors, dis-je à Emiliano; qu'est-ce qu'il a dit, il va nous apporter à manger?

— Penses-tu, répondit-il; il a dit qu'ils reviendraient demain, tous, toute la tribu. Ils nous prendront tout ce qui reste au campement. Ils nous laisseront tout nus et sans rien du tout. Et s'ils ne nous tuent pas, nous aurons de la veine!

Il prit sa machette et la couverture de coton que nous lui avions donnée quelques jours avant — ses deux biens les plus précieux — et courut les cacher dans la forêt. »

Les Guaharibos viennent effectivement piller le campement, mais les deux explorateurs réussissent à leur échapper et à rejoindre leurs camarades.

(à suivre)

LECTURE EXPRESSIVE

« Je lui passai ma veste à mon tour, puis nous quittâmes nos pantalons. Le guerrier, de l'autre côté de la rivière, détendit son arc. Le parlementaire avait nos deux pantalons de pyjama emmêlés sur la tête et continuait à rire comme un fou. Alors, ce fut le moment de renverser la situation et nous nous y employâmes énergiquement ».

- Au début du récit, la situation est périlleuse pour les jeunes Blancs. Pourquoi?
- Comment paraît la situation à la fin du récit? Pourquoi?
- Entre temps, quelles raisons avons-nous de rire?



3. En pirogue

Les quatre amis et leurs piroguiers de la tribu des Maquiritares naviguent sur le fleuve Ventuari, affluent de l'Orénoque.

La navigation continua sans incidents pendant deux jours. Nous filmions en détail l'admirable travail des pagaies et des perches au milieu des rapides, et nos carnets s'emplissaient d'une ample moisson de notes ethnographiques [1]. De six heures du matin à quatre heures de l'après-midi les pirogues avançaient régulièrement, puis, lorsque le soleil commençait à descendre vers l'horizon, les pagayeurs ralentissaient et exploraient le rivage. C'est l'heure des rencontres, des surprises, le moment où nombre d'animaux et d'oiseaux apparaissent au bord de la forêt. Nous longions lentement le rivage dans le plus grand silence, les arcs et les fusils prêts à tirer. Le patron de la pirogue, de l'arrière, faisait un signe discret à ses hommes et la pirogue venait doucement s'immobiliser au-dessous d'un de ces gigantesques arbres qui débordent parfois au-dessus des eaux. L'homme levait la tête vers l'enchevêtrement de branchages et de feuilles qui montait jusqu'à cinquante mètres dans le ciel. Nous regardions comme lui, mais ne voyions rien, jusqu'au moment où il tirait. Alors un oiseau, une dinde sauvage, ou un paujil — cet énorme gallinacé de la forêt, gros comme une oie domestique, —

1. **Notes ethnographiques** : notes sur la façon de vivre des Indiens.

tombait à nos pieds. Ou bien c'était un iguane gris et jaune ou vert et rouge, tout semblable à un dragon. D'autres fois, tout le monde se mettait à rire dans la pirogue et un homme, du bout de sa perche ou de sa pagaie, frappait quelque chose dans le feuillage, à deux mètres de nous. Je n'apercevais qu'alors le boa endormi, gros comme une lance d'arrosage et qui, depuis la branche où nous l'avions surpris, déroulait un à un ses anneaux et disparaissait dans le feuillage.

Il fallut des semaines et des mois d'accoutumance à la forêt pour que nous puissions, tels les Indiens, y déceler du premier coup d'œil les animaux, les reptiles et les oiseaux immobiles au milieu du sous-bois et bien souvent de même couleur que lui.

2 Nous commencions nettement à voir le plan du grand film qui s'appelait déjà dans nos têtes, « la traversée de la Sierra Parima ». Cette lente et calme montée du Ventuari, animée par nos superbes mariniens sauvages, en constituerait, en constituait déjà la première partie. Nous avions filmé non seulement la navigation et les prouesses de nos hommes bondissant dans leurs frêles pirogues au milieu des rapides et des tourbillons, mais aussi leur vie au campement, le soir et le matin, tandis qu'ils édifiaient le rancho [2], qu'ils préparaient ces repas aux menus toujours différents et toujours imprévus — hier un plat de queue de caïman, aujourd'hui un singe et deux perroquets rôtis, demain un bouillon de pirania [3], tandis qu'ils chantaient en s'accompagnant de flûtes de roseau, assis autour du feu ou étendus dans leurs hamacs.

3 Bientôt nous serions installés avec tous nos bagages chez « les cousins d'en haut » et nous commencerions à rayonner, soulevant peu à peu le voile de mystère occultant la vie de la Sierra Parima. Nous irions tout d'abord chez Kaloméra, le grand chef des grands chefs. Tout irait bien avec lui, pourquoi pas, puisque tout allait si bien avec les autres Marquiritares. Il ferait une grande fête en notre honneur, puis nous irions avec armes et bagages chez les Guaharibos, nous connaîtrions aussi leurs villages et le secret de leur vie; notre première rencontre s'était si bien terminée qu'ils ne pourraient désormais nous témoigner d'hostilité : ils nous voleraient encore un peu de pacotille [4], bien sûr, mais cela valait la peine! Enfin Kalomera nous prêterait ses meilleurs guerriers et nous livrerait le secret des pistes qui traversent la Parima, et nous arriverions triomphants au Brésil, par où personne n'était jamais arrivé. »

(à suivre)

2. **Le rancho** : une case sommaire pour le campement.
3. **Pirania** : poisson carnivore, très vorace.
4. **Pacotille** : objets, bijoux de peu de valeur, servant de monnaie.

LECTURE EXPRESSIVE

Les jeunes savants goûtent maintenant le charme exotique et prenant de la navigation en pirogue, à l'ombre de la forêt vierge. Et cela d'autant plus que la réalisation de leur programme de travail paraît en très bonne voie.

- Pourquoi les quatre amis prennent-ils grand plaisir à cette navigation?
- Quels détails vous surprennent, comme ils ont dû surprendre d'abord les jeunes Blancs?
- Quels passages nous rappellent qu'il s'agit d'une expédition scientifique?



4. Retour à la civilisation

Ayant rassemblé de nombreux documents : armes et objets, enregistrements, photos, films, les explorateurs cherchent à gagner le grand fleuve Amazone et le Brésil. Il faut pour cela traverser des montagnes abruptes et d'abord trouver la bonne piste...

Pancho[1], le soir, revint au campement le visage sombre. Il avait trouvé la piste mais, nous expliqua-t-il, elle passait par une côte si escarpée qu'il lui semblait impossible d'y hisser notre matériel.

— Nous ne pouvons continuer ainsi, ajouta-t-il, les pirogues sont très lourdes. Nous ne sommes pas assez nombreux pour les mener de l'autre côté de la montagne, nous passerons seulement la plus légère. Puis je partirai avec trois autres Indiens et vous resterez ici avec la charge. Vous nous attendrez. Il y a sûrement des Guaharibos de l'autre côté de la montagne. Nous les ramènerons avec nous. Ils aideront à passer la charge et les pirogues. Il n'y en a pas pour longtemps.

Nous refusâmes catégoriquement. Nous ne voulions pas nous retrouver seuls et sans secours. Une discussion acharnée s'ensuivit. Pancho se butait de plus en plus par peur de l'avenir. Le temps et la faim se faisaient trop menaçants. Les autres Indiens écoutaient sans mot dire, mais nous sentions qu'ils le suivraient sûrement dans sa résolution finale, quelle qu'elle soit. Notre vie était en jeu dans notre avenir immédiat...

L'atmosphère resta longtemps tendue. Enfin Pancho dit :

— On va laisser toutes les caisses ici. Avec deux pirogues, nos machettes et nos hamacs, nous pouvons nous en sortir.

Nous répondîmes « non » une seconde fois.

1. **Pancho** : le chef des Indiens employés par les Français.

Pancho nous regarda tristement. Il ne comprenait pas que ces caisses comptaient pour nous autant que nos vies. Comment aurait-il pu le comprendre? Elles ne renfermaient rien d'autre, hors la pellicule, que les objets les plus usuels, les plus simples de leur vie, les moins rares de leur monde. Elles contenaient des morceaux de bois, des morceaux d'os, des couronnes de plumes... Comment donc nous, les Blancs, nous, les hommes riches par définition, pouvions-nous être attachés à ce point à si peu de chose! Même un Indien, pensaient-ils, ne risquerait pas sa vie pour un tel enjeu. Nous prîmes l'engagement de hisser à la crête de la montagne la plus lourde pirogue entre nous quatre.

— Pour le reste, ajoutai-je, nous nous partagerons le travail.

Nous affrontâmes la côte le lendemain matin. Elle n'avait que deux kilomètres de long, mais sa pente était si forte que, même sans charge, il fallut nous accrocher des mains, pas à pas, à toutes les racines et tiges d'arbres qui sortaient du sol, pour arriver à la gravir. Hisser au sommet de ce mur les centaines de kilos que représentaient nos pirogues paraissait bien une gageure; nous y arrivâmes cependant, en huit jours.

Lorsqu'ils virent l'acharnement que nous mettions à ce travail, les Indiens se piquèrent au jeu et rien ne subsista du plan initial. Nous fîmes tout le travail ensemble, eux et nous, confondus dans l'effort, haletant, tirant et poussant, heure après heure, jour après jour, sur la piste boueuse, glissante, et qui escaladait à quarante-cinq degrés la dernière montagne du haut de laquelle nous n'aurions plus qu'à nous laisser descendre vers l'autre monde...



3 Enfin nous arrivâmes au Cuato. C'était un petit ruisseau boueux et jaunâtre qui coulait paresseusement dans une mer de végétation spongieuse, toute de fougères, de palmes et de plantes arborescentes. Le soir où nos trois pirogues y flottèrent consacra une des plus importantes victoires de toute notre aventure. Il pleuvait à torrents. Nous construisîmes un abri de palmes sur la rive et y accrochâmes nos hamacs.

Puis nous passâmes la moitié de la nuit à chanter. Nous étions ivres rien que d'entendre l'eau qui coulait vers l'est, tout à côté de nous. Pancho parlait inlassablement. Il disait :

— Demain il y aura des caïmans et des poissons dans la rivière. On pourra « alumbrar » — c'est-à-dire chasser à la torche — on pourra manger trois heures de suite...

Moins de quarante-huit heures plus tard, la rivière s'élargit et nous naviguâmes de nouveau au milieu d'un large fleuve, sous un ciel bleu fixe. Il y eut encore plusieurs barrières de rapides et de majestueux escaliers de chutes, d'un à deux mètres de hauteur. Nos pirogues les sautèrent comme en se jouant, glissant sur l'eau, légères et adroites comme des patineuses.

Pancho se dressa sur sa pirogue et cria :

— Finis les rapides!

4 Nos hommes ne nous parlèrent plus que de vaches et de bœufs. Ils disaient :

— Si nous ne mourons pas, nous allons voir des *bœufs* et des *vaches*.

C'était leur idée fixe. Les bœufs et les vaches devenaient le symbole de la civilisation, de sa puissance et de son mystère. Ils n'en avaient jamais vus. Mais ils savaient que les Blancs ont chez eux, avec eux, de gros animaux, plus gros que les tapirs [2], qui font ce que les Blancs leur disent et qui travaillent pour eux. L'idée de voir de près une telle merveille, c'était la plus extraordinaire récompense aux semaines de cauchemars qu'ils venaient de subir avec nous.

La végétation sur les rives du fleuve, se mit à changer. Apparurent des arbustes à feuilles lisses et épineuses, des palmiers, de hautes rangées de cactus, dressés dans le ciel, toutes espèces que l'on ne rencontre jamais dans la forêt. Cela voulait dire savane, cela voulait dire Brésil, cela voulait dire civilisation!...

Notre aventure était terminée. Celle de nos Indiens commençait.

Alain GHEERBRANT, « L'expédition Orénoque-Amazone ». *Éd. Gallimard.*

2. **Tapirs** : animaux d'Asie et d'Amérique portant une trompe courte.

LECTURE EXPRESSIVE

Les Indiens « savaient que les Blancs ont chez eux, avec eux, de gros animaux, plus gros que les tapirs, qui font ce que les Blancs leur disent et qui travaillent pour eux. L'idée de voir une telle merveille, c'était la plus extraordinaire récompense aux semaines de cauchemars qu'ils venaient de vivre avec nous ».

- En quoi l'expression « semaines de cauchemars » est-elle justifiée, surtout pour les jeunes Blancs?
- Malgré toutes les différences, la solidarité humaine se manifeste dans la peine comme dans la joie. Montrez-le.
- Comment comprenez-vous la dernière phrase?

DE LA LECTURE A L'EXPRESSION

MISSIONS SCIENTIFIQUES

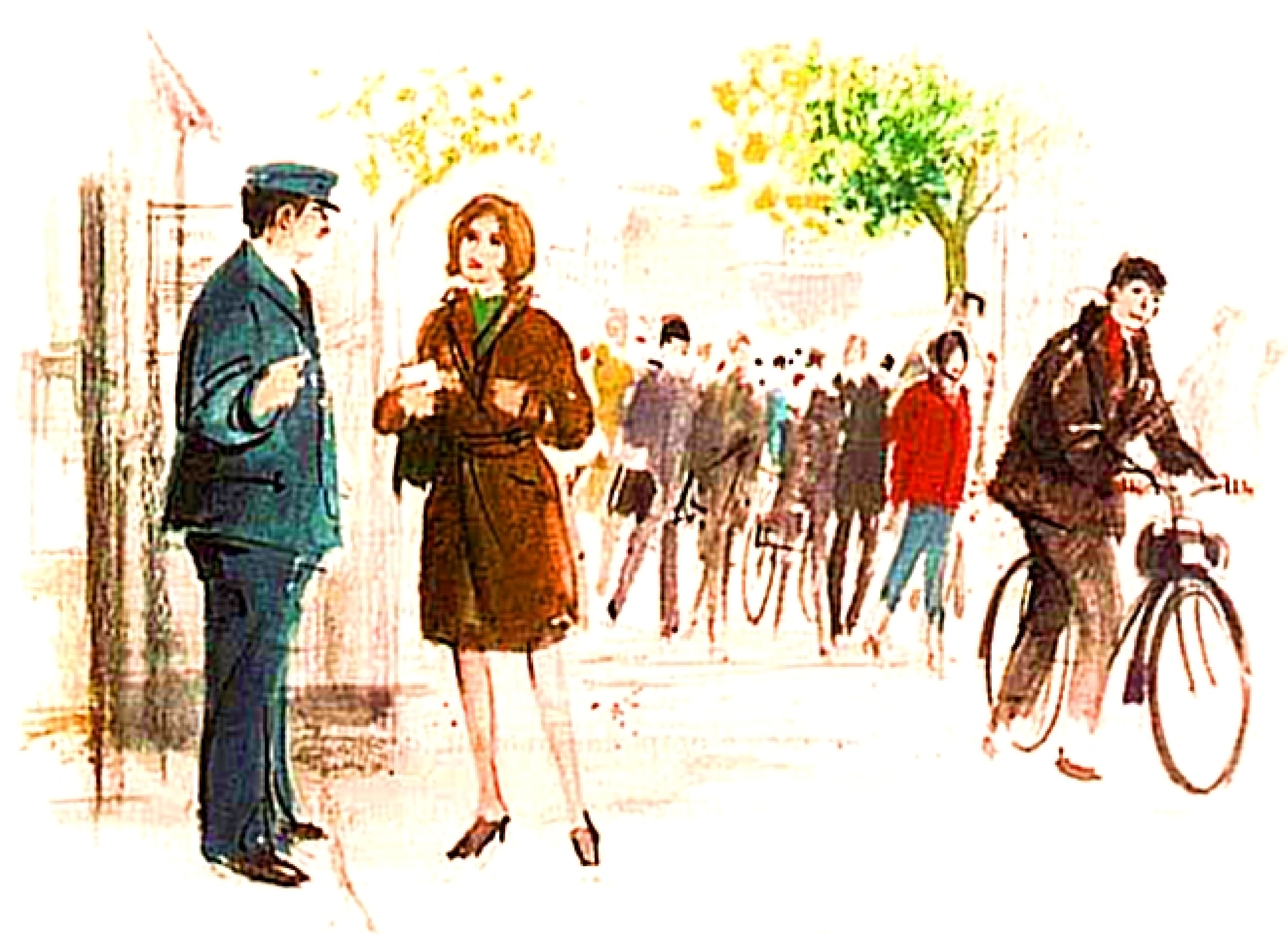
1. Pourquoi existe-t-il à Paris un « Musée de l'homme »? Savez-vous ce que l'on y voit? Comment ce Musée a-t-il été constitué et enrichi?
2. La France, comme de nombreux autres pays, organise ou facilite des missions en pays lointains. Pouvez-vous nous donner quelques exemples?
3. Les préparatifs de telles expéditions sont longs et difficiles. Dites ce que vous savez ou imaginez (équipement, traversée de nombreux pays, précautions relatives à la santé, etc) ;
4. Pourquoi désigne-t-on un chef de mission? Pourquoi les participants sont-ils des techniciens ou des spécialistes?
5. Quels dangers ou quels inconvénients doivent affronter certaines expéditions?
6. Quelles règles doivent observer les membres d'une expédition dans leurs rapports avec les populations, avec la main-d'œuvre qu'ils emploient?
7. En quoi engagent-ils la réputation des Français et de la France?

EXPRESSION DIRIGÉE

1. **« La pirogue aborda un rocher, face à notre campement, de l'autre côté de la rivière, peut-être à vingt mètres de nous. »**
Nous trouvons, dans cette phrase, de nombreuses précisions de lieu (direction, situation, distance) nécessaires à la compréhension du récit. Pourquoi?
A votre tour, cherchez des précisions de lieu concernant : l'endroit où, dans un jeu d'Indiens, vous soupçonnez un danger — l'endroit où atterrit un parachutiste — l'endroit où, pour camper, maman et Thérèse veulent que papa et Jean dressent la tente.
2. **« Que nous fassions le moindre geste d'hostilité et la flèche prête quitterait sans bruit l'autre côté de la rivière, pour venir se planter dans la poitrine de Pierre. »** Distinguez, dans cette phrase, l'élément qui exprime la **cause** de l'élément qui exprime **la conséquence** ; *Exprimez* les mêmes idées en employant la conjonction **si**. *Imitez cette phrase pour exprimer des rapports de cause à effet :* l'enfant bouge, l'oiseau s'enfuit — le chasseur fait un léger bruit, l'éléphant se précipite — la grêle tombe, les arbres fruitiers...
3. Relisez attentivement dans le paragraphe 3 du texte « Une musique inconnue » le passage qui décrit les musiciens indiens : « Dix, douze, quinze Indiens... soufflant et chantant ». Quel verbe exprime l'irruption des Indiens? Quels détails les caractérisent? De quels instruments jouent-ils? Ne font-ils que jouer et chanter? Vous attendiez-vous à ce spectacle? Pourquoi? *Relisez, fermez le livre et reproduisez ce passage.*
4. *Résumez en une dizaine de lignes le texte « Euh! Euh! ».*

EXPRESSION PERSONNELLE

1. « Nous ne cessions d'interroger Mario sur la fête des Piroas et sur cette étrange musique que nous avions entendue sur le fond de la lagune. Il riait, esquivait, biaisait. »
Rétablissez le dialogue.
2. « Que pouvons-nous faire? Que devons-nous faire? ». Pierre et Alain discutent, après le départ des deux guerriers. *Faites-les parler.*
3. « Je pourrais faire semblant de tomber accidentellement à l'eau, propose à Alain l'un de ses compagnons. Cela donnerait une bonne séquence pour notre film ». Alain refuse en disant pourquoi. *Que dit-il?*
4. Le dernier soir, avant « le retour à la civilisation », Alain remercie Pancho.
Reproduisez ses propos, simples et chaleureux.



Ouvrière d'usine

1. L'embauche

Elise Letellier, une jeune fille venue de province retrouver à Paris son frère Lucien, va essayer d'obtenir du travail dans la même usine que lui, une grande usine d'automobiles. Un contremaître, M. Gilles, a promis de l'aider.

— C'est pour quoi ? questionna le gardien en se tournant vers moi.

Il me regarda des cheveux aux chaussures.

— Je dois m'inscrire. Monsieur Gilles...

— C'est pour l'embauche ?

— Oui, dis-je, intimidée.

— Allez-y.

Et il m'ouvrit la porte vitrée.

Dans le bureau, quatre femmes écrivaient. Je fus interrogée; j'expliquai. Une des femmes téléphona, me fit asseoir et je commençai à remplir les papiers qu'elle me tendit.

— Vous savez que ce n'est pas pour les bureaux, dit-elle, quand elle lut ma fiche.

— Oui, oui.

— Bien. Vous sortez, vous traversez la rue, c'est la porte en face marquée « Service social »[1], deuxième étage, contrôle médical pour la visite.

1. **Service social :** le service chargé d'apporter une certaine aide matérielle et morale aux personnes en difficulté.

Dans la salle d'attente, nous étions cinq, quatre hommes et moi. Une grande pancarte disait « Défense de fumer » et c'était imprimé, en dessous, en lettres arabes. L'attente dura deux heures. A la fin, l'un des hommes assis près de moi alluma une cigarette. Le docteur arriva, suivi d'une secrétaire qui tenait nos fiches. La visite était rapide. Le docteur interrogeait, la secrétaire notait les réponses. Il me dit de lui montrer mes jambes, car j'allais travailler debout. « La radio », annonça la secrétaire. En retirant mon tricot, je défis ma coiffure, mais il n'y avait pas de glace pour la rajuster. L'Algérien qui me précédait se fit rappeler à l'ordre par le docteur. Il bougeait devant l'appareil.

— Tu t'appelles comment? Répète? C'est bien compliqué à dire. Tu t'appelles Mohamed? et il se mit à rire. Tous les Arabes s'appellent Mohamed. Ça va, bon pour le service. Au suivant. Ah! c'est une suivante...

Quand il eut terminé, il me prit à part.

— Pourquoi n'avez-vous pas demandé un emploi dans les bureaux? Vous savez où vous allez? Vous allez à la chaîne, avec tout un tas d'étrangers, beaucoup d'Algériens. Vous ne pourrez pas y rester. Vous êtes trop bien pour ça. Voyez l'assistante et ce qu'elle peut faire pour vous.

Le gardien nous attendait. Il lut nos fiches. La mienne portait : atelier 76. Nous montâmes par un énorme ascenseur jusqu'au deuxième étage. Là, une femme qui triait de petites pièces, interpella le gardien.

— Il y en a beaucoup aujourd'hui?

— Cinq, dit-il.

Je la fixai et j'aurais aimé qu'elle me sourît. Mais elle regardait à travers moi.

— Ici, c'est vous, me dit le gardien.

Gilles venait vers nous. Il portait une blouse blanche et me fit signe de le suivre. Un ronflement me parvenait et je commençai à trembler. Gilles ouvrit le battant d'une lourde porte et me laissa le passage. Je m'arrêtai et le regardai. Il dit quelque chose, mais je ne pouvais plus l'entendre, j'étais dans l'atelier 76.

Les machines, les marteaux, les outils, les moteurs de la chaîne, les scies mêlaient leurs bruits infernaux et ce vacarme insupportable, fait de grondements, de sifflements, de sons aigus, déchirants pour l'oreille, me sembla tellement inhumain [2] que je crus qu'il s'agissait d'un accident, que, ces bruits ne s'accordant pas ensemble, certains allaient cesser. Gilles vit mon étonnement.

— C'est le bruit! cria-t-il dans mon oreille.

Il n'en paraissait pas gêné. L'atelier 76 était immense. Nous avançâmes, enjambant des chariots et des caisses; et quand nous arrivâmes devant les rangées des machines où travaillaient un grand nombre d'hommes, un hurlement s'éleva, se prolongea, repris, me sembla-t-il, par tous les ouvriers de l'atelier.

Gilles sourit et se pencha vers moi.

— N'ayez pas peur. C'est pour vous. Chaque fois qu'une femme rentre ici, c'est comme ça.

Je baissai la tête et marchai, accompagnée par cette espèce de « ah » rugissant qui s'élevait maintenant de partout.

A ma droite, un serpent de voitures avançait lentement, mais je n'osais regarder.

— Attendez, cria Gilles.

Il pénétra dans une cage vitrée construite au milieu de l'atelier et ressortit très vite, accompagné d'un homme jeune et impeccablement propre.

2. **Vacarme inhumain** : bruit très violent tel que, semble-t-il, les humains ne sauraient le supporter.

— Monsieur Bernier, votre chef d'équipe.

— C'est la sœur de Letellier! hurla-t-il...

Bernier me conduisit tout au fond de l'atelier, dans la partie qui donnait sur le boulevard, éclairée par de larges carreaux peints en blanc et grattés à certains endroits, par les ouvriers sans doute.

— C'est la chaîne [3], dit Bernier avec fierté.

Il me fit grimper sur une sorte de banc fait de lattes de bois. Des voitures passaient lentement et des hommes s'affairaient à l'intérieur. Je compris que Bernier me parlait. Je n'entendais pas et je m'excusai.

— Ce n'est rien, dit-il, vous vous habituerez. Seulement, vous allez vous salir.

Il appela un homme qui vint près de nous.

— Voilà, c'est mademoiselle Letellier, la sœur du grand qui est là-bas. Tu la prends avec toi au contrôle pendant deux ou trois jours.

— Ah bon? C'est les femmes, maintenant, qui vont contrôler?

De mauvais gré, il me fit signe de le suivre et nous traversâmes la chaîne entre deux voitures. Il y avait peu d'espace. Déséquilibrée par le mouvement, je trébuchai et me retins à lui. Il grogna. Il n'était plus très jeune et portait des lunettes.

— On va remonter un peu la chaîne, dit-il.

2. La chaîne

La chaîne descendait sinueusement, en pente douce, portant sur son ventre des voitures bien amarrées dans lesquelles entraient et sortaient des hommes pressés. Le bruit, le mouvement, la trépidation des lattes de bois, les allées et venues des hommes, l'odeur d'essence, m'étourdirent et me suffoquèrent.

— Je m'appelle Daubat. Et vous, c'est comment déjà? Ah oui, Letellier.

— Vous connaissez mon frère?

— Évidemment je le connais. C'est le grand là-bas. Regardez.

Il me tira vers la gauche et tendit son doigt en direction des machines.

La chaîne dominait l'atelier. Nous étions dans son commencement; elle finissait très loin de là, après avoir fait le tour de l'immense atelier. De l'autre côté de l'allée étaient les machines sur lesquelles travaillaient beaucoup d'hommes. Daubat me désigna

3. **Chaîne :** sorte de chemin roulant qui fait circuler les voitures devant les ouvriers; chacun ne s'occupe que d'une seule opération de montage, toujours la même.

LECTURE DIRIGÉE

1. Qu'est-ce que « l'embauche? » Relevez les différentes étapes de l'embauche d'Élise. Pensez-vous que cela se passe toujours ainsi?
2. La jeune fille reçoit-elle un accueil chaleureux? Relevez les éléments qui confirment votre impression.
3. Élise vous semble-t-elle courageuse? Pourquoi?
4. Dans quelle phrase la jeune fille révèle-t-elle son appréhension? Quelle autre phrase exprime son besoin de sympathie?
5. L'auteur parle, dans une phrase, du caractère **inhumain** des bruits de l'usine. Relevez cette phrase et soulignez les mots et les expressions qui expriment ce caractère.
6. Quels éléments vous permettent de juger de l'importance de cette usine?
7. Comprenez-vous pourquoi, en définitive, la jeune fille semble déconcertée, presque affolée?

une silhouette, la tête recouverte d'un béret, un masque protégeant les yeux, vêtue d'un treillis, tenant d'une main enveloppée de chiffons une sorte de pistolet à peinture dont il envoyait un jet sur de petites pièces. C'était Lucien. De ma place, à demi cachée par les voitures qui passaient, je regardai attentivement les hommes qui travaillaient dans cette partie-là. Certains badigeonnaient, d'autres tapaient sur des pièces qu'ils accrochaient ensuite à un filin [1]. La pièce parvenait au suivant. C'était l'endroit le plus sale de l'atelier. Les hommes, vêtus de bleus tachés, avaient le visage barbouillé. Lucien ne me voyait pas. Daubat m'appela et je le rejoignis. Il me tendit une plaque de métal sur laquelle était posé un carton.

— Je vous passe un crayon. Vous venez?

Il remonta vers le haut de la chaîne. Je le suivais comme une ombre, car je sentais beaucoup d'yeux posés sur moi et m'efforçais de ne fixer que des objets. Je m'appliquais aussi à poser convenablement mes pieds en biais sur les lattes du banc. Il fallait grimper et descendre. Daubat prit mon bras et me fit entrer dans une voiture.

— Vous regardez ici.

Il me montrait le tableau de bord en tissu plastique.

— S'il y a des défauts, vous les notez. Voyez? Là, c'est mal tendu. Alors, vous écrivez. Et là? Voyez.

Il regardait les essuie-glaces.

— Ils y sont. Ça va. Et le pare-soleil? Aïe, déchiré! Vous écrivez : pare-soleil déchiré. Ah! mais il faut aller vite, regardez où nous sommes.

Il sauta de la voiture et me fit sauter avec lui. Nous étions loin de l'endroit où nous avions pris la voiture.

— On ne pourra pas faire la suivante, dit-il, découragé. Je le dirai à Gilles, tant pis. Essayons celle-là.

Nous recommençâmes. Il allait vite. Il disait « là et là »; « là un pli », « là manque un rétro » [2], ou « rétro mal posé ». Je ne comprenais pas.

Pendant quelques minutes, je me réfugiai dans la pensée [3] de ne pas revenir le lendemain. Je ne me voyais pas monter, descendre de la chaîne, entrer dans la voiture, voir tout en quelques minutes, écrire, sauter, courir à la suivante, monter, sauter, voir, écrire.

— Vous avez compris? demanda Daubat.

— Un peu.

— C'est pas un peu qu'il faut, dit-il en secouant la tête. Moi, je ne comprends pas pourquoi ils font faire ça par des femmes. Mais il faut que je voie Gilles. Si ça continue, ma prime va sauter. J'ai laissé passer trois voitures.

Nous montâmes plus haut sur la chaîne.

— Là, c'est bon, dit Daubat.

Dans la voiture où nous étions, il y avait cinq hommes. L'un vissait, l'autre clouait un bourrelet autour de la portière, les autres rembourraient le tableau de bord.

1. **Filin** : en général, cordage, mais aussi, comme dans ce cas, fil d'acier.
2. **Rétro** : rétroviseur, glace qui, convenablement placée à l'avant de la voiture, permet au conducteur de voir ce qui se passe à l'arrière.
3. **Je me réfugiai dans la pensée** : pour échapper à son tourment, l'ouvrière pense qu'elle ne viendra pas le lendemain et ne veut penser qu'à cela.

— Alors, dit Daubat, vous êtes en retard!

Il les poussa. Les hommes, d'ailleurs, s'étaient arrêtés et me regardaient.

— C'est des femmes maintenant? dit l'un.

— Oui, et après? Travaille, t'as déjà une voiture de retard.

Celui qui avait parlé — c'était un Arabe — rit et s'adressa aux autres dans sa langue. Maintenant, nous étions sept dans cette carcasse, accroupis sur la tôle, car tapis et sièges n'étaient installés que beaucoup plus tard.

— Ça commence? demanda Daubat.

— Oui, je crois.

— La prochaine, vous la faites seule. Je suis derrière vous.

En trébuchant, ce qui fit rire un des garçons, je sortis de la voiture et attendis la suivante. Ma feuille à la main, appuyée sur la portière pour garder l'équilibre, j'essayai de voir. Mon bras touchait le dos d'un homme qui clouait. Quand je me penchai vers le tableau de bord, je faillis dégringoler sur l'ouvrier qui s'apprêtait à visser le rétroviseur. Il sourit et m'aida à me redresser. Je sortis promptement et ne vis pas Daubat. Il fallait marquer quelque chose. Je ne pouvais pas poser ma feuille blanche sur la plage [4] arrière — on disait plage, je venais de l'apprendre. Je marquai, au hasard : « rétroviseur manque » parce que j'avais vu Daubat marquer cela sur chaque feuille. Mais ensuite, que faire? Sans Daubat, j'étais perdue. Il descendit de la voiture qui arrivait devant moi.

— Alors, ça va? Vous prenez l'autre, derrière, dit-il.

Il alla vers la voiture précédente et lut ma feuille. Je me concentrai sur la nouvelle voiture. Je vis des plis au plafond et marquai « plis ». Un homme était près de moi et me touchait. Je le regardai sévèrement et puis je compris qu'il me demandait de lui laisser le passage. Je n'avais pas entendu.

Quelqu'un entra dans la voiture. Je me retournai. C'était Gilles. Il me donna des explications rapides, mais beaucoup de ses paroles m'échappèrent.

— Ça va être l'heure, dit-il.

O délivrance... Ne pas revenir l'après-midi.

Déjà les hommes abandonnaient le travail et s'essuyaient les mains. Je me demandais où j'irais pendant cette heure. Quand la sonnerie se fit entendre, tous les ouvriers se précipitèrent en courant vers la sortie.

4. **Plage :** ici, surface horizontale au-dessus de la banquette arrière.

LECTURE DIRIGÉE

1. Cherchez dans ce texte tout ce qui justifie le nom **chaîne**.
2. Qu'est-ce qui vous semble le plus pénible dans ce travail de la chaîne? Justifiez votre opinion par des exemples pris dans le texte.
3. Pourquoi « beaucoup d'yeux » sont-ils posés sur la jeune fille? Y est-elle sensible? Prouvez-le.
4. En quoi consiste le travail d'Élise? A votre avis, convient-il à une débutante? Pourquoi? Élise montre-t-elle de l'assurance? Quel inconvénient s'ajoute encore aux difficultés d'un travail nouveau?
5. L'usine présente toujours un visage monstrueux, inhumain. Pourtant n'y a-t-il pas, dans le comportement des ouvriers quelques éléments de réconfort? Lesquels?
6. La jeune fille semble-t-elle découragée? Citez les phrases qui le précisent.

3. Une dure journée

Après le déjeuner et un bref repos, le travail reprend.

Je repris la plaque, le crayon et la feuille, et je recommençai. Gilles arriva et me dit qu'il allait contrôler trois voitures avec moi pour me montrer comment il fallait faire.

Je l'écoutai avec application. Il allait vite, découvrait au premier coup d'œil le défaut ou l'oubli.

— Voyez.

Je répétais oui. Je commençais à comprendre, mais j'aurais voulu qu'il m'expliquât ce qui se passait avant que la voiture arrivât jusqu'à moi.

— Mademoiselle Letellier, j'essaierai de faire ça un jour, j'espère bien. Mais, voyez-vous, ici, il est difficile d'expliquer. Si je m'arrête, les voitures passent, toute la chaîne est retardée.

— Alors, interrogea Daubat après son départ, le « patron » vous a expliqué?

— Oui. Il est formidable. Il voit le défaut tout de suite.

— C'est normal, hein, un chef...

Son visage avait une expression ironique.

— Vite, dit-il, on n'a pas le temps.

Je l'avais contrarié. Il finit par se dérider quand le régleur qui passait lui cria quelque chose à propos de son élève. Ça lui donnait de l'importance.

— Quelle heure est-il? demandai-je.

— Trois heures. Vous êtes fatiguée?

— Non, non, ça va.

— Regardez-moi ça!

Daubat me tira vers la voiture et me montra les pare-soleil. Au-dessus de la charnière, le tissu, trop tendu, avait éclaté.

— Ils vont trop vite. Pour s'avancer, ils font dix voitures à la file, n'importe comment, pour s'asseoir et aller fumer une cigarette dans les cabinets. Celui-là surtout.

Il me montra le dos rond d'un homme accroupi devant les fenêtres.

— Eh toi, viens voir un peu ici ce que tu as fait.

Le dos ne bougea pas.

— Notez, notez, me dit Daubat. Tant pis pour sa prime. De toute façon, ils ne restent pas. Autrefois, c'étaient des professionnels qui faisaient ça; trois voitures à l'heure. Maintenant sept. Écrivez, couleur plage arrière non conforme.

J'aurais voulu m'arrêter, demander la permission de souffler un peu. Les jambes dures comme du bois, rouillées aux articulations, je descendais moins vite. Et quand je grimpais dans une voiture derrière Daubat, je me dépêchais de m'accroupir quelques secondes. Il s'aperçut que je ne suivais pas très bien.

— Reposez-vous. Ensuite, vous me remplacerez et j'irai en fumer une.

Rien n'était prévu pour s'asseoir. Je me tassai entre deux petits fûts d'essence. Là, je ne gênerais personne. La fatigue me coupait des autres [1] et de ce qui se passait

1. **Me coupait des autres :** la fatigue domine, isole l'ouvrière qui n'a même pas la force de parler aux autres ouvriers ni de penser à eux.

autour de moi. Les moteurs de la chaîne grondaient sur quatre temps, comme une musique. Le plus aigu était le troisième. Il pénétrait par les tempes telle une aiguille, montait jusqu'au cerveau où il éclatait. Et ses éclats vous retombaient en gerbes au-dessus des sourcils, et, à l'arrière, sur la nuque.

— Mademoiselle? A vous.

Daubat me tendit sa plaque.

— Allez-y, je reviens. Attention aux pare-soleil.

Grimper, enjamber, m'accroupir, regarder à droite, à gauche, derrière, au-dessus, voir du premier coup d'œil ce qui n'est pas conforme, examiner attentivement les contours, les angles, les creux, passer la main sur les bourrelets des portières, écrire, poser la feuille, enjamber, descendre, courir, grimper, enjamber, m'accroupir dans la voiture suivante, recommencer sept fois par heure.

Je laissai filer beaucoup de voitures. Daubat me dit que cela ne faisait rien puisqu'il était avec moi pour deux ou trois jours. Gilles le lui avait confirmé.

— Ensuite, ils me mettront à la fabrication.

Sur son poignet, je voyais les aiguilles de sa grosse montre. Encore une heure et demie...

Quand il resta moins d'une heure à travailler, je retrouvai des forces et je contrôlai très bien deux voitures à la suite. Mais l'élan se brisa à la troisième. Au dernier quart d'heure, je n'arrivais plus à articuler les mots pour signaler à Daubat ce qui me paraissait non conforme. Certains ouvriers nettoyaient leurs mains au fût d'essence qui se trouvait là.

— Ceux-là, me dit Daubat, ils arrêtent toujours avant l'heure. »

Je les enviai.

Nous contrôlâmes jusqu'à la fin, et quand la sonnerie se fit entendre, Daubat rangea posément nos plaques dans un casier, près de la fenêtre.

Une joie intense me posséda. C'était fini.

Claire ETCHERELLI, « Élise ou la vraie vie ». *Éd. Denoël.*

LECTURE DIRIGÉE

1. Pourquoi Élise souhaite-t-elle qu'on lui explique ce qui se passe avant que les voitures n'arrivent jusqu'à elle?
2. Que pensez-vous de Daubat? Justifiez votre réponse.
3. Relevez les expressions qui prouvent qu'Élise trouve ce travail fatigant. Une phrase souligne combien ce travail est dur ; laquelle? Comptez les verbes ; que remarquez-vous? Cela ne sert-il pas à exprimer fortement ce qu'indique le dernier verbe? Quelle impression donne l'emploi de l'infinitif?

VUE D'ENSEMBLE

1. **La chaîne** impose à tous sa puissance dominatrice. Elle paraît malfaisante, même à l'égard de quelqu'un qui ne serait pas à son service. Pourquoi?
Que doivent faire ceux qui la servent, que leur impose-t-elle?
2. **Quels personnages,** outre la jeune ouvrière, nous sont présentés dans ce récit? Certains sont assez précisément décrits. Lesquels? Certains restent presque sans nom et sans visage. Lesquels? Quelles silhouettes sont à peine esquissées? Debout, penchés, allant et venant, ils constituent, autour de la chaîne presque monstrueuse, une présence humaine réconfortante.
3. **La fatigue** de la jeune fille est encore plus nerveuse que physique. Quels passages nous la rendent particulièrement sensible?
Même lorsqu'ils y sont habitués, pensez-vous que ces ouvriers puissent prendre plaisir à leur travail? Pourquoi?



Les Sarrasins

Quelques années avant la guerre de 1939-45, une famille de pauvres immigrants italiens arrive à Clerguemont, petite ville des Cévennes, où fraternisent paysans et ouvriers mineurs.

Ils avaient commencé par dormir dans le fossé, au pied de la montagne. Cinq ans après, sous la crête de la même montagne, au cagnard [1] le plus ensoleillé, ils habitaient une maisonnette bien à eux, la plus coquette, la mieux construite de la vallée...

On ne fait pas fortune si vite à Clerguemont. L'immigré clandestin [2] Giuseppe Passola était italien, c'est-à-dire qu'il savait la maçonnerie et qu'il aimait le travail. Pendant sa première nuit cévenole, Giuseppe Passola serra dans ses bras tout ce qu'il possédait au monde : Gina, sa femme, ses fils, Gino, quatre ans, et Fausto, deux ans, ses filles, Bianca et Rosa, des jumelles nouveau-nées. Dès l'aube, il partit à la recherche du travail. Il ne demandait même pas de quoi il s'agissait, il acceptait d'avance. On ne lui offrait bien sûr que le plus dur et le plus gros. Quinze jours après, les mineurs le saluaient. Les paysans hochaient la tête en murmurant : « Au moins, il n'est pas fainéant, ce Sarrasin! »

Puis les mineurs l'invitèrent à boire un coup. Il accepta; ce fut très dur parce qu'il n'avait pas soif, faim seulement, faim toujours; il se battit pour qu'on lui laisse rendre les tournées, ce fut pire : ces nuits-là, ses quatre gosses, jusqu'à l'aube, se tordirent de faim. Giuseppe connaissait les lois, les épreuves implacables des petits peuples besogneux. Il en souriait de bonheur, même tout seul : il se rassurait. Rompu, à bout de forces et de courage, il voyait déjà sa belle maisonnette bien à lui, la faisait voir à sa Gina...

1. **Cagnard :** on appelle ainsi, dans le midi de la France, un lieu bien exposé au soleil.
2. **Immigré clandestin :** personne qui a quitté son pays pour s'établir dans un autre, en cachette, sans permis de séjour ou carte de travail.

Quand les gendarmes vinrent pour l'enquête [3], ils furent, dans la traversée de Clerguemont, encadrés par une escorte, bon enfant mais étroite, formée de mineurs et de quelques paysans. Humiliations et tracas furent épargnés aux Sarrasins. Il y eut quand même d'interminables palabres à la buvettte...

Sans savoir ni pourquoi ni comment, Giuseppe reçut le mois suivant sa carte d'identité d'étranger, une vraie, en bonne et due forme. Il la palpa, puis il regarda Clerguemont, sa longue rue unique, sa rivière, les flancs de roc, le sommet du Lozère qui rougissait à l'aube. Des raclements de gorge, des toux de première cigarette, des cliquetis de roue libre, des salutations bourrues et des sifflotements annonçaient que le poste de jour partait pour la mine.

Le Sarrasin restait bêtement debout au milieu du chemin, son bout de carton vert entre les doigts. Il murmura :

Io mi sento di morire per questo paese. [4]

Jean-Pierre CHABROL, « Les rebelles ». *Éd. Plon.*

3. **L'enquête :** Avant de délivrer la carte de travail, les autorités font prendre des renseignements par les gendarmes, sur les étrangers qui veulent travailler en France.
4. **« Io mi sento di morire per questo paese » :** J'accepterais de mourir pour ce pays.

LECTURE EXPLIQUÉE

I. Le sujet, le ton du récit :

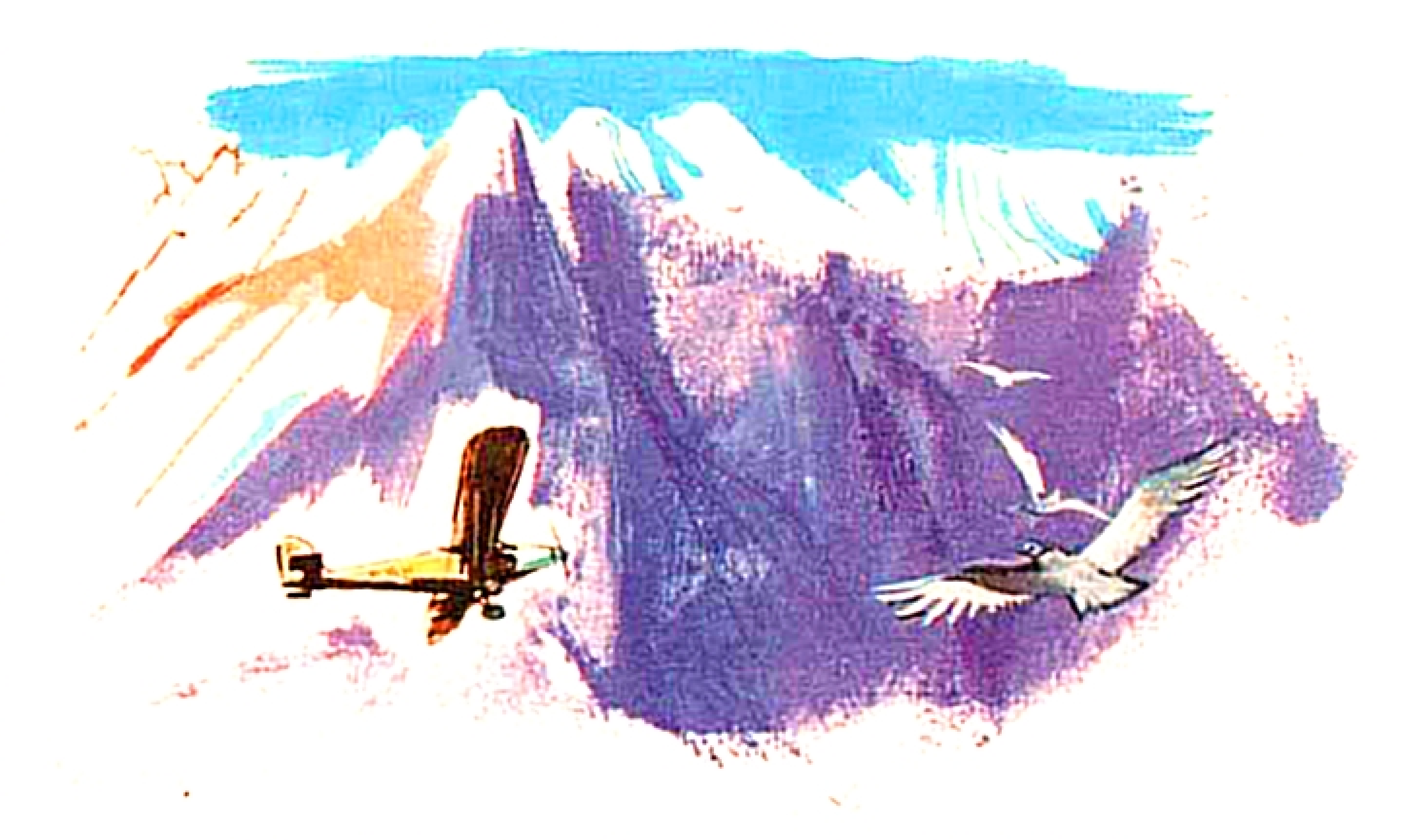
1. Que nous apprennent les deux premières phrases?
2. Sur quel ton le Sarrasin murmure-t-il la réflexion finale?

II. Au fil des idées et des mots :

1. De quelles qualités fait preuve le personnage principal? Citez les détails, les expressions qui les soulignent.
2. Montrez que Giuseppe recherche en même temps du travail et l'amitié de la population. Quels sacrifices doit-il accepter pour y parvenir?
3. Quels mots, quelles expressions insistent sur ce qu'il y a de dur dans la vie de cet homme et de cette famille? Pourquoi sont-ils heureux dans leur misère?
4. Comment évolue l'opinion des mineurs et des paysans de Clerguemont? Que pensez-vous d'eux? Pourquoi?
5. En recevant sa carte d'identité, Giuseppe éprouve une profonde émotion. Qu'est-ce qui le prouve? (comportement, paroles...). Pourquoi est-il aussi ému?
6. Très souvent, l'auteur exprime la force d'une idée, d'un sentiment, en ajoutant de brèves et denses notations : un adjectif, un adverbe, un groupe de mots. Donnez quelques exemples.
7. A quoi voyons-nous que l'auteur éprouve de la sympathie pour Giuseppe et sa famille, et pour les gens de Clerguemont?

III. L'intérêt du texte :

Nous sommes émus par l'histoire de Giuseppe et de sa famille qu'adopte peu à peu la population de Clerguemont, à la fois rude et amicale. Des phrases sobres, parfois frémissantes de sensibilité, nous font prendre conscience de la profonde solidarité qui unit le peuple des travailleurs.



Exploits et drames de l'aviation

1. Le plateau des trois condors

Pour établir une ligne aérienne directe entre le Chili et l'Argentine, le pilote Mermoz et son mécanicien Collenot vont tenter de survoler, pour la première fois, la formidable barrière qu'est la Cordillère des Andes.

Le 9 mars 1929, à dix heures du matin, Mermoz, ayant Collenot derrière lui, quitta le terrain de Copiapo [1]. Il monta par lentes spirales à l'altitude limite que lui permettait son appareil : 4 200 mètres. Un spectacle d'une grandeur, d'une beauté indicibles s'offrait à lui tandis qu'il gravissait les paliers aériens. A l'ouest, s'étalait la vaste plaine chilienne semée de lacs, de rivières et tout éclatante d'arbres en fleurs. Sur son rivage frémissait au soleil la houle violette du Pacifique. Et de l'autre côté, d'une seule coulée, se dressait la paroi cyclopéenne [2] de la Cordillère des Andes.

Rien ne peut donner une image valable de cet océan vertical pétrifié. Rien ne peut faire sentir le caractère d'interdiction absolue que présente cette barrière colossale qui réunit la terre au ciel et qui, fermée, murée, sans faille ni fissure, semble arrêter à son flanc l'univers.

Cette barrière, Mermoz voulut la prendre en défaut.

Longtemps, très longtemps, il croisa, il rôda devant elle. Toute sa vigilance, toute son intuition [3], il les employa pour surprendre dans cette enceinte formidable le défaut,

1. **Copiapo** : ville du Chili, sur le fleuve du même nom.
2. **Paroi cyclopéenne** : paroi chaotique, colossale, faisant penser aux cyclopes, géants des légendes grecques, de taille à entasser des roches énormes.
3. **Intuition** : la faculté qui nous permet de sentir, de deviner, de comprendre sans l'aide du raisonnement.

la fente, par où son avion, du bout de l'aile gauche au bout de l'aile droite, pourrait se couler. Il ne trouva pas. Du moins à l'altitude que son appareil ne pouvait dépasser. Jusqu'à une hauteur de 4 500 mètres la montagne lisse, d'un joint, d'un bloc, était inattaquable.

A 4 500 mètres, entre les pics neigeux régulièrement plantés, des jours s'ouvraient. « C'était, m'a dit Mermoz en me racontant son aventure, comme une muraille surmontée de tessons de verre étincelants. »

Machinalement, il crayonna pour moi un dessin naïf. Je contemple en ce moment cette brève ligne brisée qui figure en même temps l'un des plus formidables soulèvements du sol et l'une des plus belles audaces humaines...

« On peut passer les Andes utilement pour la ligne à 4 500 mètres, se dit Mermoz excédé par sa croisière inutile. En-dessous, rien à faire. Pas une entaille. Et moi je ne dispose que d'un plafond de 4 200... »

Tout autre que Mermoz fût revenu à Copiapo, eût contourné l'obstacle infranchissable par le nord ou par le sud, et attendu, pour recommencer, d'avoir un appareil capable de se mesurer avec quelque chance d'égalité à la montagne impitoyable. Mais Mermoz était Mermoz. Il ne croyait pas à l'impossible, ou plutôt, avant de l'admettre, il épuisait tous les risques et allait jusqu'à une zone où personne d'autre que lui ne se fût aventuré. Pour son propre effort et celui de l'appareil qu'il montait, il avait toujours la perception intuitive de la marge suprême. Cela formait, avec une ténacité inhumaine, ce qu'on a appelé son génie.

Contemplant le front dentelé de la Cordillère des Andes, Mermoz se dit encore : « Pour passer, il manque à mon appareil 300 mètres d'altitude. Mais il y a des courants ascendants. »

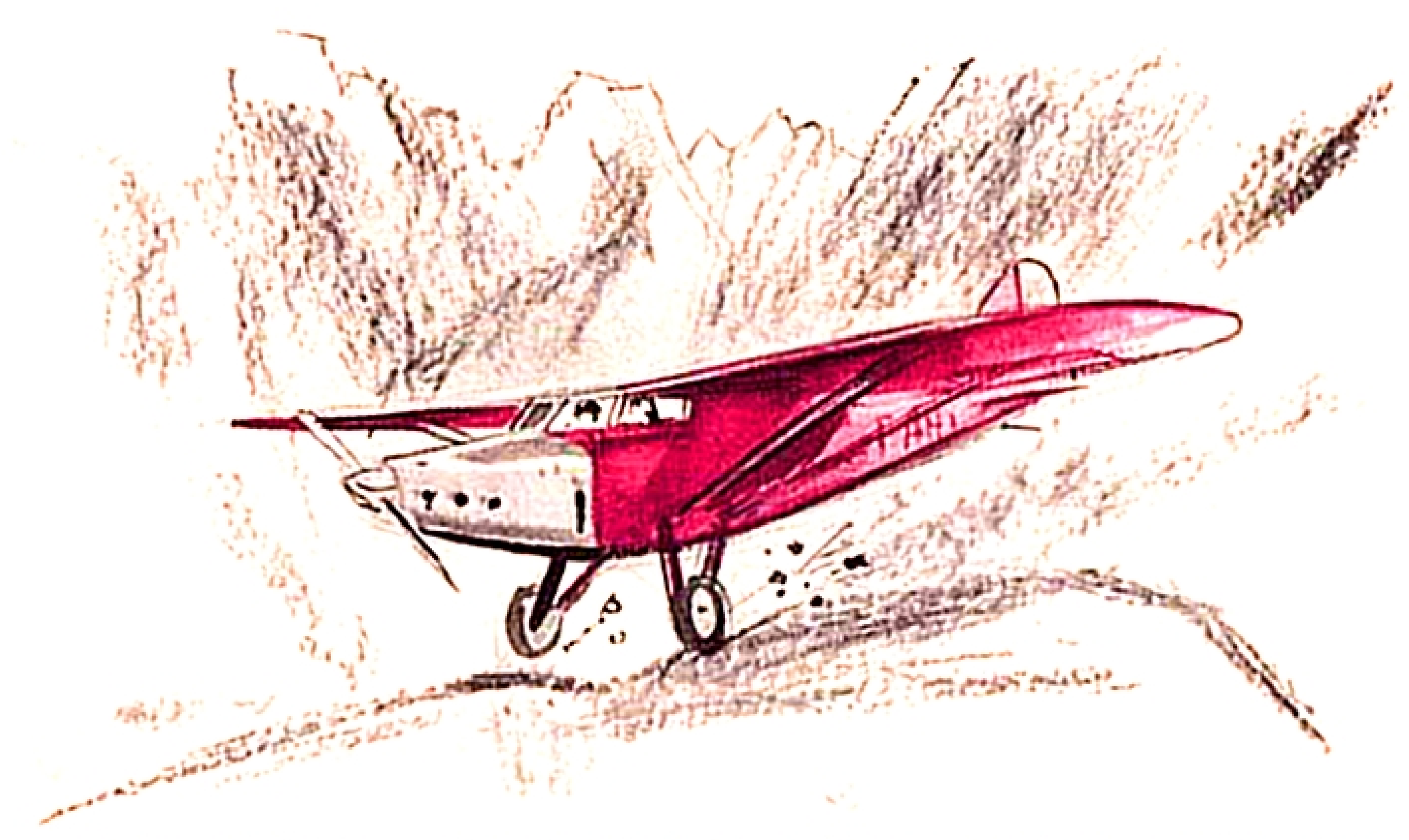
Tous les aviateurs connaissent ces mouvements de l'air, dont l'axe est vertical et qui tantôt exhaussent, tantôt affaissent la sensible machine qu'ils ont entre leurs mains. Dans les régions de montagnes ils prennent une force, une vie singulières. Le vol à voile a été conçu d'après leurs lois. Donc, Mermoz espéra rencontrer une vague d'air qui, suppléant à l'insuffisance de son moteur, le soulèverait des 300 mètres nécessaires. Il saurait utiliser la secousse pour passer. Une fois qu'il aurait franchi la muraille sans brèche, il se faufilerait entre les rocs et les pics, glisserait de vallée en vallée, jouerait avec la montagne comme il avait joué avec la nuit [4], et arriverait au but.

Mermoz se remit à croiser devant la paroi gigantesque en guettant les mouvements de l'éther.

La première ondulation qu'il sentit sous ses ailes fut insuffisante et il évita de justesse, par un renversement, le choc mortel contre le roc, mais il était presque arrivé à la hauteur d'une faille. Il manqua une seconde vague, une troisième. A la quatrième, plus puissante et plus pleine, il se sentit comme appuyé, comme vissé à une colonne qui s'élevait. Il arriva à la ligne jusque-là interdite. Un corridor s'ouvrit devant lui entre deux murs de neige. La barrière était vaincue. Il sautait par-dessus elle. Il était passé.

La joie d'avoir forcé la nature, l'expansion illimitée de l'être, joie secrète et indispensable, à la poursuite de laquelle il avait voué sa vie, illumina Mermoz en cet instant où la plaine chilienne disparut à ses yeux, et où, vers l'est, des crêtes fléchissantes n'arrêtaient plus son regard. Il allait les survoler, il allait...

4. **Joué avec la nuit :** Mermoz a été le premier pilote à voler longuement et avec aisance pendant la nuit, en dépit des obstacles et des inconvénients.



Mais quelle était cette chute brutale de l'appareil, contre quoi, tous muscles raidis, moteur lancé à plein régime, il ne pouvait rien? Quel était ce vide qui l'aspirait? Cet appel vers le bas, monstrueux, invincible qui décrochait le cœur?

« Courant descendant », pensa Mermoz dans une fraction de durée qui n'avait rien de commun avec la mesure ordinaire du temps.

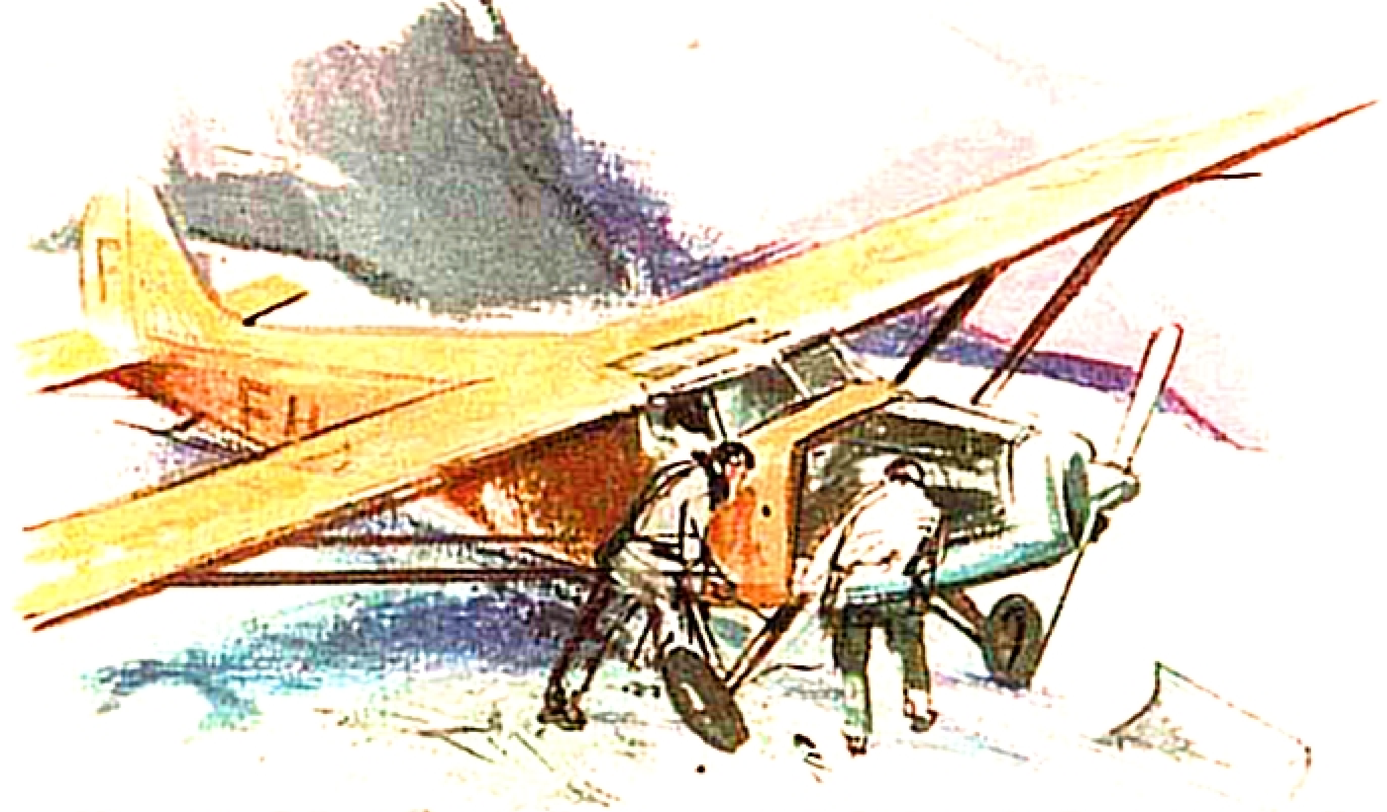
Mermoz connaissait la sorte d'entonnoir au creux duquel il descendait. Et il savait qu'aucune manœuvre n'était possible à cette altitude.

« Je suis au ras des pierres, songea encore Mermoz, je vais être inévitablement plaqué contre la montagne. Sauvons ce que l'on peut sauver. »

Pensa-t-il vraiment tout cela entre l'instant où il fut happé par l'appel d'air et l'instant, qui parut le suivre immédiatement, où il toucha le sol? L'instinct le pensa-t-il pour lui? De toute manière, Mermoz cabra son appareil, coupa les gaz. Un heurt terrible ébranla l'avion. Il bondit, retomba, bondit de nouveau, roula en cahotant et s'affaissa.

LECTURE DIRIGÉE

1. Pourquoi l'appareil monte-t-il à l'assaut de la cordillère, par lentes spirales et non en suivant une pente ascensionnelle régulière?
2. Comment l'auteur parvient-il à nous donner une juste idée du caractère infranchissable de la cordillère?
3. Montrez que Mermoz juge d'abord le passage impossible. Une phrase dépeint le pilote comme un lutteur à l'affût d'une défaillance chez son adversaire ; relevez cette phrase.
4. Dans quelle phrase s'exprime un trait marquant du caractère de Mermoz? Montre-t-il pourtant de l'insouciance? Prouvez-le.
5. Quel sentiment Mermoz éprouve-t-il en franchissant la faille? Relevez les mots qui l'expriment et expliquez-les.
6. Brusquement la situation du pilote change et ses sentiments aussi. Pourquoi? Quels mots, quelles expressions traduisent le caractère inéluctable de la chute?
7. En quelques secondes, « une fraction de durée » très brève, Mermoz réussit à penser intensément et à exécuter les gestes nécessaires. Montrez-le.



Mermoz et Collenot se regardèrent avec un profond soupir. Dans cette première minute, la joie et la stupeur de vivre encore, de vivre tout de même, les emplit entièrement.

Elle fut fugitive. Mermoz n'avait-il pas simplement reculé leur mort de quelques heures? Et quelles heures!

Ils étaient sur un plateau en pente douce cerné par des ravins profonds. Tout autour, dans un désordre fantastique et grandiose, scintillaient les croupes, les cimes, les arêtes et les pics. Un désert de pierres et de neige s'étendait à perte de vue. Et un silence, un silence sans nom.

Tout se découpait avec une précision géométrique dans la pureté de l'air glacial. A cette altitude de 4 200 mètres — le plafond exact du *Laté 25* — il faisait un froid de moins 15 degrés. Ni Mermoz, ni Collenot n'avaient de vêtements chauds. Ni l'un ni l'autre, ils n'avaient songé à emporter des provisions. Et l'appareil était inutilisable. Un examen sommaire avait suffi pour le montrer au mécanicien. Fuselage cassé, train d'atterrissage faussé, béquille [5] arrachée...

« Rien à faire, Collenot? avait demandé Mermoz.

— J'en ai bien peur, monsieur Mermoz, avait dit Collenot.

— Alors, en route! »

Ils se mirent en marche vers l'ouest, vers le Chili si proche par les airs, qui, quelques minutes plus tôt, étalait sous leurs yeux ses champs verts et fleuris.

« On y arrivera », se répétait Mermoz.

Il se souvenait des monts de Palmyre, des dunes du Rio de Oro, des palmiers impériaux du Paraguay, et, tout en sachant que la Cordillère n'avait jamais rendu encore les pilotes qui s'étaient égarés dans ses plis, il se sentait une telle volonté de vivre, qu'il ne pouvait admettre de partager leur sort.

Mermoz et Collenot descendirent, gravirent des pentes, trébuchant dans des pièges invisibles, glissant sur la glace, tombant dans la neige. Trois condors [6] les suivaient d'un vol concentrique.

Au bout d'une heure les deux hommes se retournèrent pour mesurer la distance

5. **Béquille** : pièce des avions de cette époque qui soutenait l'avion au repos et permettait l'envol et l'atterrissage.

6. **Condors** : grands oiseaux de proie des Andes qui se nourrissent surtout de cadavres.

parcourue en ligne droite. Il n'y avait pas cinq cents mètres de l'endroit où ils se trouvaient à la carcasse de l'avion.

« Une seconde », dit Mermoz.

Les sourcils joints, les mains dans les poches de son manteau de cuir, le menton enfoui dans le col, il pesa les chances de vie et de mort. A quoi bon continuer cette marche? Elle ne pouvait les mener qu'à l'épuisement, puis le gel ferait d'eux sa proie.

« Collenot, dit Mermoz.

— Oui, monsieur Mermoz, dit Collenot.

— Il faut réparer le taxi.

— Je vais essayer, monsieur Mermoz. »

Leurs voix résonnaient singulièrement dans le silence surnaturel.

Ils retournèrent sur leurs pas. Les trois condors les suivirent qui savaient, du fond des âges, que les hommes n'échappent pas à la haute Cordillère des Andes.

Il était deux heures de l'après-midi quand Mermoz et Collenot arrivèrent près de l'appareil. Du doigt, de l'œil, de l'oreille et de ce sens spécial qu'il avait des rouages de la machine volante, Collenot l'étudia.

« On y arrivera... peut-être, monsieur Mermoz, déclara-t-il enfin. J'ai tous mes outils dans le coffre. »

Ils se mirent au travail. Collenot dirigeait Mermoz.

Il faudrait avoir l'expérience et le don d'un mécanicien génial, pour dénombrer et comprendre les gestes que fit Collenot, ses trouvailles, ses inspirations, et comment il arriva à redresser le train d'atterrissage, remplacer la béquille, assurer la solidité du fuselage, rendre inoffensives les avaries du moteur. Il tordait le fil de fer, triturait la tôle, enlevait à l'avion des pièces secondaires pour en faire des pièces essentielles, transformait le métal, lui donnait une vie nouvelle. La ficelle lui servait aussi, et les bouts d'étoffe et de cuir. Étrange atelier en plein vent, en pleine neige, à 4 000 mètres de haut, avec trois condors fichés sur les pics voisins comme de lugubres sentinelles.

La nuit pleine de lune n'arrêta pas ce labeur de songe épais. Le froid engourdissait les mains des deux hommes et brûlait leurs corps. La faim les affaiblissait. Pour apaiser leur soif, ils mangeaient de la neige. Parfois, ils se serraient l'un contre l'autre dans la cabine de l'avion pour se réchauffer.

A l'aube, Collenot, moins résistant que Mermoz, commença de subir les effets du mal de montagne. Il saigna du nez et des oreilles. Des étourdissements le firent vaciller. Pourtant il n'arrêta pas son labeur durant toute la journée qui suivit. Le soir, il n'avait pas terminé. Le froid, cette nuit-là, fut plus vif encore. A demi gelés, exténués de faim, la tête bourdonnante, Mermoz et Collenot se couchèrent dans la cabine des passagers. Ils mêlèrent leur chaleur, leur respiration.

LECTURE DIRIGÉE

1. Qu'est-ce qui justifie la pensée des deux rescapés : « Mermoz n'avait-il pas simplement reculé leur mort de quelques heures? »

2. Expliquez le mot « **grandiose** » et cherchez dans le texte tout ce qui justifie l'emploi de cet adjectif appliqué au paysage.

3. Relevez la phrase qui décrit le cheminement des deux hommes et dites comment l'auteur en a rendu sensible la difficulté.

4. Qu'attendent les trois condors?

5. Comment les activités des deux hommes et les conditions de leur travail justifient-elles l'expression : « **ce labeur de songe épais** » ?

Avec le soleil, Collenot se remit à l'ouvrage. Mermoz, évitant de regarder les condors, se promena longuement le long du plateau, examina le terrain pied par pied.

La matinée était à peine commencée lorsque Collenot dit :

« Monsieur Mermoz, je crois que l'on peut essayer le moteur. »

Quel chant d'orgue dans la Cordillère!

Les deux amis l'écoutèrent religieusement. Pas une défaillance, pas une fausse note. Soudain, leurs traits se contractèrent. De l'eau fuyait le long des parois métalliques. Le gel avait fait éclater les canalisations du radiateur.

Chiffons, vernis, bouts de bois, vieux papiers, morceaux de pantalon, Collenot de tout cela fit une sorte de pâte et boucha les fissures. Mais il n'essaya plus le moteur. Les condors, effrayés un instant, revinrent.

Durant l'exploration minutieuse qu'il avait faite des environs, Mermoz avait conçu, pour le décollage, un plan d'une hardiesse insensée, mais qui lui apparut comme le seul moyen possible de salut.

Le plateau sur lequel se trouvait l'appareil descendait en pente douce. Cette pente fixait inexorablement l'axe du départ. En effet le socle était trop étroit pour que l'avion pût s'envoler dans un autre sens. De plus, se trouvant à son altitude limite, il ne pouvait s'agripper à l'air et manœuvrer qu'en descendant d'abord. Donc il fallait le lancer sur la déclivité naturelle qui lui donnerait force et vie. Mais cette déclivité aboutissait à un ravin dont le bord opposé et situé un peu plus bas que la plate-forme faisait obstacle. Puis venait un autre ravin et un troisième, dont les bords allaient toujours s'abaissant. Mermoz savait que, parvenu au bout de la pente, son avion n'aurait acquis ni la vitesse, ni la puissance nécessaires pour survoler ces trois degrés. Il avait donc repéré à la surface de chacun une étroite bande à peu près plate, qu'il toucherait de ses roues pour rebondir de l'une à l'autre comme sur autant de tremplins et plonger enfin dans la mince vallée qui bleuissait au fond.

Mermoz ne se demanda pas un instant si l'appareil soutiendrait ces chocs après les réparations de fortune. Il fallait sauter. Il sauterait.

Mais pour que ce projet, qui comportait une chance sur mille de réussite, reçût un commencement d'exécution, il devait donner à la course initiale de l'avion le plus de champ possible, c'est-à-dire le pousser jusqu'au sommet du plateau.

Mermoz et Collenot délestèrent le *Laté 25* de tout ce qui n'était pas strictement indispensable; ils abandonnèrent sur la neige un réservoir d'essence de 480 litres avec ses ferrures, les tire-bouchons d'amarrage, l'outillage de l'avion, le cric, les bidons d'huile. Ils arrachèrent la banquette de la cabine des passagers. Le *Laté 25* semblait sortir d'un pillage. Malgré cela, il pesait encore plus de 2 000 kilos. Et deux hommes qui, depuis cinquante heures, n'avaient rien mangé, presque pas dormi, que le gel avait torturés, devaient le faire rouler, en remontant la pente, sur une piste rocheuse pendant un demi-kilomètre. Et Collenot tenait à peine sur ses jambes. Mermoz mit huit heures à parachever cet exploit.

Puis ils tournèrent l'avion le nez vers l'abîme. A ce moment Collenot dit d'une voix sans timbre :

« Déchirez votre paletot de cuir, monsieur Mermoz. »

Il lacéra le sien. Les tubes d'eau avaient de nouveau cédé.

Collenot, grelottant, boucha les fuites. Mermoz, bien qu'il fût en bras de chemise, n'avait pas froid. Il tenait les commandes.

« Les cales », dit-il brièvement.

Collenot écarta les grosses pierres posées sous les roues, sauta dans la cabine. L'avion

roulait. Avec ce qui restait de sa veste, Collenot se couvrit la tête. Il ne voulait pas voir.

Mermoz, le visage pareil à un masque, sentait chaque tressaillement de l'appareil dans sa chair. Plein moteur... Le bord de la pente, la chute, le premier tremplin. Le train d'atterrissage a tenu... Le second obstacle... Un mètre d'erreur, et c'est la fin. La roue du gouvernail lui entrait dans les paumes... L'endroit juste où il faut toucher... Le *Laté* rebondit... Le train a tenu... Attention... Le troisième ravin... Ne pas se tromper d'un mètre... Je touche. Je saute... Oui... Le train a tenu.

A deux mains, Mermoz appuya sur le levier de profondeur, tomba dans la vallée, sentit s'éveiller à la vie les molécules de l'appareil, vira sur l'aile pour éviter le flanc de la montagne qui venait à lui avec une vitesse incroyable, redressa, remonta. Il était maître de l'avion, du ciel, du monde.

Par le couloir qu'il avait emprunté pour venir, et s'appuyant de nouveau sur un courant ascendant, il déboucha de la muraille tragique. La plaine frémissante d'arbres en fleurs reposait sous le soleil à son zénith.

A midi, Mermoz était à Copiapo.

Ceux qui l'ont vu atterrir m'ont dit que son visage et celui de Collenot étaient méconnaissables. Sous la barbe qui les rongeait, le froid n'en avait fait qu'une plaie.

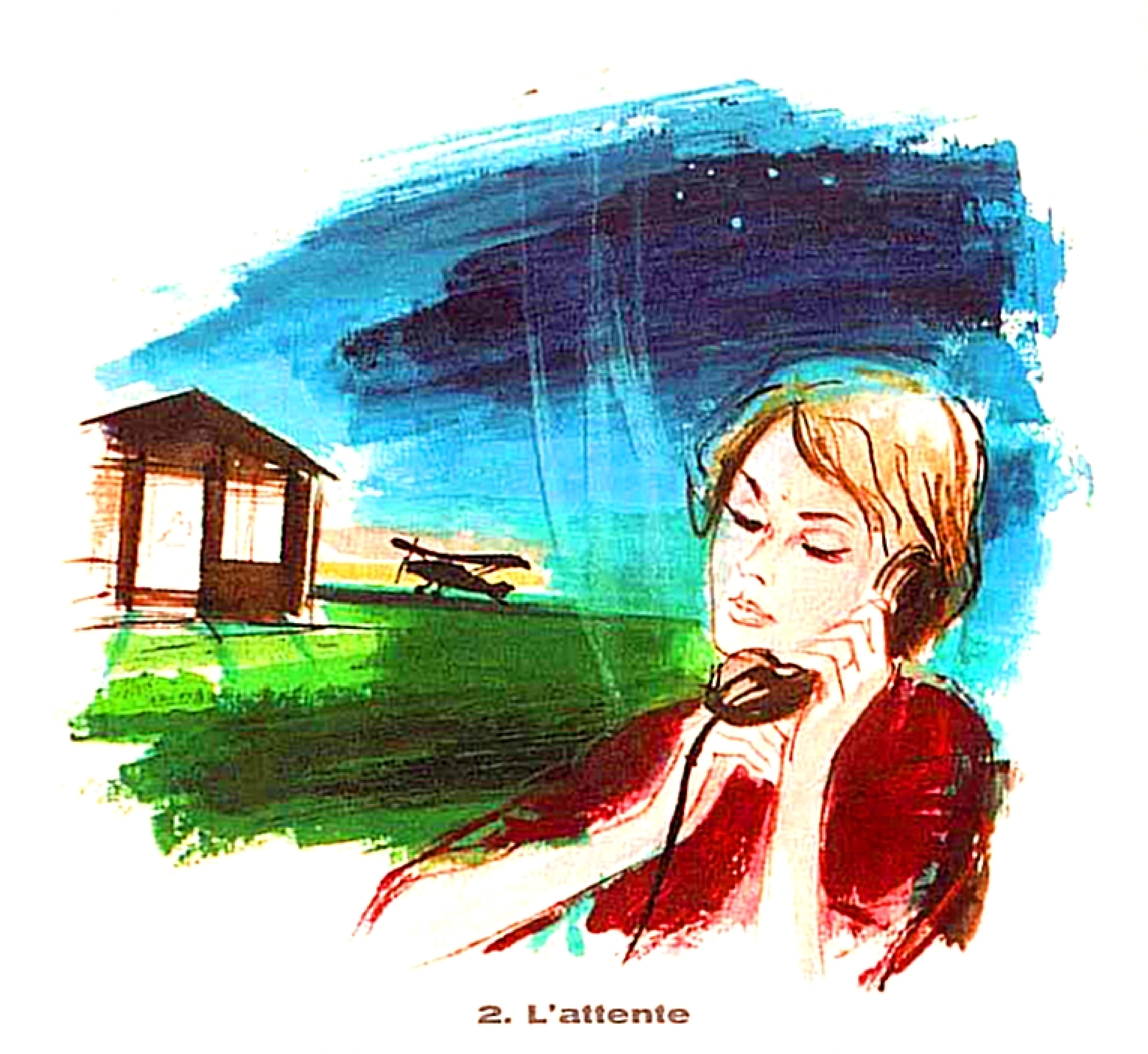
Joseph KESSEL, « Mermoz ». *N.R.F*

LECTURE DIRIGÉE

1. Expliquez la phrase : « **Quel chant d'orgue dans la Cordillère !** »
2. Que pensez-vous des réparations faites par Collenot? Vous semblent-elles appropriées à un avion, appareil délicat et dangereux?
3. Dessinez le profil de la piste d'envol avec sa pente et ses trois ravins. Quels dangers courent les deux hommes?
4. Une phrase exprime bien la détermination de Mermoz ; laquelle? Comment confirme-t-elle ce que nous savons de son caractère?
5. Lisez attentivement le passage qui décrit le décollage de l'avion. Qu'est-ce qui traduit l'incertitude du résultat et la tension dramatique à laquelle est soumis le pilote? Comment est mise en valeur l'aisance de l'avion quittant la montagne?

VUE D'ENSEMBLE

1. **L'échec** de la tentative de Mermoz va donner aux deux hommes l'occasion d'une magnifique victoire. Que voulait réaliser Mermoz? Son projet était audacieux, mais habile et techniquement réalisable. Pourquoi?
2. **La situation** des deux aviateurs paraît désespérée. Pourquoi? Péniblement, ils peuvent l'améliorer. Comment? Elle s'aggrave à plusieurs reprises. Lesquelles? Pourquoi les « trois condors » représentent-ils une sinistre menace? Quelles sont les minutes les plus angoissantes du récit?
3. **La lutte contre l'adversité** met en œuvre toutes les ressources humaines : intelligence et esprit de décision ; résistance et force physique ; habilité professionnelle ; courage et ténacité ; audace raisonnée. Retrouvez les passages qui soulignent particulièrement chacune de ces qualités. Comment le mécanicien Collenot se comporte-t-il à l'égard de Mermoz? Pourquoi?
4. **Mermoz personnage de légende.** Renseignez-vous sur sa vie et ses exploits. Pourquoi ce pionnier de l'aviation commerciale est-il devenu un personnage légendaire?



2. L'attente

Comme Mermoz et A. de Saint-Exupéry, authentiques héros de l'aviation, Fabien, personnage principal du livre « Vol de nuit » assure le transport du courrier sur une ligne d'Amérique du Sud. Ce sont, dans des conditions dangereuses, les débuts de l'aviation commerciale, marqués de nombreux accidents.

La femme de Fabien téléphona.

La nuit de chaque retour elle calculait la marche du courrier de Patagonie [1] : « Il décolle de Trelew... » Puis se rendormait. Un peu plus tard : « Il doit approcher de San Antonio, il doit voir ses lumières... » Alors elle se levait, écartait les rideaux, et jugeait le ciel : « Tous ces nuages le gênent... » Parfois la lune se promenait comme un berger. Alors la jeune femme se recouchait, rassurée par cette lune et ces étoiles, des milliers de présences autour de son mari. Vers une heure, elle le sentait proche : « Il ne doit plus être bien loin, il doit voir Buenos Aires... » Alors, elle se levait encore, et lui préparait un repas, un café bien chaud : « Il fait si froid, là-haut... » Elle le recevait toujours, comme s'il descendait d'un sommet de neige : « Tu n'as pas froid?

1. **Le courrier de Patagonie :** L'avion qui transporte le courrier postal et qui vient de Patagonie, territoire partagé entre le Chili et la République Argentine.

— Mais non! — Réchauffe-toi quand même... » Vers une heure et quart tout était prêt. Alors elle téléphonait.

Cette nuit, comme les autres, elle s'informa :

« Fabien a-t-il atterri? »

Le secrétaire qui l'écoutait se troubla un peu :

« Qui parle?

— Simone Fabien.

— Ah! une minute... »

Le secrétaire, n'osant rien dire, passa l'écouteur au chef de bureau.

« Qui est là?

— Simone Fabien.

— Ah!... que désirez-vous, madame?

— Mon mari a-t-il atterri? »

Il y eut un nouveau silence.

« Oui... du retard.

— Ah!... »

C'était un « Ah! » de chair blessée. Un retard ce n'est rien... ce n'est rien... mais quand il se prolonge...

« Ah!... Et à quelle heure sera-t-il ici?

— A quelle heure il sera ici? Nous... Nous ne savons pas. »

A. de SAINT-EXUPÉRY, « Vol de nuit ». *Éd. Gallimard.*

LECTURE EXPLIQUÉE

I. Le sujet, le ton du récit :

1. La femme du pilote téléphone comme d'habitude. Sur quel ton lui répondent ses correspondants?

2. Quel est le personnage principal? Mais quelle absence pèse sur tout le récit?

3. Que nous laisse présager l'aveu embarrassé qui termine la conversation téléphonique?

II. Au fil des idées et des mots :

1. La première phrase du texte est reprise sous une autre forme. Quelles précisions ajoute la deuxième?

2. Deux parties se distinguent dans ce texte. Comment le sens général, les sentiments de Simone Fabien, l'emploi de certains temps de conjugaison permettent-ils de les reconnaître aisément? Quels titres proposez-vous pour chacune d'elles?

3. La première partie, sur un rythme assez lent, constitue une sorte de retour en arrière, un rappel d'habitudes qui se veulent rassurantes. Quelle belle image, quels détails assez touchants pourraient ranimer la confiance de la jeune femme?

4. Pourtant la femme du pilote de nuit, chaque fois, ne peut se défendre d'une certaine inquiétude. Pourquoi? Par quels procédés l'auteur nous fait-il vivre intensément cette attente?

5. Comment s'expliquent le trouble du secrétaire, l'embarras du chef de bureau?

6. Quelle expression traduit de façon aiguë l'angoisse de Simone Fabien?

7. Quel est le sens des nombreux points de suspension du texte?

8. La conversation dure-t-elle longtemps? Les interlocuteurs prononcent-ils beaucoup de mots à chaque phrase? Pourquoi avons-nous l'impression de vivre des minutes longues et pesantes?

III. L'intérêt du texte :

Ce texte, que sa simplicité rend encore plus poignant, nous étreint progressivement d'angoisse à la pensée du drame possible.



Comédies du grand siècle

L'Avare Acte III, Scène I

La comédie de Molière (1622-1673) « L'Avare », jouée pour la première fois en 1668, met en scène un bourgeois riche mais avare, Harpagon. L'avarice devient chez celui-ci une passion si forte qu'elle étouffe en lui tout sentiment et le rend insensible au ridicule. Dans la scène suivante, Harpagon, qui offre un souper, donne ses instructions.

HARPAGON

Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le soupé, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAITRE JACQUES, *à part*

Châtiment politique [1].

HARPAGON

Allez. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsqu'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

1. **Châtiment politique :** châtiment qui révèle de la ruse, punition qui profite à celui qui l'inflige.

MAITRE JACQUES, *à part*

Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE

Quitterons-nous nos siquenilles [2], monsieur?

HARPAGON

Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE

Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE

Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses [3] tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler...

HARPAGON, *à La Merluche*

Paix : rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. *(A Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.)* Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles... Entendez-vous ce que je vous dis?

ÉLISE

Oui, mon père...

HARPAGON

... Ho çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

MAITRE JACQUES

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON

C'est à tous les deux.

MAITRE JACQUES

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON

Au cuisinier.

MAITRE JACQUES

Attendez donc, s'il vous plait. *(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier).*

HARPAGON

Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAITRE JACQUES

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAITRE JACQUES, *à part*

Grande merveille!

HARPAGON

Dis-moi, un peu, nous feras-tu bonne chère?

2. **Siquenilles** : déformation de **souquenilles**, vêtements de toile employés par les valets, au XVIIe siècle, pour protéger leurs habits.
3. **Haut-de-chausses** : espèce de culotte qui couvrait le corps, de la ceinture aux genoux.

MAITRE JACQUES

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON

Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : « De l'argent, de l'argent, de l'argent. » Ah! Ils n'ont que ce mot à la bouche : « De l'argent! » Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALÈRE

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent : c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAITRE JACQUES

Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE

Oui.

MAITRE JACQUES

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton [4].

HARPAGON

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAITRE JACQUES

Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON

Haye! Je veux que tu me répondes.

MAITRE JACQUES

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit : quand il y a manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE

Cela s'entend.

MAITRE JACQUES

Hé bien! il faudra quatre grands potages [5] et cinq assiettes [6]. Potages... Entrées...

HARPAGON

Que diable! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAITRE JACQUES

Rôt...

HARPAGON, *en lui mettant la main sur la bouche*

Ah! traître, tu manges tout mon bien.

MAITRE JACQUES

Entremets...

HARPAGON

Encore?

4. **Factoton** : mot déformé par maître Jacques : le **factotum**, celui qui fait tout.
5 et 6. **Potages, assiettes** : au XVII[e] siècle, les potages étaient des espèces de ragoûts et les assiettes, des entrées. Dans une autre édition de cette comédie, maître Jacques précise: **Potages:** bisque, potage de perdrix aux choux verts, potage de santé, potage de canard aux navets ; **Entrées:** fricassée de poulets, tourte de pigeonneaux, ris de veau, boudin blanc et morilles.



VALÈRE

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON

Il a raison.

VALÈRE

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour bien se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*.

HARPAGON

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi*... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON

Oui. Entends-tu? Quel est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE

Je n'y manquerai pas. Et pour votre soupé, vous n'avez qu'à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut.



HARPAGON

Fais donc.

MAITRE JACQUES

Tant mieux : j'en aurai moins de peine.

HARPAGON

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot [7] bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON

Maintenant, maitre Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAITRE JACQUES

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. *(Il remet sa casaque)*. Vous dites...

HARPAGON

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAITRE JACQUES

Vos chevaux, monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux.

HARPAGON

Les voilà bien malades : ils ne font rien.

7. **Haricot :** ragoût préparé avec du mouton.

MAITRE JACQUES

Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES

Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le soupé.

MAITRE JACQUES

Soit; j'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAITRE JACQUES

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON

Paix!

MAITRE JACQUES

Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce que l'on dit de vous; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie, et après mes chevaux vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON

Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAITRE JACQUES

Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON

Non, en aucune façon.

MAITRE JACQUES

Pardonnez-moi : je sais fort bien que je vous mettrois en colère.

HARPAGON

Point du tout : au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAITRE JACQUES

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous; qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine [8]. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où

8. Lésine : épargne sordide sur les moindres choses.



vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles [9], afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, qu'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces; vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, *en le battant*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

MAITRE JACQUES

Hé bien! ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire : je vous l'avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON

Apprenez à parler.

MOLIERE, « L'avare ».

9. **Les quatre-temps** : jeûne de trois jours prescrit par l'église aux quatre saisons. **Les vigiles** : jours d'abstinence pour les catholiques, en général la veille des solennités.

LECTURE DIRIGÉE

1. L'Avare se met en frais. Que va-t-il offrir à ses invités?
Il faut d'abord que la maison et les serviteurs aient bonne apparence. Cela sera-t-il aisé? Pourquoi?
Le repas est-il conçu avec goût, flattera-t-il le palais des invités?
Une promenade à la foire est également prévue. Quels dangers pourrait y courir l'avarice d'Harpagon? En attendant, pourquoi cette promenade paraît-elle difficile?

2. Les tourments de l'avarice.
D'abord Harpagon se révèle lui-même ridicule et presque pitoyable. Quelles directives donne-t-il à Dame Claude, à Brindavoine, à la Merluche, à sa fille? Qu'y a-t-il d'excessif dans chacune d'elles?
Ensuite Harpagon est aux prises avec Maître Jacques, chef cuisinier. On dirait qu'il le considère comme un fou et un voleur. A quels moments?
Valère peut-il penser réellement tout ce qu'il dit? A quoi voyons-nous qu'il veut, habilement, faire plaisir à Harpagon?
Enfin, maître Jacques, cocher, nous révèle d'autres traits d'avarice d'Harpagon. Tous ces traits sont amusants, mais certains paraissent invraisemblables. Lesquels?
Que pensez-vous de maître Jacques? Quelles preuves donne-t-il de bon sens railleur, de gentillesse bourrue, de naïve fidélité à son maître?

3. Le comique de cette scène.
Nous y trouvons d'abord des jeux de scène amusants. Lesquels?
Certains propos, trop solennels, ou mesquins, ou de mauvaise foi nous font au moins sourire. A quels moments?
Surtout, les traits d'avarice, multipliés et grossis, composent un personnage ridicule et odieux. Quels traits d'avarice vous impressionnent le plus?



Le madrigal

La spirituelle Marquise de Sévigné (1626-1696) est restée célèbre pour ses « Lettres » qu'elle écrivit à ses amis et à sa fille, Madame de Grignan. Le Marquis de Pomponne, diplomate et ministre de Louis XIV, était un ami de Madame de Sévigné.

Au marquis de Pomponne

Lundi 1er décembre 1664.

... Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers. MM. de Saint-Aignan [1] et Dangeau [2] lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont [3] : « M. le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent : parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. »

Le maréchal, après avoir lu, dit au roi :

« Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses; il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. »

Le roi se mit à rire et lui dit :

« N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat?

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

— Oh bien! dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait.

— Ah! Sire, quelle trahison! que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement.

— Non, monsieur le maréchal; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. »

Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le roi en fît là-dessus et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaitre jamais la vérité.

Madame de Sévigné.

1. **M. de Saint-Aignan** : duc et membre de l'Académie française.
2. **Dangeau** : marquis, auteur d'un « journal », courtisan très spirituel.
3. **Maréchal de Gramont** : maréchal, ministre de Louis XIV, auteur d'un livre de « Mémoires ».

LECTURE EXPLIQUÉE

I. Le sujet, le ton du récit :

1. Livre fermé, résumez brièvement ce récit.

2. Pourquoi rions-nous aux dépens du courtisan? Mais, avec Madame de Sévigné, à quoi d'autre pensons-nous?

II. Au fil des idées et des mots :

1. Madame de Sévigné avait-elle besoin de joindre l'épithète « petite » à « historiette »? Pourquoi l'a-t-elle fait? Comment faut-il comprendre l'expression « très vraie »?

2. Le roi, Louis XIV, n'est pas un poète talentueux ou habile. Quels verbes, quelles expressions nous l'apprennent?

3. En quoi, par sa façon même de poser la question, le roi tend-il un piège au courtisan? Dans la réponse de celui-ci, quel adverbe constitue une flatterie excessive, quels jugements, vigoureux et définitifs, montrent que le courtisan renchérit sur l'opinion du roi?

4. Comment le roi prolonge-t-il puis termine-t-il le jeu? Qu'est-ce qu'un fat? Que signifie l'expression **si bonnement**?

5. Que nous apprend cette anecdote sur le caractère du roi Louis XIV? Sur les rapports des courtisans et du roi? Comment comprenez-vous les expressions **cette folie** et **la plus cruelle petite chose**?

6. Madame de Sévigné, à une époque où les journaux n'existaient pas, rédigeait à l'intention de ses correspondants une sorte de chronique de la Cour. L'anecdote du madrigal est-elle de nature à leur plaire? Pourquoi?

7. Qu'est-ce qui donne à cette historiette son caractère alerte (longueur des phrases — nombre de verbes — expressions amusantes)?

8. Comme une fable, on dirait qu'elle comporte une « morale ». Laquelle? Qu'en pensez-vous?

III. L'intérêt du texte :

Cette anecdote, alertement contée, alimente la chronique de la Cour dont les « Lettres » de Madame de Sévigné se font l'écho. Elle nous amuse, comme elle a amusé la haute société, aux dépens d'un plat courtisan. Mais sans doute explique-t-elle aussi certains traits de caractère du Roi Soleil et son absolutisme.





Dans la chambre du grand-père

Dans la chambre du grand-père
il y avait un coquillage
qui soupirait et chantait
comme le vent et la mer.

Dans la chambre du grand-père
il y avait un petit coffre
en bois luisant jaune clair,
qu'il rapporta de ses voyages
et que lui seul savait ouvrir.

Il y avait deux Japonais
en ivoire, sous un globe;
et tout au fond d'un tiroir,
dans son écrin de velours vert,
— bijou poli par les vagues —
la pipe en écume de mer!

Madeleine LEY, « Petites voix », *Stock.*

Aube d'été

La fenêtre est grande ouverte
Avec le store baissé.
Je suis baigné du même air
Que les feuilles et les nids...

On dirait que les oiseaux
Chantent tous dans le même arbre,
Et j'entends le bruit d'épingles
De leurs pattes sur les toits.

On arrose la chaussée;
Mes draps me semblent plus frais.
Je sens l'odeur du savon
Qui est près de la cuvette.

On n'a pas encore marché
Sur le sable des jardins
Et toutes les rues sans hommes
Sont pareilles à des routes.

Le fleuve s'est rajeuni
D'une eau qui a traversé
Les campagnes et la nuit.
Remorqueur, tu peux chanter.

Le canal n'a plus de rides :
Marinier, tu peux partir.
L'aube est pleine de voyages
Qui ne devraient pas finir...



Georges CHENNEVIÈRE, « Œuvres poétiques ». *Gallimard.*

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE TARDY QUERCY AUVERGNE, A BOURGES (CHER)
N° d'Éditeur : 0 17226-XII (AU. C. VII) — N° d'Imprimeur : 7217. 1er trim. 1973. — *Imprimé en France*



120 314